



LARA ADRIAN

# Minuit

9 - AU-DELÀ DE MINUIT



Lara Adrian

# **Au-delà de minuit**

Minuit – 9

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascal Tilche

Milady

*Pour toutes celles et tous ceux qui me réclament l'histoire du Chasseur depuis qu'il a fait son  
apparition dans  
Le Voile de minuit. J'espère que la balade vous plaira !*

# Chapitre premier

Le club, très privé, était situé bien loin des lieux fréquentés de Boston, dans une allée perdue de Chinatown, couverte de glace à cette époque de l'année. Sa clientèle exclusive se montrait sourcilleuse. Les seuls humains autorisés à pénétrer dans le vieux bâtiment de brique étaient les membres de l'équipe composée de jeunes femmes attirantes et de quelques jolis garçons destinés à satisfaire toutes les pulsions des noctambules qui fréquentaient l'établissement.

Dissimulée dans l'ombre d'un porche, la porte d'entrée métallique, dépourvue de toute plaque, ne laissait rien deviner de ce qu'elle cachait. De toute façon, aucun habitant du quartier ni aucun touriste sain d'esprit ne se serait risqué à s'arrêter devant en se posant la question. Le lourd vantail d'acier était protégé par une haute grille de fer et devant rôdait un garde massif, telle une gargouille vêtue de cuir noir et d'un bonnet de laine.

Ce dernier appartenait à la Lignée, comme c'était le cas des deux guerriers qui émergeaient des ténèbres de la ruelle. En entendant le bruit de leurs rangs écrasant la neige et la crasse gelée du trottoir, la sentinelle leva la tête.

Sous un gros nez bulbeux, les lèvres minces du vampire découvrirent ses dents de travers et ses crocs. Les yeux plissés, il laissa échapper un grognement sourd à l'intention des nouveaux arrivants, son souffle chaud se transformant en vapeur dans l'air glacé de décembre.

Le Chasseur ressentit la tension grandissante que trahissaient les mouvements de son partenaire de patrouille tandis que tous deux approchaient le vampire de garde. Sterling Chase était fébrile depuis qu'ils avaient quitté le complexe de l'Ordre pour leur mission nocturne. À présent, il avançait devant d'un pas martelé, les doigts contractés sur la crosse du semi-automatique de gros calibre qu'il portait à la ceinture dans un holster.

Le garde fit un pas en avant pour se mettre directement en travers de leur chemin. Les jambes largement écartées et les pieds fermement plantés sur le trottoir défoncé dans une attitude de menace, le vampire avança sa grosse tête. Il fronça les sourcils et la méfiance de son regard laissa la place à une expression de mépris quand il reconnut Chase.

— Non, mais je rêve ! Qu'est-ce que tu viens faire sur le territoire de l'Agence, « guerrier » ?

— Taggart, répliqua Chase avec un grognement qui n'avait pas grand-chose d'un salut. Je vois que ta carrière n'a pas manqué d'avancer depuis mon départ. Te voilà réduit au rôle de portier pour le rade du coin, hein ? C'est quoi l'étape suivante ? Agent de sécurité du centre commercial du quartier ?

— Tu ne manques pas d'air de venir montrer ta tronche, en particulier ici, éructa l'Agent du maintien de l'ordre en retroussant de nouveau les lèvres.

Le gloussement de Chase ne trahit ni crainte, ni réel amusement.

— Regarde-toi dans un miroir un de ces jours et on reparlera de qui ne manque pas d'air de montrer sa gueule en public.

— Cet endroit est interdit à toute personne ne faisant pas partie de l'Agence, énonça le garde en croisant ses bras épais sur sa large poitrine ornée d'un holster, qu'accompagnait autour de la taille

toute une quincaillerie.

— Ah ouais ? gronda Chase. Va dire ça à Lucan Thorne. C'est lui qui s'occupera de tes fesses si tu ne les ôtes pas vite fait du passage. À moins que nous ne décidions tous deux de nous en charger si tu continues à nous faire perdre notre temps.

Au nom de Lucan Thorne, chef de l'Ordre et l'un des aînés les plus âgés et les plus formidables de la nation vampire, l'Agent Taggart s'était tu. À présent, son regard hésitant passait de Chase au Chasseur, qui se tenait derrière son partenaire en évaluant le garde en silence. Le Chasseur n'avait rien de personnel contre Taggart, mais il avait déjà envisagé pas moins de cinq moyens de le rendre inopérant, c'est-à-dire de le tuer rapidement et à coup sûr, à l'endroit même où il se tenait, si le besoin s'en faisait sentir.

C'était ce que le Chasseur avait été formé à faire. Engendré et élevé pour servir d'arme au principal adversaire de l'Ordre, un vampire sans pitié, il était habitué depuis toujours à considérer le monde en termes de logique et sans la moindre émotion.

S'il ne servait plus le salopard qui avait pour nom Dragos, ses talents mortels restaient au cœur de qui et de ce qu'il était. Le Chasseur était un tueur, un tueur qui ne manquait jamais sa cible, et dans le regard qu'il échangea avec Taggart, il vit que ce dernier l'avait parfaitement compris.

L'Agent Taggart cligna des yeux puis fit un pas en arrière, s'arrachant au regard du Chasseur tout en libérant le chemin qui menait à la porte du club.

— C'est bien ce que je pensais, lança Chase tandis qu'il rejoignait la grille de fer avec le Chasseur avant de pénétrer dans le bouge de l'Agence du maintien de l'ordre.

La porte devait être insonorisée car, une fois dans le sombre local, ils furent assaillis par une musique bruyante dont la pulsation était en rythme avec celle des projecteurs multicolores articulés qui éclairaient une scène centrale faite de miroirs. Seuls tournaient là trois humains à moitié nus sous le regard injecté de vampires concupiscents assis dans des alcôves et à des tables installées contre la scène.

Le Chasseur regardait la blonde à cheveux longs qui s'enroulait au centre autour d'une barre de Plexiglas qui rejoignait le plafond. Balançant les hanches, elle levait l'un de ses énormes seins, à la rondeur nettement artificielle, jusqu'à une langue agile. Tandis qu'elle jouait avec son téton orné d'un piercing, les autres danseurs, une femme tatouée aux cheveux mauves ébouriffés et un jeune homme aux yeux noirs engoncé dans un short de vinyle rouge, continuaient leur propre routine de part et d'autre de la scène réfléchissante.

Le club puait le parfum dégradé et la sueur, mais cette odeur rance ne masquait pas les effluves de sang humain frais. Le Chasseur suivit des yeux la piste odoriférante, qui menait jusqu'à une alcôve éloignée où un vampire vêtu d'un costume sombre et d'une chemise blanche – tenue standard des Agents du maintien de l'ordre – se nourrissait à la gorge d'albâtre de la femme nue qui gémissait affalée sur ses genoux. D'autres mâles de la Lignée buvaient eux aussi à la source d'amphitryons humains, tandis que certains semblaient enclins à satisfaire des besoins plus charnels.

Debout à côté du Chasseur près de la porte, Chase ne bougeait pas d'un cil, mais un sourd grognement montait du fin fond de sa gorge. Le Chasseur se contenta d'un regard pour jauger les activités des vampires et des humains présents, mais celui de Chase était fixe et affamé, aussi rivé au spectacle que ceux des autres mâles assemblés là. Voire plus.

Le Chasseur s'intéressait beaucoup plus aux quelques têtes qui se tournaient vers eux dans la foule des Agents. Leur arrivée n'était pas passée inaperçue et la force incendiaire des regards lui disait

que la situation risquait de s'envenimer très vite.

Cette éventualité venait à peine de lui traverser l'esprit quand l'un des vampires, jusque-là à demi allongé sur un canapé, se leva pour leur faire face. C'était un grand mâle, comme l'étaient les deux collègues qui le rejoignirent tandis qu'il se frayait un chemin dans la foule. On voyait bien sous leurs costumes sombres de bonne facture que tous trois étaient armés.

— Ça alors ! Regardez ce que le chat vient de rapporter, lâcha d'une voix traînante celui qui était devant, qui avait quelque chose de méridional dans les mots et dans ses traits fins, presque délicats. Combien de décennies passées au sein de l'Agence, rappelle-moi ? Et pourtant tu n'aurais jamais condescendu à te joindre à nous dans un endroit de ce genre.

Le rictus de Chase découvrit presque entièrement ses crocs allongés.

— Tu as l'air déçu, Murdock. Cette merde n'a jamais été mon truc.

— Oh, non ! Tu as toujours été au-dessus de la tentation, répliqua le vampire, avec un regard aussi affûté que son sourire. Si prudent. Si discipliné, jusque dans tes appétits. Mais les choses changent. Les gens changent, n'est-ce pas, Chase ? Si tu vois ici quelque chose qui te plaît, tu n'as qu'à le dire. En souvenir du bon vieux temps, à défaut d'autre chose, hein ?

— Nous sommes là pour obtenir des renseignements sur un Agent du nom de Freyne, intervint le Chasseur quand il lui sembla que Chase prenait à répondre plus de temps que nécessaire. Dès que nous les aurons, nous partirons.

— Ah, oui ?

Murdock l'observait, la tête curieusement penchée. Le Chasseur vit le regard du vampire s'écarter légèrement de son visage pour examiner les dermoglyphes qui remontaient le long de son cou et de sa nuque. Il ne fallut qu'un instant au mâle pour comprendre que les motifs élaborés qui couraient sur la peau du Chasseur en faisaient un Gen-1, une rareté chez les vampires.

Le Chasseur était très loin d'avoir l'âge des autres guerriers Gen-1, Lucan et Tegan. Mais, comme il avait été engendré par l'un des Anciens de la race, son sang était tout aussi pur que le leur. Comme ses frères d'armes Gen-1, il avait la force et la puissance d'une dizaine de vampires de la génération suivante réunis. Cependant, c'était surtout son éducation comme membre de l'armée d'assassins personnelle de Dragos – une éducation secrète dont seul l'Ordre avait eu connaissance en dehors de ceux qui en étaient responsables – qui le rendait beaucoup plus dangereux que Murdock et les quelques dizaines d'Agents présents dans le club pris ensemble.

Chase sembla sortir enfin de sa distraction.

— Que peux-tu nous dire à propos de Freyne ?

Murdock haussa les épaules.

— Il est mort. Mais j'imagine que tu le sais déjà. Freyne et les membres de son unité ont tous été tués la semaine dernière lors d'une mission de récupération d'un jeune de Havrobscur qui avait été kidnappé. (Il secoua lentement la tête.) Quel dommage ! Non seulement l'Agence a perdu plusieurs hommes de valeur, mais le résultat de la mission s'est avéré loin d'être satisfaisant.

— Loin d'être satisfaisant, ironisa Chase. Oui, on doit pouvoir dire ça. D'après ce que l'Ordre a compris, la mission de récupération de Kellan Archer a été un fiasco total. Le fils, le père, le grand-père – la famille Archer tout entière, bordel –, tous éliminés en une seule nuit.

Le Chasseur ne disait rien, laissant Chase ferrer le poisson comme il pensait devoir le faire. Tout ce qu'il venait de dire était vrai... ou presque. La nuit où avait eu lieu la tentative de sauvetage du gamin s'était effectivement terminée par un bain de sang avec bien trop de morts, en particulier celle

de nombreux membres de la famille de Kellan Archer.

Mais, contrairement à ce qu'affirmait Chase, il y avait eu des survivants. Deux, pour être précis, qui avaient été arrachés au carnage et se trouvaient en sécurité sous la protection de l'Ordre dans son complexe secret.

— Je suis d'accord sur le fait que les choses auraient pu mieux se terminer, à la fois pour l'Agence et pour les civils qui y ont laissé leur peau. Mais il y a parfois des erreurs, aussi regrettable que ça puisse paraître. Malheureusement, on ne saura peut-être jamais qui est responsable de la tragédie de la semaine dernière.

Chase gloussa.

— N'en sois pas si sûr. Je sais que Freyne et toi étiez de vieux copains. Je sais même que la moitié des types présents dans ce club échangeaient régulièrement des faveurs avec lui. Freyne était un connard, mais il savait reconnaître une opportunité quand elle se présentait. Son plus gros problème, c'était sa langue. S'il a été mêlé à quoi que ce soit qu'on puisse lier au kidnapping de Kellan Archer ou à l'attaque qui a laissé le Havrobscur des Archer en ruine – et pour ne rien te cacher, disons que je suis absolument certain que Freyne avait à voir avec ça –, il y a de fortes chances pour qu'il en ait parlé à quelqu'un. Je suis prêt à parier qu'il s'en est vanté à au moins un des losers qui traînent dans ce bouge.

L'expression de Murdock s'était tendue au fur et à mesure que Chase parlait, et ses yeux commençaient à se transformer sous l'effet de la fureur, ses iris lançant des étincelles d'ambre à chaque son qui sortait de la bouche du guerrier.

À présent, plus de la moitié des clients avaient cessé toute activité pour regarder fixement dans leur direction. De plus en plus d'Agents, offensés, se levaient, repoussant sans ménagement amphitryons humains et danseurs, pour converger sur Chase et le Chasseur.

Chase n'attendit pas que la meute attaque.

Avec un grognement rauque, il fonça dans le tas de vampires, éclair de poings balancés et de crocs vengeurs.

Le Chasseur n'eut pas d'autre choix que de se mettre de la partie. Il se lança dans la mêlée avec pour seul objectif d'en sortir son partenaire vivant et en un seul morceau. Il se débarrassait de chaque nouvel adversaire sans le moindre effort, mais il était perturbé par la sauvagerie dont faisait preuve Chase dans le combat. Le visage de ce dernier était émacié et son expression hallucinée tandis qu'il distribuait coup après coup sur la masse compacte des corps qui se pressaient désormais contre lui de tous côtés. Ses crocs, immenses, lui emplissaient la bouche. Ses yeux brillaient comme des charbons ardents.

— Chase ! cria le Chasseur, qui se mit à jurer en voyant un geysier de sang gicler, le sang de son partenaire ou celui d'un autre mâle, il n'aurait pas su le dire.

Mais il n'allait pas non plus avoir l'occasion de vérifier.

Du coin de l'œil, il vit quelqu'un se précipiter dans le fond de la salle. Tournant la tête, il s'aperçut que Murdock le regardait, un portable collé à l'oreille.

À l'instant où leurs regards se croisèrent par-dessus la rixe, la panique envahit les traits de Murdock. Sa culpabilité ne faisait désormais plus aucun doute, affichée dans la tension qui blanchissait ses tendons et les gouttes de sueur qui jaillissaient de son front et se mettaient à briller sous les projecteurs animés de la scène vide. L'Agent se mit soudain à parler à toute vitesse dans son téléphone et il se précipita vers l'arrière du club.

Dans la fraction de seconde qu'il fallut au Chasseur pour se débarrasser d'un Agent qui le chargeait, Murdock disparut de sa vue.

— Le fils de pute !

Le Chasseur fit une volte au-dessus de la mêlée, forcé d'abandonner Chase pour suivre ce qu'il savait à présent être la piste même qu'ils avaient espéré trouver cette nuit-là.

Il se mit à courir de toute sa vitesse de Gen-1 pour rejoindre l'arrière du club et franchir la porte toujours entrouverte qui donnait sur l'étroit couloir de brique par lequel Murdock avait fui. Il n'y avait aucune trace de lui dans l'allée, mais la bise glacée transportait l'écho de pas précipités dans une rue adjacente.

Le Chasseur se lança à sa poursuite... et tourna le coin juste au moment où une grosse berline noire s'arrêtait le long du trottoir dans un crissement de pneus. Quelqu'un ouvrit la portière arrière à la volée depuis l'intérieur et Murdock sauta dans le véhicule et la claqua derrière lui alors que le chauffeur accélérait de nouveau.

Le Chasseur fonça vers la voiture, mais elle quittait déjà le trottoir avec un bruit de moteur emballé pour filer comme un diable dans la nuit.

Il ne perdit pas un instant. Bondissant jusqu'au mur latéral du bâtiment de brique le plus proche, il s'accrocha à un escalier de secours rouillé et fusa jusqu'au toit. Là, il se mit à courir, ses rangers accrochant les dalles d'asphalte tandis qu'il filait d'un toit à l'autre sans lâcher du regard le véhicule en fuite, qui se fauflait dans la circulation en contrebas.

Alors que la voiture accélérait en prenant un tournant pour rejoindre une portion de voie droite et libre de tout trafic, le Chasseur sauta dans le vide. Il atterrit sur le toit de la berline avec un bruit de craquement formidable. Il ressentit la douleur de l'impact, mais cela ne dura qu'une fraction de seconde. Il s'accrocha, animé d'une froide détermination, tandis que le chauffeur tentait de se débarrasser de lui avec un mouvement de zigzag.

La voiture ne cessait de faire des embardées, mais il tint bon. Aplati bras et jambes écartés sur le toit, les doigts d'une main accrochés au bord supérieur du pare-brise, il vint libérer de l'autre le 9 mm qu'il avait dans le dos dans un holster. Tentant encore une fois de se défaire de son passager clandestin, le chauffeur se lança dans une nouvelle série de zigzags, manquant de peu un camion de livraison garé le long du trottoir.

Semi-automatique en main, le Chasseur fit un saut de chat pour passer du toit au capot de la berline lancée à pleine vitesse. S'aplatissant aussitôt, il visa le chauffeur, le doigt sur la détente, prêt à faire sauter le caisson du vampire au volant pour mettre la main sur Murdock et arracher à ce salaud de traître tous ses secrets.

Le temps se figea et un instant, un très court instant, la surprise le désarçonna.

Le chauffeur portait un épais collier noir autour du cou. Il avait le crâne rasé et couvert d'un réseau intriqué de dermoglyphes.

C'était l'un des assassins de Dragos.

Un Chasseur, comme lui.

Un Gen-1, engendré et élevé pour tuer, comme il l'avait été.

La surprise du Chasseur fut très vite éclipsée par son sens du devoir. Il était plus que prêt à supprimer ce mâle. Il avait même fait le serment d'éliminer toutes les machines à tuer de Dragos, jusqu'à la dernière, lorsqu'il avait rejoint l'Ordre.

Avant que Dragos ait l'opportunité de lâcher toute sa noirceur sur le monde.

Dans la fraction de seconde qu'il lui fallut pour réaligner le canon de son Beretta avec le milieu du front de l'assassin, il contracta les tendons de son doigt. Alors qu'il appuyait déjà sur la détente, il sentit la voiture se figer sous lui. Le chauffeur venait d'enfoncer la pédale de frein.

Dans la fumée provoquée par le caoutchouc et le métal surchauffés, la berline s'arrêta net.

Mais le corps du Chasseur, lui, continua d'avancer et fit un vol plané avant d'atterrir plusieurs dizaines de mètres plus loin. Il roula sur lui-même et se remit debout comme si rien ne s'était passé, le pistolet levé et tirant balle après balle sur la voiture immobilisée.

Il vit Murdock se glisser par la portière arrière et filer dans une allée sombre, mais il n'eut pas le temps de s'occuper de lui avant que le Gen-1 sorte à son tour du véhicule, le canon d'un gros calibre armé le visant déjà. Ils se faisaient face. On lisait dans les yeux de l'assassin la même détermination froide et dénuée de toute émotion que dans ceux du Chasseur, fermement planté sur l'asphalte gelé.

Les balles quittèrent les deux armes au même instant.

Le Chasseur esquiva avec l'impression d'être au ralenti. Il savait que son adversaire aurait fait de même avant que sa balle ne l'atteigne. Un nouveau tir intervint immédiatement, une grêle de balles à présent que les deux vampires vidaient leurs chargeurs l'un sur l'autre. Mais l'un comme l'autre s'en sortirent avec tout au plus une égratignure.

Entraînés aux mêmes méthodes, ils se ressemblaient trop. Ils étaient tous deux difficiles à tuer et prêts à combattre jusqu'à leur dernier souffle.

Décidés à en finir, ils se débarrassèrent alors de leurs armes et se précipitèrent l'un sur l'autre.

Le Chasseur para les coups rapides portés à la poitrine par son adversaire en hurlant. Il y eut alors un coup de pied qui aurait pu finir dans sa mâchoire s'il n'avait pas penché la tête au dernier moment, puis un autre visant son entrejambe, qu'il évita en attrapant le ranger de l'assassin, dont il tordit la cheville, l'obligeant à une volte.

N'ayant eu aucun mal à se rétablir, l'opposant du Chasseur revint à l'assaut. Il lança le poing et le Chasseur le lui attrapa, en écrasant les os dans sa poigne de fer avant d'utiliser son corps comme levier tout en tordant le bras étendu vers l'arrière au niveau du coude. L'articulation céda avec un bruit sinistre, mais l'assassin se contenta d'un grognement, seule indication de la douleur qu'il ressentait. Le bras blessé pendait, inutile, à son côté, mais cela ne l'empêcha pas de pivoter pour lancer un autre coup au visage du Chasseur, cette fois avec succès. Le Chasseur sentit sa peau arrachée juste sous son œil. Le choc avait été si violent que sa vision se brouilla. Il se secoua pour retrouver ses esprits, juste à temps pour intercepter un nouvel assaut, pied et poing se précipitant vers lui de concert.

Les coups pleuvaient des deux côtés, les deux mâles soufflant sous l'effort et saignant des blessures infligées quand l'un d'eux était parvenu à prendre provisoirement le dessus. Aucun des deux ne demanderait grâce, quels que soient la durée ou le degré de violence de leur lutte.

La pitié et la miséricorde étaient des notions qui leur étaient complètement étrangères. L'une comme l'autre avaient été extirpées de leur lexique depuis leur enfance.

Seul l'échec était terrifiant, et quand le Chasseur s'empara du bras cassé de son opposant et le plaqua au sol avec son genou au milieu du dos, il vit passer dans les yeux froids du Gen-1 une flamme sombre qui lui confirma que ce dernier avait reconnu l'imminence du sien.

Il avait perdu ce combat.

Il le savait, juste comme le Chasseur le sut quand se présenta l'instant suivant l'opportunité d'un coup direct à l'épais collier noir que portait l'assassin autour du cou.

De sa main libre, le Chasseur ramassa l'un des pistolets abandonnés sur l'asphalte. Il le retourna dans sa main pour se servir de la crosse comme d'un marteau et l'abattit sur le collier.

Un second coup plus marqué entama le matériau, pourtant résistant, qui abritait un système diabolique. Un système conçu par Dragos dans son laboratoire dans un seul but : s'assurer de la loyauté et de l'obéissance de l'armée létale qu'il avait élevée pour le servir.

Le Chasseur entendit un léger bourdonnement lorsque le coup porté enclencha l'explosion punitive. L'assassin de Dragos porta sa main valide au cou, pour confirmer la menace ou tenter d'empêcher ce qu'elle annonçait... Le Chasseur n'en saurait jamais rien.

D'une roulade, il s'écarta juste au moment où le rayonnement UV se déclenchait dans le collier.

Il y eut un flash aveuglant et le rayon mortel trancha net la tête de l'assassin.

Alors que la rue retournait à l'obscurité, le Chasseur considéra le corps fumant du mâle qui lui avait tant ressemblé. Un frère, même s'il n'y avait pas de fraternité entre les tueurs de l'armée personnelle de Dragos.

Il ne ressentait pas le moindre remords pour avoir tué le vampire allongé devant lui, mais bien plutôt un vague sentiment de satisfaction à l'idée qu'il y en avait un de moins pour réaliser les plans tordus de Dragos.

Et il n'aurait de cesse qu'il n'y en ait plus un seul.

# Chapitre 2

En tant que fondateur et chef de l'Ordre, et surtout en tant que mâle Gen-1 avec plus de neuf siècles d'expérience derrière lui, Lucan Thorne n'avait pas pour habitude de se faire remonter les bretelles par qui que ce soit.

Et pourtant il écoutait, furieux mais sans rien dire, l'un des haut gradés de l'Agence du maintien de l'ordre, du nom de Mathias Rowan, l'informer d'un ton cassant de ce qui s'était produit quelques heures auparavant dans l'un des clubs privés de l'Agence dans Chinatown. L'endroit même où il avait envoyé en patrouille deux guerriers de l'Ordre, Chase et le Chasseur, ce soir-là. Il aurait eu mauvaise grâce à se prétendre surpris d'entendre que les choses avaient dérapé ou qu'il y avait eu là-bas un ouragan de violence au milieu duquel s'était trouvé Chase.

Ou plutôt, à en croire Rowan, à l'origine, au milieu et à la fin.

En temps normal, ni Lucan en particulier, ni plus généralement l'Ordre ne se seraient souciés le moins du monde des susceptibilités de l'Agence. Depuis leur création, l'Ordre et l'Agence du maintien de l'ordre avaient toujours fonctionné selon leurs propres règles. Lucan avait basé l'Ordre sur les notions de justice et d'action. Le credo de l'Agence, lui, avait toujours relevé de la politique et de l'impérialisme.

Cela ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas des gens bien intentionnés et fiables dans ses rangs. Mathias Rowan était l'une de ces exceptions notables. Sterling Chase une autre. En effet, à peine plus d'un an auparavant, Chase faisait encore partie de l'élite de l'Agence du maintien de l'ordre, où il faisait figure de jeune bien éduqué au carnet d'adresses bien rempli et à la carrière toute tracée.

Et à présent ?

Lèvres pincées, Lucan continua à faire les cent pas dans le salon des appartements privés qu'il partageait avec sa Compagne de sang, Gabrielle, au sein du quartier général souterrain de l'Ordre. On ne pouvait nier que Chase avait constitué un atout réel pour l'Ordre depuis qu'il avait troqué ses chemises amidonnées et ses costumes classieux de l'Agence pour les treillis noirs et les méthodes d'un guerrier sans pitié. Il avait rejoint l'Ordre acquis sans réserve à ses objectifs et à ses missions. Il avait appris rapidement le métier en patrouille et avait plus d'une fois sauvé la mise à l'un des autres guerriers au cours d'un combat.

Mais Lucan ne pouvait pas non plus ignorer qu'au cours des derniers mois Chase avait semblé en perte de vitesse. Il lui était arrivé plusieurs fois de perdre la maîtrise de ses nerfs ou de ne plus savoir où il en était. En entendant Mathias Rowan lui faire le récit de la rixe qui avait eu lieu en centre-ville, Lucan sentit sa colère flirter avec ses limites.

— J'ai reçu des rapports qui font état de trois Agents rossés presque à mort et d'un quatrième qu'on aurait cru passé au déchiqueteur, expliquait Rowan à l'autre bout de la ligne. Et c'est sans compter les blessés légers ou les Agents dont on n'a pas encore de nouvelles. Tous disent que vos guerriers sont entrés dans le club à la recherche d'un prétexte pour déclencher la bagarre. Et ça vaut en particulier pour Chase.

Lucan laissa échapper un juron à voix basse. Il avait eu un mauvais pressentiment quand il avait

mis Chase sur la patrouille de Chinatown ce soir-là et c'était pour cette raison qu'il lui avait associé le Chasseur : le guerrier le plus froid avec le plus chaud. Le fait que ni l'un ni l'autre n'avaient encore appelé pour faire leur rapport ne faisait que renforcer son appréhension.

— Écoutez, dit Rowan, avant de laisser échapper un soupir de lassitude. Je considère Chase comme un ami, un ami de longue date. C'est à cause de lui que j'ai accepté de vous aider quand il m'a approché pour me demander d'être les yeux et les oreilles de l'Ordre au sein de l'Agence. Concernant ce qui lui arrive sur le plan personnel, je ne saurais dire d'où vient le changement, mais pour lui-même, comme probablement pour tout le monde, il ferait mieux d'y réfléchir. Et loin de moi l'idée, Lucan, de vous dire comment gérer votre organisation, mais...

— En effet, Agent Rowan, loin de vous l'idée, le coupa Lucan.

Le silence se prolongea alors à l'autre bout de la ligne. Lucan sentit un déplacement d'air et leva les yeux alors que Gabrielle entra dans la pièce.

Sans même prévenir Rowan, il le mit en attente, juste pour admirer les mouvements de sa belle compagne. Venant de leur bibliothèque, elle portait un plateau qu'elle allait tranquillement déposer dans la cuisine. Le plateau avait été garni pour deux personnes : Gabrielle et une autre femelle, arrivée au complexe un peu plus tôt dans la soirée. Une seule des tasses de porcelaine fine avait été vidée de son thé et une seule des assiettes débarrassée de son petit gâteau au chocolat et des mignardises qui l'accompagnaient.

Lucan n'avait pas besoin de deviner laquelle des deux femmes avait mangé. Une poussière de chocolat en poudre courait le long des lèvres sensuelles de sa compagne à la chevelure auburn. Tout en observant Gabrielle, il se purlécha les siennes, affamé d'elle comme toujours. S'il n'y avait eu la désagréable affaire en cours, pour ne rien dire du problème moins gênant qui attendait qu'il le solutionne dans la pièce à côté, Lucan aurait laissé tout tomber pour se retrouver nu avec cette femme dans l'instant.

Le coup d'œil qu'elle lui lança lui dit qu'elle connaissait précisément la direction qu'avaient prise ses pensées. Bien sûr, elles devaient se lire ouvertement sur son visage. Il lui suffit d'avancer la langue pour sentir la pointe de ses crocs émergents et, à en croire la façon dont sa vision s'aiguissait, il devina que ses yeux étaient désormais plus ambre que gris, ses désirs le transformant aussi clairement que l'aurait fait la soif de sang.

Gabrielle vint vers lui avec un sourire qui allait s'épanouissant. Elle avait de grands yeux doux d'un marron profond. Elle tendit la main pour lui toucher la joue, les doigts tendres et tentateurs. Comme toujours, sa caresse le calma et son grognement avait tout du ronronnement lorsqu'elle passa la main dans ses cheveux noirs.

Mathias Rowan toujours en attente à l'autre bout de la ligne, Lucan éloigna le téléphone et pencha la tête vers la bouche de Gabrielle. Il effleura ses lèvres des siennes et balaya légèrement de la langue la trace de chocolat qui parfumait son baiser.

— Délicieux, murmura-t-il en observant le reflet de ses iris flamboyants dans le puits sans fond de ceux de Gabrielle.

Elle le prit dans ses bras, mais elle fronçait les sourcils en le regardant. Puis, articulant sans voix, elle lui demanda :

— Est-ce que tout va bien pour le Chasseur et Chase ?

Il hocha la tête et lui planta un baiser sur le front. Ça lui faisait bizarre de la tranquilliser comme ça. Au cours des dix-huit mois qui s'étaient écoulés depuis leur lien de sang, ils avaient tout partagé.

Il lui faisait plus confiance qu'il ne l'avait fait à quiconque au cours de sa vie pourtant déjà remarquablement longue.

Gabrielle était sa compagne, sa partenaire, son aimée. C'était aussi sa confidente la plus précieuse et, en tant que telle, elle méritait de savoir ce qu'il ressentait, ce dont il avait peur dans son cœur et dans son âme, comme chef de ce complexe qui avait fini par être plus pour lui un foyer que le centre névralgique du quartier général de l'Ordre.

Tandis que ses guerriers se battaient quotidiennement avec leurs propres démons, tandis que l'Ordre avait reçu quelques coups, dont certains destructeurs, mais également remporté quelques victoires bien nécessaires, tandis que la population du complexe avait quasiment doublé en moins de deux ans comme plusieurs des guerriers tombaient amoureux et trouvaient leur compagne, un fait dérangeant tenait bon.

Ils n'étaient toujours pas parvenus à mettre un terme à la folie de Dragos.

Que Dragos respire encore, qu'il soit toujours en mesure de provoquer le genre de bain de sang qu'il avait orchestré la semaine précédente avec le rapt d'un jeune de Havrobscur appartenant à une puissante famille de la Lignée et la destruction totale de la résidence de cette dernière constituait un échec que Lucan prenait personnellement à cœur.

C'était une réalité qui le touchait de beaucoup trop près.

Mais c'était aussi quelque chose qu'il ne pouvait pas partager avec Gabrielle, en tout cas pour l'instant. Il ne supportait pas l'idée de lui faire ressentir la même crainte que celle qui l'habitait. Ces derniers temps, il avait pris sur lui seul autant de fardeaux que possible. Et tant qu'il n'aurait pas toutes les réponses, tant que ses plans ne seraient pas définitifs, ce serait à lui d'endosser tout ça.

— Ne t'inquiète pas, mon amour. Tout est sous contrôle. (Il lui baisa tendrement le front une nouvelle fois.) Comment ça se passe dans l'autre pièce ?

Gabrielle haussa légèrement les épaules et secoua la tête.

— Elle ne parle pas beaucoup, mais ça n'a rien d'étonnant, vu ce qu'elle a traversé. Tout ce qu'elle veut, c'est rentrer chez elle retrouver sa famille. Et ça se comprend, bien sûr.

Lucan lâcha un grognement d'assentiment. Il ne demandait qu'à se débarrasser de leur invitée le plus vite possible. Quelle que fût la compassion qu'il éprouvait devant la situation de la jeune femme, la dernière chose qu'il désirait, c'était d'avoir un civil de plus dans le complexe au cours des jours à venir.

— J'imagine qu'on n'a pas de nouvelles fraîches de son accompagnateur ? reprit Gabrielle.

— Rien dans l'heure qui vient de s'écouler. Brock m'a dit que lui ou Jenna rappelleraient immédiatement si le temps se découvre suffisamment sur Fairbanks pour qu'ils puissent décoller, répondit Lucan, avant de lâcher un juron. De toute façon, même si le blizzard cessait à cet instant, il leur faudrait au moins vingt-quatre heures pour rentrer. Il va falloir que je mette quelqu'un d'autre sur le coup. C'est peut-être un bon moyen d'éloigner Chase pour un temps. Après ce que je viens d'entendre, ce serait probablement la seule chose qui m'empêcherait de le tuer.

À ces mots, Gabrielle plissa les yeux.

— Il est hors de question que tu envoies cette pauvre femme à Detroit avec Chase comme accompagnateur. Ça n'arrivera pas, Lucan. S'il le faut, je l'emmènerai moi-même plutôt que de laisser faire ça.

Il n'avait pas été totalement convaincu en disant ça et n'allait pas se battre avec elle là-dessus. Le menton en avant, elle avait ce geste d'opiniâtreté qui voulait dire qu'elle n'avait aucune intention de

reculer.

— D'accord, oublie ce que je viens de dire. Tu as gagné. (Il la serra contre elle de son bras libre et laissa sa main descendre jusqu'à la courbure de ses fesses.) Comment se fait-il que tu gagnes tout le temps, d'ailleurs ?

— Parce que tu sais que j'ai raison. (Elle se colla encore plus à lui et se dressa sur la pointe des pieds jusqu'à ce que sa bouche vienne effleurer celle de Lucan.) Et aussi parce que, admets-le donc, vampire, tu ne me voudrais pas différente.

Et, levant les yeux au ciel, elle lui mordilla la lèvre inférieure puis échappa à son étreinte avant qu'il ne réagisse à sa séduction. Mais il y avait bien une partie de lui qui avait déjà réagi. Gabrielle sourit, parfaitement consciente de l'état de son compagnon tandis qu'elle tournait les talons et repartait vers la bibliothèque et l'invitée qui s'y trouvait.

Lucan attendit qu'elle soit sortie de la pièce en tentant de se ressaisir. Puis il se racla la gorge, reprit la communication et porta de nouveau le combiné à son oreille. Il avait laissé mariner assez longtemps l'Agent qu'il avait en ligne.

— Mathias, dit-il, reprenant la conversation, je veux que vous sachiez que l'Ordre apprécie tout ce que vous avez fait pour nous aider jusqu'ici. Quant à ce qui s'est passé dans ce club, je vous assure que ça n'était pas mon intention. Je me rends bien compte qu'en tant que directeur régional de l'Agence vous vous retrouvez dans une position inconfortable.

Et ça représentait le maximum dont il pouvait se montrer capable en termes d'excuses. Même si l'accord tacite, mais déjà ancien, entre les guerriers et les membres de l'Agence avait été d'éviter le plus possible de se chier dans les bottes, les circonstances n'étaient plus les mêmes depuis quelque temps.

Elles avaient même changé de manière radicale.

— Je ne m'en fais pas pour moi, répondit Rowan. Et je ne regrette pas ma décision de vous aider. Je veux voir Dragos arrêté, par tous les moyens. Même si ça doit me valoir quelques haines au sein de l'Agence.

Lucan laissa échapper un grognement.

— Vous êtes un homme droit, Mathias.

— Après tout ce que ce salopard a fait, en particulier l'horreur de la semaine dernière, comment pourrais-je ne pas vouloir en finir avec lui autant que vous et vos guerriers ? (La voix de Rowan était empreinte d'une passion que Lucan comprenait fort bien.) Ça ne me choque pas de découvrir qu'il y a de la corruption au sein de l'Agence, et je ne suis certainement pas surpris qu'une brute épaisse comme Freyne ait pu s'allier avec un fou retors comme Dragos. Mais j'aimerais tant m'en être rendu compte avant que ça me pète à la figure la nuit du sauvetage de Kellan Archer.

— Ce regret est partagé, répondit Lucan, que cette pensée assombrissait.

Il avait envoyé plusieurs guerriers en renfort sur cette mission pour s'assurer que le jeune civil serait arraché sain et sauf à ses ravisseurs, un trio d'assassins Gen-1 qui l'avaient enlevé sur instruction de Dragos. Cet objectif-là avait bien été atteint, mais pas sans d'importants dommages collatéraux, eux-mêmes à l'origine de nombreuses questions dérangeantes.

— Comment va le gamin ? demanda Rowan.

— Toujours en train de récupérer dans notre infirmerie.

Kellan Archer avait subi des mauvais traitements sévères, mais c'était surtout l'angoisse dont il avait eu à souffrir pendant et après son enlèvement qui inquiétait Lucan à long terme.

— Et son grand-père ?

Lucan considéra un instant en silence le cas du plus vieux des Archer. Lazaro Archer était l'un des rares Gen-1 que comptait encore la Lignée, et l'un des plus âgés aussi. À près de mille ans, il avait vécu une vie paisible entouré du respect de ses pairs, dont les deux derniers siècles en Nouvelle-Angleterre à la tête du Havrobscur qui abritait sa famille. Il avait élevé des fils solides, qui avaient à leur tour élevé les leurs. Lucan ne savait même pas vraiment combien d'enfants Lazaro et sa Compagne de sang de toute une vie avaient eu ensemble.

Malheureusement, ça n'avait plus d'importance.

Au cours d'une même soirée sanglante, la compagne de Lazaro et tous leurs parents résidant dans leur Havrobscur de Boston avaient été exterminés. L'un des fils de Lazaro, le père du gamin, Christophe, avait été assassiné à bout portant par Freyne, le traître qui faisait partie de l'équipe envoyée par l'Agence du maintien de l'ordre pour sauver Kellan. Ne demeuraient de la lignée des Archer que Lazaro et Kellan, dont la survie n'avait d'ailleurs pas encore été rendue publique.

— Le garçon et son grand-père vont tous deux aussi bien que possible étant donné les circonstances, répondit Lucan. Mais tant que je n'aurai pas pu déterminer pourquoi Dragos les a visés, eux, ils ne seront en sécurité qu'ici, dans le complexe.

— Bien sûr, reprit Rowan. (Il y eut de son côté une pause, suivie d'une inspiration tranquille.) Connaissant Chase, je suis sûr qu'il se reproche en partie ce qui s'est passé pendant la mission de sauvetage...

Lucan se raidit à l'évocation d'un autre des manquements de Chase sur le terrain.

— Laissez-moi me soucier de mes hommes, Mathias. Et gardez l'œil ouvert sur les vôtres.

— Bien entendu. (Le ton de Rowan était mesuré et professionnel.) Je vais gérer les retombées éventuelles de l'incident de ce soir. Et si quoi que ce soit d'intéressant se faisait jour entre-temps à propos de Freyne et de ses rapports avec Dragos, soyez sûr que je vous tiendrais au courant.

Lucan murmura un remerciement. Si Rowan ne s'était pas bâti une carrière si brillante parmi les cadres de l'Agence, il aurait probablement fait un excellent guerrier. Et Dieu savait que l'Ordre pourrait bénéficier de la présence de quelques éléments supplémentaires à la tête bien faite si les choses devaient encore empirer dans sa lutte contre Dragos.

Ou si l'un des membres de son équipe actuelle devait continuer à dérailler comme il avait commencé à le faire.

Cette pensée venait à peine de contracter un peu plus les traits de Lucan que le téléphone intérieur sonnait, indiquant un appel du laboratoire technique. Lucan mit un terme à sa conversation avec Rowan puis prit l'appel entrant.

— Ils sont là, annonça Gideon avant même que Lucan ait l'opportunité de dire « allô ». Je viens de les voir franchir les grilles du domaine et je les ai en visuel sur le réseau de surveillance vidéo. Les voilà au garage.

— Il commençait à être temps, putain !

Lucan coupa la communication et sortit de son appartement. Le martèlement de ses rangers noirs résonnait le long des couloirs de marbre blanc qui irriguaient comme un système nerveux le cœur du complexe souterrain. Il tourna un coin et franchit en un instant la distance qui le séparait du labo, que Gideon ne quittait pratiquement plus depuis quelques jours.

Son ouïe développée accrocha le gémissement hydraulique de l'ascenseur sécurisé qui descendait du garage situé en surface jusqu'au complexe enterré à plusieurs dizaines de mètres de profondeur.

Quand Lucan passa devant le labo, Gideon le rejoignit dans le couloir. Le guerrier d'origine britannique, vrai génie du complexe, avait laissé libre cours à son geek intérieur ce soir-là. Il était vêtu d'un tee-shirt Hellboy, d'un jean gris dégoulinant et de Converse vertes. Ses cheveux blonds ébouriffés l'étaient encore plus que d'habitude, comme s'il y avait enfoncé les mains plus d'une fois dans l'attente de nouvelles du Chasseur et de Chase.

— Ça faisait bien longtemps que je ne t'avais pas vu cet air de tueur, dit Gideon, en observant Lucan de ses yeux bleus par-dessus les verres de ses lunettes sans monture. On s'attendrait presque à te voir bouffer ces deux-là avant de recracher les os.

— À l'odeur, il semblerait que quelqu'un s'en soit chargé pour moi, répliqua Lucan, dont les narines frémissaient sous l'effet du parfum dégagé par le sang fraîchement versé, et ce avant même que les portes d'acier poli de l'ascenseur ne s'ouvrent pour laisser sortir la paire de guerriers errants.

# Chapitre 3

— Êtes-vous sûre que vous ne voulez pas quelque chose d'autre à manger ou à boire ? demanda Gabrielle en revenant dans la bibliothèque.

Elle avait le rose aux joues et ses yeux marron semblaient d'une certaine façon plus brillants qu'avant qu'elle ne quitte la pièce avec le plateau de la collation quelques minutes auparavant. Laissant son regard errer un moment, la Compagne de sang de Lucan Thorne porta ses doigts à ses lèvres en un geste absent qui ne dissimula pas complètement le petit sourire intérieur qui arrondissait sa bouche. Un instant plus tard, elle l'effaçait et retournait s'asseoir sur le canapé.

— Désolée de vous avoir fait attendre. Lucan et moi avons dû nous mettre d'accord sur un truc, reprit-elle, avec toute la gentillesse d'une vieille amie accueillante, malgré le fait qu'elle et sa visiteuse aient encore été de parfaites étrangères quelques heures auparavant. Est-ce qu'il fait trop froid ici pour vous ? Regardez-vous, vous tremblez !

— Ce n'est rien. (Corinne Bishop serra contre elle son gilet gris pâle en secouant la tête, alors même qu'un nouveau frisson la secouait jusqu'aux os.) Tout va bien, je vous assure.

Son malaise n'avait rien à voir avec la température qui régnait dans le complexe de l'Ordre. Elle y était entourée d'un luxe et d'une chaleur que son esprit avait peine à saisir. Dès son arrivée, elle avait été émerveillée par la taille même de ce quartier général souterrain, et l'élégante bibliothèque dans laquelle elle se trouvait à ce moment précis avec Gabrielle était certainement la pièce la plus ravissante qu'il lui avait été donné de voir depuis bien longtemps.

Cela faisait de nombreuses années qu'elle n'avait vécu que dans des lieux à peine plus confortables qu'une tombe. Depuis le jour de son enlèvement, le jour même de ses dix-huit ans, Corinne avait été gardée prisonnière, avec plusieurs autres jeunes femmes, par un fou du nom de Dragos pour la simple raison que chacune d'entre elles était née Compagne de sang.

Corinne regarda ses mains, qu'elle avait posées sur les genoux, et caressa distraitement du pouce la petite tache de naissance écarlate qu'elle avait sur le dos de la main droite, cette même tache que portaient toutes les Compagne de sang quelque part sur le corps. C'était cette goutte tombant dans un croissant de lune qui la liait à cet univers extraordinaire qu'était le monde secret et éternel de la Lignée. C'était grâce à elle qu'elle avait été arrachée à la certitude d'un avenir de pauvreté et de privation affective après avoir été abandonnée à la porte de service d'un hôpital de Detroit quelques heures à peine après sa naissance.

Cette petite marque rouge sang avait constitué son billet d'entrée dans la vie de Victor et Regina Bishop, ses parents adoptifs. Ce couple lié par le sang, qui avait déjà un fils, avait ouvert les portes de son somptueux Havrobscur à Corinne et, plus tard, à sa sœur adoptive, Charlotte, donnant ainsi à deux petites filles esseulées un foyer aimant et tout ce que la vie avait de meilleur à leur offrir.

Ah, si seulement elle avait alors été assez mûre pour apprécier sa chance à sa juste valeur.

Si seulement elle avait eu l'opportunité de dire à sa famille une fois encore qu'elle l'aimait... avant que ce salopard de Dragos se soit emparé d'elle et l'ait jetée dans ce qui lui avait paru un enfer sans espoir de fin.

C'était la petite tache rouge au dos de sa main qui avait été à l'origine de tant de souffrances et de désespoir. On l'avait torturée et violée, maintenue en vie contre sa volonté et forcée à endurer des choses auxquelles elle pouvait à peine penser, et dont elle pouvait encore moins parler, à présent qu'elle était libre de toutes ces horreurs. Et c'était pareil pour les autres captives de Dragos, en tout cas pour la vingtaine d'entre elles qui avaient survécu assez longtemps aux expériences et aux tourments subis pour être sauvées par les guerriers de l'Ordre et leurs Compagnes de sang, au courage incroyable et aux ressources extraordinaires.

Pendant les quelques jours qui s'étaient écoulés depuis, Corinne et les autres captives libérées avaient vécu à Rhode Island, dans la résidence d'un couple dont la générosité et les attentions avaient été une bénédiction. Grands amis de l'Ordre, Andreas Reichen et sa Compagne de sang, Claire Samuels, leur avaient fourni un toit, des vêtements et tout ce dont elles pouvaient avoir besoin pour les aider à retrouver le sentiment de la normalité au moment où leur vie recommençait hors de portée de Dragos.

Mais la seule chose dont Corinne avait vraiment besoin, c'était sa famille. Elle avait été étonnée d'apprendre que de toutes les Compagnes de sang capturées et emprisonnées par Dragos, elle était la seule à avoir été ravie à une famille de Havrobscur. Les autres femelles avaient toutes été enlevées dans des centres d'accueil pour jeunes fugueuses ou arrachées à des existences solitaires, sans avoir jamais su qu'elles étaient spéciales avant que la méchanceté de Dragos ne leur enlève leurs œillères.

Mais Corinne, elle, avait su ce qu'elle était. Elle avait eu une famille aimante, une famille à qui elle avait sûrement manqué et qui avait certainement fini par porter son deuil une fois les décennies passées et tout espoir de la voir revenir évanoui. Elle était différente des autres victimes de Dragos. Et pourtant elle avait souffert autant qu'elles, peut-être même plus car la pensée de l'angoisse de ses parents et de ses frère et sœur l'avait rendue rebelle envers leur ravisseur.

Elle était consumée par l'urgence de se retrouver chez elle, parmi les gens qui pourraient l'assister dans sa guérison, peut-être les seules personnes capables de l'aider à récupérer tout ce qu'elle avait perdu du fait de sa captivité. Et plus les heures et les jours passaient, plus elle ressentait cette urgence.

Elle ne pouvait qu'espérer qu'ils l'accueilleraient de nouveau en leur sein. Elle ne pouvait que prier qu'ils ne l'aient pas oubliée pendant les longues années de son éloignement. Elle ne pouvait que souhaiter de toute son âme qu'ils l'aiment encore.

Elle leva les yeux et croisa le regard inquiet de Gabrielle.

— Quand Brock pense-t-il être de retour à Boston ?

Gabrielle laissa échapper un petit soupir et secoua lentement la tête.

— Probablement pas avant un jour ou deux. Mais ça pourrait être plus long si la neige ne se calme pas rapidement à Fairbanks.

Corinne eut bien du mal à masquer sa déception. Découvrir lors de la fin de sa captivité que le garde du corps qu'elle avait eu jeune fille à Detroit faisait partie de ses sauveteurs lui avait donné son premier espoir tangible. Depuis qu'elle avait disparu, Brock avait rejoint l'Ordre. Il venait aussi de tomber amoureux. C'était cet amour qui l'avait poussé à partir pour l'Alaska quelques jours auparavant, mais il avait donné sa parole à Corinne que, dès que lui et sa compagne seraient rentrés, ils la raccompagneraient eux-mêmes à Detroit.

Corinne avait besoin du soutien de Brock. Il avait toujours été son confident, un véritable ami. Jeune fille, elle avait toujours compté sur lui pour assurer sa sécurité. Elle avait à présent besoin de

savoir qu'elle était en sûreté et qu'aucun danger ne pouvait l'atteindre au cours de son voyage de retour chez elle.

Quelque chose en elle la poussait à craindre de ne pas avoir la force de frapper à la porte du Havrobscur de sa famille sans avoir à son côté quelqu'un en qui elle pouvait avoir pleine et entière confiance, quelqu'un comme Brock.

— D'après ce que m'ont dit Claire et Andreas, vous n'avez eu de contact avec personne à Detroit, dit Gabrielle gentiment, interrompant les pensées de Corinne. Ils n'ont pas la moindre idée que vous êtes vivante, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous ne voulez pas les appeler ? Je suis sûre qu'ils aimeraient savoir que vous êtes ici, que vous êtes en sécurité et en bonne santé et que vous allez bientôt partir les retrouver.

Corinne secoua la tête.

— Cela fait trop longtemps. Je me souviens bien du nom de notre vieux central, mais je ne saurais même pas comment trouver leur numéro...

— Ce n'est pas un problème, vous savez. (Gabrielle désigna de la main une boîte blanche plate posée sur un bureau.) Grâce à l'ordinateur, il ne faudrait pas plus d'une minute ou deux pour le trouver. Vous pourriez les appeler immédiatement. Et si vous préférez, vous pourriez même passer un appel vidéo.

— Merci, mais non.

Ces concepts d'ordinateur et de vidéo étaient tout à fait nouveaux pour Corinne et la troublaient presque autant que l'idée de parler dès à présent à ses parents sans être là pour les toucher et pour sentir leurs bras de nouveau autour d'elle.

— C'est juste que je... je ne saurais pas quoi leur dire après tout ce temps. Je ne saurais pas comment leur raconter...

Gabrielle hocha la tête. Elle comprenait ce que ressentait Corinne.

— Vous voulez dire que vous avez besoin de faire ça de vive voix...

— Oui. J'ai juste besoin de rentrer chez moi.

— Bien sûr, dit Gabrielle. Ne vous inquiétez pas. Nous allons faire en sorte que vous puissiez le faire dès que possible.

On frappa alors doucement à la porte et elles levèrent toutes deux les yeux. Une jolie blonde aux yeux clairs bleu lavande ouvrit la porte qui donnait sur le couloir et jeta un coup d'œil dans la pièce.

— Je dérange ?

— Non, Élise. Entre donc. (Gabrielle se leva et fit signe à la nouvelle venue de les rejoindre.) Corinne et moi discutons en attendant des nouvelles de Brock et de Jenna.

Élise pénétra dans la bibliothèque et adressa un sourire chaleureux à Corinne.

— Je me suis dit que j'allais venir vous rejoindre pour bavarder un moment en attendant que tout le monde rentre de patrouille.

Lorsqu'elle était arrivée, plus tôt dans la soirée, on avait présenté à Corinne plusieurs des femmes de l'Ordre. Elle se souvenait que le compagnon d'Élise était un guerrier du nom de Tegan. On lui avait dit que, comme la plupart des autres membres de l'Ordre, il était en mission quelque part dans la ville, où toutes les patrouilles se concentraient sur l'objectif de retrouver Dragos et tous ses alliés.

À cette idée, elle s'était sentie considérablement rassurée. Avec un groupe aussi extraordinaire déterminé à l'attraper, Dragos n'avait sûrement aucune chance de s'échapper.

Et pourtant, il l'avait déjà fait.

D'après ce qu'avait compris Corinne, il était parvenu à plusieurs reprises à garder une longueur d'avance sur l'Ordre. Celui-ci constituait une puissance formidable, mais Corinne était bien placée pour savoir que Dragos n'en manquait pas non plus. Il avait ses propres soldats, ses propres stratégies diaboliques.

Et il était fou, dangereusement fou. Elle avait pu le constater elle-même et les souvenirs épouvantables qui accompagnaient ce savoir l'envahirent d'un coup comme une vague d'obscurité qu'elle fut incapable d'endiguer. Au moment même où elle se levait pour saluer Élise, elle vacilla sous le poids du souvenir des tortures endurées. L'angoisse la submergea vite cette fois, plus vite que quelques instants auparavant. Quand Gabrielle l'avait laissée seule dans la bibliothèque, elle était parvenue tant bien que mal à se ressaisir.

Mais pas cette fois.

Les étagères qui couvraient les murs du sol au plafond se mirent à se distordre et les parois de la pièce à se resserrer, s'effondrant de tous côtés vers l'intérieur. Sur la cloison qui lui faisait face, une grande tapisserie représentant un chevalier étincelant sur un destrier noir se brouilla, les traits altiers de l'homme et sa belle monture se transformant en quelque chose de démoniaque et de moqueur.

Corinne ferma les yeux, mais l'obscurité ne changea rien. Soudain, elle se retrouva dans les geôles de Dragos, dans les oubliettes sans lumière, nue et tremblante, seule dans un vide humide à attendre la mort. À l'espérer même, comme seul moyen d'échapper à l'horreur.

Elle aspira une goulée d'air mais ne sentit qu'une bouffée minimale d'oxygène emplir ses poumons tandis que l'espace autour d'elle était en train de se réduire à néant.

— Corinne ?

Gabrielle et Élise avaient prononcé son nom en même temps. Et toutes deux tendirent les bras pour la rattraper et l'aider à se tenir debout.

Corinne s'entendit haleter.

— Il faut que je... je sorte de cette cellule...

— Pouvez-vous marcher ? lui demanda Élise, d'une voix à la fois inquiète et maîtrisée.

Accrochez-vous à nous, Corinne. Ça va aller.

Elle parvint à hocher la tête tandis qu'elles l'aidaient à sortir dans le couloir. Du marbre blanc s'étalait dans toutes les directions. Sa fraîcheur dans le vaste couloir lui fit tout de suite du bien. Elle laissa le pâle éclat des murs immaculés envahir sa vision et prit une profonde inspiration. Ses poumons commençaient à se relâcher.

Dieu merci, ça allait déjà mieux.

Gabrielle tendit la main pour écarter une mèche de cheveux noirs des yeux de Corinne.

— Vous vous sentez mieux ?

Corinne acquiesça. Elle respirait encore avec difficulté mais le pire de l'angoisse était passé.

— Parfois je... Parfois j'ai l'impression que je suis toujours là-bas, enfermée dans cet endroit horrible, murmura-t-elle. Je suis désolée. Je suis tellement gênée.

— Ne le soyez pas. (Dans le sourire de Gabrielle se lisait certes de la compassion mais aucune pitié malvenue.) Vous n'avez pas à être désolée ni à vous sentir gênée. Nous sommes entre amies.

— Venez, dit Élise. Nous allons vous faire monter au niveau du manoir. Nous sortirons prendre l'air dans le parc jusqu'à ce que vous alliez mieux.

Tandis que l'ascenseur décélérait en douceur, le Chasseur observait d'un œil critique mais sans rien dire l'état de son partenaire blessé.

Tête baissée, cheveux blonds collés tombant dans les yeux, Sterling Chase était adossé à la paroi opposée de la cabine, haletant. Son treillis noir était déchiré et plein de sang, et son visage lacéré et enflé de nombreuses contusions faisait peine à voir. Il avait le nez sûrement cassé et sa lèvre supérieure, fendue, saignait sur son menton. Il était plus que probable que sa mâchoire était également fracturée.

Les blessures reçues par le guerrier au cours de la rixe en ville étaient nombreuses, mais elles guériraient toutes avec un peu de temps et suffisamment de sang pour bien le nourrir.

De toute façon, Chase ne semblait pas plus préoccupé que ça par son état.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en chuintant et il sortit devant le Chasseur d'un pas assuré et plein de morgue.

Quelques mètres plus loin à peine, Lucan lui barra le passage et posa sa paume sur son torse pour l'empêcher d'avancer quand il lui parut que Chase n'était pas prêt à s'arrêter.

— Alors, vous avez pris du bon temps dans Chinatown ce soir ?

Chase grogna et sa lèvre se fendit encore un peu plus quand il sourit ironiquement à l'intention de Lucan.

— Je suppose que Mathias Rowan a pris contact avec toi.

— C'est exact. Et on ne peut pas en dire autant de vous deux, rétorqua Lucan, dont le regard furieux passa brièvement de Chase, qui semblait tout droit sorti d'un combat épique, au Chasseur, dont le treillis était taché lui aussi du sang des Agents du maintien de l'ordre. Rowan m'a tout dit de ce qui s'était passé. Il dit qu'il y a de nombreux blessés, et que tous les Agents à qui il a pu parler t'ont désigné clairement comme le responsable de cet assaut non provoqué, Chase.

Celui-ci eut un petit rire.

— Non provoqué, mon cul. Tous les Agents présents là-bas ne demandaient qu'à trouver une raison pour me foutre en rogne.

— Et il a fallu que tu te laisses faire obligeamment, c'est ça ? (Devant le regard brûlant de Chase, Lucan secoua la tête.) Tu sais ce que tu es, mec ? Tu es un irresponsable. Cette connerie de ce soir n'est qu'une merde de plus que tu laisses à quelqu'un d'autre le soin de nettoyer. C'est en train de devenir une habitude chez toi et je n'aime pas ça, pas du tout, même.

— Tu m'as envoyé faire un boulot, répliqua Chase d'une voix sombre. Il arrive que les choses tournent mal.

Lucan plissa les yeux. Il irradiait la colère à présent, une chaleur palpable que le Chasseur ressentait de sa place au côté de Gideon à quelques pas de là.

— Je ne suis pas sûr que tu saches encore en quoi consiste ton boulot, Chase. Si c'était le cas, tu ne rentrerais pas ici les mains vides, puant le sang versé et la suffisance. En ce qui me concerne, tu as échoué là-bas ce soir. Combien de renseignements as-tu récupérés sur Freyne ? Est-on plus près ne serait-ce que d'un iota de mettre la main sur Dragos ou l'un de ses associés éventuels ?

— Peut-être, intervint le Chasseur.

Lucan reporta son regard incendiaire sur lui.

— Explique-toi !

— Un Agent du nom de Murdock, répondit le Chasseur. Il nous a approchés, Chase et moi, quand nous sommes arrivés au club, mais il ne s'est pas montré très coopératif. Quand la bagarre a

commencé, il m'a paru très inquiet. Je l'ai vu téléphoner à quelqu'un avant de filer à l'anglaise.

— C'est ça ta piste ? maugréa Chase. Bien sûr que Murdock a filé. Je connais ce type. C'est un lâche qui préférera toujours te planter un couteau dans le dos plutôt que t'affronter de face.

Ignorant le commentaire de son équipier, le Chasseur garda les yeux rivés sur ceux du chef de l'Ordre.

— Murdock a décampé dans la ruelle derrière le club. Il y avait déjà une voiture qui arrivait pour le ramasser au coin de la rue suivante. Le chauffeur était un assassin Gen-1.

— Seigneur, lâcha Gideon, en passant la main dans ses épis blonds.

L'expression de Lucan se durcit, tandis que Chase était devenu parfaitement silencieux et désormais aussi attentif que les autres.

— J'ai poursuivi le véhicule à pied, continua le Chasseur. L'assassin a été neutralisé.

Il passa une main dans son dos à sa ceinture et sortit d'une poche le collier déclenché qu'il avait récupéré sur sa proie. Gideon prit l'anneau de polymère noir carbonisé.

— Un de plus pour ta collection, hein ? Tu fais un sacré score ces derniers temps. Bon boulot !

Devant ce qu'il considérait comme une louange inutile, le Chasseur se contenta de cligner des yeux.

— Et Murdock ? demanda Lucan.

— Enfui, répondit le Chasseur. Il a filé pendant que je m'occupais du chauffeur. Ensuite, il fallait choisir entre tenter de le retrouver ou retourner au club pour y récupérer mon partenaire de patrouille.

La décision d'aider son partenaire lui avait demandé plus d'un instant de réflexion. La logique et sa formation comme soldat de Dragos exigeaient qu'il poursuive sa mission seul, efficace, impersonnel et parfaitement indépendant. Murdock était une cible reconnue. L'interroger permettrait à coup sûr d'obtenir des renseignements pertinents et sa capture était donc indispensable au succès de la mission de cette nuit-là. Pour le Chasseur, rattraper l'Agent en fuite avait semblé un objectif parfaitement logique.

Mais l'Ordre fonctionnait selon une doctrine différente, une doctrine qu'il s'était engagé à respecter lorsqu'il avait rejoint l'équipe des guerriers, quelle qu'ait pu être son étrangeté dans le monde tel qu'il l'avait connu jusque-là. Les guerriers partageaient un même code, un code qui stipulait que quand deux ou plusieurs équipiers partaient ensemble en mission, ils en revenaient ensemble et que l'on ne laissait jamais personne derrière.

Même si cela signifiait renoncer à s'emparer d'un atout de l'ennemi.

— Je connais Murdock, dit Chase, en essuyant du dos de la main une partie du sang qui lui coulait sur le menton. Je sais où il habite, je connais les endroits où il traîne. Il ne me faudra pas longtemps pour le trouver...

— Tu ne feras rien de tout ça, l'interrompit Lucan. Je te relève de cette mission. Jusqu'à contordre de ma part, tout contact avec l'Agence passe par moi. Gideon trouvera tout ce qu'il y a à savoir sur les propriétés de Murdock et ses habitudes personnelles. Si tu penses avoir quoi que ce soit de plus utile à ajouter, indique-le-lui. En ce qui concerne ce connard, je déciderai moi-même comment, quand... et qui.

— C'est toi qui vois.

Les yeux bleus de Chase étincelaient sous ses sourcils noirs. Il esquissa une retraite.

Lucan tourna légèrement la tête.

— Je n'ai pas dit que nous en avons fini, énonça-t-il d'une voix où roulait un tonnerre lointain.

Chase ricana.

— J'ai pourtant l'impression que tu maîtrises la situation, alors pourquoi aurais-tu besoin de moi ?

— C'est ce que je me suis demandé toute la nuit, répliqua Lucan d'un ton égal. Mais, putain,

pourquoi aurais-je besoin de toi ?

En guise de réponse, Chase maugréa quelque chose de hargneux. Il fit un nouveau pas en avant, mais soudain Lucan fut face à lui. Il avait bougé si rapidement que même le Chasseur avait eu du mal à suivre son déplacement. Il poussa Chase avec une bonne dose de sa force de Gen-1, un coup frontal qui projeta l'autre guerrier contre le mur du couloir.

Chase se redressa en crachant un juron. Les yeux lançant des éclairs, il chargea avec un grognement qui découvrit ses crocs.

Cette fois, ce fut le Chasseur qui bougea le plus vite.

Interceptant la menace portée contre le chef de l'Ordre, son chef, il se positionna entre les deux vampires, les doigts serrant la gorge de Chase.

— Calme-toi, guerrier, conseilla-t-il à son frère d'armes.

C'était le seul avertissement dont se fendrait le Chasseur. Si Chase montrait encore la moindre velléité d'agression, le Chasseur n'aurait pas d'autre choix que d'écraser cette dernière dans l'œuf.

Dents et crocs serrés, lèvres retroussées, Chase gardait les yeux rivés sur ceux du Chasseur, lui répondant par un silence épais. Ce dernier sentit un déplacement d'air dans le couloir derrière lui. Puis il entendit un petit cri de saisissement féminin.

Le regard de Chase chercha la provenance du cri et une partie de sa fureur l'abandonna sur-le-champ. Comme il se détendait, le Chasseur le lâcha et fit un pas en arrière.

— Que se passe-t-il ici, Lucan ?

Le Chasseur se retourna en même temps que Gideon et Lucan pour se retrouver face à la compagne de ce dernier, Gabrielle, qui se tenait là avec deux autres femelles. Le Chasseur connaissait la blonde à la silhouette gracile et aux yeux clairs bleu lavande. C'était elle, la compagne de Tegan, Élise, qui avait crié. Elle avait toujours la main devant la bouche.

— Je me casse, murmura Chase, apparemment calmé, en passant devant le Chasseur et les autres avant de s'éloigner dans le couloir vers ses quartiers.

Le Chasseur s'aperçut à peine de son départ.

Son attention était fixée sur la troisième femelle. Menue, la peau claire derrière le rideau de longs cheveux d'ébène qui lui masquait partiellement le visage, elle le fit se figer. Il ne parvenait pas à détacher le regard de ses grands yeux en amande. Incapable de mettre un nom précis sur leur couleur, un bleu qui tirait sur le vert, il n'essaya pas, tentant plutôt de comprendre pourquoi sa présence le troublait tant.

— Tout va bien ? demanda Gabrielle en rejoignant Lucan, l'air inquiète.

— Ouais, répondit-il. Tout va bien maintenant.

Le Chasseur s'approcha de la femme non identifiée, ne prenant conscience de son mouvement que lorsqu'il se retrouva juste devant elle. Elle leva alors vers lui l'ovale parfait de son visage jusqu'à ce que son regard ait dépassé son treillis couvert de sang et soit venu se river au sien.

Elle lui était inconnue, et pourtant ses traits lui étaient étrangement familiers.

Il inclina la tête, essayant de comprendre cette impression curieuse de l'avoir déjà vue ailleurs. Il bredouilla la pensée qui s'agitait dans sa tête :

— Je vous connais... ?

Gabrielle se racla la gorge et vint jusqu'à eux comme si elle voulait protéger la femelle du Chasseur.

— Corinne, voici le Chasseur. C'est un membre de l'Ordre. Dis bonjour, Chasseur.

Il grommela un salut sans quitter Corinne des yeux.

— Je vous ai vu la nuit du sauvetage, répondit-elle calmement. Vous étiez l'un des guerriers qui nous ont emmenés, moi et les autres, chez Claire Samuels et Andreas Reichen.

Ainsi, elle avait fait partie des captives de Dragos. Cela devait être ça, alors. Il hocha la tête, sa curiosité partiellement satisfaite. Mais il était presque certain de ne pas l'avoir vue à Rhode Island. Il était sûr qu'il se serait clairement souvenu de ce visage, de ces yeux lumineux.

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas encore de précision sur le retour de Brock et de Jenna, annonça Gideon à la belle aux cheveux d'ébène. Le bulletin météo pour l'Alaska est mauvais pour les soixante-douze heures à venir au moins.

— Encore trois jours ? (Le front lisse de Corinne se plissa.) Il faut que je rentre chez moi. J'ai vraiment besoin de ma famille à présent.

Lucan laissa échapper un soupir.

— Je comprends. Mais comme Brock est à quelques milliers de kilomètres et à quelques blizzards d'ici, il va falloir que quelqu'un d'autre...

— Je vais l'emmener.

Le Chasseur sentit le regard de Lucan se poser sur lui à l'instant même où les mots quittèrent sa bouche. Il le croisa et hocha la tête comme pour confirmer ce qu'il venait de dire.

— Je vais faire en sorte qu'elle retrouve sa famille en toute sécurité.

Cela semblait une tâche assez simple à assurer, et pourtant tout le monde autour de lui semblait frappé de stupeur. Et cela valait surtout pour Corinne elle-même. Elle le regardait sans rien dire, et pendant un instant il se demanda si elle n'allait pas refuser son offre.

— Il y en a pour environ quatorze heures de voiture, annonça Gideon. Ce qui fait en tout deux jours, car vous ne pouvez voyager que de nuit. Si vous partiez tout de suite, vous pourriez faire à peu près cent cinquante bornes avant le lever du soleil. Sinon, je peux aussi faire préparer l'un des avions de notre flotte pour un départ au coucher du soleil. Vous y seriez en deux heures.

Lucan le regarda un moment, puis hocha la tête.

— Le plus vite sera le mieux. J'aurai besoin de toi pour la patrouille la nuit prochaine.

— C'est comme si c'était fait, répondit le Chasseur.

# Chapitre 4

Chase était accroupi dans le noir dans un coin sombre de la petite chapelle du complexe.

Il ne savait pas pourquoi ses rangers l'avaient conduit là, jusqu'à ce calme sanctuaire éclairé à la bougie, plutôt que dans ses appartements plus loin dans le couloir. Il n'avait jamais été du genre à chercher conseil ni le pardon auprès d'une puissance supérieure, et Dieu savait qu'il était probablement déjà bien trop loin pour que la prière puisse l'aider.

Il ne nourrissait évidemment aucun espoir d'absolution. Pas du ciel, et pas de Lucan ni de ses autres frères d'armes de l'Ordre. Pas plus que de lui-même.

Au lieu de ça, il entretenait sa fureur. Il accueillait avec reconnaissance la douleur de ses blessures, cette brûlure qui le faisait se sentir vivant. C'était d'ailleurs quasiment la seule chose qui lui permettait de sentir quoi que ce soit. Et, comme un junkie, il poursuivait ce sentiment avec un abandon désespéré.

Mieux valait ça que le reste.

La douleur lui offrait un shoot l'empêchant de poursuivre une autre maîtresse, bien plus dangereuse.

Sans la douleur, seule subsisterait la soif.

Et il savait bien comment ça se terminerait.

Son intelligence ne s'était pas encore perdue aussi loin que son corps ni que son âme. La raison lui disait qu'un de ces jours cette vilaine démangeaison le tuerait. Et il y avait des nuits, de plus en plus ces derniers temps, où il s'en foutait pas mal.

— Sterling, tu es là ?

La voix féminine lui fit redresser vivement la tête, requérant toute son attention comme ç'avait été le cas quelques minutes auparavant dans le couloir à la sortie de l'ascenseur. Il tendit l'oreille pour repérer ses déplacements, même si l'accro en lui ne demandait qu'à rester tranquille dans l'ombre qui le dissimulait à son regard.

Il se nourrit de cette ombre pour alimenter son talent personnel afin de générer encore plus d'opacité autour de lui. C'était une vraie lutte pour lui de faire appel à son don ; et c'était plus difficile encore de le maintenir en action. Il lâcha quelques instants plus tard, crachant un juron quand l'ombre elle aussi l'abandonna.

— Sterling ? appela doucement Élise dans la chapelle.

Elle entra d'un pas prudent, comme si elle ne se sentait pas totalement en sécurité avec lui. C'était une femme intelligente. Mais elle ne tourna cependant pas les talons comme il aurait voulu qu'elle le fasse.

— Je viens de ton appartement, alors je sais que tu n'y es pas. (Elle laissa échapper un soupir où s'entendaient la confusion et une vraie tristesse.) Tu peux te dissimuler à mon regard, mais je sens ta présence ici. Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Parce que je n'ai rien à te dire.

Les mots étaient durs. Et très injustes, surtout pour cette femme qui était la Compagne de sang de

Tegan depuis un an et avait été, bien avant ça, la veuve éplorée du propre frère de Chase. Quentin Chase avait bénéficié d'une grâce extraordinaire quand Élise l'avait choisi comme compagnon, et il n'avait jamais su que son jeune frère avait été secrètement et honteusement envieux du bonheur qu'il avait connu avec elle.

Au moins, il n'avait plus à se soucier de ce désir encombrant.

Il s'était sevré de cette obsession. Il y avait en lui une noblesse ternie qui voulait croire qu'il était parvenu à abandonner son désir pour Élise parce qu'elle s'était donnée à un autre de ses frères, un frère d'armes qui tuerait pour elle, mourrait pour elle, exactement comme elle le ferait pour lui.

L'amour qui liait Tegan et Élise était indestructible, même si Chase ne s'était jamais abaissé à le tester, et la vérité était que sa soif de douleur avait depuis remplacé Élise au premier rang de ses obsessions.

Et pourtant il s'aperçut qu'il retenait quand même sa respiration tandis qu'elle s'avavançait dans la chapelle jusqu'à le trouver accroupi dans son coin, le dos coincé dans l'angle des murs de pierre.

Silencieusement, elle parcourut la courte distance entre les deux colonnes de bancs. Arrivée à celui qui était le plus proche de l'endroit où il se tenait, elle s'assit et se mit à l'observer. Il n'avait pas besoin de lever les yeux vers elle pour savoir que son joli visage serait marqué par la déception. Et probablement par la pitié également.

— Tu ne m'as peut-être pas compris, grogna-t-il. Je ne veux pas te parler, Élise. Tu devrais partir, maintenant.

— Pourquoi ? demanda-t-elle sans bouger. Pour que tu puisses broyer du noir tranquillement ? Quentin serait horrifié de te voir comme ça. Il aurait honte.

Chase gronda.

— Mon frère est mort.

— Oui, Sterling. Mort au champ d'honneur pour l'Agence du maintien de l'ordre. Il est mort noblement en faisant de son mieux pour faire de ce monde un endroit plus sûr. Est-ce que tu peux honnêtement affirmer que c'est ce que tu fais ?

— Je ne suis pas Quentin.

— Non, répliqua Élise. Tu n'es pas Quentin. C'était un homme extraordinaire, un homme courageux. Tu aurais pu être encore meilleur que lui, Sterling. Tu aurais pu être tellement plus que ce que je vois devant moi en ce moment. Tu sais, j'ai entendu parler de la façon dont tu t'es comporté en mission ces derniers temps. Je t'ai vu rentrer dans cet état de trop nombreuses fois, dévasté et toujours prêt à en découdre. Si plein de fureur.

Chase se leva et s'éloigna d'elle de quelques pas, décidé à en finir avec cette conversation.

— Ce que je fais me regarde. Ce n'est pas ton affaire, moi non plus d'ailleurs.

— Je vois. (Elle se leva pour s'approcher de lui et croisa les bras.) Tu préférerais que tous ceux pour qui tu comptes te laissent simplement souffrir seul, c'est ça ? interrogea-t-elle, la mine renfrognée. Tu veux qu'on te laisse tous, accroupi dans un coin sombre à pleurer sur ton sort.

Il ricana et lui jeta un regard noir.

— Est-ce que j'ai l'air de pleurer sur mon sort ?

— Tu as l'air d'un animal, rétorqua-t-elle, d'un ton certes calme, mais pas au point qu'il puisse y lire de la peur. Tu te comportes comme un animal, Sterling. Ces derniers temps, quand je te regarde, j'ai l'impression que je ne te connais plus.

Il soutint son regard troublé.

— Tu ne m’as jamais connu, Élise.

— Nous étions parents autrefois, lui rappela-t-elle avec douceur. Je pensais que nous étions des amis.

— Ce n’était pas de l’amitié que j’attendais de toi, répondit-il d’une voix morne, cessant de tourner autour du pot et la laissant encaisser l’aveu direct qu’il n’avait pas réussi à lui faire jusque-là.

Et alors qu’elle faisait un pas hésitant en arrière vers le bas-côté de la chapelle, il gloussa, content de lui :

— Et maintenant surtout n’hésite pas à fuir, Élise.

Elle ne fuit pas.

Ce pas en arrière fut le seul qu’elle s’autorisa. La compagne de Tegan n’était plus depuis longtemps la frêle enfant abandonnée recueillie dans un Havrobscur qui s’était liée à Quentin Chase. C’était une femme forte, qui avait traversé son propre enfer sans être brisée. Elle n’allait pas déclarer forfait pour Chase à présent, quelle que soit l’énergie qu’il mettait à la chasser de sa vie.

Comme si lui aussi voulait se le prouver, il s’approcha d’elle à la toucher.

Il était couvert de sang et de crasse et avait lui-même du mal à supporter sa puanteur. Mais malgré la distance minime qui les séparait l’un de l’autre, elle ne se détourna pas. Son visage affichait une expression de tristesse et d’anticipation, avant même qu’il n’ait ouvert la bouche pour énoncer les mots qui allaient le libérer de ce dernier lien fragile avec son passé.

— La seule chose que j’aie jamais voulue de toi, Élise, était de t’écarter les jambes et...

Elle le gifla violemment et le bruit se répercuta sur les murs de la chapelle. Ses clairs yeux lavande brillaient à la lumière des cierges, noyés de larmes.

Mais pas une de ces larmes ne tomba, pas pour lui !

Et probablement plus jamais, à en croire le regard de stupeur qu’elle dardait sur lui.

Chase fit un pas hésitant en arrière. Il sentait encore la morsure de la gifle lui brûler la peau. Il leva la main pour toucher sa joue cuisante.

Puis, sans un mot de plus et sans la moindre pensée pour ce qui pouvait l’attendre, il s’arracha au regard accusateur d’Élise et s’enfuit dans l’escalier de la chapelle pour rejoindre dehors la nuit d’hiver en usant de toute la vitesse que ses gènes de vampire voulaient bien mettre à sa disposition.

Corinne se tenait au bord d’une vaste terrasse de marbre qui surplombait le jardin enneigé du manoir de l’Ordre en surface. Restée seule un moment tandis que Gabrielle était allée chercher des manteaux à l’intérieur, elle renversa la tête en arrière pour inspirer une longue goulée de l’air froid de décembre. Le ciel d’hiver était sombre et sans nuages au-dessus d’elle, un océan sans fond de bleu nuit parsemé d’étoiles scintillantes.

Depuis combien de temps n’avait-elle pas senti le parfum vif de l’hiver sur la brise ?

Depuis combien de temps n’avait-elle pas goûté la fraîcheur de l’air sur ses joues ?

Les décennies de son emprisonnement s’étaient déroulées d’abord très lentement, à l’époque où elle voulait absolument marquer le temps qui passait, luttant à chaque seconde comme si ç’avait dû être sa dernière. Au bout d’un moment, elle s’était rendu compte que ce n’était pas sa mort que désirait son ravisseur. Il avait besoin d’elle vivante, même si ce n’était qu’à peine. C’était alors qu’elle avait cessé de compter, cessé de se battre, et que pour elle le temps s’était fondu en une nuit unique et sans fin.

Et à présent elle était libre.

Le lendemain, elle serait chez elle, dans sa famille.

Le lendemain, sa vie recommencerait et elle deviendrait quelqu'un d'autre. Elle avait survécu, mais dans son for intérieur elle se demandait si elle serait jamais de nouveau entière. On lui avait pris tant de choses. Dont certaines qui étaient perdues à tout jamais.

Et d'autres...

Mais elle aurait du temps un peu plus tard pour pleurer tout ce qu'elle avait perdu à cause de Dragos.

Fermant les yeux, elle reprit une profonde goulée de l'air nocturne si vivifiant et purifiant. Alors qu'elle l'expirait, le rire d'un enfant la fit sursauter.

Elle crut d'abord que son esprit lui jouait un tour, l'un des multiples tours cruels que l'obscurité avait aimé lui jouer pendant le temps passé en captivité. Mais le petit gloussement de plaisir se reproduisit, apporté par la brise de quelque part dans le vaste jardin qui s'étendait devant elle.

C'était le rire d'une fillette, une enfant qui devait avoir huit ou neuf ans, se dit Corinne en la regardant courir dans les quelque trente centimètres de neige, emmitouflée tel un bonhomme de neige rose dans une épaisse parka et un pantalon assorti.

À quelques pas derrière elle arrivaient deux chiens étonnamment différents, la langue pendant gaiement sur le côté de la gueule en la poursuivant. Corinne ne put s'empêcher de sourire à la vue du terrier brun et courtaud qui tentait désespérément de passer devant l'autre chien, qui était beaucoup plus grand et beaucoup plus élégant que lui. À chaque foulée tranquille du superbe animal gris et blanc, le petit corniaud manœuvrait en aboyant et il finit par filer entre les longues pattes de son compagnon pour être le premier à atteindre la gamine.

Celle-ci poussa un petit cri quand le terrier lui prit la jambe en aboyant joyeusement tandis que l'autre chien bondissait autour d'eux en remuant la queue avant de venir lécher le visage de la petite.

— C'est bon, c'est bon, cria l'enfant en riant toujours. Luna, Harvard... c'est bon, vous avez gagné ! Je me rends !

Alors que les deux chiens la délaissaient pour s'asticoter l'un l'autre en grognant, deux femmes venant d'un autre coin du jardin arrivèrent à leur tour à travers la pelouse enneigée. Sous son anorak trop grand, l'une d'elles était clairement enceinte et marchait d'un pas prudent à côté de l'autre, grande et athlétique, qui tenait dans une main gantée une paire de laisses.

— Doucement, Luna, lança-t-elle à l'intention du plus grand des deux chiens, qui réagit de suite en abandonnant son partenaire de jeu canin pour faire la fête à celle qui était visiblement sa maîtresse.

— Voici Alex, expliqua Gabrielle en rejoignant Corinne au bout de la terrasse.

Elle portait un manteau de laine noire et en tendit un autre à Corinne. Il avait un léger parfum de cèdre et parut à Corinne aussi confortable qu'une bonne couverture quand elle l'eut enfilé.

— Alex est la compagne de Kade, poursuivit Gabrielle. Elle était dehors avec lui quand vous êtes arrivée ce soir, c'est pour ça que vous n'avez pas encore eu l'occasion de la rencontrer.

— Mais je me souviens d'elle, répondit Corinne, qui revivait en pensée sa libération. Elle faisait partie des quelques femmes qui nous ont aidées à sortir des cellules dans la cave. Ce sont elles qui nous ont trouvées.

Gabrielle acquiesça.

— C'est vrai. Alex et Jenna étaient là, ainsi que Dylan et Renata. Si Tess n'avait pas déjà été sur le point de pondre le bébé de Dante d'un instant à l'autre, j'imagine qu'elle aussi aurait été là avec

elles.

Le regard de Corinne revint au jardin, d'où les deux femmes les avaient repérées et les saluaient en levant chacune une main. La gamine se remit à rire, s'affalant dans une congère proche avec les deux chiens à ses trousses.

— Quant à l'adorable trublion, c'est Mira, reprit Gabrielle, en secouant la tête devant les cabrioles de l'enfant. Renata s'occupait d'elle quand elles vivaient toutes deux à Montréal. Quand Nikolaï et elle sont tombés amoureux l'un de l'autre l'été dernier, ils ont ramené Mira avec eux au complexe pour former une famille tous les trois. (La compagne de Lucan affichait un large sourire en se retournant vers Corinne.) Je ne sais pas pour vous, mais, moi, j'adore les happy ends.

— C'est sûr que s'il y en avait plus le monde ne s'en porterait que mieux, murmura Corinne, que la chance de Mira ravissait, même si s'ouvrait au fond d'elle-même comme une petite faille douloureuse.

Mais elle repoussa le vide que celle-ci représentait alors qu'Alex et Tess parvenaient ensemble aux larges marches de marbre qui menaient du jardin à la terrasse.

Gabrielle expira un petit nuage de vapeur dans l'obscurité.

— Ce n'est pas trop froid pour toi ici, Tess, n'est-ce pas ?

— C'est merveilleux, répondit la beauté enceinte jusqu'aux yeux en les rejoignant avec Alex. (Sous sa capuche, elle avait les joues rosies par l'air frais.) Je jure que si Dante essaie de me garder cloîtrée dans le complexe un jour de plus, il ne vivra peut-être pas assez longtemps pour assister à la naissance de son fils.

La menace était complètement démentie par son regard aigue-marine et son sourire lumineux. Elle tendit sa main gantée.

— Salut, je suis Tess.

Corinne serra brièvement les doigts gainés de laine chaude et inclina légèrement la tête.

— Enchantée.

— Alex, s'annonça l'autre Compagne de sang en offrant elle aussi sa main et un sourire chaleureux. Je ne saurais vous dire quel soulagement c'est de vous savoir en sécurité, vous et les autres captives de Dragos, Corinne.

Cette dernière hocha de nouveau la tête.

— Je vous suis reconnaissante à toutes, beaucoup plus que ne pourront jamais l'exprimer les mots.

— Et demain soir Corinne rentrera chez elle, intervint Gabrielle.

— Demain ? reprit Alex, l'air interrogateur. Est-ce que ça veut dire que Brock et Jenna sont sur le chemin du retour ?

— Ils sont toujours retenus par les tempêtes de neige, répondit Gabrielle. Mais le Chasseur s'est porté volontaire pour escorter Corinne jusqu'à Detroit à la place de Brock.

Pendant le silence prolongé qui s'ensuivit, Corinne revécut le moment où l'immense guerrier indéchiffrable avait bredouillé son offre de la ramener chez elle. Elle ne s'était certainement pas attendue à ça de sa part. Il ne lui avait pas paru du genre charitable, pas même la nuit du sauvetage, quand, avec quelques autres guerriers de l'Ordre, il avait conduit les captives libérées jusqu'à la résidence de Rhode Island.

Il aurait été difficile de ne pas remarquer le Chasseur cette nuit-là. Avec ses traits inquiétants taillés à la serpe et ses plus de deux mètres de muscles saillants, c'était le genre de mâle qui prenait possession de n'importe quelle pièce où il entraît sans même le vouloir. Alors que les heures qui

avaient suivi le sauvetage avaient été riches d'émotion pour tous ceux qu'il avait concernés, le Chasseur s'était montré d'un calme olympien, se contentant de rester en retrait et de mener à bien ses tâches avec une efficacité imperturbable.

Plus tard cette nuit-là, une des autres femmes avait murmuré qu'elle avait entendu Andreas et Claire parler du Chasseur en privé. D'après ce qu'elle avait compris, il aurait été, peu de temps auparavant, allié d'une manière ou d'une autre à Dragos. Corinne ne pouvait pas vraiment prétendre qu'elle n'était pas sensible au danger qui semblait émaner du mystérieux guerrier. Elle n'aurait pas nié que l'idée de se trouver en sa présence la mettait mal à l'aise.

Elle n'eut pas de mal à se le représenter tel qu'elle l'avait vu dans le complexe quelques instants auparavant, le treillis sanglant et un arsenal d'armes impressionnant autour de la taille. Et encore moins à se rappeler l'étonnante couleur dorée de ses yeux et la façon dont son regard de faucon s'était accroché au sien au moment même où il l'avait vue.

Elle aurait été bien incapable de dire pourquoi elle avait capté son attention à ce point-là. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle s'était sentie piégée par ce regard pénétrant, scrutée d'une manière qui lui avait donné l'impression d'être à la fois vivante et désarmée.

À présent encore, elle ressentait des picotements sur la peau en y pensant.

Ça la fit frissonner, même si son corps était loin d'avoir froid dans les plis isolants de son manteau. Elle tenta malgré tout de se débarrasser de la sensation en faisant courir ses mains le long de ses bras.

— Chasseur ! (Sans prévenir, la petite Mira avait quitté ses jeux dans la neige pour bondir en courant vers la terrasse.) Chasseur, viens dehors avec nous !

En même temps que les autres femmes, Corinne tourna la tête pour suivre la course excitée de Mira jusqu'aux portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse depuis le manoir derrière elle.

Le Chasseur se tenait dans l'embrasure.

Il n'était plus vêtu de noir sanglant mais venait juste de se doucher et portait un jean large avec par-dessus une chemise blanche qui laissait voir un peu des motifs élaborés des dermoglyphes qui couvraient son torse. Même si l'on était en hiver, ses grands pieds étaient nus et il n'avait pas séché les épis humides de ses cheveux blonds, qui pendouillaient sur son front.

Et il était de nouveau en train de la regarder... de l'étudier sans bouger. Depuis combien de temps se tenait-il là ? Elle n'aurait su le dire.

Corinne tenta de regarder ailleurs, mais ses yeux d'or perçants refusaient de lâcher les siens et il attendit que Mira se jette dans ses bras pour reporter son regard sur l'enfant.

Il la souleva sans effort et la maintint en l'air dans le creux de son coude gauche, écoutant la petite fille lui raconter ses aventures de la journée d'un ton animé. Corinne n'entendait pas vraiment ce qu'il répondait, mais au ton calme et indulgent de sa voix, il était clair qu'il appréciait l'enfant.

Dans les quelques instants qu'il consacra à bavarder avec elle, quelque chose passa sur son visage par ailleurs si impénétrable. Quelque chose qui le fit paraître encore plus calme. Il jeta alors un dernier regard à Corinne, un regard insistant qui lui sembla la transpercer, avant de poser doucement la fillette par terre. Puis il s'en alla pour rejoindre le complexe.

Mais même après son départ et après que Mira fut retournée jouer avec les chiens dans la neige et que les autres Compagnes de sang eurent recommencé leur propre conversation, Corinne continua à sentir la chaleur troublante du regard du Chasseur sur elle.

Il avait effectivement déjà vu le visage de Corinne Bishop auparavant.

Ce n'était pas au cours de sa libération des geôles de Dragos en même temps que les autres captives. Pas plus qu'à Rhode Island, où Andreas et Claire leur avaient offert gîte et protection.

Non, il y avait plusieurs mois qu'il avait vu cette femme, il en était désormais certain.

Cette prise de conscience avait été pour lui comme un uppercut à l'estomac. Elle avait eu lieu lorsqu'il avait pris la petite Mira dans ses bras quelques instants auparavant. Il lui avait suffi d'un regard au visage innocent de l'enfant, et plus précisément à ses yeux, qui avaient le pouvoir de dévoiler le futur.

Même si des lentilles de contact spéciales rendaient d'ordinaire inopérant le don de Mira, comme c'était le cas ce soir-là, quelques mois auparavant le Chasseur avait vu par inadvertance dans ses yeux en miroir une femme le suppliant de ne pas se comporter comme le tueur que l'on avait fait de lui dès son plus jeune âge.

Dans la vision, la femme avait essayé de retenir son bras vengeur, l'implorant d'épargner une vie précise, celle-là seulement, pour elle.

*« Laisse-le partir, Chasseur... »*

*S'il te plaît, je t'en supplie... Ne fais pas ça !*

*Tu ne comprends donc pas ? Je l'aime ! Il est tout pour moi...*

*Laisse-le s'en aller... Il faut que tu le laisses vivre ! »*

Dans la vision, le visage de la femme s'était décomposé quand elle avait compris qu'il ne se laisserait pas fléchir, pas même pour elle. Dans la vision, la femme avait laissé échapper un instant plus tard un cri de douleur alors que le Chasseur arrachait son bras à son étreinte et délivrait le coup fatal.

Cette femme, c'était Corinne Bishop.

# Chapitre 5

Il portait le nom de Dragos, comme son père avant lui, même si peu de gens le connaissaient sous ce vocable.

Seuls étaient dans la confiance de son vrai nom et de ses origines une poignée d'associés indispensables, ses lieutenants dans cette guerre qu'il avait lui-même voulue. Bien sûr, ses ennemis aussi savaient qui il était. Lucan Thorne et ses guerriers de l'Ordre l'avaient débusqué et l'avaient forcé à se terrer plus d'une fois. Mais ils n'avaient pas encore gagné.

Et d'ailleurs ils ne gagneraient pas, se réaffirmait-il en faisant les cent pas dans le bureau aux lambris de noyer de son domaine privé.

À l'extérieur des fenêtres soigneusement occultées qui empêchaient la maigre lumière du midi de pénétrer dans la pièce hurlait une tempête hivernale. Le vent chargé de neige, arrivant en rafales de l'Atlantique en giflant les rochers escarpés de sa tanière insulaire, faisait trembler les vitres et frémir les bardeaux. Les grands conifères qui entouraient sa vaste propriété sifflaient et gémissaient sous l'effet de la bourrasque, qui continuait vers l'ouest pour rejoindre le continent à quelques kilomètres du roc isolé qu'il considérait désormais comme son chez-lui.

Dragos se délectait de la fureur des éléments dehors. Il ressentait lui-même une tempête intérieure chaque fois qu'il pensait à l'Ordre et aux coups que celui-ci avait portés à ses activités. Il aurait voulu que les guerriers de l'Ordre ressentent la violence de sa colère, qu'ils sachent que quand elle leur fondrait dessus, ce qui ne tarderait plus, sa vengeance serait sanglante et totale. Il ne ferait pas de quartier.

Il était encore en train de ruminer ses plans concernant Lucan et son complexe secret de Boston jusque-là introuvable quand on frappa discrètement à la porte de son bureau.

— Qu'est-ce que c'est ? aboya-t-il, sa patience à bout.

L'un de ses Laquais ouvrit la porte. C'était une jeune et jolie femelle aux cheveux blond vénitien, au visage frais et au teint de pêche. Quand il l'avait repérée quelques semaines auparavant, elle était serveuse dans un petit bled de pêcheurs. Il avait décidé qu'il pourrait être amusant de la ramener à sa tanière.

Alors, c'était ce qu'il avait fait.

Il s'était abreuvé à sa veine derrière un conteneur à poubelles qui puait le poisson et la saumure. D'abord, elle s'était défendue, lui griffant le visage et le frappant avant qu'il ne parvienne à planter complètement ses crocs dans sa gorge délicate. Elle avait alors laissé échapper un cri et essayé de lui envoyer son genou dans l'entrejambe.

Il l'avait punie en la violant brutalement, plusieurs fois de suite, avec grand plaisir. Puis, il l'avait vidée de son sang presque à la tuer et en avait fait ce qu'elle était désormais, son Laquais entièrement dévoué. Elle se soumettait désormais au moindre de ses désirs, aussi dépravé fût-il.

La jeune femme entra dans le bureau en inclinant modestement la tête.

— Voici le courrier récupéré dans votre boîte sur le continent, maître.

— Ah, très bien, murmura-t-il en la suivant tandis qu'elle rejoignait sa table de travail au centre de

la somptueuse pièce pour y déposer une poignée d'enveloppes.

Lorsqu'elle pivota pour lui faire face, elle avait une expression neutre mais attentive, typique du Laquais attendant le bon vouloir de son maître. S'il lui demandait de se mettre à genoux pour lui tailler une pipe sur-le-champ, elle le ferait sans la moindre hésitation. Et elle obéirait avec le même empressement s'il lui disait de ramasser le coupe-papier en argent et de se trancher la gorge avec.

Dragos pencha la tête de côté et l'observa, se demandant lequel de ces deux scénarios l'amuserait le plus. Il allait se décider quand son regard tomba sur la grande enveloppe de vélin qui surmontait la pile de son courrier. La calligraphie de l'adresse manuscrite et la mention de l'expéditeur de Boston retinrent son attention.

D'un mouvement négligent du poignet, il congédia le Laquais, puis, tandis que la jeune femme sortait sans bruit, il alla s'asseoir sur son siège de bureau capitonné de cuir, attrapa l'enveloppe blanche et sourit en faisant courir les doigts sur la mention manuscrite de l'alias qu'il utilisait depuis quelque temps dans les cercles humains qu'il fréquentait.

Au cours de ses quelques siècles d'existence, Dragos avait employé tant d'identités inventées, parmi les vampires comme parmi les humains, qu'il ne se souciait plus d'en garder le souvenir. De toute façon, ça n'avait plus d'importance : il était presque à la fin de la période où il avait eu à dissimuler à la fois qui il était et ce dont il était capable. Il était à présent tout près de réussir. Et la dernière action intempestive de l'Ordre n'y changerait rien. Ses efforts pour l'affaiblir étaient insignifiants et bien trop tardifs.

L'invitation à une soirée qu'il avait en main constituait un nouveau pas de sa marche vers le triomphe. Cela faisait presque un an qu'il courtisait le sénateur junior du Massachusetts, surveillant le moindre des mouvements de ce politicien jeune et ambitieux et s'assurant que les coffres de son organisation de campagne restent toujours pleins.

L'humain se croyait promis à un grand avenir et Dragos faisait tout ce qui était en son pouvoir pour s'assurer qu'il monte aussi haut et aussi vite que possible. Et pourquoi pas jusqu'à la Maison Blanche !

Dragos ouvrit l'enveloppe et parcourut les détails de l'invitation. L'événement serait exclusif, il s'agissait d'un dîner de charité où se retrouveraient tous les copains faiseurs de roi du sénateur, sans parler de ses contributeurs de campagne les plus influents... et les plus généreux. Pour rien au monde il n'aurait manqué la fête. Il en piaffait d'impatience.

Dans quelques nuits, il allait faire pencher la balance si loin en sa faveur que personne ne pourrait plus l'empêcher de voir son projet devenir réalité. En tout cas pas les humains. Ils n'y verraient que du feu jusqu'à la fin, comme il l'avait prévu.

L'Ordre ne serait pas en mesure de l'arrêter non plus. Il était en train de s'en assurer : il avait envoyé l'un de ses Laquais recruter les précieux auxiliaires dont il avait besoin pour combattre Lucan et ses guerriers dans ce nouveau type de conflit et faire en sorte que personne de l'Ordre ne reste vivant et en mesure de lui mettre encore des bâtons dans les roues.

Alors qu'il reposait l'invitation du sénateur sur son bureau, son ordinateur lui annonça par un signal sonore l'arrivée d'un e-mail. Celui-ci provenait d'un service de messagerie gratuit et anonyme. *Parfaitement dans les temps*, pensa Dragos en cliquant pour ouvrir le rapport de son Laquais sur le terrain. Le message était simple et concis, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un ancien militaire.

« Actifs repérés.

Contact initial positif.

Phase suivante en cours. »

Il n'y avait pas de réponse à fournir. Le Laquais connaissait les objectifs de sa mission et, pour raison de sécurité, l'adresse aurait déjà été désactivée au niveau du serveur. Dragos supprima le message de sa boîte de réception et se laissa aller contre le dossier de son siège.

Dehors, le grain d'hiver faisait toujours rage. Il ferma les yeux et resta plongé dans un état de calme contentement à écouter sa fureur, satisfait de savoir que son plan magistral se mettait enfin en place.

Il s'appelaient Dragos et bientôt tous, hommes, femmes, enfants, vampires comme humains, s'inclineraient devant lui, leur seigneur et maître.

Tout avait changé.

Voilà la réflexion que ne cessait de se faire Corinne depuis l'instant où elle était arrivée à Detroit avec le Chasseur ce soir-là.

Après des décennies d'emprisonnement dans les laboratoires et les geôles de Dragos, elle avait beaucoup de mal à s'adapter aux multiples changements et progrès intervenus dans ce monde, depuis la manière dont les gens parlaient et s'habillaient jusqu'à leurs modes de vie et de déplacement. Dès l'instant de sa libération, Corinne avait eu l'impression qu'elle avait en quelque sorte glissé dans un autre plan de réalité, telle une étrangère perdue dans un monde futur.

Mais rien ne l'avait tant remuée que ce qu'elle avait vu tandis qu'elle quittait l'aéroport avec le Chasseur au volant d'une voiture fournie par l'Ordre pour rejoindre la ville et le Havrobscur de ses parents. Le centre-ville si animé de son souvenir n'existait plus. Le long de la rivière, des terrains autrefois libres de toute construction étaient aujourd'hui couverts d'immeubles, certains hyper modernes et éclairés comme des sapins de Noël, d'autres visiblement abandonnés depuis longtemps, en ruine. Il y avait très peu de monde dans les rues, seulement des gens qui marchaient vite le long de l'avenue principale en évitant les couloirs sombres des ruelles sordides.

Même la nuit, cette schizophrénie du paysage urbain était choquante, incroyable. C'était comme si le progrès avait souri à un pâté de maisons pour cracher sur le suivant.

Elle ne se rendit vraiment compte de l'état d'inquiétude dans lequel elle se trouvait que lorsque le Chasseur arrêta la grande berline noire devant le Havrobscur qu'elle considérait autrefois comme sa maison.

— Mon Dieu, murmura-t-elle depuis le siège passager en sentant une vague de soulagement l'envahir. Il est toujours là. Je suis enfin chez moi...

Mais le Havrobscur lui-même paraissait différent de ce qu'il était dans son souvenir. Corinne tâtonna pour décrocher la ceinture de sécurité qui la serrait, de nouveau inquiète et plus que désireuse de se débarrasser de cette contrainte inconfortable que lui avait imposée le Chasseur pour la durée du trajet. Elle se pencha en avant en regardant par la vitre teintée de la portière. Elle soupira et s'efforça de voir au-delà de la lourde grille et de la clôture en fer forgé, qui n'existaient ni l'une ni l'autre à son époque.

Cela signifiait-il simplement que l'insécurité régnait désormais en ville, ou bien sa disparition avait-elle poussé son père, pourtant indomptable, à se sentir si vulnérable qu'il s'était enfermé avec

sa famille derrière un mur, dans leur propre prison ? Quelle qu'ait pu être la réponse, la culpabilité et la tristesse lui serrèrent le cœur à voir cette barrière si laide entourer une propriété autrefois si paisible.

Au bout de l'allée pavée se dressait toujours, derrière cette entrée digne d'une forteresse, le beau manoir de brique, dont les lumières luisaient doucement derrière les nombreuses fenêtres occultées par des rideaux.

Les grands chênes qui bordaient le chemin d'accès avaient grandi et épaissi en l'absence de Corinne et leurs branches nues se rejoignaient pour former une canopée protectrice au-dessus des pavés. Plus loin, au milieu de la vaste pelouse qui s'étalait devant la grande maison de style néogrec, la fontaine et le bassin où elle jouait petite fille avec sa jeune sœur adoptive pendant l'été avaient été remplacés par des rochers d'ornement et un ensemble de topiaires emballées dans de la toile de jute pour l'hiver.

Combien le parc lui avait paru grand quand elle était enfant ! À quel point lui avait semblé magique ce monde si particulier et si privé !

Et avec quelle désinvolture elle avait considéré tout ça comme normal quelques années plus tard, jeune fille butée qui n'aurait voulu qu'une chose, partir le plus loin et le plus vite possible.

À présent, elle avait un besoin désespéré d'y revenir et d'y rester.

Sentant un sanglot s'étrangler dans sa gorge, Corinne porta la main à la bouche.

— Je n'arrive pas à croire que je suis vraiment là, que je suis enfin chez moi.

Sans tenir compte du grognement de prudence de son compagnon, elle mit la main sur la poignée de la porte, puis sortit du véhicule avant de faire quelques pas dans l'allée vers la porte. Une rafale de vent froid balaya le paysage enneigé qui s'étalait devant elle, lui glaçant le visage et la poussant à se renfoncer un peu plus dans son épais manteau de laine.

Elle sentit soudain une chaleur dans son dos et sut que le Chasseur était là lui aussi. Il se déplaçait si silencieusement qu'elle ne l'avait pas entendu sortir de la voiture pour la suivre.

— Vous devriez rester dans la voiture jusqu'à ce que vous soyez en sécurité à la porte de la maison, dit-il d'une voix grave et profonde.

Corinne s'écarta de lui et marcha jusqu'à la grille pour en toucher les grandes barres noires.

— Vous savez combien de temps j'ai été partie ? murmura-t-elle.

Le Chasseur resta silencieux derrière elle. Elle serra les doigts sur le fer gelé et se mit à rire doucement, sans humour.

— L'été dernier, ça a fait soixante-quinze ans. Vous vous rendez compte ? Toutes ces années qu'on m'a volées... Ma famille là-dérrière dans cette maison... Ils pensent tous que je suis morte.

Elle souffrait à l'idée de la douleur qu'avait dû infliger sa disparition à ses parents, à son frère et à sa sœur. Durant un certain temps après son enlèvement elle s'était inquiétée à cette pensée. Et elle s'était accrochée longtemps à l'espoir qu'ils la chercheraient, qu'ils ne cesseraient pas de chercher tant qu'ils ne l'auraient pas trouvée, en particulier son père. Après tout, Victor Bishop était un vampire puissant. Même à cette époque, c'était quelqu'un de riche avec de nombreuses relations. Il avait eu tous les moyens nécessaires à sa disposition, alors pourquoi n'avait-il pas mis en pièces cette ville et tout ce qui le séparait de la prison de sa fille tant qu'il ne l'avait pas trouvée et ramenée à la maison ?

Cette question l'avait hantée sans cesse pendant sa captivité. Ce qu'elle ne savait pas à l'époque, c'était que son ravisseur n'avait pas hésité à recourir à des stratagèmes abjects pour convaincre sa

famille et tous ceux qui l'avaient connue qu'elle n'était plus vivante. Brock, qui, avant de devenir l'un des guerriers de l'Ordre, avait été son garde du corps, l'avait prise à part après sa libération et lui avait raconté tout ce qu'il savait de sa disparition. Et même s'il avait fait preuve de beaucoup de tact, il lui avait été impossible d'adoucir l'horreur des détails qu'il lui avait révélés.

— Quelques mois après mon enlèvement, expliqua-t-elle au Chasseur, écoeurée par ce qu'elle avait appris, on a retrouvé un corps de femme dans la rivière non loin d'ici. Elle avait le même âge que moi, la même taille et la même constitution. Quelqu'un l'avait habillée avec mes vêtements, avec la robe même que je portais la nuit du rapt. Ils avaient fait autre chose aussi. Le corps...

— La femme avait été mutilée, intervint le Chasseur en voyant que la nausée la faisait reculer. Elle se retourna, l'air interrogateur. Il croisa son regard sans ciller.

— Brock a raconté votre disparition. Je sais que le corps avait été modifié pour tenter de dissimuler l'identité de la victime.

— Modifié ! reprit Corinne. (Elle baissa la tête pour observer sourcils froncés sa main droite, celle qui portait la marque qui la désignait comme Compagne de sang.) Pour convaincre ma famille que j'étais bien cette morte, ses assassins lui avaient aussi coupé les mains et les pieds. Ils lui avaient même arraché la tête.

En pensant à la cruauté, à l'ultime dépravation que représentait un tel acte, elle sentit la bile lui brûler la gorge et se détourna.

Bien sûr, ce que Dragos lui avait fait subir, à elle comme aux autres Compagnes de sang prisonnières dans ses laboratoires, n'était qu'à peine moins atroce. Corinne serra les paupières pour tenter d'endiguer le flot des souvenirs qui l'assaillaient comme des chauves-souris sorties d'une grotte obscure : des cellules de béton humides, des tables d'acier glacial équipées d'épaisses entraves de cuir. Il y avait eu bien des aiguilles et bien des sondes. Des tests et des procédures. La douleur, la rage et un désespoir sans fond.

Les terribles hurlements des folles et des mourantes qui vous arrachaient le cœur, sans compter ceux de celles qui flottaient entre ces deux états.

Et le sang.

Tellement de sang : le sien mais aussi celui qu'on l'obligeait à ingérer pour qu'elle reste, comme les autres captives, un cobaye jeune et vivace utile aux objectifs vicieux de Dragos.

Corinne frissonna et referma les bras sur le vide glacial et profond qui semblait habiter son être tout d'un coup. C'était un vide douloureux, un vide qu'elle avait tenté de repousser pendant longtemps, mais qui n'avait fait que croître depuis sa libération.

— Il fait froid, énonça sans émotion son accompagnateur. Vous devriez retourner à la voiture et y rester jusqu'à ce que je l'aie amenée devant la porte de la maison.

Elle acquiesça, mais resta sur place. À présent qu'elle se tenait là, que le moment pour lequel elle avait tant prié était enfin arrivé, elle n'était plus sûre d'avoir le courage d'y faire face.

— Ils doivent penser que je suis morte. Tout ce temps sans que j'existe pour eux. Et s'ils m'avaient oubliée ? S'ils avaient été plus heureux sans moi ? (Les doutes l'assaillaient de toutes parts.) Peut-être aurais-je dû essayer de prendre contact avec eux avant de quitter Boston ? Peut-être n'était-ce pas une si bonne idée de venir ici ?

Elle se retourna pour lui faire de nouveau face, espérant trouver chez lui l'assurance que ses peurs étaient injustifiées. Elle aurait voulu l'entendre dire que cette soudaine crise d'angoisse n'était que ça, une crise d'angoisse, enfin dire quelque chose de réconfortant comme Brock l'aurait fait s'il avait

été avec elle à cet instant. Mais l'expression du Chasseur restait indéchiffrable. Ses yeux d'or de faucon la regardaient sans ciller. Corinne laissa échapper un lent soupir.

— Qu'est-ce que vous feriez si c'était votre famille qui était là dans cette maison, Chasseur ?

Il haussa légèrement les épaules sous son trench-coat de cuir noir.

— Je n'ai pas de famille.

Il avait dit ça avec aussi peu de passion que s'il avait fait remarquer qu'il faisait nuit, se contentant d'énoncer une évidence. Une déclaration peu propice aux questions, et qui pourtant la faisait désirer en savoir plus à son sujet. C'était difficile de l'imaginer autrement que sous l'apparence du guerrier froid, presque sévère, qui se tenait devant elle. Difficile de se le représenter avec le visage arrondi d'un enfant à la place de ces pommettes anguleuses et de cette mâchoire raide. Impossible de l'envisager sans son treillis noir et l'arsenal de lames et d'armes de poing qui luisaient dans les plis de son long manteau.

— Vous devez bien avoir des parents ? s'enquit-elle, piquée par la curiosité. Vous avez bien dû être élevé par quelqu'un ?

— Il n'y a personne.

Il jeta un bref coup d'œil au-delà d'elle, puis raidit la mâchoire et plissa les yeux.

— Nous sommes repérés.

Il n'avait pas plus tôt dit ça que des projecteurs de sécurité montés tout autour de la propriété s'allumaient l'un après l'autre, illuminant la pelouse et l'allée. Leur éclat était aveuglant, pas moyen d'y échapper. Corinne sentit l'inquiétude s'insinuer en elle tandis qu'une demi-douzaine d'hommes armés se précipitaient de quelque part derrière les projecteurs. Les gardes étaient des vampires, bien sûr, et ils fonçaient sur eux si vite que Corinne pouvait à peine suivre leurs mouvements.

Mais le Chasseur n'avait pas ce problème.

Il était déjà passé devant elle, la plaçant dans son dos d'une main à la fois ferme et douce tout en se mettant en position de combat. Il ne tira aucune arme en voyant les gardes du père de Corinne rejoindre la grille le regard menaçant, armés de grands fusils noirs, dont les canons étaient à présent pointés sur sa poitrine.

Corinne ne put s'empêcher de remarquer que, même s'il n'avait pas d'arme en main, la simple vue du Chasseur semblait avoir réellement impressionné les gardes de son père. Bien sûr, aucun vampire n'aurait pu le prendre pour autre chose qu'un membre de la Lignée et, étant donné leur regard inquiet tandis qu'ils considéraient son treillis noir et son attitude de tranquillité menaçante, il n'avait pas dû leur falloir plus d'une seconde pour se rendre compte qu'il était aussi membre de l'Ordre.

— Baissez vos armes, ordonna le Chasseur avec un calme qui n'avait jamais semblé aussi dangereux. Je n'ai aucune intention de faire du mal à qui que ce soit.

— Ceci est une propriété privée, parvint à bredouiller l'un des gardes. Personne ne passe cette grille sans être annoncé.

Le Chasseur inclina la tête de côté.

— Baissez... vos... armes.

Deux des gardes obéirent quasi instinctivement. Alors qu'un autre commençait à en faire autant, on entendit un chuintement sortir d'un appareil fixé à son col. Une voix masculine distincte s'éleva alors, comme venue de nulle part.

— Qu'est-ce qui se passe là-dehors, Mason ? Votre rapport !

— Oh, mon Dieu ! murmura Corinne.

Elle avait reconnu cette voix de stentor à l'instant où elle l'avait entendue, même si la colère qu'elle véhiculait ne lui était pas familière. L'espoir l'envahit alors, faisant disparaître toutes les peurs et toutes les incertitudes qui l'habitaient un instant auparavant. Tentant d'y voir au-delà du Chasseur, elle cria presque son soulagement.

— Papa !

Le groupe de gardes n'aurait pu sembler plus surpris. Cependant, lorsqu'elle tenta de contourner le Chasseur pour faire un pas en avant, l'un d'eux leva le long canon de son fusil. Mais le Chasseur fut à la grille en une fraction de seconde. Ébahie, elle le vit se placer devant elle comme un bouclier vivant d'os, de muscles et de pure détermination.

Elle aurait été incapable de dire comment il avait pu s'emparer ainsi sans effort du fusil du garde, mais en un instant le tube d'acier noir qui la visait s'était retrouvé tordu entre deux barres de la grille et le Chasseur lançait un regard d'avertissement aux autres hommes de son père, dont aucun ne semblait plus vouloir risquer de le contrarier.

La voix de Victor Bishop s'éleva de nouveau.

— Est-ce que quelqu'un va se décider à me dire ce qui se passe, bordel ? Qui est là-dehors avec vous ?

À présent, Corinne reconnaissait le garde nommé Mason. Pour elle, il avait toujours fait partie de la maisonnée. C'était un mâle plein de gentillesse, mais aussi de sérieux. Ami de Brock, il aimait le jazz presque autant que lui. À l'époque, il portait ses cheveux cuivrés gominés. À présent ils étaient coupés plus court et cela lui faisait une calotte orange qui faisait paraître encore plus grands ses yeux écarquillés.

— Mademoiselle Corinne ? demanda-t-il d'un ton hésitant et incrédule. Mais... comment ? Je veux dire... Oh, mon Dieu... Est-ce que... Est-ce que c'est vraiment vous ?

Comme elle acquiesçait sans rien dire, un large sourire s'épanouit sur son visage. Murmurant un juron, il prit l'appareil de communication accroché à son col et l'approcha de sa bouche.

— Monsieur Bishop ? Mason, ici. Nous sommes à la grille et, euh... eh bien, monsieur, vous n'allez pas me croire, mais je suis en train d'assister à un miracle.

# Chapitre 6

La femelle était en sécurité et son boulot était terminé.

Voilà ce que se disait le Chasseur tandis que Corinne Bishop était prise en charge par l'escouade de sécurité de son père.

Les gardes lui ouvrirent immédiatement les grilles en se confondant en excuses pour la façon hostile dont elle avait été accueillie. Celui qui s'appelait Mason la contemplait les yeux humides et sa voix était emplie d'une émotion mal contenue tandis qu'il se passait la main sur le visage en répétant à voix basse qu'il n'arrivait pas à croire qu'elle était là devant lui. Faisant signe aux autres gardes de prendre les devants, il entoura les frêles épaules de Corinne d'un bras protecteur et prit avec elle le chemin qui menait à la maison.

Le Chasseur resta juste à l'intérieur des grilles à la regarder rejoindre le manoir.

Il avait mené à bien la tâche consistant à la ramener en sécurité chez elle et il n'avait plus qu'à retourner à l'aéroport, où l'avion privé de l'Ordre attendait pour le ramener à Boston. D'ici quelques instants, Corinne Bishop serait réintégrée au Havrobscur familial, et il pourrait, lui, dans quelques heures, s'atteler de nouveau au boulot plus urgent qu'était la poursuite de Dragos et des assassins Gen-1 qui le servaient.

Pourtant, il y avait toujours cette histoire de la vision de Mira...

Corinne se retourna pour le regarder. Ses longs cheveux d'ébène furent pris dans une bourrasque et des mèches sombres se collèrent à la pâleur de sa joue et de son front. Elle écarta les lèvres comme si elle voulait dire quelque chose, mais les mots se perdirent dans le nuage de vapeur de son souffle emporté par le vent. Son regard s'attarda sur lui. Malgré la distance, ce fut pour lui comme si elle le touchait.

Alors qu'il observait Corinne Bishop s'éloigner, il vit à la place le visage baigné de larmes et de désespoir fou de la femme de la vision prémonitoire de Mira. Et il entendit sa voix, déformée par la peur et l'angoisse.

*« S'il te plaît, je t'en supplie...*

*Je l'aime...*

*Il faut que tu le laisses vivre ! »*

Au-delà de la logique qui lui rappelait que le don de double vue de l'enfant n'avait jamais encore été pris en faute, quelque chose de curieux le travaillait de l'intérieur. Le tacticien en lui ne tarda pas à lui suggérer que la vision était un puzzle exigeant d'être résolu. Et le guerrier en lui l'avertissait que la prémonition de Mira pourrait le conduire à un ennemi à détruire.

Mais il y avait une autre part de son être qui regardait Corinne Bishop à cet instant, avec sa beauté délicate et la résilience qui lui avait permis de sortir tête haute des geôles de Dragos, et il ne pouvait pas comprendre qu'il puisse être celui qui la ferait s'effondrer comme il le faisait dans la vision de Mira.

Il ressentait pour elle un étrange respect, lié à ce qu'elle avait souffert aux mains de Dragos. Mais ce qui lui parut encore plus étrange, ce fut de se rendre compte qu'il ne voulait pas être celui qui

provoquerait la souffrance et les larmes de Corinne Bishop.

Ce fut cette part illogique et bien trop humaine de son être qui le força à détourner les yeux et à se retourner vers sa voiture, qui attendait au bout de l'allée. S'il partait à ce moment, il y avait de fortes chances pour que sa route ne croise plus jamais celle de cette femme.

Il pourrait rentrer à Boston et au diable la vision.

Alors qu'il repartait vers la voiture, la porte d'entrée du manoir s'ouvrit à la volée sur un lamento féminin.

— Corinne ! Il faut que je la voie ! Je veux voir ma fille !

Le Chasseur s'arrêta pour regarder par-dessus son épaule la jolie petite brune qui se précipitait hors de la maison. Elle n'avait pas pris le temps d'attraper un manteau, ayant apparemment abandonné sur-le-champ ce qu'elle était en train de faire pour courir dehors vêtue seulement d'un corsage de satin blanc et d'une jupe noire étroite. Ses chaussures à talons hauts cliquetaient et glissaient tandis qu'elle courait sur les pavés en sanglotant vers les gardes et Corinne.

Corinne s'écarta des autres et se précipita à sa rencontre.

— Mère !

Les deux femmes s'étreignirent, s'accrochèrent l'une à l'autre tout en libérant un flot de mots chuchotés ponctués de rires et de larmes de joie.

Victor Bishop n'était qu'à quelques pas derrière sa compagne. Le chef du Havrobscur arrivait sans rien dire, son visage pâle et ses traits tirés éclairés par la lune, ses sourcils noirs froncés au-dessus d'yeux sombres qui ne cillaient pas. Un sanglot s'étrangla dans la gorge du vampire.

— Corinne...

Elle leva les yeux en l'entendant, hochant la tête tandis qu'il s'approchait, incertain.

— C'est vraiment moi, papa. Oh, mon Dieu... Je n'aurais jamais cru vous revoir un jour !

Le Chasseur observait les retrouvailles, écoutant le père de Corinne, effaré, qui tentait de s'y retrouver.

— Je ne comprends pas comment tout ça est possible, murmura Bishop. Tu es partie depuis si longtemps, Corinne. Tu étais morte...

— Non, l'assura-t-elle, quittant ses bras pour croiser son regard halluciné. Cette nuit-là, on m'a enlevée. On t'a fait croire que j'étais morte, mais ce n'était pas vrai. Tout ce temps, je suis restée prisonnière. Mais plus rien de tout ça n'a d'importance, je suis si heureuse d'être de retour à la maison. Je n'aurais jamais cru me retrouver libre un jour.

Victor Bishop hocha lentement la tête. Il fronça encore un peu plus les sourcils, ce qui ajoutait à son air confus.

— Je n'arrive pas à y croire. Après toutes ces années... Comment est-il possible que tu sois là maintenant debout devant nous ?

— C'est grâce à l'Ordre, répondit Corinne, dont le regard chercha le Chasseur derrière le groupe de gardes. Je dois la vie aux guerriers et à leurs compagnes. Elles ont trouvé l'endroit où j'étais captive. La semaine dernière elles m'ont libérée avec plusieurs autres prisonnières. Elles et les guerriers nous ont ensuite emmenées dans un endroit sûr à Rhode Island.

— La semaine dernière, murmura Bishop, qui paraissait à la fois surpris et troublé. Et personne n'a songé à nous le dire ? Nous aurions dû être informés que tu allais bien... On aurait dû nous dire que tu étais vivante, bon Dieu !

Corinne lui prit les mains avec douceur.

— Je ne voulais pas que vous l'appreniez de la bouche de qui que ce soit d'autre et je voulais vous l'annoncer en personne. Je voulais voir vos visages et vous étreindre en vous racontant ce qui m'était arrivé.

Elle eut soudain une expression grave, presque lugubre, un air qui n'échappa pas au Chasseur.

— Oh, papa... Il y a tant de choses qu'il faut que je vous raconte à tous les deux.

Alors que la mère de Corinne l'étreignait une nouvelle fois en essayant de ne pas pleurer, Victor Bishop serrait de plus en plus les dents.

— Et ton ravisseur ? Grands dieux, dis-moi que le salopard qui t'a arrachée à nous est mort...

— Cela ne tardera plus, répondit à sa place le Chasseur. (Les regards de tous ceux qui étaient là se reportèrent sur lui.) L'Ordre est à ses trousses. Bientôt celui qui a fait ça aura été éliminé.

Bishop détailla le Chasseur de la tête aux pieds.

— Bientôt n'est pas assez tôt quand la sécurité de ma famille est en jeu, guerrier. (Il fit signe à ses hommes.) Fermez cette grille et armez les détecteurs du périmètre. Nous ne devrions pas rester dehors plus longtemps. Regina, rentre avec Corinne. Je vous rejoins.

Les gardes de Bishop s'empressèrent de mettre ses ordres à exécution. Alors que sa mère la guidait vers la maison, Corinne se détacha d'elle et revint à l'endroit où se tenait le Chasseur. Puis elle lui tendit la main.

— Merci de m'avoir ramenée chez moi.

Un instant, il resta partagé entre son regard franc et droit et la main menue et pâle, qu'il finit par prendre.

— De rien, murmura-t-il, attentif à ne pas écraser ses doigts minces dans sa large main.

Il n'était pas habitué au contact physique et il n'avait jamais ressenti de besoin de gratitude. Et pourtant, il lui fut impossible de ne pas remarquer la douceur de la peau de Corinne contre sa paume et le bout de ses doigts. C'était comme frotter sur du velours ses nombreux cals dus aux armes.

Ça aurait dû n'avoir aucune importance, mais d'une certaine manière, l'idée de toucher cette femelle éveillait chez lui toutes sortes d'appétits. Des appétits involontaires et injustifiés, ce que ne faisaient que confirmer les supplications angoissées de Corinne dans la vision de Mira, qui se répétaient en son for intérieur.

*« Laisse-le partir, Chasseur...*

*S'il te plaît, je t'en supplie... Ne fais pas ça !*

*Tu ne comprends donc pas ? Je l'aime ! Il est tout pour moi... »*

Il relâcha la main de Corinne, mais même une fois le contact rompu, sa chaleur resta dans le creux de sa paume lorsqu'il referma le poing et le laissa pendre à son côté.

Corinne se racla doucement la gorge et croisa les bras.

— Merci de dire à tous les membres de l'Ordre, mais aussi à Andreas Reichen et à Claire Samuels, que je leur serai éternellement reconnaissante de tout ce qu'ils ont fait.

Le Chasseur inclina la tête.

— Je vous souhaite une bonne vie, Corinne Bishop.

Elle l'observa un long moment, puis hocha rapidement la tête avant de tourner les talons pour rejoindre sa mère. Tandis que les deux femmes repartaient vers la maison, Victor Bishop passa devant le Chasseur, la tête tournée pour les regarder. Quand elles furent hors de portée, il lâcha un juron à voix basse.

— Je n'avais jamais imaginé que ce moment viendrait, murmura-t-il en ramenant le regard vers le

Chasseur. Nous avons enterré notre fille il y a des décennies de ça. Ou, plutôt, ce que nous pensions être notre fille. Il a fallu beaucoup de temps à Regina pour abandonner l'espoir qu'il y avait eu une erreur et que le corps que mes hommes avaient sorti de la rivière des mois après sa disparition n'était pas vraiment sa fille.

Le Chasseur écoutait sans rien dire, observant le visage de Bishop s'agiter et rougir sous l'émotion tandis qu'il parlait.

— Perdre Corinne a failli détruire Regina. Elle espérait toujours un miracle. Elle s'est accrochée à cet espoir beaucoup plus longtemps que je ne l'aurais cru possible. Mais elle a fini par lâcher. (Bishop fit courir sa paume sur son front plissé et secoua lentement la tête.) Et maintenant... grâce à Dieu et à l'Ordre, ce soir son miracle a fini par se produire.

Le Chasseur ne réagit pas à la louange, pas plus qu'à la main tendue du vampire du Havrobscur. Il gardait les yeux rivés sur la petite silhouette de Corinne tandis qu'elle et sa mère franchissaient la distance qui les séparait de la porte ouverte de la maison brillamment éclairée avant d'y pénétrer. Il ne détourna le regard qu'une fois la porte refermée derrière elles, et sa pupille temporaire à l'abri au sein de sa famille.

Dans le silence qui se prolongeait, Victor Bishop se racla la gorge et laissa sa main revenir à son côté.

— Comment pourrais-je jamais m'acquitter de ma dette envers l'Ordre ?

— Arrangez-vous pour assurer sa sécurité, répondit le Chasseur.

Puis il tourna les talons et, après avoir franchi la grille qu'un garde s'apprêtait à fermer, rejoignit la voiture qui l'attendait dans la rue.

Assis avec plusieurs membres de l'Ordre dans le labo du complexe, coudes plantés au bord de la grande table de conférence, Lucan sentait ses veines bouillir de dégoût à l'énoncé des découvertes de Gideon sur Murdock, l'Agent du maintien de l'ordre qui avait fui la scène de la rixe la veille au soir dans le club privé de l'Agence et qui n'avait toujours pas refait surface.

— Outre sa fréquentation des clubs de striptease bien pourvus en amphitryons, il semble que notre ami Murdock préfère ces derniers plutôt crus, c'est-à-dire très jeunes. Son casier à l'Agence comporte plusieurs rapports sur des sollicitations d'humains mineurs, et pas dans l'intention de se nourrir. On trouve aussi quelques mentions d'usage excessif de la force tant parmi les civils des Havrobscurs que parmi les populations humaines. Et n'oubliez pas qu'il ne s'agit là que de ce qu'on trouve dans son dossier de la base. Si je creuse un peu plus loin, je suis sûr de trouver du croustillant en quantité.

Gideon avait récupéré ces informations en piratant la base de données d'identification internationale de la Lignée (BD2I), qui répertoriait presque tous ses membres vivants. Il y avait bien sûr quelques exceptions, comme par exemple Lucan et un nombre incertain d'autres vampires de première génération nés des siècles avant la mise en place de tout moyen technologique. Lucan jeta un coup d'œil à l'écran plat qui affichait la photo d'un mâle brun bien mis au sourire trop poli pour être honnête.

— Et sa famille ? N'y a-t-il personne à qui l'on puisse soutirer des informations sur l'endroit où pourrait se trouver ce connard ?

Gideon secoua la tête.

— Il ne s'est jamais lié et il n'y a aucun parent signalé dans son dossier. Autre chose : ça ne fait

qu'une cinquantaine d'années que Murdock vit à Boston. Avant ça, à l'époque des rapports sur ses actes de pédophilie et de violence, il faisait partie des services de l'Agence à Atlanta. Il semble que le directeur régional l'ait personnellement recommandé pour un transfert assorti d'une promotion.

Assise de l'autre côté de la table, la compagne de Nikolaï, Renata, qui était vêtue d'un treillis noir et équipée pour la patrouille comme les guerriers mâles, ricana. Elle se laissa aller en arrière contre le dossier de son siège, ses cheveux d'ébène coupés au carré se balançant le long de sa mâchoire, et elle croisa les bras.

— Quel meilleur moyen pour se débarrasser d'un problème que de l'emballer et de l'envoyer à perpète ? Ça se faisait beaucoup au sein du personnel des orphelinats de Montréal.

— Il semblerait qu'il faille en finir avec ce salaud de Murdock, lança Rio, qui était assis en face de Nikolaï et de Renata. Ses yeux topaze brillaient de mépris, ce qui rendait encore plus sauvages les cicatrices qui traversaient son profil gauche.

Un autre des guerriers, aux cheveux noirs ébouriffés, hocha la tête.

— C'est bien dommage que le Chasseur et Chase n'en aient pas fini avec lui au club la nuit dernière. Le monde n'en aurait été que meilleur.

— Murdock est une ordure, c'est entendu, acquiesça Lucan, mais s'il y a la moindre chance qu'il soit lié à Dragos ou à son organisation, si peu que ce soit, alors nous devons nous assurer qu'il respire assez longtemps pour nous mener jusqu'à lui.

— Et Sterling ? intervint d'une voix hésitante Élise, qui était assise entre son compagnon, Tegan, et Lucan, en se tournant vers ce dernier.

Tandis que le reste du groupe se préoccupait de ses missions et de la nouvelle priorité que constituait la nécessité de retrouver l'Agent Murdock, Élise était restée calme et pensive. À présent, son inquiétude se lisait sur sa bouche pincée et dans le trouble de ses yeux lavande.

— Ça fait presque vingt-quatre heures qu'il est parti. Est-ce qu'on a de ses nouvelles ?

Personne ne dit plus rien pendant quelques instants. Même si personne ne l'avait évoquée jusque-là, l'absence de Sterling Chase planait depuis le début sur la réunion.

— Rien, répondit Gideon. Les appels sur son portable aboutissent directement sur sa boîte vocale et il ne répond pas à mes messages.

— Même chose pour moi, confirma Dante depuis l'autre côté de la table de conférence.

De tous les guerriers, le compagnon de Tess était certainement l'allié le plus proche de Chase. Un an auparavant, à l'époque où Chase avait rejoint l'Ordre, ils avaient été à couteaux tirés. Mais depuis, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde et des frères d'armes se protégeant l'un l'autre. Mais même Dante semblait à présent avoir des doutes sur Chase.

— J'ai tenté de le joindre juste avant que nous entrions en réunion, mais sans succès. Je pense que cette fois Harvard fait tout pour nous éviter.

— Ça ne lui ressemble pas du tout. (Élise regarda Tegan qui tendait la main pour prendre la sienne.) Il est bien trop responsable pour filer comme ça sans la moindre explication.

— Tu crois vraiment ? (Tegan avait posé doucement la question, mais la tension de sa mâchoire trahissait son attitude protectrice envers sa compagne troublée.) Je sais que tu tiens à positiver quand il est question de Chase, mais tu dois maintenant le considérer avec des yeux neufs. Tu l'as vu hier soir, Élise. Tu nous as raconté comment il s'était comporté avec toi dans la chapelle. Est-ce que c'était vraiment le Chase que tu crois connaître ?

— Non, répondit-elle calmement les yeux baissés en secouant lentement la tête.

Plus tôt dans la journée, Élise avait parlé à tout le monde de sa confrontation avec Chase quelques instants avant qu'il ait quitté le complexe et de la façon dont il l'avait verbalement agressée, avec colère et vulgarité. Lucan s'était hérissé à ce récit, mais pas autant que Tegan. Malgré la délicatesse avec laquelle il traitait les sentiments de sa compagne adorée envers celui qui avait été autrefois son parent, le Gen-1 vibrait encore de rage à l'idée de ce qu'avait fait Chase.

— Je n'aurais pas dû le frapper, murmura Élise. Je savais qu'il n'allait pas bien. J'aurais dû m'en aller et le laisser seul. C'était ce qu'il m'avait demandé de faire. Je n'aurais pas dû le pousser dans ses...

— Hé, l'interrompit Tegan, en lui soulevant tendrement le menton du bout des doigts. Ce n'est pas toi qui lui as fait franchir le seuil la nuit dernière. Il est parti de son plein gré. Ne nous voilons pas la face, poursuivit-il à l'adresse de Lucan, Harvard est sur la corde raide depuis un moment. Il est peut-être temps que nous nous décidions tous à le voir avec d'autres yeux, que nous arrêtons de lui trouver des excuses et que nous reconnaissons ouvertement ce à quoi je suis sûr que plus d'un d'entre nous a déjà pensé.

Lucan savait à quoi s'en tenir sur ce que voulait dire Tegan, dont la déclaration planait à présent sur la pièce comme un linceul. Comment aurait-il pu en être autrement étant donné sa propre histoire récente et le combat qu'il avait mené il n'y avait pas si longtemps pour ne pas finir victime de la faiblesse qui menaçait tous les vampires ?

— La Soif sanguinaire, énonça-t-il, attristé à cette pensée.

Il leva les yeux vers les visages de ses frères d'armes assis autour de la table, plus conscient que n'importe lequel d'entre eux, à l'exception de Tegan, de ce que signifiait devenir accro au sang. Quand un vampire avait mis la main dans l'engrenage, le déclin ne tardait pas. Et si l'on plongeait trop loin, il n'y avait pas de retour possible.

— Ne le prends pas mal, Teg, mais j'espère que tu as tort.

Tegan ne cilla pas, trop sûr de lui.

— Et si j'ai raison ?

Comme personne ne brisait le silence qui lui répondit, Dante laissa échapper un juron.

— De toute façon, nous devons ramener Harvard au complexe et le remettre dans le droit chemin. Il faut que quelqu'un lui dise d'arrêter les conneries avant qu'il soit trop tard. Si nécessaire, je lui ferai moi-même rentrer ça dans le crâne.

Lucan aurait bien voulu se ranger à l'argument de Dante, mais il s'aperçut que plus il l'étudiait, plus il secouait la tête.

— Chase savait ce qu'il faisait en quittant le complexe. Et si ce n'était pas le cas, ça l'est sûrement maintenant. Nous avons plus important à faire que récupérer une fois de plus les conneries de Harvard. Il a déserté et ça fait suite à une mission foirée qui aurait pu l'être encore plus si le Chasseur n'avait pas accompagné Chase en patrouille. N'oublions pas aussi que c'est Chase qui n'a pas été foutu d'assurer la sécurité de Lazaro et Christophe Archer au cours du sauvetage de Kellan la semaine dernière. Il a merdé de tous les côtés. Bref, il constitue désormais un risque pour l'Ordre.

— Je peux partir à sa recherche, essayer de le faire revenir à la raison, insista Dante. Je veux dire... Bon Dieu, Lucan, il a prouvé sa valeur au combat. Il m'a sauvé la mise plus d'une fois et il a assuré pour l'Ordre depuis qu'il l'a rejoint. Tu ne crois pas qu'il a droit au bénéfice du doute ?

— Pas si son comportement met en péril les objectifs de l'Ordre, répliqua Lucan. Et pas si sa présence dans ces murs est un danger pour la sécurité du complexe ou de n'importe lequel de ses

occupants. Comme l'a dit Tegan, personne n'a poussé Chase hors du nid. Il est parti d'ici de sa propre volonté.

Regard fixe, Dante garda le silence, comme tous ceux qui étaient assis autour de la table.

Lucan aurait préféré ne pas en arriver là, mais c'était lui le chef et, au bout du compte, ses décisions avaient force de loi. Aucun des guerriers n'en dirait plus sur le sujet. Pas même Dante, qui se laissa aller contre le dossier de son siège en maugréant un juron.

Lucan se racla la gorge.

— Et maintenant, revenons à Murdock.

Avant qu'il ait pu aller au bout de ce qu'il voulait dire, les portes vitrées du labo s'ouvrirent et Dylan, la compagne de Rio, se précipita dans la salle. La pâleur de son visage parsemé de taches de rousseur contrastait avec le roux de sa chevelure, et la panique se lisait dans ses yeux.

— C'est Tess qui m'envoie, bredouilla-t-elle en s'arrêtant net au milieu de la pièce. Elle est à l'infirmierie. Elle a besoin d'aide immédiatement !

Dante fut instantanément debout.

— Oh, putain, c'est le bébé ?

— Non, répondit Dylan en secouant la tête. Ça n'a rien à voir... Tess va bien. C'est Kellan Archer. Il y a quelque chose qui cloche chez lui, quelque chose de grave. Il souffre beaucoup. Nous ne sommes pas parvenues à stopper ses convulsions.

La réunion s'interrompit net et, Lucan et Dante ouvrant la marche, tout le monde se précipita vers l'infirmierie à l'autre bout du couloir.

Dylan n'avait rien exagéré en décrivant l'état de Kellan Archer. Le jeune vampire gémissait plié en deux sur son lit, les mains serrées sur le ventre, et semblait effectivement souffrir le martyr.

— Ses nausées ont commencé à empirer il y a à peu près une demi-heure, expliqua Tess alors que le groupe se tassait dans la pièce.

Le grand-père de Kellan, le Gen-1 civil Lazaro Archer, se tenait d'un côté du lit, Tess de l'autre. Celle-ci avait posé une main légère sur le dos de l'adolescent, qu'une nouvelle convulsion traversait à présent.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à Kellan ? demanda Mira, qui était là au côté de la compagne de Gideon, Savannah, un livre ouvert collé à la poitrine, comme si elle avait été en train de lire peu de temps auparavant. (Ses yeux étaient écarquillés d'angoisse.) Est-ce qu'il va aller mieux ?

— Kellan a très mal au ventre, expliqua Savannah, avec un regard vers Gideon et Lucan, tout en éloignant l'enfant du lit.

Elle parlait et se déplaçait avec un grand calme, mais ses yeux marron foncé reflétaient son inquiétude.

De fait, personne ne savait ce qui n'allait pas chez Kellan Archer. Au lieu de se remettre après son enlèvement et les tortures qu'il avait subies à l'initiative de Dragos, il semblait s'affaiblir. Il avait besoin de se nourrir, ça, c'était évident, mais il était encore loin d'être en mesure de s'aventurer en surface pour trouver lui-même un amphitryon.

C'était déjà assez gênant que Lucan ait dû ouvrir le quartier général de l'Ordre à Lazaro Archer et à son petit-fils après que Dragos eut effectué une razzia sur leur Havrobscur et exterminé toute leur famille, voilà qu'il risquait d'être obligé de contrevenir à une autre règle du complexe en y faisant venir un humain pour nourrir le gosse.

Renata tendit la main pour prendre celle de Mira.

— Viens, ma puce. Viens un moment avec moi et Savannah. Nous reviendrons quand Kellan se sentira mieux. D'accord ?

Mira hochait la tête mais la garda tournée vers le garçon qui souffrait sur le lit jusqu'à ce que les deux autres Compagnes de sang l'aient fait sortir de la pièce. Elles n'étaient pas plus tôt parties que le jeune vampire se plia de nouveau en deux en bavant sous l'effet d'un spasme encore plus puissant.

— Je vous en prie, supplia Lazaro Archer. Je vous en prie, faites quelque chose pour mon petit-fils. Il est tout ce qui me reste...

Un grondement terrible sortit alors de la gorge du gamin. Il eut un haut-le-cœur et émit un sifflement inquiétant, puis avec un tressautement du haut du corps il se pencha et se mit à vomir sur le lit. Un jet de liquide sortit de sa bouche comme il se pliait en deux.

Dante fit un pas pour tirer Tess en arrière afin de la protéger des projections. Dylan et Rio se précipitèrent pour attraper des serviettes en papier dans la commode proche. Quant à Élise, elle s'approcha pour reconforter l'adolescent et l'aider à se nettoyer.

Même après qu'il eut rejeté le peu qu'il avait en lui, son corps continua à être parcouru par les spasmes. Kellan tenta de produire un grognement d'excuse embarrassé, mais seul un son rauque sortit de sa bouche.

— Allons, c'est fini, murmura Élise en caressant les cheveux humides de sueur du gamin à présent recroquevillé sur le matelas. Ça va aller maintenant, Kellan. Tout ce qui compte c'est que tu ailles mieux, d'accord ? Ne te soucie pas du reste.

Dylan était à genoux par terre, nettoyant le sol, tandis que Rio s'était donné pour tâche d'enlever du lit la couverture et le drap souillés. Lucan entendit alors Dylan pousser un petit cri de surprise et la vit s'immobiliser complètement à côté du lit de Kellan Archer.

— Euh... dites ? (Elle se redressa avec un tas de serviettes en papier humides en main.) Je crois que je sais ce qui a rendu Kellan malade.

Lucan avait les yeux rivés sur le tas de serviettes souillées, et sentit la nausée l'envahir lui aussi. Sur le dessus reposait un disque argenté du diamètre d'une pièce de monnaie.

— Ah, Seigneur ! Ah, putain ! murmura Gideon, dont le visage se défit alors qu'il prenait l'objet dans son nid trempé de salive et d'acide gastrique. Je n'arrive pas à y croire. Quel fils de pute !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tegan, l'air inquiet comme tous les autres.

— Une puce GPS, expliqua Gideon. Un foutu mouchard. (Il se passa une main dans les cheveux et se tourna vers Lucan.) Notre sécurité est compromise.

Lucan expira vivement, l'ampleur de son erreur le frappant de plein fouet.

À présent, tout était clair. L'enlèvement de Kellan Archer. La facilité avec laquelle il avait été libéré. L'attaque simultanée sur le Havrobscur d'Archer, une attaque si totale qu'elle impliquait que le gamin n'aurait nulle part où aller et ne pourrait que rejoindre le complexe sous la protection de l'Ordre.

Dragos avait tout mis en scène dans ce seul but.

À présent, il savait où ils vivaient. Cela faisait même des jours qu'il le savait, depuis que Lucan avait décidé d'admettre des civils dans la résidence de l'Ordre.

Ne restait plus qu'à savoir combien de temps il s'écoulerait avant que Dragos ou son armée d'assassins ne viennent porter leur guerre aux portes du manoir.

# Chapitre 7

— As-tu faim, ma chérie ? J'ai demandé à Tilda de te préparer un bon repas, mais si tu veux manger quelque chose avant que la salle à manger soit prête, tu n'as qu'à demander et j'irai te le chercher. Tout ce que tu veux...

— Non, non, ça va.

Corinne se détourna de la fenêtre de la pièce où on l'avait amenée quelques minutes auparavant, après que sa mère l'eut fait rentrer dans la maison et que son père eut disparu dans son bureau pour discuter avec Mason et les autres gardes du Havrobscur.

Toute cette agitation autour d'elle mettait Corinne mal à l'aise. À présent qu'elle était de retour chez elle, tout ce qu'elle voulait c'était profiter d'un peu de temps en privé avec ses parents, assez de temps pour leur dire combien sa famille lui avait manqué... et à quel point elle avait besoin de leur aide.

Quand sa mère commença à s'interroger tout haut sur l'opportunité d'appeler la cuisine pour faire monter un plateau dans la chambre, Corinne alla jusqu'à elle et lui prit les mains.

— Je vais bien, vraiment. Je t'en prie, ne te sens pas obligée d'être aux petits soins comme ça.

— Mais je ne peux pas m'en empêcher. Sais-tu combien de fois j'ai prié pour avoir un jour la possibilité de te gâter de nouveau ?

Regina Bishop avait la peau humide et fraîche, les doigts tremblants comme elle s'agrippait à ceux de Corinne avec ferveur. Ses yeux si doux étaient pleins de larmes.

— Seigneur ! Est-ce que tu es vraiment là ? Je te regarde, je te sens, toujours aussi vivante et aussi belle, mais je n'arrive pas à y croire. Nous avons vécu un cauchemar après ta disparition.

— Je sais, confirma Corinne d'une voix douce. Je suis désolée pour tout ce que vous avez eu à traverser vous aussi.

— À l'époque, Lottie a pleuré pendant des semaines. Elle sera tellement heureuse de savoir que tu es revenue à la maison.

Corinne sourit à la perspective de revoir sa petite sœur. Même si elles étaient nées toutes deux avec la marque de la goutte d'eau tombant dans un croissant de lune, Charlotte et elle n'étaient pas parentes par le sang. Ça n'avait pas empêché qu'elles soient toutes deux dévouées l'une à l'autre, au contraire probablement, car avant de devenir toutes deux pupilles des Bishop, elles avaient été l'une comme l'autre rejetées et abandonnées nourrissons par leur famille naturelle.

— Est-ce qu'elle est là, mère ?

— Oh, non, ma chérie. Charlotte a maintenant son propre Havrobscur à Albany avec son compagnon et leurs deux fils. D'ailleurs, le plus jeune des deux et sa Compagne de sang viennent de fêter la naissance de leur premier fils il y a quelques semaines à peine.

Corinne eut un petit pincement au cœur. De cinq ans la cadette de Corinne, Lottie était encore une adolescente empotée à l'époque de l'enlèvement. À présent, c'était une adulte vivant avec un compagnon avec qui elle avait eu des enfants, déjà adultes eux aussi. Corinne aurait dû se sentir heureuse pour sa sœur. Au fond d'elle-même, c'était le cas. Mais ces nouvelles ne faisaient

qu'insister sur le fait que le monde avait continué d'avancer toutes ces années pendant lesquelles Corinne en avait été éloignée.

Et plus douloureux encore, le rappel de tout ce qu'elle avait perdu, toutes ces choses si précieuses qui lui avaient été arrachées quand elle était la captive de Dragos. À présent qu'elle était là, de retour dans la maison de ses parents, il lui faudrait mettre toute son énergie à récupérer les morceaux de sa vie brisée.

— Je n'ai pas vu Sébastien quand nous sommes rentrées tout à l'heure, dit-elle, faisant allusion au jeune vampire beau et studieux qui s'était montré si patient avec ses sœurs adoptives. Il venait d'avoir vingt ans quand Corinne avait été enlevée. À présent, il devait être à la tête de son propre Havrobscur, avec une belle Compagne de sang et une demi-douzaine de fils.

Le long silence qui suivit sa question lui fit froid dans le dos.

La bouche de Regina Bishop se mit à trembler.

— Tu n'as pas pu savoir, bien sûr. La Soif sanguinaire nous a arraché Sébastien il y a plus de quarante ans de ça.

Corinne ferma les yeux.

— Oh, Seigneur, non. Pas cet amour de Sébastien !

— Je sais, ma chérie, répondit sa mère d'une toute petite voix, qui trahissait le chagrin qui l'assaillait en pensant à son fils tant d'années plus tard. Sébastien avait changé au cours des années qui avaient suivi ta disparition. Nous savions qu'il se battait, que la Soif sanguinaire le consumait, mais il s'est écarté de nous. Il a tenté de nous masquer ses problèmes, n'a pas voulu accepter d'aide. Cette nuit-là, il avait fait un massacre en ville. Lorsqu'il est rentré, il était couvert de sang. Aucun de nous ne pouvait plus l'atteindre. C'était un Renégat désormais. Il était allé beaucoup trop loin pour s'en sortir encore et il le savait. Sébastien a toujours été si perceptif, si intelligent et si sensible. Il s'est enfermé dans le bureau de ton père. Nous avons entendu la détonation presque tout de suite.

— Je suis tellement désolée. (Corinne serra dans ses bras sa mère, qui ravala un sanglot.) Ç'a dû être affreux.

— Ça l'a été. (Un regard plein de tristesse croisa celui de Corinne tandis qu'elle s'écartait de Regina Bishop.) Tant qu'on n'a pas perdu un enfant – et jusqu'à ce soir, je croyais en avoir perdu deux –, on ne peut pas imaginer ce que c'est de ressentir un tel vide en soi.

Corinne ne répondit pas, ne sachant pas trop comment réagir. Elle portait en elle son propre vide, supportait sa propre perte, encore à présent. C'était cette perte, plus encore que son besoin égoïste de réconfort et de protection, qui l'avait ramenée chez elle.

— Tu reconnais cette chambre, n'est-ce pas ? demanda tout d'un coup sa mère en s'essuyant les yeux.

Sans grand enthousiasme mais heureuse du changement de conversation, Corinne regarda le décor qui l'entourait. Son regard passa sur l'élégant lit à montants en merisier ainsi que sur la commode et la coiffeuse assorties qui lui paraissaient encore si familiers malgré toutes les années écoulées. La parure de lit et les rideaux étaient différents. Pareil pour les murs, qui n'étaient plus couverts de soie pêche scintillante mais peints d'une nuance mate et apaisante de gris colombe.

— C'était ma chambre.

— Et ça l'est toujours, répliqua Regina avec une gaieté forcée dans la voix. Nous la remettrons exactement comme elle était avant si tu le veux. Nous pourrions commencer dès demain, ma chérie. Je t'emmènerai acheter une nouvelle garde-robe dans la matinée, et nous prendrons rendez-vous avec

mon décorateur pour refaire toute la pièce du sol au plafond. On remettra tout en place et ce sera comme si tu n'étais jamais partie. On peut tout faire pareil, Corinne, tu verras.

Corinne ne se rendit compte qu'elle secouait la tête qu'à l'expression déconfitée de sa mère.

— Rien ne sera jamais comme avant. Tout est changé désormais.

— Les choses vont s'arranger, ma chérie, affirma sa mère en hochant la tête comme si la certitude qu'elle affichait suffisait. Tu es à la maison, maintenant, et c'est le plus important. Rien d'autre ne compte.

— Si, murmura Corinne, le reste compte. Il m'est arrivé des choses terribles tout ce temps passé loin d'ici, des choses que j'ai besoin de vous raconter, à toi comme à papa...

Elle n'avait pas eu l'intention de lâcher ça comme ça. Elle avait prévu de les faire asseoir ensemble et de leur dévoiler les circonstances de sa captivité avec le plus de douceur possible. À présent, en regardant la crainte envahir le joli visage de Regina Bishop, elle savait qu'il n'y aurait pas de façon « élégante » de leur faire part de cette réalité.

Sa mère et elle auraient pu passer pour sœurs en public. Elles avaient toutes deux l'air jeunes, car leurs corps ne vieillissaient plus depuis l'âge de trente ans. C'était la même chose pour toutes les Compagnes de sang, du fait de leurs anomalies génétiques et du pouvoir régénérant que contenait le sang des vampires. Corinne avait plus de quatre-vingt-dix ans, mais elle avait à peine vieilli. On l'avait délibérément gardée en vie et conservée jeune parce que là résidait la valeur que lui associait son ravisseur.

Corinne vit cette vérité se faire jour pour Regina Bishop ; c'était comme si sa mère ne l'avait pas regardée de près jusqu'à cet instant précis.

— Dis-moi, murmura-t-elle. Raconte-moi ce qui t'est arrivé, Corinne. Pourquoi quiconque aurait-il pu vouloir te faire du mal ?

Corinne secoua lentement la tête.

— Pourquoi quiconque aurait-il voulu faire du mal à l'une des autres jeunes Compagnes de sang maintenues en captivité avec moi ? La folie, peut-être. La soif du mal, certainement. C'est la seule façon d'expliquer ce qu'il nous a fait, les tortures et les expériences...

— Oh, ma chérie. (Les mots de Regina étaient à moitié étouffés par ses sanglots.) Tout ce temps ? Toutes ces années, on t'a fait souffrir ces choses ? Mais pourquoi ?

— Nous avons été utilisées pour répondre à un plan très précis, répondit Corinne, d'une voix qui lui parut à elle-même artificielle. Celui qui nous a enlevées, qui nous a enfermées dans une prison sans lumière et nous a traitées plus mal que du bétail, avait besoin de nos corps pour l'aider à créer sa propre armée. Nous n'étions pas ses seules captives. Il avait aussi emprisonné une créature dont je n'avais entendu parler que dans les histoires que Sébastien nous racontait à Lottie et à moi pour nous faire peur.

Le visage de sa mère devint d'une pâleur extrême.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il y avait aussi un Ancien enfermé avec nous dans les laboratoires, expliqua Corinne sans tenir compte du cri de surprise de sa mère. Notre ravisseur s'en servait aussi pour des expériences. Et pour des saillies, pour engendrer des vampires Gen-1 qui seraient élevés pour servir de soldats, ou plutôt d'esclaves, au fou qui nous contrôlait tous.

Regina Bishop resta un long temps à regarder dans le vide sans rien dire. Puis, comme elle finissait par comprendre la portée du récit de Corinne, une larme coula le long de sa joue.

— Oh, ma pauvre enfant...

Corinne se racla la gorge. Elle était allée jusque-là, elle se devait d'aller au bout.

— J'ai combattu tant que j'ai pu, mais au bout du compte ils ont eu le dessus. Il a fallu longtemps mais, finalement, il y a treize ans autant que j'ai pu le déterminer, ils ont obtenu ce qu'ils voulaient de moi. (Elle inspira profondément avant de continuer.) Alors que j'étais dans une de ces horribles cellules, j'ai donné naissance à un fils. J'ai un enfant quelque part. Il m'a été volé juste après sa naissance. Et maintenant que je suis libre, j'ai bien l'intention de le retrouver.

Il y avait quelque chose qui clochait.

Tandis qu'il garait la voiture dans le hangar qui abritait l'avion privé de l'Ordre à l'aéroport, le Chasseur avait toujours à l'esprit la manière dont s'étaient déroulées les retrouvailles de Corinne et de sa famille. Et il se demandait pourquoi son instinct de prédateur ne cessait de revenir à Victor Bishop comme un chien de chasse sur une piste presque froide.

Presque, mais pas complètement.

Il y avait quelque chose dans la réaction de Bishop à la réapparition de Corinne qui sonnait faux. Pourtant, le vampire avait semblé choqué et clairement ému de voir la jeune femme qui avait été considérée comme morte par toute sa famille depuis si longtemps.

Comme l'aurait été n'importe quel chef de Havrobscur, Bishop avait paru très concerné par la sécurité de sa maison et de ses occupants. Comme on aurait pu s'y attendre, il s'était montré prudent et protecteur. Mais le Chasseur avait décelé quelque chose de plus chez Bishop, quelque chose qui lui avait semblé aller plus loin que ses manifestations d'étonnement et de soulagement vis-à-vis du retour inattendu de Corinne.

Il y avait eu comme une distance dans le regard de Victor Bishop quand il regardait sa fille, quelque chose d'hésitant, de décalé dans son attitude alors même qu'il la prenait dans ses bras et lui disait combien il était soulagé de la revoir. Victor Bishop cachait quelque chose. Il n'était pas tout à fait sincère dans sa façon de se comporter avec Corinne, le Chasseur en était à présent certain.

Mais comment aurait-il pu juger de la valeur d'une émotion exprimée ?

Il avait été éduqué pour traiter de logique et de faits, pas de sentiments. Il avait affiné ses instincts pour la vitesse, la dissimulation et le combat, pour le repérage et la destruction de n'importe quelle cible. C'était dans ces domaines que se situait son expertise. Et c'était cela même qui l'attendait à Boston : la traque de l'Agent du maintien de l'ordre qui avait fui le club de Chinatown et celle de Dragos et de ses assassins au nombre inconnu, puis leur destruction.

Restait que...

Le soupçon ne lâcha pas le Chasseur tandis qu'il quittait son véhicule pour rejoindre l'avion privé qui l'attendait dans le hangar. Devant lui, l'un des pilotes descendait du Cessna pour l'accueillir au pied de la passerelle avec un sourire poli.

— Bonsoir monsieur Smith, murmura l'humain.

Comme son copilote, il travaillait pour une compagnie discrète qui maintenait en permanence des appareils à la disposition de l'Ordre. Le Chasseur ne savait pas grand-chose de cet arrangement, si ce n'était que les humains qui pilotaient les jets privés exclusivement pour l'Ordre étaient parmi les meilleurs et qu'ils étaient payés grassement pour s'abstenir de poser des questions à leur clientèle nocturne.

— Nous avons l'autorisation de rejoindre la piste et de décoller dès que vous serez prêt,

monsieur Smith.

Le Chasseur hocha distraitement la tête, son instinct continuant à le harceler alors même qu'il mettait le pied sur la première marche de la passerelle. Et ce fut là qu'il comprit.

C'était quelque chose qu'avait dit Victor Bishop.

« *Et ton ravisseur ?* avait-il demandé d'un ton pressant à Corinne. *Grands dieux, dis-moi que le salopard qui t'a arrachée à nous est mort...* »

Même si ni Corinne ni le Chasseur n'avaient mentionné le moindre détail sur l'endroit où elle avait été retenue captive, pas plus que sur qui l'avait gardée prisonnière, Victor Bishop avait parlé comme s'il savait qu'il n'y avait qu'un individu responsable de son enlèvement.

Un individu qui faisait visiblement peur au chef du Havrobscur. Et ce fut le mot « parano » qui vint immédiatement à l'esprit du Chasseur quand il se rappela les ordres pressants de Bishop à ses gardes pour qu'ils ferment au plus vite les issues du domaine et fassent entrer sa compagne et Corinne dans la maison. À présent qu'il y repensait, le Chasseur voyait Victor Bishop comme un homme s'apprêtant à subir un siège.

*Mais pourquoi ?*

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, monsieur Smith ?

Le Chasseur ne répondit pas. Il reposa le pied par terre, fit demi-tour et se précipita à travers le sol bétonné du hangar jusqu'à la voiture.

Il démarra en trombe et, faisant crisser les pneus, repartit à toute vitesse vers la ville pour arracher son secret à Victor Bishop.

# Chapitre 8

Corinne était assise à la gauche de sa mère à la grande table d'acajou de la salle à manger et regardait distraitemment Tilda apporter de la cuisine le dernier plateau. Les plats avaient l'air excellents et sentaient merveilleusement bon, mais elle n'avait aucun appétit. Elle ne cessait de détourner le regard vers les portes fermées du bureau de son père, qui donnaient sur le hall qui le séparait de la salle à manger d'apparat.

— Je suis sûre qu'il aura fini d'un instant à l'autre, ma chérie, affirma Regina en souriant. Il ne voudrait pas qu'on l'attende et qu'on laisse refroidir le délicieux repas que Tilda nous a concocté.

Au bout de la table, un couvert avait été mis pour son père, mais les assiettes de porcelaine et les verres de cristal n'étaient là que par tradition ; aucun vampire ne mangeait ni ne buvait la même chose que les humains.

Corinne ne faisait absolument pas mine de vouloir se mettre à manger. Elle avait à présent les yeux rivés sur la chaise vide de son père, espérant arracher Victor Bishop à ses affaires par la seule force de sa volonté pour le faire rejoindre sa place de pourvoyeur et de protecteur de sa famille.

— Que dirais-tu de commencer avec un peu de consommé ? demanda Regina en soulevant le couvercle d'une grande soupière d'argent posée sur la table entre elles.

Un fumet aromatique s'échappa du récipient ventru. Regina Bishop plongea une louche dedans et servit Corinne.

— Tu ne trouves pas que ça sent délicieusement bon ? C'est un bouillon de bœuf très fin aux échalotes et aux champignons.

Corinne savait bien que sa mère s'efforçait simplement de prendre soin d'elle et de conférer un semblant de normalité à une situation qui était tout sauf normale. Elle regarda son bol de porcelaine délicate se remplir du savoureux bouillon et de légumes et ressentit l'envie de hurler.

Elle était incapable de manger pour l'instant. Elle ne ferait rien avant d'avoir parlé avec son père et de l'avoir entendu lui assurer que personne, pas même un monstre sadique comme Dragos, ne pourrait la garder loin de son enfant. Tant qu'elle n'aurait pas entendu ces mots et qu'elle ne serait pas persuadée de pouvoir retrouver son fils, rien n'aurait plus d'importance.

— Peut-être que je devrais aller lui parler dans son bureau, dit-elle en reculant déjà sa chaise pour se lever.

Sa mère posa sa cuillère et fronça les sourcils.

— Chérie, qu'est-ce qui ne va pas ?

Corinne sortit de la salle à manger et traversa le hall en se tordant anxieusement les mains.

Comme elle approchait des portes fermées, elle entendit soudain un bruit de verre brisé qui provenait de l'intérieur du bureau de son père.

— Papa ?

L'inquiétude submergea Corinne. Elle frappa de la paume sur le bois poli, d'abord avec hésitation, puis, prise de panique, avec plus de force. D'autres bruits de lutte se faisaient à présent entendre : celui de papiers qui chutaient au sol, un grognement étouffé.

— Papa, est-ce que tout va bien ?

Elle tourna la poignée. Heureusement le verrou n'était pas mis. Sa mère et deux des gardes du Havrobscur, Mason et un autre mâle de la Lignée, la rejoignirent au moment où elle poussait la porte pour entrer.

Bouleversée et incrédule, elle vit son père allongé sur le dessus de son bureau tentant de reprendre de l'air sous la pression écrasante de la grande main qui lui maintenait la gorge comme dans un étau. L'assaillant de Victor Bishop était la dernière personne qu'elle se serait attendue à revoir jamais.

— Chasseur, murmura-t-elle, estomaquée et terrifiée.

Sa mère cria le prénom de son père, puis s'effondra en sanglotant.

Derrière Corinne, Mason et l'autre garde se balançaient d'un pied sur l'autre avec méfiance. Elle sentit leur tension et comprit qu'ils étaient en train d'estimer leurs chances de tirer leurs armes et de neutraliser cette menace imprévue.

Mais ils n'y arriveraient jamais, comme le lut clairement Corinne sur le visage dénué de toute émotion du Chasseur. Le regard de ses yeux d'or était d'un calme glacial et menaçant. Elle comprit dans l'instant qu'il n'y réfléchirait pas à deux fois avant de prendre une vie. Il lui suffisait de resserrer son étreinte en fléchissant tranquillement ses doigts d'acier et il mettrait fin à l'existence de son père en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

L'angoisse de Corinne atteignit un pic et, en ce moment de frayeur et d'inquiétude, elle sentit au fond d'elle un flux de puissance se réveiller. C'était son don de sonokinésie qui se manifestait, le léger bourdonnement d'énergie qui lui permettrait de se saisir de n'importe quel son et de le manipuler jusqu'à lui faire atteindre un volume assourdissant. Il vibrait en elle à présent, prêt à servir. Mais elle ne pouvait pas s'y risquer. Pas tant que le Chasseur tiendrait ainsi son père à la gorge.

Lorsque Mason avança de quelques centimètres, apparemment plus désireux qu'elle de tester les intentions du Chasseur, Corinne le retint en secouant légèrement la tête.

Elle était choquée, troublée. Pourquoi le Chasseur était-il revenu ici, au Havrobscur ? Elle n'avait pas besoin de se demander comment il était entré. Les lourdes draperies pendues devant la porte-fenêtre du bureau s'agitaient sous l'effet de la bise d'hiver qui venait de l'extérieur. Il était entré par effraction sans faire de bruit, avec une intention et une cible précises en tête.

— Mais pourquoi ? murmura-t-elle. Chasseur, que se passe-t-il ?

— Dis-le-lui !

Son regard sans pitié revint sur Victor Bishop. Celui-ci crachotait, essayant de se défaire de la prise qui l'étouffait à moitié, mais c'était inutile. Ses muscles se relâchèrent et sa tête retomba sur le bureau avec un grognement de désespoir, la bave aux lèvres. Le Chasseur cilla à peine.

— Dis la vérité ou je te tue sur-le-champ.

Corinne sentait son pouls battre dans ses tempes et la peur lui dévorer le ventre. Elle ne savait pas ce qui l'angoissait le plus, de la menace létale dirigée contre le mâle de la Lignée qui l'avait élevée ou de la crainte qui s'insinuait petit à petit dans son esprit tandis qu'en regardant le Chasseur elle s'avouait qu'il n'était pas du genre à agir sans raison.

Oh, non, on ne faisait pas plus posé que lui. Cela ne faisait pas longtemps qu'elle le connaissait, mais le Chasseur se comportait avec un flegme et une efficacité qui ne laissaient aucune place à l'extravagance ou à l'erreur.

À l'idée que son père était dans le collimateur de ce guerrier, Corinne sentit son estomac se nouer.

Elle prit instinctivement conscience que son monde allait s'effondrer. Elle ne le supporterait pas, pas après toutes les épreuves qu'elle avait déjà traversées. Pas après tout ce à quoi elle avait survécu.

— Non, lâcha-t-elle, tentant de nier le sentiment qui s'emparait à présent d'elle.

Elle s'accrocha à ce déni, même s'il lui semblait aussi fragile qu'un fêtu de paille.

— Je vous en prie, Chasseur... ne faites pas ça. Je vous en prie, lâchez-le.

Tandis qu'elle parlait, il inclina un peu la tête vers elle. Quelque chose de particulier passa rapidement dans son regard, comme un éclair de distraction. Peut-être avait-il douté un instant ? Mais il ne fit aucunement mine de relâcher son père. Enfin, il fronça très légèrement les sourcils.

— Il sait ce qui vous est arrivé la nuit de votre disparition. Il a toujours su que vous aviez été enlevée, et par qui. Et il sait encore beaucoup d'autres choses.

— Non, c'est impossible.

La voix de Corinne paraissait si ténue. C'était à peine plus qu'un filet d'air sortant de ses poumons. Elle sentit le fêtu de paille prêt à s'envoler.

— Vous vous trompez, Chasseur. Vous êtes en train de commettre une erreur terrible. Papa, je t'en supplie... dis-lui qu'il se trompe.

À cet instant, Victor Bishop sembla se dégonfler encore plus. Suant, tremblant, il en était réduit à se rendre sous l'effet de la puissance inflexible du Chasseur. Le beau visage qui avait inspiré tant de réconfort à Corinne quand elle était enfant était à présent défait, rougeaud et luisant de sueur. Son regard croisa celui de Corinne et il crachota quelque chose qui ressemblait à une faible demande de pardon.

Corinne se sentit engourdie, comme si sa tête et ses membres étaient soudain privés de tout sang. Ses pieds se mirent à peser des tonnes et elle faillit tomber à genoux. L'air qui entourait Mason et l'autre garde sembla se solidifier sous l'effet de la tension qui régnait, tous deux attendant que la situation explose ou se résolve d'un coup.

Corinne sentait trembler à côté d'elle sa mère, aussi bouleversée qu'elle l'était.

— Mais Victor, tu ne pouvais pas savoir tout ça, voyons, affirma Regina. (Sa main pâle virevolta un instant près de sa bouche comme un oiseau avant de retomber à son côté.) Tu as pleuré Corinne quand elle a disparu. Tu étais brisé comme nous tous. Tu n'as pas pu contrefaire ces sentiments. Je suis ta compagne et nous sommes liés par le sang... Si tu n'avais pas été sincère, je l'aurais su.

— Oui, parvint-il à coasser.

Corinne vit les tendons de la grande main du Chasseur se détendre légèrement, mais juste assez pour permettre à Bishop de parler un peu plus à son aise. Il était toujours piégé, toujours à la merci du guerrier.

— Oui, Regina, reprit-il, j'ai pleuré. J'étais brisé par sa disparition. J'aurais protégé ma famille par n'importe quel moyen. C'est ce que j'ai fait, d'ailleurs. J'essayais seulement de protéger ce qu'il en restait, et c'est pourquoi je n'ai pas eu d'autre choix que de me taire.

Corinne ferma les yeux tandis que les mots inattendus et amers entraient profondément en elle. Elle ne pouvait plus parler et parvint seulement à soulever les paupières pour rincer les yeux sur ceux du guerrier, dont le visage ne révélait ni surprise ni pitié. Seulement une profonde compréhension.

— Je n'avais pas le choix, répéta Victor Bishop. Je ne me doutais pas qu'il se vengerait de moi comme il l'a fait. Vous devez me croire...

— Victor, lâcha Regina Bishop dans un souffle. Mais de quoi parles-tu ?

Le regard de Bishop se tourna vers celui de la Compagne de sang qui avait partagé son existence

au cours de plus d'un siècle.

— Il disait qu'il obtiendrait mon soutien d'une façon ou d'une autre, Regina. J'ai cru que j'étais plus malin que lui. Je savais que j'avais plus de relations. Mais tu vois... c'est ce qu'il voulait de moi... mes relations. Il avait besoin de mon appui pour l'aider à monter plus vite au sein de la hiérarchie de l'Agence.

Toujours prêt à tuer à tout moment, le Chasseur laissa échapper un grondement sourd en entendant le père de Corinne délivrer sa confession nauséuse.

Mais Corinne avait déjà décidé que Victor Bishop n'était plus son père. C'était un étranger, il lui était devenu infiniment plus étranger au cours des minutes qui venaient de s'écouler que pendant les nombreuses décennies qu'elle avait passé loin de chez lui.

— Il m'a menacé quand j'ai refusé de rejoindre sa cause, dit Bishop, la voix rendue rauque par le désespoir. Je ne me suis pas rendu compte de quoi il était capable à l'époque. Seigneur, comment aurais-je pu imaginer ce qu'il voulait faire ?

— Qui t'a menacé, Victor ? demanda sa Compagne de sang, de moins en moins hésitante tant dans la voix que dans l'attitude. Qui nous a volé notre fille ?

— Hugo Clameur.

— Monsieur Clameur, le directeur régional de l'Agence du maintien de l'ordre ? murmura Regina. Mais il est venu ici plus d'une dizaine de fois. Il est venu avant et après la disparition de Corinne. Mon Dieu, Victor, ça doit faire au moins cinquante ans, mais je me souviens que tu as parlé lors de sa cérémonie d'investiture après qu'il a été élu au haut conseil de l'Agence. Es-tu en train de dire qu'il a eu quelque chose à voir avec tout ça ?

Corinne fronça les sourcils, déconcertée. Entendre ce nom qui ne lui était pas familier provoqua chez elle l'apparition d'un espoir fou et désespéré. Peut-être y avait-il en fin de compte une erreur ? S'il ne savait pas que c'était Dragos qui l'avait enlevée, peut-être les mains de Victor Bishop n'étaient-elles pas aussi couvertes de sang qu'elle le craignait ?

Mais le sombre coup d'œil que lui lança le Chasseur lui enleva ce fragile espoir. Il secoua légèrement la tête, comme s'il avait compris la direction qu'avaient prise ses pensées.

— Dragos a utilisé de nombreux alias, dont celui-ci. Hugo Clameur et Dragos ne sont qu'un seul et même individu.

Corinne regarda Victor Bishop, à l'affût de la moindre étincelle d'honnêteté sur ce visage qu'elle ne reconnaissait plus.

— Est-ce que tu savais ça ? Étais-tu au courant que l'homme que tu appelais Hugo Clameur était en fait un monstre du nom de Dragos ?

Il se renfrogna et sembla ne plus la reconnaître.

— J'ai dit tout ce que je savais.

— Oh, non, murmura-t-elle. Tu ne m'as pas tout dit. Tu savais ce qui m'était arrivé, mais tu n'es pas parti à ma recherche. J'ai attendu. J'ai prié, tous les jours. Je me suis dit que tu ne cesserais pas de chercher tant que tu ne m'aurais pas trouvée. Tant que je ne serais pas libre et de retour chez nous. Mais personne n'est jamais venu.

— Je ne pouvais pas, répliqua Bishop. Clameur m'avait prévenu que si je me dressais contre lui, il y aurait d'autres souffrances à endurer. Il m'avait dit que si mon soutien politique faiblissait ou si je m'avisais de faire connaître la manière dont il avait atteint le rang qui était le sien au sein de l'Agence, le prix de mon retournement serait encore plus lourd que ce que j'avais déjà payé. Tu dois

comprendre, vous devez tous comprendre, que j'ai fait ça pour protéger ma famille, ce qu'il en restait.

Regina eut un hoquet d'indignation.

— Et alors tu l'as laissé garder notre fille captive ? Corinne faisait partie de la famille... Elle fait partie de la famille, nom de Dieu. Comment as-tu pu te montrer si cruel ?

— Il ne m'a pas laissé le choix, répondit Bishop, dont le regard étranger revint à Corinne. Clameur m'a affirmé que si je tentais de te retrouver ou si je laissais quiconque suspecter qu'il te retenait prisonnière, je pleurerais bientôt Sébastien. Alors, j'ai gardé le silence. Je me suis conformé à ses exigences. (Sa voix s'enraya.) Je suis désolé, Corinne. Crois-moi, tu...

— Quoi que tu dises, je ne pourrai plus jamais le croire, l'interrompit-elle.

Elle était certes blessée, mais elle n'allait pas craquer pour autant. Elle avait traversé des épreuves pires que celle-là. Elle était meurtrie par le poids de sa trahison, mais elle avait encore une longue route difficile devant elle.

Et comme elle se tenait là à essayer d'assimiler tout ce qu'elle venait d'entendre, un nouveau sentiment d'horreur l'assaillit.

— La fille, dit-elle, sentant de nouvelles pièces du puzzle se mettre en place. Après mon enlèvement, on a retrouvé une fille dans la rivière...

Victor Bishop ne cilla pas devant son regard horrifié.

— Tu étais partie et Clameur avait bien spécifié que tu ne reviendrais jamais. Tant qu'il y avait des questions sur ta disparition... tant qu'il restait un espoir que tu sois vivante...

La vérité lui tomba dessus comme une chape de plomb.

— C'est toi qui voulais que tout le monde soit convaincu de ma mort. Oh, Seigneur... tu as fait tuer une fille innocente. Tu l'as fait couper en morceaux, rien que pour couvrir tes propres crimes.

— Elle n'était rien, répliqua Bishop comme pour justifier le meurtre, avant de continuer, une nuance de colère dans la voix. Ce n'était qu'une traînée qui se vendait sur les quais.

— Et moi alors ? demanda Corinne, dont l'indignation grandissait encore. Je ne devais rien signifier pour toi. Tu l'as laissé me prendre et me garder tout ce temps comme un animal en cage. Pire que ça même. As-tu jamais pris le temps d'imaginer qu'il pouvait être en train de me torturer, de me dégrader... de détruire petit à petit tout ce que j'étais ? As-tu jamais réfléchi au genre de sévices dont un fou sadique comme lui était capable dans les tréfonds de la prison où il me retenait prisonnière avec toutes les autres Compagnes de sang qu'il avait enlevées ?

Regina Bishop se mit à sangloter de tout son corps. Bishop ne disait rien, se contentant de regarder Corinne et sa compagne en silence.

— Laissez-moi me lever, grogna-t-il à l'intention du Chasseur, qui avait de nouveau resserré son étreinte. J'ai dit : « lâchez-moi ». Vous devez être content, maintenant. Vous avez eu la confession que vous étiez venu m'arracher.

Le Chasseur se pencha sur lui.

— Maintenant, tu vas me dire tout ce que tu sais de Hugo Clameur. J'ai besoin de savoir où il se trouve et quand tu l'as vu pour la dernière fois. J'ai besoin de connaître le nom de ses associés, au sein de l'Agence comme en dehors. Tu vas me donner tous les détails et tu vas le faire tout de suite.

— Je ne sais rien de plus, cracha Bishop. Ça fait plus de dix ans que je n'ai pas pensé à ce type, sans parler de le voir. Je n'ai plus rien à dire, je vous le jure.

Mais le Chasseur n'avait pas l'air convaincu. Il n'avait pas non plus l'air de vouloir libérer Victor

Bishop de son étreinte mortelle, même s'il lui donnait les réponses à ses questions. Corinne lisait ses intentions meurtrières dans le calme de ses prunelles.

Bishop lui aussi les avait comprises. Il se mit à s'agiter et à se débattre. Il ruait sur la surface de son bureau et fit tomber une pile de livres reliés de cuir.

Le don de Corinne, qui vibrait plus intensément dans ses veines, s'empara du bruit mat qu'avaient fait les livres en tombant. Elle ne put le retenir. Le bruit s'enfla rapidement pour exploser dans un roulement de tonnerre qui fit trembler les murs et tout ce qui se trouvait dans la pièce.

— Corinne, arrête ! hurla sa mère en se couvrant les oreilles, tandis que le vacarme grossissait encore.

Sous l'effet du tumulte, Bishop retroussa les lèvres sur ses crocs émergents. La colère et la peur transformèrent ses yeux, qui de marron passèrent à l'ambre flamboyant des vampires. Ses pupilles se rétrécirent et s'allongèrent jusqu'à ne plus être que des fentes comme celles des chats.

Quant au Chasseur, il restait calme, parfaitement maître de lui. Il cilla à peine devant la fureur du pouvoir de télékinésie de Corinne avant de sembler s'en abstraire complètement. Ses yeux conservèrent sa nuance dorée et son visage son aspect anguleux et lisse, concentré mais pas furieux. Et il affermit encore sa prise sur le larynx de Bishop.

Corinne desserra les lèvres, pantelante et épuisée. Elle força son don à se calmer. Elle se sentait sur le point de hurler pour que cesse toute cette folie.

Mais ce fut Regina qui s'exprima la première.

— Henry Vachon, lâcha-t-elle.

Victor grogna, mais il était difficile de dire si sa colère était dirigée contre son bourreau ou contre sa Compagne de sang ébranlée. Celle-ci détourna le regard de son compagnon pour s'adresser directement au Chasseur.

— Je me souviens d'un autre mâle de la Lignée, qui appartenait aussi à l'Agence du maintien de l'ordre. Chaque fois que j'ai vu Clameur en public, ou presque, il était à son côté. Son nom était Henry Vachon. Il était de quelque part dans le sud... La Nouvelle-Orléans si mes souvenirs sont bons. Si vous voulez retrouver Hugo Clameur, ou Dragos comme vous l'appellez, commencez par retrouver Henry Vachon.

Le Chasseur hocha la tête comme pour remercier, mais ne lâcha pas pour autant Bishop.

— Libérez-le, murmura doucement Corinne.

Elle était écœurée par tout ce qu'elle venait d'entendre, mais ne ressentait aucun besoin de vengeance. Pas même pour le père qui l'avait trahie si cyniquement.

— S'il vous plaît, Chasseur... laissez-le.

Il eut pour elle le même regard que la première fois qu'elle lui avait demandé de ne pas faire de mal à Victor Bishop. Corinne ne parvenait pas à interpréter l'ombre étrange qui atténuait l'or de ses yeux. C'était une question, ou alors une manifestation silencieuse d'incertitude ou d'attente.

— Il n'en vaut pas la peine, expliqua-t-elle. Laissons-le vivre avec ce qu'il a fait. Pour moi, il n'existe plus.

Quand le Chasseur relâcha sa prise, Bishop roula au sol en toussant et en crachotant. Le doux visage de Regina était marqué, rouge de ses pleurs. Elle se remit alors à sangloter, s'excusant auprès de Corinne, lui demandant pardon pour ce qu'avait fait Victor. Elle tenta de prendre Corinne dans ses bras, mais à cet instant cette dernière ne supportait même plus l'idée que qui que ce soit la touche et elle se rejeta en arrière.

Elle se sentait comme prise au piège dans la pièce, suffoquait dans les limites de ce Havrobscur qui n'était plus sa maison et ne le serait jamais plus. Il lui semblait que les murs se refermaient sur elle, que les sols se déplaçaient, et elle sentait son estomac se nouer et sa tête tourner.

Il fallait qu'elle sorte de là.

Comme elle faisait un pas incertain vers les portes ouvertes du bureau, Mason tendit la main pour la soutenir. Elle esquiva, évitant son geste de réconfort et son regard plein de pitié.

— J'ai besoin d'air, souffla-t-elle en haletant sous l'effort que parler représentait pour elle. Je ne peux... J'ai besoin de... sortir d'ici.

La seconde d'après, elle courait.

Elle se précipita à travers le hall d'entrée de la grande maison pour sortir dans l'allée. Elle entendit soudain à proximité la mélodie enjouée d'un chant de Noël qui s'élevait dans la nuit. Un sentiment de perte atroce la déchira à l'intérieur. Elle aspira l'air froid et, la respiration saccadée, parcourut l'allée bordée de congères.

# Chapitre 9

Quand le Chasseur eut laissé Victor Bishop à la ruine provoquée par ses crimes et quitté le manoir pour rejoindre la pelouse gelée, Corinne avait déjà atteint la grille qui fermait la propriété. Elle semblait si petite, si fragile d'une certaine façon, malgré la force qu'elle avait montrée dans la maison... À présent qu'elle se tenait là-dehors, seule dans l'obscurité, il se rendait compte d'à quel point elle était meurtrie. Son corps tremblait, tentant de dépasser une douleur qu'il ne pouvait qu'imaginer tandis qu'elle s'accrochait aux barres de fer de la grille, épaules et menton rentrés.

En s'approchant, il l'entendit pleurer doucement. Son souffle s'élevait en nuages pâles dans le noir de la nuit. Ses sanglots étaient mesurés, mais semblaient provenir de très profondément en elle. Il ne savait pas quoi lui dire. Il ne connaissait aucun mot de réconfort, n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle aurait voulu entendre.

Il tendit la main avec l'intention de la poser sur son épaule tremblante comme il avait vu d'autres le faire lors de moments de détresse partagés. Inexplicablement, il ressentait le besoin de reconnaître sa souffrance. Elle semblait si seule à ce moment-là qu'il aurait voulu lui montrer qu'il comprenait qu'elle venait de perdre quelque chose d'important pour elle dans cette maison, à savoir sa confiance en autrui.

Mais elle s'aperçut de sa présence avant qu'il ait une chance de la toucher.

En reniflant, elle releva la tête et le regarda par-dessus son épaule.

— Lui avez-vous fait... quoi que ce soit ?

Le Chasseur secoua lentement la tête.

— Il vit, même si je ne comprends pas en quoi sa mort serait si inacceptable pour vous.

Elle fronça les sourcils.

— Il y eut un temps où il m'aimait. Jusqu'à ces dernières minutes, c'était mon père. Comment a-t-il pu me faire une chose pareille ?

Le Chasseur garda les yeux rivés sur son regard farouche, comprenant qu'elle n'attendait pas de réponse de sa part. Elle savait certainement, comme lui, que la lâcheté de Victor Bishop s'était avérée plus forte que ce qui le liait à l'enfant qu'il avait recueillie et élevée comme sa propre fille.

Corinne jeta un regard au-delà du Chasseur, dans l'ombre derrière son épaule.

— Comment a-t-il pu se supporter tout ce temps sachant ce qu'il avait fait, et pas seulement à moi, mais aussi au reste de la famille, à cause de ses mensonges ? Comment a-t-il pu continuer à dormir après avoir assassiné cette pauvre fille et avoir utilisé sa mort pour tromper tout le monde ?

— Il ne mérite pas la mansuétude dont vous avez fait preuve ce soir à son égard, répondit le Chasseur, sans aucune acrimonie. (Il ne faisait qu'énoncer une vérité.) Je doute qu'il eût fait la même chose pour vous.

— Je ne veux pas qu'il meure, murmura-t-elle. Je n'aurais pas pu faire ça à ma mère, Regina. C'est à elle qu'il va devoir rendre des comptes, pas à moi. Et pas à vous ni à l'Ordre non plus.

Le Chasseur étouffa un grognement, pas vraiment convaincu. Si Victor Bishop respirait encore, c'était d'abord du fait de la prière de sa fille trahie. Le Chasseur avait été pris par surprise quand

elle lui avait demandé de l'épargner. Il n'aurait pas dû. Après tout, la vision de Mira l'avait prédit.

Et pourtant pas aussi précisément qu'il s'y serait attendu. La situation avait semblé différente. Corinne aussi, car elle n'avait pas supplié avec le désespoir acharné dont il avait été le témoin dans les yeux de Mira, mais avec une lassitude de vaincue.

Et il n'y avait pas que ça, se dit le Chasseur. L'issue avait été différente de celle que lui avait montrée l'enfant devineresse. Il avait retenu sa main. Le cours des événements avait été modifié, ce qui ne s'était jamais produit auparavant.

Rien de tout ça ne collait.

Quelque chose en lui voulait le ramener jusqu'à la maison. Il avait été formé à ne jamais laisser derrière lui de détails non réglés susceptibles de se retourner contre lui par la suite. Le Chasseur venait de voir un homme brisé, quelqu'un qui s'était avéré malléable et faible. Il pouvait être manipulé par quelqu'un de plus fort que lui, comme il l'avait été par Dragos il y avait toutes ces années. Même si ce soir-là Victor Bishop avait semblé un adversaire de peu de poids malgré sa richesse et les relations politiques dont il disposait peut-être encore, le prédateur expérimenté chez le Chasseur était agité par le besoin de finir le travail.

Sachant ce qu'il savait de la petite Mira et de son don extraordinaire, il se demandait à présent comment il était possible qu'il n'ait pas repoussé les supplications de Corinne et délivré ce coup final, comme il était prédestiné à le faire.

Devant lui, Corinne tremblait sous l'effet de la bourrasque glaciale qui passait entre les barres de fer forgé de la grille sécurisée.

— Il faut que je sorte d'ici, murmura-t-elle en se retournant vers les hautes barres. Je n'ai plus ma place ici.

Elle prit la grille à deux mains et la secoua, de plus en plus fort, en laissant sortir un cri inarticulé du fond de sa gorge. Puis elle lança la tête en arrière et se mit à vociférer à l'adresse du ciel noir piqueté d'étoiles.

— Faites-moi sortir, nom de Dieu ! Il faut que je quitte cet endroit maintenant, tout de suite !

Le Chasseur s'approcha derrière elle et vint placer les mains sur les siennes. Elle s'immobilisa, tous ses muscles tendus. Même si elle tremblait un instant auparavant, il sentait son corps chaud contre sa poitrine. Cette chaleur était vivante, une présence presque insupportable qui mettait tous ses sens en feu.

Corinne avait dû le sentir elle aussi. Elle enleva ses mains de dessous celles du Chasseur et croisa les bras. Il se rendit alors compte de combien ils étaient proches. On aurait tout juste pu glisser une main entre son torse et la colonne vertébrale de Corinne, dont le corps menu était pris devant lui dans la cage de ses bras.

Elle était si petite et si fine, et pourtant il émanait d'elle une énergie rebelle. Ça l'attirait encore plus près, l'incitait à la humer, à laisser ses doigts revenir au dessus incroyablement doux de ses petites mains et à éprouver la chaleur soyeuse de ses longs cheveux noirs sur sa joue mal rasée.

Il n'avait pas l'habitude de reconnaître la tentation, sans parler d'y céder. Alors, il se figea dans ce moment stupéfiant et feignit d'ignorer l'accélération subite de son pouls et la chaleur de son sang dans ses veines.

Quand, plongeant sous ses bras, elle s'écarta de lui, le Chasseur ressentit un soulagement immédiat. L'air froid emplit l'espace devant lui. Corinne à son côté, il s'approcha du point où les deux battants de la grille étaient verrouillés ensemble et les écarta juste assez pour leur laisser la

place de passer.

L'alarme se déclencha instantanément dans la maison. Des projecteurs s'allumèrent tout autour, inondant de lumière l'entrée du Havrobscur et son mur d'enceinte.

Corinne se tourna vers lui.

— Sortez-moi de là. Je me fous d'où nous irons, mais emmenez-moi loin d'ici, Chasseur.

Il hocha gravement la tête, puis lui fit signe de le suivre à la voiture, qu'il avait garée plus loin dans la rue quand il était revenu affronter Bishop. Ils coururent jusqu'à elle et Corinne s'y engouffra côté passager tandis que le Chasseur faisait le tour pour prendre le volant.

Il démarra et s'aperçut rapidement qu'elle ne s'était pas retournée une seule fois tandis que s'éloignait le Havrobscur derrière eux dans l'obscurité. Elle était assise toute raide, le regard distant et fixé droit devant elle sans rien voir.

Ils roulèrent en silence pendant plus de vingt minutes, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint un quartier calme de la ville et aient trouvé une place pour se garer.

— Je dois appeler le complexe, dit-il alors en prenant son portable dans la poche de son manteau de cuir.

Corinne réagit à peine, gardant son regard vide rivé sur l'horizon.

Le Chasseur s'attendait au « Allô, j'écoute » traditionnel de Gideon, mais ce fut Lucan qui décrocha.

— Où es-tu ?

— À Detroit, où j'ai été retardé, répondit le Chasseur qui avait décelé de l'urgence, de l'impatience même, dans le ton du chef de l'Ordre. Il y a quelque chose qui cloche, devina-t-il à voix haute. Du nouveau concernant Dragos ?

Lucan lâcha un juron bien senti.

— Ouais, on pourrait dire ça. Nous venons de nous apercevoir qu'il connaît l'emplacement du complexe. Enfin, nous supposons qu'il le connaît. Il y a quelques heures de ça, Kellan Archer a dégueulé un mouchard. Gideon est en train de l'analyser.

— Le kidnapping était une manœuvre, dit le Chasseur, qui venait de reconstituer le puzzle. (L'attaque de la semaine précédente sur les civils prenait à présent tout son sens.) Dragos devait s'assurer que l'Ordre se montrerait compatissant envers le gamin, alors il a fait tuer sa famille et raser son Havrobscur. Il lui fallait isoler le gosse, ce qui ne laisserait à l'Ordre qu'une possibilité : le prendre sous sa protection.

— Et nous avons marché comme un seul homme, reprit Lucan d'un ton acide. J'ai pris la décision d'enfreindre les règles et d'amener le garçon dans le complexe. Putain ! J'aurais aussi bien pu ouvrir cette foutue porte à Dragos et l'inviter à entrer.

Le Chasseur n'avait jamais entendu Lucan énoncer un seul regret. Si le Gen-1 avait jamais eu des doutes, il ne lui en avait jamais fait part jusque-là. Qu'il le fasse ne faisait que confirmer la gravité de la situation.

— Je sais comment opère Dragos, affirma le Chasseur. J'ai vu comment il cogitait, comment il mettait en place ses stratégies. Le petit Archer est dans le complexe depuis plus de deux jours...

— Soixante-douze heures, l'interrompit Lucan.

Le Chasseur avait senti Corinne tourner son regard vers lui à la mention du nom de Dragos. À présent, elle écoutait sans rien dire, son joli visage troublé éclairé par la lumière verdâtre répandue par le tableau de bord de la berline. Le Chasseur sentit sa peur comme un froid soudain alors qu'il

poursuivait sa conversation avec Lucan.

— Dragos savait forcément que son mouchard serait détecté rapidement. Il aura commencé à organiser son attaque avant même d'avoir lancé son plan d'infiltration. Quand il attaquera, ce sera de manière à infliger à l'Ordre le plus de dommages possible.

— Il veut que ça saigne, répondit Lucan. Que je saigne.

— Oui.

Par son expérience au service de cet assoiffé de pouvoir qu'était Dragos, le Chasseur savait qu'il faisait de ce combat entre lui et l'Ordre une affaire personnelle. Dragos allait certes essayer de supprimer l'obstacle qui se dressait en travers de son chemin, mais sa fureur le pousserait à le faire de manière à infliger un maximum de souffrances à Lucan Thorne et à ceux dont celui-ci avait la charge.

Le complexe de Boston n'était désormais plus sûr pour personne, mais il était inutile que le Chasseur le dise. Lucan le savait. Le ton de sa voix était lourd de la gravité de la situation, mais son silence était encore plus éloquent.

— Il y a eu des complications ici à Detroit, l'informa le Chasseur.

Cette nouvelle fut accueillie par un nouveau juron. Il mit rapidement Lucan au courant de ce qui s'était produit au Havrobscur avec Corinne et sa famille, depuis ses soupçons envers Victor Bishop jusqu'à la révélation qui avait laissé le futur de Corinne en suspens mais avait aussi fourni à l'Ordre une information qui pourrait s'avérer être une piste pour retrouver l'un des anciens associés de Dragos.

— Henry Vachon, répéta Lucan, pour réentendre le nom que Regina Bishop leur avait donné. Je ne sais pas qui c'est, mais je suis sûr que Gideon pourra retrouver ce salaud. Je n'ai pas besoin de te redire combien il est important pour nous de suivre toutes les pistes qui se présentent, j'imagine.

— Bien sûr, acquiesça le Chasseur.

— Je vais demander à Gideon de faire une recherche sur Vachon dans la BD2I et je reviens vers toi avec le résultat. Tu devrais avoir ça dans l'heure, reprit Lucan. Et Corinne ? Elle est toujours avec toi ?

— Oui, répondit le Chasseur en la regardant. Elle est avec moi dans la voiture.

Lucan grogna.

— Bien. Je veux que tu la gardes près de toi. Tant que le complexe sera menacé comme il l'est désormais, il vaut mieux que vous ne rentriez pas.

Le Chasseur fronça les sourcils sans quitter des yeux le visage interrogateur de Corinne.

— Tu veux dire que tu me confies cette femelle ?

— Pour l'instant, je ne vois rien de plus sûr pour elle.

Malgré l'évolution dramatique de la situation du complexe, Lucan n'avait annulé aucune des patrouilles prévues. La tension était simplement montée d'un cran.

Ou de dix...

Pour Dante, c'était comme si le minuteur d'une bombe à retardement s'était déclenché à l'instant où Kellan Archer avait régurgité le mouchard de Dragos. Tout le monde comprenait ce que ça signifiait, et la perspective des dangers qui les menaçaient, qui pouvaient s'abattre sur eux à tout moment, n'avait laissé personne indemne.

Mais la peur et l'inaction n'empêcheraient pas la tempête de se lever. Il leur fallait se montrer plus

agressifs, explorer chaque recoin, soulever toutes les pierres si ça devait les rapprocher ne serait-ce que d'un iota du moment où ils mettraient enfin la main sur Dragos. Il fallait le localiser et l'arrêter, à présent plus que jamais.

Il avait fallu ce raisonnement et la fureur qui l'accompagnait pour donner à Dante la force de laisser Tess et de partir en patrouille avec Kade cette nuit-là.

Son cœur était resté au complexe, mais sa concentration était tout entière consacrée à la recherche de la moindre piste sur Murdock, l'Agent en fuite, la présence des assassins de Dragos en ville... ou n'importe quoi d'autre du même ordre.

Mais, toute la nuit, une part de son esprit était restée à l'affût de traces d'un autre genre.

— Attends, lança-t-il soudain à Kade, qui venait juste d'engager la Rover sur une route délabrée de Southie proche de la Mystic. Tu as vu ce type de ce côté-là ?

Kade ralentit et regarda dans la direction qu'indiquait Dante.

— Tout ce que je vois, c'est une paire de putes décaties adeptes de talons en Plexiglas et de fringues de Prisunic. La classe !

Même si celui-ci n'avait pas tort pour ce qui était des prostituées qui faisaient le trottoir à l'autre bout du pâté de maisons, Dante n'était pas d'humeur à partager les plaisanteries de son équipier.

— Je crois que c'était Harvard, expliqua-t-il, quasi certain que la grande silhouette sombre qui venait de disparaître au coin d'un vieil entrepôt de brique appartenait à un membre de la Lignée.

Et, à la manière qu'avait eue ce mâle de se déplacer en se glissant dans l'ombre des bâtiments miteux, Dante aurait même mis sa main au feu que c'était Sterling Chase.

— Arrête la voiture, intima-t-il à son compagnon.

— Même si c'était Harvard, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, mec...

— Je me fous de ce que tu penses, le coupa Dante, l'inquiétude qu'il ressentait pour son ami en rupture de ban prenant le pas sur tout le reste. Gare-toi, Kade. Je sors.

Il sauta par la portière avant que le véhicule ait fini de rouler et fila en courant vers l'endroit où il avait vu le vampire disparaître. Kade le rejoignit un instant plus tard, jurant à voix basse, mais prêt à le couvrir malgré tout.

Ils tournèrent le coin de l'entrepôt et se trouvèrent face à un dépôt ferroviaire en piteux état. Une rangée de wagons fermés était posée sur une des voies. L'un d'entre eux, tout rouillé et couvert de graffitis, avait le flanc juste assez ouvert pour laisser le passage à un individu. À proximité se tenaient quelques humains réunis autour d'un fût métallique, qui se réchauffaient au feu des ordures qui y brûlaient en faisant tourner une petite pipe de crack.

Les camés levèrent à peine les yeux lorsque Dante et Kade passèrent à côté d'eux. Leurs visages éclairés par les maigres flammes étaient creux et fantomatiques. Ils empestaient l'eau de Javel, odeur caractéristique du crack, l'alcool et les vêtements moisissés. Ils avaient les cheveux sales et dégageaient une puanteur de corps mal lavés. L'esprit embrumé, emporté par leur addiction, ils regardaient dans le vide de leurs yeux vitreux.

— Seigneur, cracha Kade, l'air dégoûté. Si Chase squatte dans ce cloaque, c'est qu'il est vraiment mal barré.

Incapable de nier le bien-fondé de cette affirmation, Dante sentit sa mâchoire se serrer à en avoir mal. Chase était effectivement mal barré. Il l'avait su dès qu'il avait appris ce qui s'était passé dans la chapelle entre lui et Élise. Le fait qu'il avait déserté l'Ordre n'était qu'une preuve supplémentaire de sa tendance à l'autodestruction.

Mais Dante n'avait pas l'intention de le laisser tomber.

Il voulait croire que Harvard n'était pas complètement perdu pour la cause. Peut-être que s'il arrivait à le dénicher, essayait de lui faire entendre raison et le mettait au courant de la merde dans laquelle se trouvaient les occupants du complexe en lui expliquant que l'on avait besoin de lui, il parviendrait alors à le sauver.

Et si cette solution échouait, Dante était prêt à lui botter le cul jusqu'au jugement dernier.

— Il est parti par là, dit-il. Il doit forcément être dans le coin.

Kade désigna le wagon ouvert d'un coup de menton. Dante hocha la tête. C'était à peu près le seul endroit où Chase pouvait se cacher, même si Dante savait comme tous les membres de l'Ordre que s'il ne voulait pas qu'on le trouve, son don pour manipuler les ombres lui fournirait une couverture efficace où qu'il se trouve.

Ensemble, Dante et Kade approchèrent du wagon. Dante alla jusqu'à la brèche obscure qui s'ouvrait sur l'intérieur du grand volume métallique. L'odeur fétide d'autres humains abandonnés du monde l'assaillit quand il se hissa dans le wagon. Il jeta un regard circulaire dans la pénombre. Comme tous les vampires, il était parfaitement nyctalope. Il ne vit aucune trace de Chase parmi les hommes et les femmes qui dormaient là, pas plus qu'au milieu de ceux qui, pelotonnés ensemble sous une couverture, le regardaient de leurs prunelles vides.

Chase n'était pas là, pas même dans les profondeurs des ombres les plus denses.

— Harvard, lança-t-il dans l'espoir que Chase puisse l'entendre.

Peut-être qu'une voix familière...

Mais seul le silence lui répondit.

Il attendit un moment, triste quelque part pour les vies gâchées qui jonchaient l'intérieur crasseux du wagon et celles qui se consumaient dans la drogue au-dessus du brasero improvisé à l'extérieur. C'étaient pour lui des étrangers, des humains, nés pour vivre et mourir en l'espace de moins d'un siècle. Mais dans leur expression perdue et sans espoir, il croyait distinguer celle de Sterling Chase, son ami.

Était-ce ce qui attendait Harvard si personne ne mettait un terme à sa spirale descendante ? Il ne voulait pas y penser, ne voulait pas imaginer qu'il puisse lutter contre des démons intérieurs. Il ne voulait pas croire que Tegan et Lucan avaient raison, que Chase était pris par une addiction au sang. Il n'y avait pas de destin plus fatal pour un membre de la Lignée que de succomber à la Soif sanguinaire et de devenir Renégat.

Et, une fois qu'il avait été emporté par cette folie, ses chances d'en revenir étaient très minces.

— L'enfoiré, laissa-t-il échapper entre ses dents serrées.

Il sauta à bas du wagon sur le sol gelé. En se recevant, il sentit le choc de son portable qui s'était déplacé dans sa poche.

Il le sortit et tapa un numéro abrégé avant même de lâcher une explication pour Kade.

— Son portable, dit-il en entendant la première sonnerie à l'autre bout de la ligne. Peut-être son portable est-il allumé...

Un son grêle l'interrompit. Il provenait de plusieurs dizaines de mètres de l'endroit où ils se trouvaient.

Les yeux d'acier de Kade s'éclairèrent sous ses sourcils levés.

— On te tient, Harvard.

Ils se lancèrent à pleine vitesse à travers le dépôt en direction de la sonnerie étouffée.

Dante ne voulait pas espérer, une intuition glacée l'avertissant que même s'il trouvait Harvard, il risquait d'être désagréablement surpris par ce qui l'attendait. Tentant de modérer son ardeur, il précéda Kade loin des rails pour se retrouver entre deux entrepôts vétustes. Entendant le répondeur de Chase prendre l'appel, il raccrocha en jurant avant de recomposer immédiatement le numéro. La sonnerie semblait encore plus proche.

Mon Dieu, ils étaient presque à son niveau à présent.

Il n'y avait personne aux alentours. Pas âme qui vive, pas même d'humains.

Kade et lui reprirent leur course encore plus vite, jusqu'au moment où il entendit la sonnerie du portable de Chase jouer en stéréo.

— Par ici, dit Kade en s'accroupissant près d'une pile de bâches gelées et d'emballages plastique, dont il se mit à enlever les couches une à une.

Mais lorsqu'il ralentit le mouvement en lâchant un juron, Dante sut qu'ils étaient dans une impasse.

Kade avait en main le portable de Chase. Son visage, à défaut de trahir de la surprise, était marqué par la déception.

— Il nous a posé un lapin, mec. Tu avais raison, il était là. Mais il n'avait pas envie qu'on le trouve.

— Harvard ! hurla Dante, plus furieux qu'autre chose en cet instant.

L'inquiétude lui nouait malgré tout les tripes et il sentait son cœur battre à tout rompre. De rage, il se mit à se tourner de tous côtés pour scruter les lieux, aussi futile que ça ait pu paraître.

— Chase, putain, je sais que tu es là. Dis quelque chose !

Kade interrompit la sonnerie du portable et le glissa dans sa poche.

— Allez, viens, sortons d'ici. Harvard est parti.

Dante hocha la tête sans rien dire. La nuit précédente, Sterling Chase avait abandonné l'Ordre après avoir merdé plusieurs fois de suite. Il avait tourné le dos à tous ses frères d'armes et, vu ce qui venait de se passer, Dante était bien obligé d'admettre que c'était en toute connaissance de cause qu'il l'avait fait.

Le Harvard qu'il avait connu n'aurait jamais fait ça.

Kade avait raison.

Harvard était bel et bien perdu.

# Chapitre 10

Le Chasseur ne lui avait pas adressé deux mots depuis qu'il avait passé son coup de fil à l'Ordre et qu'il avait repris la route de l'aéroport. De toute façon, Corinne ne cherchait pas particulièrement la conversation. La tête lui tournait encore de ce qui s'était passé au Havrobscur des Bishop, et elle sentait son cœur à nu, comme une blessure ouverte au centre de son être.

Elle était rentrée chez elle à la recherche de sa famille et n'y avait trouvé que la trahison. Pire, tous ses espoirs de disposer du pouvoir et des ressources de Victor Bishop pour retrouver son petit garçon avaient été complètement anéantis.

À qui pouvait-elle faire confiance à présent qu'elle savait que la seule famille qu'elle ait jamais connue l'avait volontairement abandonnée à un monstre ?

Assise dans l'habitacle sombre du véhicule, à regarder sans le voir le paysage éclairé par la lune tandis que le Chasseur naviguait au milieu des voies d'accès privées de l'aéroport vers un ensemble de hangars à toit bombé proche de l'aérogare et des pistes, elle avait la gorge nouée par le désespoir.

Corinne ne pouvait s'empêcher de penser à son enfant, le précieux nourrisson que Dragos lui avait arraché quelques instants seulement après sa naissance. Ce garçon qui n'avait jamais connu sa mère devait être à présent un adolescent en pleine croissance.

Impuissante comme toutes les captives de Dragos, elle n'avait eu ni calendrier, ni horloge, ni même le moindre confort. Elle avait calculé l'âge de son fils de la seule manière possible, en intervalles de neuf mois, grâce aux grossesses de ses compagnes d'infortune. Entre le moment où elle avait tenu le nouveau-né dans ses bras et le jour de sa libération la semaine précédente, il s'était déroulé dix-sept cycles de maternité.

Malgré les circonstances épouvantables de sa conception, Corinne avait profondément aimé son bébé dès l'instant où elle avait posé les yeux sur lui. Quelle qu'ait été la sauvagerie qui avait présidé à sa venue au monde, il était à elle, constituait une partie vitale de son être. Elle se rappelait l'angoisse du manque. Elle le ressentait encore, ce désespoir de savoir jusqu'au plus profond d'elle-même qu'il était vivant alors qu'elle n'avait pas la moindre idée d'où il avait été emmené et de ce qui était advenu de lui.

Le Chasseur se gara dans le hangar anonyme où les attendait l'élégant jet privé blanc. Il sortit son portable et passa un appel. Sa voix, basse et profonde, ne sembla à Corinne rien de plus qu'un bruit de fond, un grondement sourd étrangement rassurant. L'entendre parler, avec tant de puissance et de calme, son assurance, la maîtrise qu'il semblait exercer sans effort sur son environnement, tout ça l'aidait à gérer les marées de souvenirs qui menaçaient de la submerger.

Et elle s'y accrocha tandis que les vagues de souffrance dues à son incapacité passée à garder son bébé près d'elle et à assurer sa sécurité persistaient à se précipiter sur elle.

Si les retrouvailles désastreuses de cette nuit-là lui avaient apporté quelque chose, c'était bien la résolution, désormais inflexible, de ne pas abandonner son enfant. Elle comprenait trop bien désormais la brutalité de l'abandon. Elle était prête à traverser les flammes de l'enfer pour retrouver son garçon. Rien, pas même Dragos et toute sa méchanceté, ne parviendrait plus à empêcher cette

réunion. Elle ne laisserait rien ni personne se mettre en travers de son chemin.

Elle remarqua que la brève conversation téléphonique du Chasseur s'achevait. Il raccrocha puis remit le petit appareil dans sa poche de manteau.

Elle jeta un coup d'œil de son côté et leurs regards se croisèrent.

— Est-ce que tout va bien pour vos amis de Boston ?

Même s'il ne lui avait rien dit de son premier appel au complexe de l'Ordre cette nuit-là, Corinne en avait assez entendu pour savoir que quelque chose s'était produit tandis qu'il était avec elle. Elle avait entendu prononcer le nom de Dragos et mentionner un jeune de Havrobscur dont la famille et le foyer avaient été victimes récemment de la violence de ce monstre. Du peu qu'elle avait glané de la conversation et à en croire l'expression insaisissable, presque fermée du Chasseur en cet instant, il lui sembla assez clair que Dragos était d'une façon ou d'une autre parvenu à reprendre le dessus.

— Est-ce qu'ils sont en grand danger, Chasseur ?

— Nous sommes en guerre, répondit-il, d'une voix que son calme affolant faisait sonner plus blanche qu'apathique. Tant que Dragos ne sera pas mort, tout le monde sera en grand danger.

Il ne parlait pas seulement des occupants du complexe de l'Ordre, pas seulement non plus de la nation vampire. La guerre à laquelle le Chasseur faisait allusion concernait quelque chose d'encore plus vaste que ça. Il parlait de la menace que constituait Dragos pour le monde entier.

Si qui que ce soit d'autre avait dit quelque chose de ce genre, elle l'aurait attribué à un goût exagéré pour les effets théâtraux. Mais il s'agissait du Chasseur et l'exagération ne faisait pas partie de sa panoplie personnelle. Il était factuel et concis. Il était précis en paroles comme en actes, et ça ne faisait que renforcer pour elle le poids de son affirmation.

Incapable de croiser plus longtemps son regard d'or perçant, Corinne se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle tourna la tête vers la vitre teintée de la portière passager et observa le flanc du petit jet, dont la porte passerelle avait été abaissée sur le sol de béton du hangar.

— Est-ce que vous me renvoyez à Boston ?

— Non. (Le Chasseur coupa le contact.) Je ne vous renvoie nulle part. Vous devez rester avec moi pour l'instant. Lucan m'a provisoirement chargé de votre sécurité.

Elle détacha le regard de l'avion et risqua un nouveau coup d'œil vers son compagnon distant. Elle aurait voulu dire qu'elle n'avait pas besoin qu'on la protège, pas alors qu'elle venait juste de goûter à la liberté, même si celle-ci avait eu jusque-là un goût plutôt amer, mais ce qu'il venait de dire appelait une nouvelle question.

— Si nous ne rentrons pas à Boston, où cet avion nous emmène-t-il, alors ?

— À La Nouvelle-Orléans, répondit-il. Gideon est parvenu à obtenir des renseignements sur Henry Vachon, le vampire dont nous a parlé Regina Bishop. Il possède plusieurs propriétés dans la région de La Nouvelle-Orléans. Pour l'instant, Vachon est ce qui nous rapproche le plus de Dragos.

Corinne sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Si Henry Vachon était ce qui rapprochait le plus l'Ordre de Dragos, il était aussi ce qui la rapprochait le plus, elle, de Dragos. Et, peut-être, la seule chance qu'elle avait de découvrir ce qui était arrivé à son fils.

Elle avait beau vouloir rejeter l'idée de se retrouver accrochée au Chasseur ou à qui que ce soit d'autre, elle comprenait bien aussi que ses options étaient limitées et que ses ressources l'étaient encore plus. Si se mettre à la traîne du Chasseur la rapprochait de Henry Vachon et d'un indice quelconque concernant son enfant, elle se devait de le faire. Tout pour son fils.

— Qu'allez-vous faire, demanda-t-elle, si vous parvenez à trouver Vachon ?

— Ma mission est simple : établir son rapport à Dragos et obtenir tout renseignement utile. Puis neutraliser la cible pour éviter toute répercussion ultérieure éventuelle.

— Vous voulez dire que vous avez l'intention de le tuer, déclara Corinne.

Elle ne posait pas de question, se contentant d'énoncer un fait acquis.

Le regard sévère du Chasseur ne fléchit pas d'un iota.

— Si je détermine que Vachon a de fait une allégeance envers Dragos – passée ou présente –, il devra être éliminé.

Elle s'aperçut qu'elle hochait la tête, mais en son for intérieur elle ne savait pas trop quoi penser. Elle ne pouvait ressentir la moindre pitié pour Henry Vachon s'il avait quoi que ce soit à voir avec ce qu'elle avait dû subir, mais d'un autre côté elle se demandait quels effets avait à long terme sur le Chasseur son métier de tueur.

— Ça ne vous pose jamais de problème, les choses qu'on vous donne à faire ? La vie a-t-elle si peu d'importance pour vous ?

Elle avait posé ces questions avant d'avoir une chance de décider si elle était bien placée pour le faire, avant aussi de prendre le temps de s'inquiéter de savoir si elle voulait vraiment connaître la réponse.

Aucune émotion ne se lut sur le beau visage taillé à la serpe du Chasseur. Sa mâchoire et ses pommettes anguleuses étaient rigides, aussi inflexibles que le tranchant d'acier d'un sabre. Seule sa bouche semblait douce, ses lèvres pleines n'exprimant ni irritation ni ironie mais seulement une neutralité placide profondément agaçante.

Mais c'étaient ses yeux qui la clouaient sur place. De sous la couronne de ses cheveux blonds coupés court, ils la scrutaient sans retenue. Et pourtant, aussi pénétrant que fût son regard, la détermination du Chasseur à ne rien révéler de lui-même à travers ce dernier, quels que soient les efforts qu'elle faisait pour le lire, parut à Corinne encore plus puissante.

— Mon métier est de donner la mort, répondit-il d'un ton égal, sans s'excuser ni se justifier un seul instant. C'est un rôle qui m'a été assigné dès la naissance, le rôle que j'ai été formé à jouer à la perfection.

— Et vous ne doutez jamais ? (Elle ne pouvait s'empêcher d'insister, elle avait besoin de savoir, de comprendre ce formidable vampire qui semblait si solitaire, si seul.) Vous ne remettez jamais en question ce rôle... Jamais ?

Elle sentit une ombre passer vivement sur son visage. Puis il y eut comme un soupçon de fuite dans son regard. Bref, mais impossible à manquer avant qu'il soit occulté une seconde plus tard par un battement de paupières tandis que le Chasseur enlevait la clé de contact pour la jeter dans le vide-poches entre les deux sièges.

— Non, finit-il par répondre. Je ne remets jamais en question ce que mon devoir exige de moi. Jamais.

Il ouvrit la portière conducteur et s'apprêta à sortir du véhicule.

— L'avion nous attend. Il faut que nous y allions maintenant, tant que la nuit nous protège.

— Ça y est, ils sont en route pour La Nouvelle-Orléans.

Lucan leva les yeux tandis que Gideon raccrochait et revenait à la table de conférence devant laquelle il se tenait debout à côté de Tegan.

— Pas d'autres problèmes avec Corinne Bishop et sa famille à Detroit ?

— Le Chasseur ne m'a pas paru inquiet, répondit Gideon. Il m'a dit qu'il avait la situation bien en main.

Malgré le sérieux de la discussion qui les avait réunis dans le labo, Lucan émit un grognement ironique.

— Où ai-je déjà entendu cette réplique ? Il me semble que plus d'un d'entre nous l'a prononcée au cours des dix-huit mois écoulés.

— Ouais, confirma Gideon en soulevant un sourcil au-dessus de ses lunettes bleu pâle. Et le plus souvent elle a été suivie d'un appel venu du terrain pour prévenir que la situation tellement bien en main avait soudain tourné à la cata complète.

Lucan n'était pas exempt de tout reproche dans ce domaine, pas plus que Tegan ni que Gideon, d'ailleurs. Toutefois, c'était du Chasseur qu'il était à présent question.

Tegan sembla suivre le déroulement de ses pensées.

— Si je n'avais pas vu ce mâle revenir en sang de certaines de ses missions les plus critiques, je dirais qu'il est fait d'acier et de câbles, pas de muscles et d'os. C'est une machine, ce type. Il ne merde pas... Ça n'est pas dans son ADN. Il n'y aura pas de mauvaises surprises de la part du Chasseur.

— Ça vaudrait mieux, répliqua Lucan. Nous avons suffisamment de quoi nous occuper comme ça.

La discussion close, tous trois revinrent aux plans que Lucan avait étalés sur la table. Il s'agissait d'une chose sur laquelle il travaillait seul depuis quelques mois, après qu'il se fut rendu compte que plus longtemps Dragos leur échappait, plus le complexe devenait vulnérable.

Ces plans étaient ceux d'un nouveau quartier général.

Il avait déjà acheté le terrain, quatre-vingts hectares dans les Montagnes vertes du Vermont, et achevé la conception d'un immense bunker high-tech de haute sécurité capable d'abriter dans ses nombreuses salles souterraines une petite ville et les équipements spéciaux associés. C'était exactement le genre d'endroit dont l'Ordre avait besoin à présent que Dragos connaissait l'emplacement du complexe.

Le seul problème était qu'une installation de cette envergure prendrait facilement un an ou deux à construire.

Et ils avaient besoin de quelque chose sur-le-champ, pas dans plusieurs mois.

— Peut-être devrions-nous envisager de nous séparer, finit par suggérer Gideon. Nous avons tous de l'argent et des propriétés. Évidemment aucune de celles-ci n'est aussi sûre que ce complexe, enfin que l'était ce complexe. Mais on ne peut pas dire que nous n'ayons pas de possibilités de retrait. Le plus intelligent et le plus rapide serait peut-être que chacun de nous déménage avec sa compagne.

Tegan glissa un regard grave vers Lucan, ses yeux verts animés d'un éclat sombre. Il lui était inutile de se demander ce que l'autre Gen-1 pensait. Lucan et lui, même s'ils n'avaient pas toujours été en excellents termes, étaient les derniers des membres fondateurs de l'Ordre. Pendant quelque sept siècles, c'est-à-dire depuis que l'Ordre existait, ils avaient combattu côte à côte et vécu de nombreux enfers et de multiples triomphes personnels. Ils avaient tué l'un pour l'autre, saigné l'un pour l'autre... parfois même pleuré l'un pour l'autre. Et ils étaient parvenus à cet endroit ensemble.

Ensemble, pas séparément.

Lucan lisait à présent une férocité brute, moyenâgeuse dans le regard de Tegan. Il la comprenait. Lui aussi la ressentait.

— L'Ordre n'éclatera pas, répliqua Lucan, furieux à l'idée de ce que Dragos les avait forcés à

envisager. Nous sommes des guerriers, des frères d'armes. Nous formons une famille. Nous ne laisserons personne nous éparpiller sous l'effet de la terreur.

Gideon hocha la tête sans rien dire et prit un air solennel.

— Ouais, dit-il en croisant le regard des deux Gen-1. Quel idiot, hein ? C'était une idée complètement stupide. Je ne sais pas où j'avais la tête.

Ils eurent tous trois un petit rire nerveux, parfaitement conscients que le reste des occupants du complexe leur avait confié le soin de décider du sort commun. Et que leurs options étaient sacrément limitées. Dragos les avait acculés dans un coin et il pouvait se mettre à tirer à tout moment.

— Reichen et Claire ont des propriétés en Europe, fit remarquer Gideon. Bien sûr ce ne serait pas l'idéal de déménager le complexe pour se réimplanter à l'étranger, surtout si vite.

Lucan réfléchit à cette proposition.

— Quid du labo ? On ne peut pas se permettre de relâcher la pression sur Dragos, même si on quitte effectivement Boston. Combien de temps te faudrait-il pour réinstaller la boutique ailleurs ?

— Ça ne se ferait pas sans mal, répondit Gideon, mais tout est possible.

— Et Tess ? (La question de Tegan leur tomba dessus par surprise.) Vous croyez vraiment qu'elle serait en mesure de suivre un déménagement comme celui que vous évoquez ? Et d'ailleurs vous imaginez que Dante serait prêt à prendre un tel risque ? Moi pas.

Tegan secouait la tête et Lucan sut qu'il avait raison. Ils ne pouvaient pas demander au couple de mettre en danger la santé de Tess et celle de son fils à naître avec un changement de cette importance.

Sans parler du fait que Lucan doutait de la viabilité d'une opération qui consisterait à installer le nouveau quartier général de l'Ordre si loin du champ d'action présumé de Dragos. Ce serait beaucoup plus facile de continuer à mettre la pression sur ce salopard depuis un endroit proche.

Tandis que Lucan se torturait les méninges pour tenter de résoudre une situation apparemment sans issue, il aperçut du coin de l'œil Lazaro Archer passant devant les parois de verre du labo. Le civil Gen-1 s'arrêta aux portes et leva la main pour demander la permission d'entrer.

Lucan se tourna vers Gideon.

— Laisse-le entrer.

Gideon se pencha sur sa console et appuya sur un bouton. Les portes du labo s'ouvrirent avec un léger chuintement hydraulique.

Lazaro Archer entra. Avec ses près de deux mètres, il était impressionnant, ses gènes de première génération lui donnant l'air d'un guerrier, même s'il avait vécu ses plusieurs siècles d'existence loin des combats et des massacres.

Enfin, jusqu'à ce que Dragos place la famille Archer dans son collimateur.

— Comment va Kellan ? demanda Lucan en constatant à quel point le poids de tout ce qui était arrivé les jours précédents assombrissait le regard du Gen-1.

— De mieux en mieux, répondit Archer. Apparemment, c'était bien le mouchard qui le rendait malade. C'est un garçon solide. Je suis sûr qu'il va s'en sortir.

Lucan hocha lentement la tête.

— J'en suis heureux pour vous deux, Lazaro. Je regrette que votre famille se soit retrouvée au milieu de la guerre que l'Ordre mène contre Dragos. Vous n'y êtes pour rien et vous ne méritiez certainement pas tout ce que vous avez eu à traverser.

Les yeux sombres d'Archer s'éclairèrent un peu tandis qu'il rejoignait les guerriers à la table. Son regard tomba brièvement sur les plans déroulés dessus avant de revenir sur Lucan.

— Te souviens-tu de ce que je t'ai dit, cette nuit-là, après la destruction de mon Havrobscur et l'assassinat de mon fils Christophe, abattu à mon côté dans le véhicule où nous attendions qu'on nous informe du sauvetage de Kellan ? Je t'ai alors fait une promesse.

Lucan s'en souvenait très bien.

— Tu m'as dit que tu voulais aider à l'élimination de Dragos. Tu as mis toutes tes ressources à notre disposition.

— C'est bien ça, reprit Archer. Quel que soit ce dont vous avez besoin, c'est à vous. L'Ordre a droit à tout mon respect et à ma loyauté pleine et entière, Lucan. Et c'est encore plus vrai maintenant, avec ce qui vient de se passer pour Kellan. Mon Dieu ! Quand je pense que vous êtes tous en danger mortel simplement pour nous avoir accueillis et...

— Non, l'interrompit Lucan. Vous n'y êtes pour rien. Personne ne te reproche rien, pas plus qu'à ton petit-fils. Dragos vous a instrumentalisés. Il paiera pour ce qu'il a fait.

— Je veux vous aider, répéta Archer. J'ai entendu dire par certaines des femmes que vous étiez ici pour discuter d'un éventuel déménagement du complexe.

Le regard de Lucan glissa sur Tegan et Gideon avant de revenir à Archer.

— Nous espérons arriver à l'organiser, oui, mais cela risque de ne pas être réalisable pour l'instant.

— Pourquoi donc ?

Lucan montra les plans de la main.

— Nous avons bien des plans de prêts, mais il est impossible de les mettre en œuvre assez vite pour que ça serve vraiment. Et la seule solution serait de déplacer nos installations outre-mer, mais, comme Dragos concentre ses efforts ici, en Nouvelle-Angleterre, en tout cas autant que nous pouvons en juger, déménager à quelques milliers de kilomètres ne serait pas vraiment un choix judicieux.

— Que diriez-vous du Maine ?

Lucan fronça les sourcils.

— On y a bien quelques hectares par-ci par-là, mais rien qui puisse fonctionner comme une base viable où transférer l'ensemble du complexe, provisoirement ou définitivement.

— Vous non, répondit doucement Archer. Mais moi, si.

# Chapitre 11

Chase se réveillait lentement. Une odeur écœurante aux relents de fumée chatouillait ses narines et l'arrachait à l'obscurité d'un sommeil profond.

Ses yeux refusaient de s'ouvrir. Il sentait son corps engourdi, ses membres lourds comme du plomb. Il était étendu le visage contre la surface froide et dure qui lui avait apparemment servi de couche. Il grogna. Il avait la gorge douloureuse, la bouche desséchée. Avec effort, il parvint à lever une paupière et à jeter un coup d'œil sur son environnement désolé.

Il se trouvait dans un vieux wagon au métal parsemé de trous de rouille qui laissaient passer une lumière blanche aveuglante.

La lumière du soleil !

Les rayons lumineux provenaient essentiellement d'au-dessus de lui, de là où le toit n'était guère plus qu'une dentelle délicate que des morceaux de bois récupérés et des bâches plastique couvraient par endroits, mais pas assez pour le protéger. Une colonne de lumière brillante éclairait directement le dos d'une de ses mains nues. Elle y avait déjà inscrit une vilaine brûlure, qui expliquait en partie la puanteur qui l'avait réveillé.

— Oh, putain !

Chase se souleva et se précipita à croupetons dans un coin d'ombre.

C'est alors qu'il vit l'autre source de l'odeur insupportable qui régnait dans le wagon. Il y avait un humain mort étendu près de l'endroit où il avait dormi. La parka kaki de l'homme avait été tirée, lui bloquant les bras. Son visage d'une pâleur extrême affichait un rictus d'horreur. Il avait la gorge trouée et déchirée en de nombreux endroits. « Massacre » parut à Chase le terme le plus approprié pour décrire la preuve grotesque de son repas frénétique.

Il se souvint de sa soif insupportable. Il se rappela s'être glissé dans le wagon occupé et la débandade des drogués qui y avaient trouvé refuge quand ils avaient vu ses yeux rougeoyants et ses crocs exposés. Comme les humains fuyaient leur abri de fortune, il avait cueilli au passage le plus lent du troupeau.

Le grand type lui avait opposé une résistance farouche, mais il n'était vraiment pas de taille face à Chase. Animé d'un besoin sauvage et intense que rien n'aurait pu arrêter, il avait jeté l'humain sur le sol crasseux du wagon pour s'en nourrir.

Il avait bu jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il l'avait tué.

La honte s'empara de Chase alors qu'il contemplait ce qu'il avait fait. Il avait franchi une ligne blanche, enfreint une loi intangible de la Lignée. Il avait saccagé son propre sens de l'honneur, cet élément essentiel de son être auquel il s'était accroché avec tant d'opiniâtreté toute son existence.

Et puis, il y avait la question de l'Ordre. Il avait foulé aux pieds la confiance des guerriers. La nuit précédente, quand Dante et Kade l'avaient repéré, il s'était dissimulé dans les ombres du dépôt ferroviaire comme un misérable insecte. Ils avaient su qu'il était là, utilisant son don pour se cacher à leurs regards, ignorant délibérément leurs appels. S'ils avaient eu encore la moindre foi en lui, il

l'avait anéantie en refusant de leur faire face.

Cela lui avait fait mal de les garder comme ça à distance, surtout Dante, mais cela l'aurait encore plus blessé de les laisser le voir dans l'état où il était. Il avait chassé toute la nuit et s'était déjà nourri une fois, mais ça n'avait pas suffi à le satisfaire. La soif l'avait conduit dans cette zone industrielle sordide près de la rivière où les prostituées et les camés, des ratés comme lui, avaient tendance à se regrouper. Aucune honte n'avait entravé sa soif, seul le besoin comptait.

Et elle était toujours là, même s'il avait à l'évidence bu plus que nécessaire il y avait de ça quelques heures à peine.

Il regardait le corps de l'humain, heurté par sa vue et sa puanteur. Il fallait qu'il sorte de là. La douleur d'un nouveau manque aux tripes, Chase dépouilla le cadavre de son manteau, puis de son sweat gris chiné et de son baggy. Ses propres vêtements, le treillis noir qu'il portait lorsqu'il avait quitté le complexe la nuit précédente, étaient trempés de sang du fait de la violence de ses repas et le dégoûtaient. Il les enleva puis enfila les habits de l'humain. Le jean et le sweat étaient un peu petits pour quelqu'un de l'espèce de Chase et n'avaient probablement pas été lavés depuis que leur précédent propriétaire les avait récupérés à l'Armée du Salut, mais ça lui était égal, du moment qu'il n'attirait pas une attention malvenue en se baladant avec l'apparence de quelqu'un qui vient de commettre un meurtre. Prenant son treillis souillé d'une main, il alla jusqu'à la porte entrouverte du wagon. Il l'ouvrit un peu plus et contempla un spectacle dont peu de membres de sa race auraient été prêts à être les témoins.

Le soleil brillait dans un ciel d'un bleu éclatant. Il illuminait le sol, se réverbérant sur la neige sale et la boue gelée du dépôt ferroviaire. Malgré la laideur de son environnement immédiat, Chase trouva une certaine beauté à cet instant, à ce premier aperçu de la lumière du jour à l'aube.

Cette beauté défiait même l'urgence de sa soif, le forçant à s'arrêter où il était pour se contenter de regarder ce monde miraculeux qu'il habitait. Ce monde qu'il sentait lui filer entre les doigts à chaque battement de son pouls.

Il leva son bras en visière pour protéger ses yeux hyper sensibles de l'éclat du soleil. Puis il leva le visage et laissa la glorieuse chaleur du matin, inhabituelle pour lui, l'envahir.

Ça se mit à le démanger.

Puis, très vite, la piqûre céda la place à la brûlure.

Combien de temps faudrait-il pour que le soleil finisse par le frire complètement ? *Probablement une demi-heure*, se dit-il en savourant les brûlures acides qu'il ressentait alors que la peau de ses joues et de son front continuait à chauffer. Trente minutes, et la soif aurait disparu. La honte aussi. Plus besoin de se battre pour s'empêcher de sombrer dans l'abîme qui semblait si accueillant, dans une obscurité d'une profondeur bénie.

Il joua avec cette idée pendant un long moment de souffrance, testant sa volonté.

Mais, là encore, il échoua.

Le manque lui tordant encore plus les boyaux, Chase sauta à bas du wagon. Traversant les voies, il fourra sa tenue de guerrier dans le ventre fumant d'un brasero d'ordures.

Puis il fila furtivement à la recherche d'un abri où attendre la tombée de la nuit, qui lui permettrait de se remettre en chasse.

Ils étaient arrivés à La Nouvelle-Orléans en fin de nuit et avaient pris un taxi de l'aéroport jusqu'à un hôtel dans ce que le Chasseur imaginait comme étant le cœur de la zone touristique. Des bruits de

rue et de la musique avaient franchi leur fenêtre au troisième étage jusque bien après l'aube, et le vacarme avait maintenu les sens du Chasseur en alerte maximale, à l'affût du moindre signe inquiétant.

De toute façon, il n'avait pas eu l'intention de dormir. Il n'avait besoin de quasiment aucun repos : une heure ou deux par jour lui suffisaient amplement. Il avait été formé comme ça et cette discipline lui permettait de garder son corps et son esprit prêts à réagir en un clin d'œil.

Corinne, en revanche, s'était endormie comme une masse à leur arrivée.

Il savait qu'elle était épuisée, physiquement comme moralement. Mais malgré le lourd tribut émotionnel qu'elle avait eu à payer, elle ne s'était pas laissé aller à l'auto-apitoiement ni aux crises de larmes. Il se devait de reconnaître qu'elle avait fait preuve d'une remarquable force d'âme. Depuis qu'ils avaient quitté le Havrobscur, elle lui avait semblé résolue, pleine de défi, même.

Elle n'avait pas protesté quand il lui avait dit qu'elle était sous sa protection et n'avait pas eu non plus de réaction hystérique lorsqu'il l'avait informée que sa mission pour l'Ordre allait l'emmener, ou plutôt les emmener, directement sur le territoire potentiellement hostile de Henry Vachon, allié de son ravisseur et tortionnaire. En fait, Corinne lui avait paru plutôt partante, ce qui avait éveillé sa curiosité.

À présent, il écoutait les bruits de l'eau s'agitant dans la baignoire. Corinne avait rejoint la salle de bains peu après midi, car elle avait dormi toute la matinée pendant que lui étudiait des plans de la ville et de sa banlieue dans la pénombre du coin salon de la chambre aux doubles-rideaux tirés.

Il avait remarqué qu'elle n'avait pas fermé la porte complètement et pendant la dernière demi-heure – trente-sept minutes pour être précis –, c'est-à-dire le temps qu'elle avait passé allongée nue dans la baignoire, il avait dû faire acte de volonté pour éviter de regarder en direction de la rainure de lumière dorée qui se déversait dans l'obscurité où il se tenait assis.

Il se concentra une nouvelle fois sur les cartes étalées devant lui, des cartes qu'il avait prises dans le hall de l'hôtel à leur arrivée. Elles comportaient des listes de rues abrégées destinées aux touristes, qui, apparemment, cherchaient surtout à localiser les restaurants, bars et clubs de jazz les plus proches. Le Chasseur ne tarderait pas à recevoir de nouvelles informations sur Henry Vachon de la part de Gideon. Il lui semblait que se familiariser avec les rues et les quartiers de la ville était une bonne façon d'employer son temps en attendant. Cette reconnaissance virtuelle des lieux lui serait utile lorsque la nuit lui permettrait de les explorer directement.

De toute façon il aurait fait n'importe quoi pour empêcher son regard de filer vers cette porte entrouverte à l'autre bout de la pièce.

Mais ses bonnes résolutions furent mises à rude épreuve lorsqu'il entendit le gargouillis de l'eau s'écoulant après qu'elle eut enlevé la bonde. Puis il y eut les grincements de sa peau contre la porcelaine de la baignoire alors qu'elle en sortait. Il vit son bras mince se tendre pour prendre une épaisse serviette blanche passée sur une barre métallique fixée au mur. Enfin, il entendit le frottement du tissu éponge quand elle se mit à s'essuyer.

Il s'obligea à revenir à la tâche qui l'attendait sur la table basse devant lui. De nouveau complètement concentré, il étudia la partie du plan qui représentait la zone où ils se trouvaient afin de se mettre en mémoire le réseau de voies colorées et leurs noms. Leur hôtel était dans le Vieux Carré. Cette partie de la ville, qui comprenait de nombreux pâtés de maisons entre Iberville Street et St. Anne Street, était bordée d'un côté par une voie appelée « North Rampart » et de l'autre par le Mississippi...

Par l'encoignure doucement éclairée de la porte, il aperçut soudain la cuisse nue de Corinne, puis il la vit poser son pied sur le couvercle fermé des toilettes pour essuyer un mollet d'une extrême finesse.

La chaleur qui était née dans son ventre descendait à présent plus bas.

Le Chasseur aurait voulu détourner le regard.

Il allait le faire, mais elle se décala de nouveau et son regard accrocha la courbe harmonieuse d'un petit sein. Le téton en était d'un rose foncé qui formait un contraste terriblement excitant avec le teint crémeux de sa peau. Il ne pouvait se détacher de ce bourgeon rose. Il n'avait jamais vu de sein féminin nu auparavant. Enfin si, il lui était arrivé d'en apercevoir un dans une vidéo ou à la télévision au complexe, mais aucune de ces poitrines abruptes et artificiellement gonflées ne pouvait rivaliser avec la perfection délicate des formes de Corinne.

Il aurait voulu en voir plus et l'exacerbation de ce désir le surprit profondément. Et tandis qu'il la regardait sortir de son champ de vision restreint et y revenir, il sentait l'excitation monter en lui. Sa peau lui semblait brûlante et serrée, comme tendue sur son torse et le long de sa nuque. Plus bas, l'impression de confinement empirait de seconde en seconde, son sexe se redressant, se raidissant sous l'effet d'un brusque afflux sanguin.

Il grogna doucement, sans bien savoir si c'était à cause du choc ou d'un sentiment de honte. Cette curiosité, cette conscience sexuelle inattendue n'étaient pas les bienvenues. Il avait été formé à rejeter tout besoin et tout désir présentés comme vils par celui qui avait été chargé de le discipliner dès son enfance.

Et pourtant il ne parvenait plus à détourner son attention de Corinne Bishop.

Il continua à la regarder, en se tortillant pour tenter de soulager son impression d'étouffement, avide d'un aperçu prolongé, espérant qu'elle lâche brièvement la grande serviette blanche et se laisse voir en entier pour qu'il puisse satisfaire la curiosité qui le faisait s'appuyer sur son coude afin de bénéficier d'un champ de vision plus large.

Il avait les tempes qui battaient, avec presque autant d'insistance que palpait désormais son sexe. S'il n'avait pas reçu une éducation si rigide, si violente, il aurait peut-être été tenté de caresser de la main son érection, ne serait-ce que pour soulager son exigence. Mais il combattit son envie. Difficilement.

Tout ce qu'il y avait de mâle en lui était rivé à Corinne à ce moment précis, et il aurait fallu qu'elle soit inconsciente pour ne pas sentir le poids de son regard affamé sur elle.

Mais peut-être après tout avait-elle senti quelque chose.

Soudain, elle pivota et tenta de s'écarter de l'entrebâillement de la porte. En se déplaçant, elle lâcha involontairement la serviette comme il l'avait tant désiré. Celle-ci tomba de côté, dénudant sa colonne vertébrale et le haut de ses fesses en forme de cœur.

Il eut soudain le souffle coupé, non par la beauté délicate de son corps mais par la sauvagerie dont il avait été à l'évidence l'objet à un moment donné.

Un réseau de méchantes cicatrices se diffusait à travers la peau tendre de son dos, des épaules aux fesses. D'horribles zébrures laissées par des coups de fouet – et probablement aussi par des coups de chaîne, vu l'état de sa peau – le laissèrent frappé de stupeur.

Qu'avait-elle dû endurer toutes ces années ?

À quel point le mal incarné qu'était Dragos l'avait-il marquée ?

Toute la chaleur qu'il avait ressentie à peine un instant auparavant s'évanouit à la vue de ces

cicatrices. Il sentit quelque chose d'impalpable et de tout nouveau le submerger, des sentiments qui semblaient venir de très profondément en lui, d'un endroit hors de sa portée. Une immense tristesse pour ce qu'on avait fait subir à Corinne l'envahit, accompagnée d'un accès de rage envers le monstre qui en était responsable.

Incapable de garder en lui le mépris qu'il ressentait à son égard, il jura à haute voix.

Corinne tourna brusquement la tête et ses cheveux noirs humides vinrent claquer contre ses épaules nues. Elle se dépêcha de ramasser la serviette pour se couvrir et son regard croisa celui du Chasseur par l'entrebâillement étroit de la porte. Il y avait comme un défi dans ce regard stoïque, une blessure qui lui donna l'impression que le fait qu'il ait vu les marques qu'elle portait sur le dos constituait une violation de son être au même titre qu'elles l'avaient elles-mêmes été.

Le Chasseur détourna le regard et le reporta sur ses cartes.

Par respect, du fait d'une compassion dont il n'aurait pas cru jusque-là être capable, il s'abstint de la regarder de nouveau. Il entendit Corinne marcher pieds nus sur le sol carrelé de la salle de bains, puis la porte grincer alors qu'elle la fermait doucement avant de la verrouiller, lui interdisant tout accès.

# Chapitre 12

— Oui, bien sûr, je comprends.

Debout près de la cheminée de son bureau, Victor Bishop était au téléphone sur sa ligne privée. Il avait hésité à passer cet appel, mais seulement à cause de la colère que les mauvaises nouvelles qu'il apportait risquaient de provoquer.

Mais, en fin de compte, il avait décidé qu'il était dans son intérêt de réaffirmer son allégeance, de hisser le bon pavillon, s'il ne voulait pas se trouver une nouvelle fois sous le feu de l'ennemi sans avoir rien fait pour ça.

— Et si je suis en mesure de vous fournir la moindre information supplémentaire, soyez sûr que je prendrai contact avec vous tout de suite. (Il se racla la gorge, furieux de constater que la peur rendait sa voix hésitante.) Et, s'il vous plaît, enfin... si vous pouviez... vous assurer qu'il sache bien que je n'ai rien à voir avec la façon dont les choses ont tourné. Je n'ai jamais trahi sa confiance. Je suis à son service, comme je l'ai toujours été et le serai toujours.

Sans lui répondre, avec à peine un mot de salut murmuré, son correspondant raccrocha brusquement.

— Et merde ! râla Bishop en écartant le téléphone de son oreille.

Il pivota sur ses talons, tenté de précipiter le sans-fil contre le mur le plus proche. Mais il s'arrêta net, surpris de s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

Regina se tenait derrière lui, silencieuse, ses yeux rougis accusateurs.

— Je te croyais encore au lit, fit-il remarquer, conscient de son ton cassant, en passant devant elle pour aller jusqu'à son bureau replacer le téléphone sur son socle. Tu as l'air fatiguée, ma chérie. Tu devrais peut-être retourner te reposer un moment.

Elle s'était retirée dans sa chambre juste après le départ de Corinne et du guerrier venu de Boston. Il n'avait pas essayé de lui parler au cours des quelques heures qui s'étaient écoulées depuis. Il savait que ses aveux de la nuit précédente constituaient une faille qu'il ne pourrait jamais combler. Même son lien de sang avec Regina ne suffirait pas à réparer ce qui était désormais brisé. Ils étaient liés l'un à l'autre par le sang et par leurs vœux, mais il ne récupérerait jamais sa confiance et son amour.

Il devait bien l'admettre, il était en partie soulagé. Ce mensonge lui avait été une charge bien trop longtemps. Il avait été épuisant pour lui de garder le masque du père écrasé de chagrin et d'incompréhension alors même que son lien viscéral à Regina était toujours présent, prêt à le faire trébucher à tout moment. Cela lui faisait du bien que tout soit désormais sur le tapis. C'était une libération, en dépit du mépris qu'il lisait dans le regard de Regina et dont il sentait le poison brûlant se déverser dans ses propres veines via le rythme effréné de son pouls.

— À qui parlais-tu, Victor ?

— Personne d'important, répondit-il avec un regard sans appel.

Elle fit un pas vers lui, poings fermés le long du corps.

— Tu es en train de me mentir de nouveau. Ou plutôt encore et toujours. Ça me rend malade de

penser que tu me mens depuis si longtemps.

La colère le prit soudain.

— Va te recoucher, ma chérie. Tu es visiblement épuisée, et ça m'embêterait beaucoup que tu dises des choses que tu risquerais de regretter ensuite.

— Je regrette tout désormais, affirma-t-elle en le regardant le front plissé de douleur. Comment as-tu pu faire ce que tu as fait, Victor ? Comment as-tu pu te supporter en sachant ce que tu avais fait à Corinne ?

— Ce que tu n'as pas l'air de saisir, grogna-t-il, c'est que ce que j'ai fait, je l'ai fait pour nous. Pour notre fils. Clameur s'en serait pris à Sébastien ensuite. Et je n'allais pas mettre notre garçon, la chair de notre chair, notre enfant, en danger...

Regina le regarda avec stupeur comme s'il venait de la frapper.

— Mais Corinne aussi était notre enfant, Victor. Elle et Lottie étaient tout autant nos enfants que Sébastien. Nous les avons accueillies dans nos vies, dans nos cœurs, exactement comme si nous les avions engendrées.

— Ce n'était pas la même chose pour moi ! explosa-t-il en abattant le poing sur son bureau.

Une rage futile l'envahit à la pensée de son garçon, ce jeune si sensible et si contemplatif qui aurait dû avoir le monde dans le creux de la main. Ce fils prometteur, qui aurait pu profiter de tout ça et de plus encore sans la toile de mensonges que Bishop avait si soigneusement tissée autour d'eux.

Mais pas assez soigneusement, il s'en rendait compte à présent.

C'était cette même toile qui avait fini par avaler Sébastien, étouffant sa bonté, son futur.

— Ça n'a plus d'importance, murmura Bishop à l'intention de sa Compagne de sang clairement indignée. Ce qui est fait est fait. Ça n'a servi à rien de toute façon. Nous avons perdu Sébastien malgré tout ce que j'ai fait pour le protéger.

Regina ne le lâchait pas du regard. Elle l'observait d'un air beaucoup trop entendu à son goût.

— Il n'a jamais été vraiment le même après la disparition de Corinne, dit-elle, plus pour elle-même qu'à l'intention de Bishop. Je me souviens d'à quel point Basti est devenu réservé quelques années plus tard à peine, de combien il a semblé prendre de la distance vis-à-vis de nous les quelques semaines qui ont précédé la victoire de la Soif sanguinaire.

Victor Bishop ne supportait pas qu'on lui rappelle à quel point ç'avait été douloureux pour lui de se rendre compte que son unique fils était devenu Renégat, qu'il avait été la victime de sa soif, de son addiction au sang, l'élément même qui donnait vie, force et pouvoir à tous les vampires. Basti était faible, mais ç'avait été la découverte de la corruption de son père qui l'avait fait basculer.

Lien du sang ou non, Regina devait à présent avoir compris.

— Que s'est-il passé, Victor ? Tu as trahi Sébastien aussi, n'est-ce pas ?

Bishop serra les dents, furieux qu'elle lui fasse revivre ce qui avait été le pire moment de sa vie. Enfin, presque, car rien ne pourrait jamais lui paraître pire que le jour où Sébastien, ivre du sang bu après un raid meurtrier, avait porté l'un des pistolets de Victor à sa tempe et appuyé sur la détente avant que quiconque puisse l'en empêcher.

— Il avait compris, n'est-ce pas ? insista-t-elle. Tu étais parvenu à nous tromper tous, sauf lui. D'une façon ou d'une autre, il avait découvert la vérité.

— Tais-toi, grogna Bishop, soudain assailli par les souvenirs.

Sébastien et son sens de l'organisation et de l'ordre ! Combien il avait été fier du meuble de rangement d'armes en acajou qu'il avait fabriqué de ses propres mains afin de l'offrir à son père. Il

avait voulu en faire une surprise et avait commencé à transférer la précieuse collection d'armes anciennes de Victor dans ce nouveau meuble, lorsqu'il avait découvert la cache située au fond du meuble d'origine.

C'était là que Victor dissimulait ses secrets les plus noirs.

Sébastien avait alors appris le meurtre de la prostituée dont le cadavre avait été mutilé et vêtu pour passer pour celui de Corinne. Il y avait là des factures d'un tailleur qui avait réalisé des vêtements selon les spécifications exactes que lui avait fournies Victor. Ainsi qu'une note de l'un des amis joailliers qu'avait ce dernier en ville, avec un dessin d'un collier fait sur mesure pour imiter celui que Corinne portait la nuit de sa disparition.

Des souvenirs idiots que Victor Bishop aurait dû brûler avec l'espoir de revoir jamais Corinne.

Sébastien avait été horrifié par cette découverte, mais il avait gardé le silence. Victor lui avait interdit de parler de ça ; il était même allé jusqu'à le menacer, bon Dieu ! Il lui avait dit que révéler son mensonge serait les condamner tous à mort.

Mais ce terrible secret s'était avéré une charge impossible à porter pour Sébastien.

— C'était toi, affirma Regina d'une voix blanche. C'est toi qui es responsable de ce qui est arrivé à notre fils. Seigneur... c'est toi qui l'as poussé à succomber à la Soif sanguinaire, à se faire sauter la cervelle dans cette pièce même.

Victor Bishop ne parvenait plus à contenir sa rage.

— Je t'ai dit de la fermer !

Bien que surprise par la violence de Bishop, Regina ne broncha pas. Les poings toujours serrés, les phalanges blanchies d'indignation, elle approcha du bureau, derrière lequel il se tenait.

— Tu as détruit la vie de Sébastien aussi sûrement que tu as détruit celle de Corinne, mais ça ne te suffit pas. Tu es encore prêt à la trahir. (Elle jeta un regard au téléphone sur son socle.) C'est ce que tu viens de faire, non ? Cet appel que tu viens de passer... c'était pour sauver ta propre peau, même si ça doit être à ses dépens. Je ne peux pas vivre comme ça, avec toi. Tu es un lâche, Victor. Tu me dégoûtes.

Se penchant par-dessus le bureau, il la frappa du poing au visage.

Sous la force du coup, elle s'effondra au sol. Il fit le tour du bureau et la regarda. Il fulminait à présent et ses crocs avaient envahi sa bouche. Elle ne se recroquevilla pas. Levant la tête, elle le regarda dans les yeux, sans se laisser impressionner à la vue de ses iris transformés, qui baignaient son visage d'une lueur d'ambre. Elle se passa la langue au coin des lèvres, sur la plaie d'où s'échappait un petit ruisseau rouge vers son menton.

— As-tu la moindre idée de ce qu'on lui a fait subir toutes ces années ? le défia-t-elle. Elle a été violée, Victor. Violée, battue et torturée. On a fait sur elle des expériences comme sur un animal de laboratoire. Elle a eu un bébé dans cette prison. Oui, Corinne a eu un fils. Ils le lui ont pris. Elle pensait que tu pourrais l'aider à le retrouver, à faire en sorte qu'il lui soit rendu. Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'on soit de nouveau une famille, dont elle aurait fait partie avec son enfant.

Bishop écoutait, mais rien de tout cela ne l'émouvait. Pas même les larmes de Regina, qui coulaient à présent le long de ses joues. Il était bien trop impliqué et depuis bien trop longtemps. Plutôt que perdre son temps à ressentir de la pitié ou des remords pour des choses auxquelles il ne pouvait plus rien faire, il était déjà en train de chercher la meilleure manière de renverser la situation à son avantage pour gagner la faveur de Hugo Clameur, ou Dragos, comme il semblait se faire appeler désormais.

Sans un mot ni un geste pour l'aider, il regarda Regina se relever. Elle le méprisait ; il le sentait dans son sang.

— Je veux que tu partes, Victor. Je veux que tu aies quitté ce Havrobscur dès ce soir.

Cette exigence lui parut tellement ridicule qu'il partit d'un grand éclat de rire.

— Tu attends de moi que je quitte ma propre maison.

— C'est exact, répliqua-t-elle, ferme comme il ne l'avait jamais vue. Parce que, sinon, je vais révéler ta corruption aux yeux de toute la Lignée. La tienne, celle de Hugo Clameur, et celle de Henry Vachon.

Sans se départir de son air de défi, elle tourna les talons et se dirigea vers la porte du bureau, qui était restée ouverte. Il ne la laissa pas y parvenir.

En une fraction de seconde, il se transporta de l'endroit où il s'était tenu au milieu de la pièce directement en face d'elle, lui barrant le chemin du hall.

Il la saisit vivement par les bras, puis s'adressa à elle, dents serrées.

— Tu n'en feras rien. Si tu sais ce qui est bon pour toi, tu vas fermer ta gueule.

Les yeux de Regina s'écarquillèrent et il la vit déglutir. Il crut alors qu'elle avait peur.

— Ou bien quoi ? rétorqua-t-elle pourtant, bien trop assurée à son goût. Que vas-tu faire, Victor ? Me tuer ?

Même si c'était assez rare pour qu'on n'en entende pratiquement jamais parler, en particulier en cette époque moderne et civilisée, il n'aurait pas été le premier mâle de la Lignée à perdre le contrôle du côté le plus sauvage de sa nature et à tuer sa Compagne de sang.

Le regard toujours rivé sur Regina, il se rendit compte d'à quel point les choses seraient plus faciles sans elle à présent. Ses péchés disparaîtraient avec elle. Et si Corinne, d'où qu'elle ait fini par échouer, tentait jamais de se dresser contre lui, il n'y aurait rien de plus facile que de la retirer de ce monde comme un caillou de sa chaussure. Elle n'était plus rien pour lui désormais, encore moins que ce qu'elle avait été la nuit où Hugo Clameur l'avait enlevée.

Presque sans qu'il s'en rende compte, il resserra sa prise sur les bras de sa Compagne de sang. Elle plissa son joli visage de douleur.

— Tu me fais mal, se plaignit-elle, lançant un regard nerveux par-dessus son épaule comme si elle cherchait de l'aide.

Il était malade de rage, à présent, et il venait de se rendre compte sans émotion particulière que, comme la confiance que Regina lui portait, sa foi en elle venait de voler en éclats.

— Tu as eu tort de me menacer, Regina. C'était vraiment stupide de ta part. J'aurais peut-être pu excuser ton mépris, mais comme tu l'as si gentiment signalé à mon attention, tu es devenue un danger pour ma façon de vivre. Tu constitues un risque que je ne peux pas me permettre de...

Le « clic » soudain d'un pistolet que l'on armait le prit par surprise. Mais pas plus que la sensation du métal froid contre sa tempe droite.

— Il faut que vous la lâchiez, monsieur. Maintenant.

Mason.

Sans avoir besoin de le voir, il reconnaissait la voix grave et posée d'un de ses gardes les plus fidèles. Et il avait vu ce vampire en action plus d'une fois, assez pour savoir qu'il se trouvait en très fâcheuse posture. Loyal à l'excès, Mason ne reculerait devant le combat que s'il ne respirait plus. Et ce serait d'autant plus vrai qu'il venait à la rescousse de la charmante Regina, que Bishop suspectait depuis longtemps de représenter bien plus pour lui que la châtelaine du Havrobscur. Mason la

protégerait jusqu'à la mort, Bishop n'en doutait pas une seconde.

Ce qui voulait dire qu'il allait devoir leur ôter la vie à tous deux.

*Après tout, quelle importance,* se dit Bishop, ne ressentant aucune pitié.

Il était prêt à faire tout ce qui s'avérerait nécessaire pour éviter que sa vie ne devienne trop compliquée et son avenir compromis.

— Je vous ai dit de la laisser aller.

Mason appuya un peu plus le canon de son pistolet sur la tempe de Bishop.

Celui-ci libéra Régina de son emprise, obéissant à l'ordre sec du garde, mais juste le temps de laisser celui-ci penser qu'il avait la situation en main. Dès qu'il sentit le doigt de Mason se relâcher sur la détente, Bishop se précipita sur lui tous crocs dehors.

Regina hurla quand elle vit l'arme de Mason lui échapper sous la force du coup que lui avait porté Bishop. Et elle s'enfuit du bureau alors que le pistolet chutait avec bruit sur le sol du hall.

Bishop plongea. Lui et son garde étaient d'une force égale, mais il avait l'avantage de la détermination et était poussé par la rage qui lui fouettait le sang et lui battait les tempes. Avec un rugissement de fou, il attrapa Mason au niveau de la poitrine et, de toute sa puissance, l'envoya voler contre le mur opposé du bureau.

Puis, ne laissant pas même une seconde au garde pour réagir, il bondit et lui envoya son talon dans l'entrejambe. Mason hurla de douleur, les yeux brûlant comme des braises, les crocs allongés à leur maximum.

Bishop ricana. Il ne put s'empêcher de prendre plaisir à la douleur qu'il venait d'infliger à l'autre vampire. Il allait d'ailleurs tuer Mason lentement avant d'étrangler Regina à mains nues.

Alors que cette pensée traversait son esprit, il aperçut un brusque mouvement venu du hall.

Regina était de retour. Elle n'était pas allée bien loin. Elle avait le pistolet de Mason en main.

Bishop lui lança un regard dur et eut juste le temps d'entendre le bruit sec du marteau comme elle appuyait sur la détente. La balle partit et fila vers lui sur un petit nuage de fumée. Il s'écarta au tout dernier instant. Derrière lui, derrière le rideau, la porte-fenêtre explosa. Le soleil de l'après-midi s'engouffra dans le trou de l'épais rideau accompagné du souffle glacial de la bise de décembre.

Bishop gloussa, prêt à se moquer des mains tremblantes et de la visée défaillante de sa Compagne de sang.

Mais elle tira de nouveau. Elle tira encore et encore, et cette fois il ne lui fut plus possible d'éviter la grêle de balles. Elle tira jusqu'à ce que le chargeur fût vide.

Il trébucha en arrière, regardant tête baissée les ruisseaux écarlates qui s'échappaient de son torse. Il ne pouvait pas les arrêter, ne pouvait que constater avec surprise l'ampleur des dommages qu'il venait de subir. Il sentait son cœur s'efforcer de garder son rythme, chaque respiration aussi douloureuse que si des serres étaient plantées dans ses poumons. Ses jambes commençaient à flancher.

Et voilà que Mason s'était relevé, qu'il se tenait devant lui, le ressentiment émanant de son corps comme un lourd nuage d'orage.

Bishop savait que c'était la fin pour lui.

Les balles seules ne l'auraient probablement pas tué, mais elles avaient sapé ses forces. Ses poumons étaient perforés, son cœur aussi. Mais il s'accrocha fermement à sa rage, la seule chose qui lui restait en ce dernier moment.

Avec un rugissement qui sembla le déchirer de l'intérieur, Victor Bishop se précipita sur sa

Compagne de sang.

Les mains inflexibles de Mason l'arrêtèrent, s'emparèrent de lui et le soulevèrent. L'instant d'après il volait à reculons dans la grande porte-fenêtre qui ouvrait sur la pelouse de son Havrobscur. Son corps percuta les rideaux et les vitres avant de finir, brisé et sanguinolent, sur le sol gelé dehors.

Il contempla le ciel au-dessus de lui, incapable de bouger, incapable d'échapper à la mort monstrueusement lente qui l'attendait à la lumière glorieuse et sans pitié du soleil.

# Chapitre 13

Dragos était encore irrité par les nouvelles qu'il avait reçues quelques heures auparavant de son lieutenant à La Nouvelle-Orléans.

Henry Vachon, allié de longue date, plus précisément depuis l'époque où il avait infiltré l'Agence du maintien de l'ordre, avait très peur de recevoir bientôt la visite d'un membre de l'Ordre. Dragos n'en doutait pas un seul instant. D'après les renseignements qu'avait fournis à Vachon un Victor Bishop passablement inquiet depuis Detroit, Dragos devinait qu'une réaction de l'Ordre n'était plus qu'une question de temps.

Pour calmer Vachon et s'assurer que son organisation ne perde pas encore un de ses atouts sous les coups des guerriers de Lucan, Dragos avait fait appel à des renforts en nombre en leur ordonnant de ne pas faire de quartier. Quant à Victor Bishop, il avait cessé de servir à quoi que ce soit depuis longtemps. Il avait beau s'être montré d'une soumission écœurante lors de son appel à Vachon, il ne constituait plus qu'un risque inutile. S'il se montrait assez stupide pour pointer son nez, Dragos se ferait un malin plaisir de le lui arracher.

Son humeur de chien n'était pas améliorée par les soubresauts incessants de sa limousine, que son chauffeur conduisait tant bien que mal sur une route non goudronnée du fin fond du Maine rural au crépuscule.

— Est-ce que tu dois absolument te prendre tous ces foutus nids-de-poule ? aboya-t-il à l'intention du Laquais. (Il ignora les excuses empressées qui s'ensuivirent, se contentant de continuer à regarder par la fenêtre le paysage ininterrompu de forêts et de marécages gelés.) Ça fait plus de quatre heures que je me fais secouer là-dedans. Encore combien de temps ?

— Ce n'est plus loin du tout, maître. D'après le GPS, on y est presque.

Dragos grogna, le regard toujours rivé au paysage. Ils avaient laissé la dernière ville derrière eux quelque cent cinquante kilomètres plus tôt, si l'on pouvait qualifier de ville l'agglomérat branlant d'antiques caravanes et de voitures d'un autre âge. Apparemment, les humains ne s'étaient pas vraiment aventurés aussi loin au nord, en tout cas pas en nombre. Ou bien, s'ils l'avaient fait, ils s'étaient repliés depuis vers les villes à cause de la rudesse du pays et de l'absence d'industries.

Seuls les plus intrépides auraient choisi d'arracher leur pitance à ces régions reculées. Ou alors ceux qui avaient de très bonnes raisons de vivre loin de tout, aussi loin même que possible de la civilisation humaine qu'ils méprisaient tant.

Des gens comme ceux que Dragos venait rencontrer là.

Le gouvernement humain les qualifiait de terroristes, de citoyens aigris cherchant à faire retomber leur mécontentement et leurs échecs personnels sur autrui. D'autres les auraient décrits comme des bombes à retardement sociopathes attendant la prochaine crise politique ou financière pour justifier leur violence. Pour la plupart des uns comme des autres, ces hommes-là étaient considérés comme des malades, des asociaux.

Mais entre eux ils s'appelaient certainement « héros » ou « patriotes ». Et n'importe lequel des trois qui l'attendaient à ce moment serait probablement prêt à endosser le rôle du martyr, à imiter la

poignée d'individus de leur acabit qui avaient joué et perdu leur vie sur l'autel de leur juste indignation morale. C'étaient leur foi ardente dans les causes qu'ils défendaient, ce dévouement risqué et leur impatience à agir pour elles qui avaient tout d'abord poussé Dragos à s'intéresser à ces hommes.

Le fait qu'ils avaient tous figuré à un moment ou à un autre sur la liste de surveillance du gouvernement américain au cours de la décennie écoulée ne faisait que rendre plus délectable la perspective de les recruter.

De la banquette arrière de sa limousine, Dragos jeta un coup d'œil par le pare-brise tandis que son chauffeur ralentissait avant de tourner sur une route encore plus étroite. Il s'agissait d'ailleurs plus d'un chemin que d'une route, une langue de neige et de glace tassées qui menait à une zone de forêt dense.

La lumière des phares dansait devant la longue berline secouée par les cahots de la piste. À part les vagues traces des pneus munis de chaînes d'un pick-up, des traces laissées par un autre de ses Laquais, celui qui avait organisé la veille la rencontre de ce soir-là, rien n'indiquait la présence récente de visiteurs dans ce coin perdu.

Cet autre Laquais, ancien officier de renseignements de l'armée américaine, attendait à l'extérieur d'une grange délabrée au bout du chemin.

Il rejoignit la limousine au moment où celle-ci s'arrêtait dans un dernier soubresaut.

— Maître, salua-t-il tête baissée alors que Dragos en sortait. Ils vous attendent à l'intérieur.

— Dites à mon chauffeur de couper le moteur et les phares et attendez-moi là. Ça ne devrait pas prendre longtemps.

— Entendu, maître.

Dragos s'avança prudemment sur le sentier gelé menant vers la lumière tamisée qui brillait dans la vieille grange. Il ne put s'empêcher de s'arrêter un instant pour contempler la structure de bois vétuste et à moitié effondrée aux planches pourries d'où émanait encore une vieille puanteur de bétail. Pas plus d'ailleurs qu'il ne put se retenir de sourire en pensant à la victoire dont il jouirait bientôt.

Quelle ironie de se dire que c'était dans ce bâtiment si peu propice squatté par une poignée de losers radicaux que se trouvait le moyen parfait de s'assurer la chute totale et définitive du puissant Lucan Thorne et de son Ordre insupportable.

Corinne était assise sur l'un des deux lits doubles de la chambre d'hôtel de La Nouvelle-Orléans, zappant d'une chaîne à l'autre avec la télécommande de la télévision. Cette activité lui avait gardé l'esprit occupé un certain temps, lui évitant de faire les cent pas dans l'espace confiné de la pièce comme un fauve en cage. Mais tous ces bavardages et tous ces bruits, toutes ces images défilant à l'écran grâce à la simple pression d'un bouton avaient bien vite perdu l'attrait de la nouveauté.

Elle jeta un coup d'œil au Chasseur, qui semblait de plus en plus distant, de plus en plus silencieux à mesure que la nuit avançait. Le soleil s'était couché peu après la conversation qu'il avait eue au téléphone une heure auparavant avec Gideon à propos de son plan pour localiser et infiltrer les propriétés connues de Henry Vachon dans la région. Lorsqu'il aurait trouvé Vachon, il l'emmènerait dans un coin tranquille et lui soutirerait des renseignements sur Dragos. Il lui suffisait de découvrir où se cachait Vachon cette nuit-là et de pénétrer dans les lieux sans se faire prendre ni tuer.

Tout ça paraissait très téméraire, très dangereux.

Elle éteignit la télévision et posa la télécommande sur le lit avant de se lever pour aller regarder le plan annoté qu'il avait étalé sur la table basse de l'autre côté de la pièce. Le Chasseur, lui, avait abandonné le plan papier en faveur de celui qu'affichait son Smartphone.

Elle étudia les zones entourées correspondant aux propriétés supposées de Vachon. Au cours du vol depuis Detroit et des heures qu'elle avait passé enfermée dans la chambre avec le Chasseur en attendant la nuit, Corinne s'était creusée la tête pour trouver un moyen de localiser elle-même Henry Vachon afin de plaider sa cause auprès de lui dans l'espoir de récupérer son fils.

Si elle laissait le Chasseur le trouver le premier, Vachon était quasiment mort. Mais si elle pouvait d'une façon ou d'une autre prendre les devants, négocier l'aide de Vachon avec les maigres moyens qui lui restaient, peut-être y avait-il pour elle une chance de retrouver son enfant. Bien sûr, cela l'inquiétait de se remettre à portée de l'un des disciples loyaux de Dragos. Mais si Henry Vachon avait effectivement été présent la nuit de son enlèvement, on pouvait considérer qu'elle avait déjà vu le pire chez lui. Elle avait jadis fait face à sa cruauté dépravée et avait survécu. Si cela pouvait la mener à son fils, elle était prête à recommencer et même à refaire face à Dragos.

C'était un plan désespéré, un plan fou, qui pouvait s'avérer suicidaire.

Mais elle était vraiment désespérée. Et elle était prête à tout risquer dans l'espoir d'être réunie à son garçon.

Elle regarda le Chasseur, qui se tenait devant la baie coulissante, son grand corps découpé par le clair de lune et l'éclat des lampadaires sur l'avenue en contrebas. De l'extérieur filtrait de la musique, la douce plainte d'un saxophone. Quelqu'un jouait du blues. Elle alla jusqu'à la vitre, attirée comme toujours par le son apaisant de la poésie véhiculée par les notes et les accords. Elle écouta un moment en regardant le vieil homme installé au coin de rue qui leur faisait face jouer de son vieil instrument avec toute la passion qu'y aurait mise un musicien deux fois plus jeune que lui.

— Quand comptez-vous partir à la recherche de Vachon ?

Le Chasseur leva la tête et croisa son regard.

— Dès que possible. Gideon cherche des éléments sur les propriétés de Vachon, comme de vieux plans de construction, des schémas d'installations de sécurité, enfin tout ce qui pourrait faciliter ma reconnaissance. S'il parvient à récupérer des informations intéressantes dans l'heure qui vient, il me rappellera pour me les donner.

— Et s'il ne trouve rien ?

— Alors j'irai sans.

Corinne hocha la tête. Sa réponse ne l'étonnait pas. Il n'avait pas l'air du genre à laisser le moindre obstacle l'empêcher d'agir, même si ça signifiait s'introduire par effraction dans le camp ennemi avec rien de plus que sa jugeote et les armes qu'il avait sur lui.

— Croyez-vous que Vachon vous dira où trouver Dragos ?

Le visage sombre du Chasseur ne trahissait pas le moindre doute.

— S'il le sait, il me le dira.

Elle ne voulait pas savoir comment il s'assurerait de ça. Pas plus qu'elle ne pouvait soutenir son regard perçant plus de quelques instants quand il se tenait si proche d'elle.

Cette proximité et ce regard d'or lui rappelaient immédiatement la surprise qu'elle avait ressentie en s'apercevant qu'il la regardait au sortir de son bain cet après-midi-là. « Surprise » était d'ailleurs un mot faible. Elle avait été saisie, profondément choquée par la chaleur de braise de ce regard d'ordinaire si énigmatique. Et elle-même ressentait en revivant ce moment un afflux de chaleur

d'autant plus gênant qu'il n'y avait à présent pas de porte à fermer pour les séparer.

Elle aurait dû se sentir outragée par le fait qu'il l'avait vue dans la salle de bains. Son regard l'avait alors déstabilisée et c'était encore le cas à présent. Non pas à cause de la peur qu'elle se serait attendue à ressentir mais parce qu'il la rendait terriblement consciente d'elle-même. Ce guerrier imperturbable l'avait regardée non comme un objet qu'il lui fallait protéger ou plaindre, mais comme une femme.

Du moins avant d'apercevoir ses cicatrices.

Les traces externes de ce qu'elle avait enduré n'étaient certes pas belles à voir, mais c'était à l'intérieur qu'elle portait les blessures les plus terribles. Il y avait toujours en elle quelque chose qui n'avait pas quitté les geôles cauchemardesques de Dragos, qui n'avait pas encore regagné la lumière du jour. Elle avait laissé tant d'elle-même dans ces cellules de laboratoire humides qu'elle n'était pas certaine de parvenir jamais à se retrouver entièrement.

C'était cette part d'elle-même qui n'avait pas supporté l'idée de se retrouver dans un endroit aussi confiné que celui de la petite salle de bains. Elle n'avait laissé qu'un entrebâillement minimal, juste de quoi s'assurer de voir au-delà du petit espace clos, de pouvoir sortir à n'importe quel moment... de ne pas être enfermée sans défense, à attendre la prochaine séance de torture aux mains de ses geôliers.

Même à présent, il lui suffisait de penser espaces confinés et portes verrouillées pour avoir l'impression que les quatre murs se resserraient sur elle. Sentant son pouls s'accélérer et sa gorge se nouer sous l'effet d'une crise d'angoisse, Corinne se tourna de nouveau vers la baie coulissante qui donnait sur le petit balcon. Elle leva les mains, pressa les paumes sur la vitre fraîche et, se concentrant sur sa respiration, elle essaya d'obliger son cœur à se calmer.

Ça ne suffisait pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda le Chasseur en fronçant les sourcils alors qu'elle prenait avec difficulté quelques inspirations saccadées. Vous êtes malade ?

— De l'air, haleta-t-elle. J'ai besoin... d'air.

Elle tâtonna le mécanisme d'ouverture de la baie, parvint enfin à le faire fonctionner et se précipita sur le balcon. Le Chasseur était juste derrière elle. S'accrochant des deux mains à la balustrade de fer forgé, elle aspira à grandes goulées l'air frais de la nuit. Elle sentait à côté d'elle, comme une vague de chaleur, sa présence, sa grande silhouette qui l'observait dans un silence inquiet.

— Je vais bien, murmura-t-elle, alors que tout tournait encore autour d'elle et qu'elle avait toujours l'impression d'être prise dans un étau. Ce n'est rien... Ça va aller.

Il tendit la main, lui prit doucement le menton et fit pivoter son visage vers lui dans l'obscurité. Son froncement de sourcils s'était accentué à présent et ses yeux d'or la fouillaient du regard.

— Vous n'allez pas bien.

— Si, je me sens bien. J'avais besoin d'air frais, c'est tout.

Elle s'écarta légèrement et il laissa retomber sa main. La chaleur de ce contact s'attardait sur le menton de Corinne. Et ce fut consciente de la trace laissée par ses grands doigts qu'elle laissa échapper un soupir tremblotant.

Il la regarda. Elle frissonnait et pourtant la nuit n'était pas froide.

— Vous n'allez pas bien, répéta-t-il, d'une voix plus douce mais tout aussi ferme. Votre corps a besoin de repos supplémentaire et vous devez vous nourrir.

Tout en parlant il avait laissé son regard dériver vers la bouche de Corinne. Il s'y attardait,

provoquant chez elle une nouvelle sorte d'excitation.

— Quand avez-vous mangé pour la dernière fois, Corinne ?

Mon Dieu, elle n'en savait trop rien. Cela faisait probablement plus de vingt-quatre heures désormais car elle avait pris son dernier repas au complexe de Boston avant leur départ pour Detroit. Elle haussa vaguement les épaules. Sa captivité lui avait donné depuis longtemps l'habitude de ce sentiment de vide que conférait la faim. Dragos ne les avait nourries, elle et les autres, qu'assez souvent pour les garder en vie. À certains moments, quand son tempérament rebelle l'avait conduite à l'isolement, on lui avait accordé encore moins de nourriture.

— Je me sens mieux, affirma-t-elle, gênée par l'insistance et l'inquiétude du Chasseur. J'avais seulement besoin de rester dehors un moment. Il me faut juste un peu d'air.

Peu convaincu, il lança un regard à la rue en contrebas. Les bruits s'élevaient sur la brise nocturne : des gens qui parlaient et riaient en se promenant, des véhicules tressautant sur les pavés de la rue voisine, le musicien au coin qui passait sans pause d'un air inspiré à l'autre. Les odeurs de viandes rôties et de sauces épicées déclenchaient des gargouillements d'estomac chez Corinne.

Le Chasseur reporta alors son regard sur elle, la tête inclinée d'un air interrogateur.

— Oui, bon, j'imagine que je pourrais manger quelque chose.

— Alors, venez avec moi, répondit-il, déjà un pied dans la chambre.

Corinne le suivit. D'un côté, elle avait simplement envie de se retrouver dans la rue animée, de retour parmi les vivants. D'un autre, elle se disait que, si elle devait mettre à exécution cette nuit-là son plan consistant à tenter de contacter Henry Vachon par elle-même, elle avait intérêt à se remplir l'estomac et à se préparer pour la mission désespérée que cela représentait.

# Chapitre 14

Ils finirent dans un petit restaurant à quelques pâtés de maisons de l'hôtel et loin de l'affluence touristique.

L'endroit ne fit pas grande impression au Chasseur. Une cave obscure avec guère plus d'une vingtaine de tables collées les unes aux autres et séparées par une piste de danse minimale surmontée d'une modeste scène de planches mal équarries. Un trio de musiciens jouait là quelque chose de lent et de sensuel, la chanteuse s'arrêtant de loin en loin pour hocher la tête d'un air appréciateur à l'intention du pianiste et du trompettiste qui lâchaient leurs notes mélancoliques.

Les odeurs de graisse alimentaire, d'épices inconnues, de fumée de grill se mélangeaient dans l'air à celles des parfums et de la sueur de corps humains en bien trop grand nombre à son avis. Mais Corinne semblait plus que contente de se trouver là. Dès qu'elle avait entendu la musique qui émanait de l'endroit dans la rue, elle avait foncé tête baissée et insisté pour y manger.

Pour le Chasseur, ce choix était indifférent. Dans la mesure où c'était le corps de Corinne qui avait besoin de se nourrir, il était tout à fait prêt à la laisser décider de leur destination.

Quant à ses propres besoins, cela faisait quelques jours déjà qu'il ne s'en était pas soucié. Il lui était arrivé d'attendre plus longtemps, mais il n'était pas sage de pousser son métabolisme de Gen-1 dans ses retranchements en ne satisfaisant pas sa soif. D'ailleurs, assis là à la table de coin avec Corinne, dos côté mur, il la sentait chatouiller ses veines en observant la foule d'humains qui remplissait le vieil établissement sombre.

Il n'était apparemment pas le seul mâle de la Lignée à détailler la foule d'*Homo sapiens*. Il avait repéré les deux vampires dès leur arrivée. Ils ne présentaient aucune menace ; c'étaient juste des civils de Havrobscur qui évaluaient des amphitryons potentiels, exactement comme lui-même le faisait. Dès qu'ils virent qu'il les observait depuis l'autre côté de la salle, ils se réfugièrent dans l'ombre, tels deux poissons rouges sentant la présence d'un requin dans leur bassin.

Les deux jeunes mâles hors de vue, il jeta un regard à Corinne par-dessus la petite table.

— Comment est votre repas ? demanda-t-il.

— Incroyable. (Elle posa son verre, qui était rempli d'un breuvage clair à base d'alcool versé sur des cubes de glace et une tranche épaisse de citron.) Tout est, ou plutôt était, délicieux.

Sa question était superflue. Il avait bien vu à quelle vitesse et avec quel enthousiasme elle s'était attaquée à l'assiette de poisson pané aux amandes garni de légumes vapeur. Et ça après avoir bu un bol de soupe épicée accompagné de deux petits pains croquants qu'elle avait prélevés dans la corbeille posée au bord de la table.

Mais, même s'il était clair qu'elle prenait plaisir à manger, elle lui semblait de plus en plus calme et pensive. Il la regarda faire courir le bout de son doigt sur le bord du petit verre à cocktail. Et quand son regard croisa le sien par-dessus la table éclairée par une bougie, il se retrouva piégé dans ses yeux exotiques. La lueur de la petite flamme faisait foncer leur couleur de leur bleu-vert habituel à un vert profond. Les yeux de Corinne Bishop avaient quelque chose de hanté, comme si leur bosquet impénétrable d'un vert changeant masquait ses secrets les plus douloureux.

Il ne croyait pas qu'elle allait lui révéler ses pensées. Et même s'il en était curieux, il considérait qu'il n'avait pas à poser de questions. C'est pourquoi il resta là assis en silence tandis que, les yeux fermés, elle se balançait au rythme de la musique du trio. Et, au-dessus du brouhaha des voix et des bruits du service, il entendit Corinne qui fredonnait les mots mélancoliques de la chanson.

Au bout d'un long moment, elle ouvrit les yeux et elle vit qu'il la regardait.

— C'est une vieille chanson de Bessie Smith, expliqua-t-elle en s'attendant à ce qu'il réagisse comme s'il connaissait ce nom. C'est l'une de ses meilleures.

Il écoutait, tentant de comprendre ce que Corinne appréciait tant dans le morceau. La mélodie en était plutôt plaisante, mais les paroles lui parurent terre à terre, au point d'être proches du non-sens. Il haussa les épaules.

— Les humains écrivent des chansons sur des choses étranges. Cette chanteuse semble beaucoup trop attachée à son nouvel équipement ménager.

Corinne, le verre aux lèvres, était en train d'avaler la dernière gorgée de son cocktail. Elle le regarda fixement un long moment, puis ses lèvres dessinèrent un sourire.

— La chanson ne porte pas sur un équipement ménager.

— Mais si, répliqua-t-il, certain de bien avoir entendu. (Il reporta son regard sur la chanteuse et fit à Corinne un signe appuyé de la tête quand les paroles auxquelles il faisait référence se répétèrent.) Juste là. Elle dit qu'après le départ de son homme, elle est sortie pour acheter le meilleur moulin à café qu'elle puisse trouver. Elle le dit même plusieurs fois, d'ailleurs.

Il se renfrogna, incapable de trouver la moindre logique à ces paroles.

— Et maintenant, elle semble s'être prise d'affection pour un plongeur de haute mer.

Le sourire de Corinne s'élargit, puis elle éclata de rire.

— Je sais ce que disent les paroles, mais elles signifient autre chose. Quelque chose de complètement différent. (Le regard toujours amusé, elle inclina la tête vers lui d'un air interrogateur, inquisiteur même.) Quel genre de musique aimez-vous, Chasseur ?

Il ne savait pas trop comment répondre à cette question. Il avait entendu certains des morceaux que les autres guerriers écoutaient au complexe, mais il ne se sentait d'affinité particulière pour aucun d'entre eux. Il n'avait jamais réfléchi à la musique, n'avait jamais pris le temps de se demander s'il y en avait qui lui plaisait. À quoi cela aurait-il servi ?

Et à présent il observait la ravissante Corinne Bishop, qui, assise juste en face de lui, baignée de la douce lumière de la bougie, l'enveloppait de son beau regard souriant. Il déglutit, frappé par son exquise délicatesse.

— J'aime... ça, répondit-il, incapable de détourner le regard.

Elle fut la première à le faire, baissant les yeux sur la serviette blanche posée sur ses genoux, qu'elle prit pour se tapoter les coins de la bouche.

— Ça faisait si longtemps que je n'avais pas si bien mangé. Ni écouté de blues, bien sûr. J'écoutais ce genre de musique tout le temps, avant...

— Avant votre enlèvement, compléta-t-il en voyant son expression pensive, comme hantée.

Il savait qu'elle était très jeune quand Dragos l'avait kidnappée. Il avait entendu dire qu'elle était alors pleine de vie, gaie et toujours prête à l'aventure. Et, en la voyant se balancer inconsciemment sur l'air plus entraînant que jouait à présent le trio en battant doucement la mesure de son pied sous la table, il était prêt à le croire.

— Brock m'a raconté qu'il vous accompagnait dans les boîtes de jazz à Detroit.

— M'accompagner ? (Corinne leva la tête, un demi-sourire ironique aux lèvres.) Si c'est comme ça qu'il vous l'a dit, c'était pour rester poli. À l'époque où Brock était mon garde du corps, j'étais une vraie peste. Je le traînais dans tous les clubs de jazz à cinquante kilomètres à la ronde. Il n'approuvait pas, mais je crois qu'il savait que s'il refusait de m'emmener, je trouverais un moyen de m'y rendre seule. Je suis sûre que bien souvent il a dû en avoir ras le bol de devoir me surveiller.

Le Chasseur secoua la tête.

— Il tenait à vous. Et c'est toujours le cas, d'ailleurs.

Elle lui sourit en retour, l'air rassurée.

— J'ai été très contente de le voir heureux. C'est bien qu'il ait trouvé une compagne en Jenna.

Brock mérite tout ce que la vie peut offrir de mieux.

La serveuse arriva pour enlever les assiettes et son verre vide et elle se tut.

— Un autre cocktail, ma jolie ?

Corinne fit « non » de la main.

— Il vaut mieux que j'évite. Celui-là semble m'être monté directement au cerveau.

Le Chasseur refusa lui aussi. D'ailleurs, il n'avait pas touché au verre de bière qu'il avait commandé pour sauvegarder les apparences à leur arrivée. Une fois la serveuse partie, Corinne lui jeta un regard par-dessus la bougie à la lueur vacillante. Ses pupilles l'hypnotisaient comme des puits sans fond. Lorsqu'elle parla, ce fut avec douceur, d'une voix rauque où s'entendait une certaine hésitation.

— Et vous, Chasseur ? À quoi ressembliez-vous enfant ? Quelque chose me dit que vous n'étiez pas du genre sauvage, impulsif.

— Ni l'un ni l'autre, confirma-t-il, se remémorant ses sinistres débuts.

D'aussi loin qu'il s'en souvînt, il avait toujours été sérieux et discipliné. Il n'avait pas eu le choix : le moindre échec dans son éducation aurait signifié pour lui la mort.

Elle l'observait toujours d'un air inquisiteur.

— Je sais que vous avez dit que vous n'aviez pas de famille, mais avez-vous toujours vécu à Boston ?

— Non, répondit-il. J'y suis arrivé lorsque j'ai rejoint l'Ordre l'été dernier.

— Oh ! (Elle semblait surprise et pas vraiment contente.) Ça veut dire que vous n'êtes avec eux que depuis peu de temps. (Elle baissa les yeux sur la nappe et se mit à triturer les miettes de son pain.) Combien de temps êtes-vous resté au service de Dragos alors ?

Cette fois, ce fut le tour du Chasseur d'être surpris.

— Cette première nuit, chez Claire et Andreas, expliqua-t-elle, quelqu'un les a entendus parler de vous. Et du fait que vous aviez été l'allié de Dragos. (Elle gardait son regard vif rivé sur lui.) Est-ce que c'est vrai ?

— Oui.

Réponse simple et honnête. Il s'agissait d'un fait qu'elle connaissait apparemment déjà. Alors, pourquoi eut-il soudain le désir de rattraper son « oui » ? Pourquoi se sentit-il contraint de lui garantir que, même s'il avait servi Dragos, elle n'avait rien à craindre de lui ?

Mais il ne pouvait pas lui dire ça. Parce que, tout au fond de lui, il se demandait si c'était vrai.

Était-il parfaitement exact qu'il ne représentait pas une menace pour elle ?

Ce que lui avaient montré les yeux de Mira semblait indiquer le contraire. Depuis qu'ils avaient quitté le Havrobscur de Detroit, il tentait de rejeter la vision comme s'étant déjà concrétisée, même

changée et son issue prophétisée avortée, lors de sa confrontation avec Victor Bishop.

Mais il y avait quelque chose qui clochait.

Rien n'avait jamais modifié les visions de l'enfant oracle auparavant. Il aurait été plus que déraisonnable de sa part de croire que ç'avait été le cas cette fois-là juste parce qu'il s'intéressait à la belle Corinne et à ses blessures.

Il sentit son souffle s'accélérer un peu comme elle assimilait sa réponse franche. Puis, au lieu de se pencher sur la petite table, elle s'en écarta graduellement jusqu'à se retrouver le dos collé contre le dossier de sa chaise. Elle resta silencieuse un long moment, les yeux toujours rivés sur lui à travers la lumière tamisée et le fin nuage de fumée qui stagnait dans l'air de la pièce.

— Combien de temps l'avez-vous servi ?

— D'aussi loin que remontent mes souvenirs.

— Mais plus maintenant, dit-elle tout en scrutant son visage.

Il sembla au Chasseur qu'elle était à l'affût de quelque chose dans son expression qui lui permettrait de lui faire confiance.

Il força ses traits à la neutralité, comme s'il essayait lui-même de déterminer si ce n'était pas elle qui avait quelque chose à lui cacher.

— Maintenant, je fais pour l'Ordre ce que je faisais avant pour Dragos.

Elle ne détourna pas le regard, elle comprenait très bien ce qu'il venait de dire.

— Tuer.

Le Chasseur acquiesça du menton.

— Je veux sa destruction et celle de tous ceux qui le servent. Si je dois les chasser un par un pour m'en assurer, je le ferai.

Il se contentait d'énoncer un fait, mais il passa une étrange douceur dans l'expression de méfiance de Corinne. Il y avait comme une question dans son regard, trop tendre au goût du Chasseur.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, Chasseur ? Comment Dragos vous a-t-il meurtri ?

À sa grande surprise, le Chasseur s'aperçut que les mots ne voulaient pas sortir de sa bouche. Il n'avait jamais eu de mal à admettre que son éducation avait été basée sur l'isolement et la discipline. Il ne s'était jamais suffisamment soucié de lui-même ni de qui que ce soit d'autre pour ressentir la moindre humiliation à n'avoir pas été élevé mieux qu'un animal, pire même.

Il n'avait jamais eu honte de ses origines Gen-1 jusque-là : il avait été engendré par un Ancien, le dernier des extraterrestres qui étaient à l'origine de toute la Lignée. Dragos avait secrètement tenu le puissant vampire drogué et prisonnier dans son laboratoire pendant de nombreuses décennies. Et il avait lâché cette créature sauvage sur d'innombrables Compagnes de sang captives, comme Corinne et les autres femelles récemment libérées.

Comme la Compagne de sang inconnue qui avait donné naissance au Chasseur quand elle était emprisonnée dans ces cellules infectes.

Il n'avait aucune idée de ce qui avait pu advenir d'elle, n'avait aucun souvenir d'elle. Mais en regardant Corinne Bishop, ayant vu sur son dos fragile la preuve des multiples tortures qu'elle avait eu à endurer, le Chasseur ressentit soudain une honte aiguë qui lui donna l'envie de nier tout lien avec Dragos ou les horreurs de ses labos.

— Ne vous souciez pas de ça, répondit-il le visage crispé. Rien de ce qui m'est arrivé n'a été pire que ce que Dragos vous a fait subir.

Elle fronça les sourcils de désapprobation. Même dans la pénombre, il vit le rouge lui monter aux

joues. Elle savait bien sûr qu'il faisait référence à ses cicatrices, des cicatrices qu'il n'aurait pas vues s'il ne l'avait pas espionnée alors qu'elle était dans la salle de bains.

Il s'attendait à ce qu'elle se mette en colère à ce rappel. Après tout, elle en aurait eu le droit. Il n'aurait pas nié l'avoir regardée. Il aurait même probablement avoué avoir admiré ce qu'il avait vu. Toute la nuit, il avait essayé d'oublier la vision qu'il avait eue d'elle nue dans la salle de bains de la chambre d'hôtel. Malgré tous ses efforts pour l'en bannir, ce souvenir lui revenait vivement à l'esprit à présent.

Quant aux cicatrices, certes elles l'avaient choqué, mais pour lui elles ne diminuaient en rien sa beauté.

Il fut stupéfait de la force avec laquelle il désirait le lui dire, qu'elle ait voulu l'entendre ou non.

Corinne garda les yeux rivés sur lui un moment qui lui sembla une éternité, puis elle repoussa sa chaise et se leva.

— Je vais aux toilettes, murmura-t-elle.

Il se leva à son tour, parcourant la foule du regard.

— Je vous accompagne.

— Chez les dames ? (Elle lui lança un regard moqueur.) Attendez là ! Je reviens tout de suite.

Elle ne lui laissait pas beaucoup de choix : soit il la suivait contre sa volonté à travers le restaurant, soit il restait assis à poireauter. Il la regarda rejoindre le signal lumineux marqué « Dames », puis elle disparut par la porte battante au-dessus de laquelle il brillait.

Corinne ne resta pas plus d'une ou deux minutes aux toilettes, dos plaqué au mur qui faisait face au lavabo et au miroir ébréchés. Juste assez pour reprendre son souffle et ses esprits du mieux qu'elle pouvait. L'unique cocktail qu'elle avait bu avec son dîner lui était vraiment monté directement à la tête. Comment expliquer sinon qu'elle soit restée là, assise à la table avec le Chasseur à parler musique et à se souvenir de son passé alors qu'elle aurait dû le cuisiner pour obtenir les informations que l'Ordre lui avait fournies sur Henry Vachon ?

Si le Chasseur n'avait pas soulevé le sujet de ses cicatrices, ni laissé entendre sans beaucoup de subtilité qu'il les avait vues, elle serait probablement encore là-bas à se laisser aller aux plaisirs de la bonne chère, de la boisson et de la musique qu'elle aimait tellement quand elle était jeune fille. Elle avait même apprécié la compagnie austère du Chasseur, ce qui ne faisait que prouver à quel point le peu d'alcool qu'elle avait bu l'avait affectée.

Elle sortit des toilettes et rejoignit la caverne enfumée du restaurant. Debout là, sans le mur derrière elle pour l'aider à se tenir droite, elle sentit sa tête tourner et ses jambes flageoler tandis qu'elle dérivait vers le trio qui jouait à présent pour les couples se mouvant avec lenteur sur la piste de danse surpeuplée.

Corinne se tenait au bord du petit carré de plancher usé et regardait les couples danser à la lueur des bougies, corps collés les uns aux autres, bras passés autour des tailles, tandis que la musique remplissait tout l'espace du club. Reconnaisant les paroles sensuelles mais aussi rebelles du morceau, elle ne put retenir un sourire de nostalgie.

Encore une chanson de Bessie Smith. Encore un lien avec le passé, avec une époque où elle était innocente, incapable d'imaginer à quel point le monde pouvait être laid et cruel.

Elle ferma les yeux et sentit la vieille musique familière la submerger et tenter de l'emporter vers son havre de paix. Mais ce n'était qu'illusion, elle le savait bien. Elle aurait beau souhaiter effacer

tout ce qu'elle avait traversé, elle ne pouvait fuir son présent. Elle ne pouvait ignorer par où elle était passée, ce qu'elle avait perdu... ce qui lui restait à faire.

Elle savait tout ça mais ne put résister à la voix de la chanteuse qui l'entraînait dans un doux balancement au bord de la piste de danse. Ça ne dura qu'une minute, un bref instant de laisser-aller qu'elle savoura, les yeux fermés, les sens à la dérive, emportée par un flux apaisant.

Quand elle rouvrit les yeux, le Chasseur se tenait juste devant elle.

Il ne dit rien, se contentant de la surplomber, véritable mur de muscles et d'énergie sombre, la chaleur de sa présence annihilant presque l'existence des quelques centimètres qui les séparaient. Son beau visage taillé à la serpe était toujours aussi indéchiffrable. Mais ses yeux brillaient des braises du feu qui y couvait lentement.

C'était le même regard que celui qu'elle lui avait vu à l'hôtel, mais là il n'y avait pas de porte à fermer pour les séparer, pas de place où échapper au regard brûlant de cet homme menaçant. Mais ce ne fut pas la peur qui envahit ses veines sous l'effet de ce regard, ni rien d'approchant.

Quelque chose d'électrique, d'inattendu et de puissant passa entre eux à cet instant. Elle ne trouva en tout cas aucun autre moyen d'expliquer pourquoi elle tendit les mains vers lui pour les poser sur ses larges épaules, de justifier l'impulsion qui la fit appuyer sa joue sur son torse d'acier et lui murmurer :

— Dansez avec moi, Chasseur. Juste un instant, d'accord ?

Accrochée à lui, elle oscillait doucement au rythme de la musique, l'oreille collée au lourd battement de cœur du Chasseur. Il ne dansait pas, mais cela n'avait pas d'importance pour Corinne. Sa chaleur l'enveloppait, la faisait se sentir en sécurité même s'il était probablement l'individu le plus dangereux dans la salle.

Il s'écoula un long moment avant qu'il se décide à la prendre dans ses bras, les mains posées légèrement, avec hésitation, au bas de son dos. Il était raide au point que c'en devenait bizarre. Elle ne l'entendait plus respirer. Il n'y avait plus que la pulsation de plus en plus sonore des battements de son cœur, si forte et si intense qu'elle finissait presque par étouffer les autres sons.

Elle leva la tête et le regarda, les mains toujours posées sur ses solides épaules. Ses yeux lançaient des étincelles d'ambre et ses pupilles étaient en train de se réduire à des fentes pareilles à celles des chats. Il n'y avait pas le moindre doute sur le fait qu'il irradiait d'un désir brûlant. Elle fit un pas hésitant en arrière, mettant entre eux un peu d'espace, même si son pouls s'affolait tandis qu'elle prenait soudainement conscience de son propre désir.

Elle fut surprise de la façon dont il l'assaillit. Après tout ce qu'elle avait traversé, le désir lui était quelque chose d'étranger. Après ce qu'elle avait enduré, elle ne pensait plus jamais avoir l'envie d'être touchée par un homme. Et pourtant... C'était incroyable, peut-être stupide, mais, au-delà de tout autre, c'était le besoin irréprensible d'être touchée par ce terrible guerrier de marbre qu'elle ressentait à cet instant.

Elle se força à s'écarter encore un peu plus de lui.

— Merci pour cette danse, murmura-t-elle, sa confusion se mêlant à la chaleur qu'elle sentait l'envahir. Merci pour tout ça. Pour m'avoir amenée ici ce soir. Je croyais avoir oublié ce que c'était de se sentir... normale. (Elle détourna les yeux de la chaleur torride de ceux du Chasseur pour les reporter au sol.) Je ne croyais plus pouvoir sentir... quoi que ce soit.

Avec douceur mais fermeté, il lui souleva le menton du bout des doigts, jusqu'à ce que leurs regards soient de nouveau verrouillés l'un à l'autre. Puis il baissa la tête vers celle de Corinne.

Et finalement, il l'embrassa.

Délicatement, en prenant son temps, il fit courir ses lèvres sur les siennes. Son baiser était presque hésitant, comme s'il ne savait pas comment prendre plus que ce qu'elle était prête à lui donner. Et aussi enivrant que fut le contact de sa bouche contre la sienne, il était aussi d'une douceur incroyable. C'était la première fois qu'on la touchait si précautionneusement, avec tant de tendresse. Qu'un mâle aussi formidable que le Chasseur puisse posséder une telle patience et une telle retenue l'émerveilla.

Ce n'était pas facile pour lui. Elle le comprit un instant plus tard, quand leurs lèvres se séparèrent et qu'elle plongea le regard dans ses yeux d'or transformés en brasiers d'ambre. Sa tête était penchée vers la sienne, leurs bouches à peine séparées par un souffle dans la pénombre qui les enveloppait. La pointe de ses crocs brillait sous sa lèvre supérieure. Les dermoglyphes qui couraient en courbes gracieuses le long de son cou et de sa nuque vibraient de couleurs chaudes.

Il la voulait.

Cette pensée aurait dû la terrifier, pas l'attirer plus près de lui. Elle leva de nouveau les yeux, aspirant contre toute raison à un autre baiser de sa bouche sensuelle. Les mains du Chasseur tremblaient contre le bas de son dos, où il les avait gardées posées après leur brève danse. Quand il en ramena une pour lui caresser la joue, son toucher était de plume, aussi doux que son baiser malgré les cals qui ornaient ses doigts durcis par le maniement des armes.

Lorsqu'il vint lui effleurer du pouce la lèvre inférieure, Corinne laissa échapper un souffle léger. Il lui leva le menton au bord du poing et baissa de nouveau la tête vers la sienne...

C'est alors qu'il se figea.

La tension l'envahit en une fraction de seconde, différente, une tension froide. Il releva les yeux pour balayer le club encombré.

— Nous avons un problème, annonça-t-il, repassant en mode guerrier. Nous ne sommes plus en sécurité ici. Il faut que je vous fasse sortir.

— Que se passe-t-il, Chasseur ? (Elle tenta de suivre la direction de son regard, mais il la dépassait de la tête et des épaules.) Que voyez-vous ?

— Des vampires, répondit-il d'une voix basse et mesurée. Un groupe de mâles vient juste d'entrer dans la salle. Il y a un Gen-1 parmi eux, l'un des assassins de Dragos.

Corinne sentit son cœur se mettre à battre à tout rompre.

— Vous êtes sûr ?

— Aucun doute possible.

Le ton de sa réponse était si grave qu'elle eut du mal à reprendre son souffle.

— Vous les voyez encore ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils détaillent la foule. (Il trouva sa main et referma fermement la sienne dessus.) D'après moi, c'est nous qu'ils cherchent.

Il l'entraîna plus profondément au milieu des danseurs, se faufilant entre les couples oublieux de leur environnement, le regard revenant sans cesse à la zone d'où venait la menace.

— Mais pourquoi nous chercheraient-ils ? demanda-t-elle en se dépêchant à son côté, sentant la panique s'installer dans sa poitrine. Comment Dragos saurait-il que nous sommes à La Nouvelle-Orléans ?

— Parce que quelqu'un lui aura dit où chercher, répondit laconiquement le Chasseur. Quelqu'un que j'aurais dû tuer quand j'en ai eu l'opportunité.

Victor Bishop.

*Oh, mon Dieu. Il m'a de nouveau trahie.*

Quelle erreur stupide ç'avait été de croire qu'il ne le ferait pas. Pire même, elle avait rendu cette nouvelle trahison possible en persuadant le Chasseur de l'épargner. À présent, il ne lui restait plus qu'à espérer que cela ne leur coûterait la vie ni à l'un ni à l'autre.

Malade à cette pensée, furieuse contre elle-même, Corinne resta fermement accrochée à la main du Chasseur qui la tirait à travers la foule vers l'arrière-salle obscure de l'établissement.

# Chapitre 15

Ils se précipitèrent par la porte arrière, le Chasseur bien décidé à mettre Corinne Bishop en sécurité. Alors que la porte d'acier s'ouvrait sur l'allée de derrière, deux mâles de la Lignée vêtus du costume de l'Agence du maintien de l'ordre se redressèrent en prenant conscience de leur présence.

Mais c'était déjà trop tard.

Le Chasseur les avait évalués et écartés comme obstacles insignifiants avant même que le premier d'entre eux n'atteigne l'arme qu'il portait au côté dans un holster. Lâchant la main de Corinne, le Chasseur attrapa la tête du mâle le plus proche et la tordit violemment. La colonne vertébrale du vampire craqua comme un coup tiré avec un silencieux et le corps chuta au sol sans vie.

Le sort du second garde fut réglé tout aussi vite.

Le Chasseur tourna la tête vers Corinne, qui se tenait derrière lui, muette de stupeur.

— Allons-y, intima-t-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Il sortit son portable de sa poche de pantalon tout en courant dans le labyrinthe de petites allées qui s'étendait derrière le club. Il appela Boston et raconta à Gideon ce qui venait de se passer.

— Merde, murmura le guerrier à l'autre bout de la ligne. Si Dragos est suffisamment inquiet pour envoyer des assassins à votre poursuite à La Nouvelle-Orléans, j'imagine qu'on peut considérer que le lien entre Dragos et Vachon est bien établi.

— Ce qui veut dire que le lien entre Bishop et Dragos est toujours en vigueur lui aussi, répondit le Chasseur, qui venait de passer une boutique vaudoue vendant des pattes de poulet et d'autres parties animales le long d'une allée particulièrement bizarre tandis que Corinne essayait de garder son rythme soutenu. Mais je verrai ça avec Bishop plus tard.

— Inutile, mec, reprit Gideon. Victor Bishop a été tué cet après-midi dans son Havrobscur. Le rapport du bureau de l'Agence à Detroit indique qu'il a attaqué sa Compagne de sang et aurait probablement fait bien pire s'il n'en avait été empêché par l'un de ses propres gardes.

— Qui l'a tué ?

— Un type du nom de Mason, d'après le rapport.

Le Chasseur émit un grognement. Il se souvenait bien de l'attitude protectrice du garde qui était venu aux portes lorsque Corinne et lui étaient arrivés. Il lui jeta un coup d'œil et vit à l'expression de ses traits tirés qu'elle avait compris. Au moins Victor Bishop ne pourrait plus la blesser. Quelque chose d'irrationnel chez lui se prit à souhaiter d'avoir lui-même fait payer ce salopard pour tout le mal qu'il lui avait infligé.

— Il nous faut un endroit où aller, dit-il à Gideon.

— Vous n'êtes pas à l'hôtel ?

— Non. Et les plans de la ville et mes armes sont restés dans ma chambre.

— Eh bien, considère-les comme perdus. Pas question de retourner là-bas maintenant, mec.

Beaucoup trop risqué.

Le Chasseur se dit qu'en effet cette conclusion s'imposait. Si les hommes de Dragos parcouraient la ville à leur recherche, il lui fallait considérer qu'ils vérifieraient aussi les hôtels du coin.

— Écoute, reprit Gideon. Tu viens juste de perdre l'avantage de la surprise sur Vachon. Lucan est ici avec moi maintenant, et il est d'accord. Assurer cette mission en solo est désormais trop risqué. Et puis tu dois prendre en compte la femelle. Lucan dit qu'il est temps d'abandonner. Retourne à l'avion. Je vais faire en sorte de vous tirer de là tout de suite.

Le Chasseur se sentit prêt à protester. Ça lui fit bizarre, à lui qui avait été formé à suivre aveuglément les ordres. Mais, quelque part, il voulait en finir avec cette affaire, et voir Henry Vachon et Dragos punis pour ce qu'ils avaient fait à Corinne et aux autres. Cela l'irritait de penser que cette piste allait s'éteindre juste parce qu'il avait gâché un avantage tactique.

Mais avant qu'il ait pu expliquer ça à ses frères d'armes de Boston, Gideon avait repris la ligne.

— Je viens juste d'avoir les pilotes. Ils auront fait le plein et t'attendront. Combien de temps te faut-il pour rejoindre l'aéroport ?

Le Chasseur arrivait au bout de l'allée où ils se trouvaient et tomba sur une rue qu'il reconnaissait et qui les conduirait jusqu'à l'une des voies principales du French Quarter.

— Nous sommes à pied pour l'instant, mais tout au plus vingt minutes en voiture.

— Débrouille-toi pour filer là-bas, dit Gideon. Rappelle-moi une fois en vol. Nous trouverons un endroit où vous pourrez vous terrer le temps que les choses s'arrangent de notre côté. On ne peut plus se permettre la moindre victime dans nos rangs. C'est déjà assez dur d'avoir perdu un membre de l'équipe.

— Perdu un membre de l'équipe ?

La remarque de Gideon l'avait pris par surprise. Il sentit quelque chose de froid le prendre aux tripes à l'idée de perdre l'un de ses frères d'armes.

— Y a-t-il eu un mort sur le terrain ?

— Oh, putain ! C'est vrai que tu ne sais pas. C'est Harvard. Il est parti... Il a quitté le complexe la nuit avant ton départ pour Detroit et on ne l'a ni vu ni entendu depuis. Dante et Kade ont trouvé son portable près du fleuve dans Southie. Je suis navré d'avoir à le dire, mais il semble bien que Chase ait brûlé tous ses vaisseaux et n'ait plus l'intention de revenir. (Gideon se tut un instant.) Tu as demandé s'il y avait eu un mort dans l'Ordre ? Je vais te dire, c'est exactement l'impression que ça donne ici en ce moment. La seule chose qu'il pourrait y avoir de pire, c'est qu'à un moment où à un autre quelqu'un rentre de patrouille en disant qu'il a tué un Renégat et que celui-ci n'était autre que Harvard.

— J'espère que ce moment n'arrivera pas, répondit le Chasseur, surpris de la force avec laquelle il pensait ce qu'il disait.

— C'est valable aussi pour moi et le reste d'entre nous ici, confirma Gideon. En attendant, espérons que rien d'autre ne foire. Alors, filez tous deux à l'aéroport sur-le-champ. Rappelle dès que vous êtes en sécurité.

— C'est comme si c'était fait, l'assura le Chasseur avec gravité.

Il remit le portable dans sa poche et continua à courir avec Corinne à la recherche d'un véhicule susceptible de leur permettre de sortir de la ville.

Il ne remarqua les humains que quand ils furent presque sur lui.

Tête baissée, Chase avait la bouche collée au cou d'une humaine qu'il avait suivie alors qu'elle sortait d'un squat du ventre mou de la cité quelques minutes auparavant. À présent, il grognait d'agacement en voyant les phares du véhicule approchant balayer les murs de brique de la petite

allée où il se tenait penché sur sa proie.

La voiture de police avançait doucement entre les vieux immeubles. Alors qu'elle était encore à mi-chemin d'où il se trouvait, il vit son projecteur de côté s'allumer.

Chase s'accroupit, tirant sa victime plus loin dans l'ombre du conteneur d'ordures, qui ne le protégerait pourtant que jusqu'à ce que les flics soient devant lui. La blonde aux cheveux raides gémissait, mais il ne savait trop si c'était à cause de l'engourdissement provoqué par la succion qu'il exerçait sur sa carotide, ou du fait de la cocaïne qui polluait son sang de sa douceur sirupeuse. Elle tenta de bouger, mais il la maintint au sol, pas encore satisfait même s'il savait qu'il avait déjà tiré plus de sang qu'il n'en avait besoin.

La patrouilleuse s'approchait encore, de plus en plus près de l'endroit où il se nourrissait goulûment.

Poussé par un reste de raison, il s'empara avec son esprit des ombres environnantes, tentant de les plier à sa volonté pour s'en recouvrir et échapper ainsi à la menace des forces de l'ordre humaines qui n'allaient pas manquer de tourner leur projecteur insidieux dans sa direction dans les secondes qui suivraient.

Chase se battit pour réunir les ombres, mais il ne parvenait plus à maîtriser son don, qui les maintenait un instant pour les lâcher celui d'après, jamais plus de quelques secondes à la fois.

Il gronda, frustré par cette défaillance.

Combien de temps encore avant que son talent lui échappe complètement ? Il avait vu les effets de la Soif sanguinaire sur d'autres. Il connaissait son pouvoir destructeur. L'addiction allait grignoter son don, puis sa santé mentale, son humanité... et enfin son âme.

Cette pensée s'insinua à travers le brouillard induit par sa soif de sang. Avec un grognement, il arracha sa bouche à la morsure qu'il referma d'un coup de langue, dégoûté de lui-même et de l'humaine qu'il aurait pu vider de son sang sans l'interruption de la police.

Il la tira à peine consciente plus loin derrière le grand conteneur. Elle récupérerait en quelques minutes et ne se souviendrait de rien de ce qui venait de se passer. Elle se secouerait alors pour sortir de son étrange léthargie et se lèverait, libre de retourner à l'addiction qui l'avait d'abord amenée dans cette rue sordide.

Quant à lui ?

Accroupi dans les ordures qui jonchaient l'allée, Chase grogna, la tête toujours bourdonnante, et il essuya le sang qui coulait sur son menton. La lente avancée de la patrouilleuse l'obligeait à rester tapi aux aguets contre le conteneur à ordures bien plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. La voiture finit par s'arrêter dans un crissement de freins devant le conteneur. Ses occupants déclenchèrent un bref coup de sirène avant d'allumer les gyrophares bleus, qui se mirent à baigner l'allée de leur lumière intermittente. L'une des portières s'ouvrit, puis se referma avec un petit bruit sourd.

— Y a quelqu'un là-dérrière ?

La voix était ferme, sans hésitation, l'accent indubitablement local. Des rangiers écrasaient la glace du trottoir. La radio du flic crachouilla alors qu'il s'approchait.

— Interdit de rôder par ici, hein ! Surtout pour vous autres, camés dégénérés.

Le policier avança encore d'un pas. Deux de plus et il se retrouverait face à Chase.

— Il va falloir que tu te casses vite fait, à moins que tu ne préfères qu'on t'emmène faire un tour au pos...

Chase surgit de sa cachette comme un démon tout droit sorti d'un cauchemar.

Un grand bond le propulsa par-dessus la tête du flic abasourdi. Il atterrit comme un chat sur le capot de la patrouilleuse, puis s'en élança tout aussi souplement et se mit à courir avant que le flic ou son équipier n'aient l'opportunité de comprendre ce à quoi ils venaient d'assister.

Chase courait avec toute la vitesse que lui conféraient les gènes de la Lignée. Il lui restait ça, cette force et cette endurance propres au côté sauvage de sa nature. Et pour le coup le trop-plein de sang qu'il avait absorbé avait fait croître son côté bestial, qui le guidait, l'entraînant de plus en plus profondément dans la nuit, de plus en plus loin des lumières vives et de la circulation intense qui régnaient en cette période des fêtes sur les axes principaux.

Il ne savait pas combien de temps il avait couru.

Quand il finit par ralentir suffisamment pour se rendre compte qu'il était loin de la ville, il ne sut pas où il était. Il ne filait plus à travers les rues, les parkings ni les terrains vagues, mais se trouvait au milieu des champs couverts de neige et des bois denses des environs. Devant lui, pas très loin, se dressait une large colline de granit hérissée de pins. Ça lui disait quelque chose. Ce devait être l'une des réserves forestières des humains, l'un des rares espaces naturels tenus à l'abri de la menace du développement urbain qui tentait de les étouffer de toutes parts.

Il était venu là, des années auparavant, il en avait maintenant la certitude. Chase s'arracha à cette pensée parasite alors qu'il pénétrait dans la réserve, ne se souciant plus d'où il était mais seulement du fait qu'il se déplaçait et repoussait l'éclat de la ville à des kilomètres derrière lui.

Parvenu au cœur de la forêt, il s'accroupit dos contre le tronc d'un grand chêne. Des branches nues s'agitaient au-dessus de sa tête et la lune s'efforçait de percer l'épais nuage qui le surplombait. Longtemps, tout ce qu'il entendit fut sa propre respiration lourde et le battement forcené de son poulx dans sa poitrine.

Il restait là sans savoir où sa soif allait le mener ensuite.

En vérité, il s'en fichait éperdument.

Les lèvres retroussées sur ses dents et ses crocs, il aspirait l'air de l'hiver, tremblant de froid et sous l'effet des spasmes de son estomac. Même si ses tripes se tordaient, gorgées de trop de sang absorbé trop souvent, il ne pouvait s'empêcher de se demander où il allait trouver sa prochaine dose. Il leva les yeux vers le ciel et essaya de deviner combien de temps il lui restait pour se nourrir avant que l'aube ne le force à se cacher pour attendre de nouveau la nuit.

*Oh, ouais*, pensa-t-il, gloussant intérieurement d'un rire à demi dément. Tout ce qui lui manquait à présent, c'était de céder au rapace qui avait déjà ses serres fermement plantées en lui.

Et pourtant ce fut cet oiseau de proie qui se mit à lui murmurer à l'oreille tandis que les bois devenaient étrangement calmes autour de lui. Il s'immobilisa, le prédateur en lui soudain à l'affût.

À quelque distance d'où il se reposait, une brindille craqua dans l'obscurité. Puis une autre.

Quelqu'un s'approchait au milieu des arbres denses.

Il le vit un instant plus tard. C'était un petit garçon maigrichon qui courait de toute la force de ses jambes vêtues d'un jean et de ses pieds bottés en jetant de loin en loin un regard dans l'obscurité des bois derrière lui. Il portait un anorak, mais sous la fermeture Éclair ouverte, sa chemise était déchirée et couverte de taches sombres.

C'était une apparition si soudaine et si étrange que Chase se demanda d'abord si le garçonnet n'était pas une hallucination, un tour que lui jouait son esprit à la dérive.

Jusqu'à ce que l'odeur âcre de la peur lui envahisse les narines. Une peur abjecte, dévastatrice.

Et puis le sang.

Le gamin saignait d'une petite blessure au cou. Deux ruisselets de sang qui n'échappèrent pas aux sens aiguisés de Chase. Le parfum de globules rouges frais le frappa de plein fouet. Tandis que l'enfant s'approchait de là où il se cachait, il se mit en position de bondir, un genou à terre et mains au sol.

Et puis, d'un coup, le gamin ne fut plus seul.

Une femme émergea de l'obscurité plusieurs mètres derrière lui. Puis un autre enfant, plus vieux, un adolescent aux yeux écarquillés de terreur. Un homme surgit des buissons un peu plus loin un moment après, suivi d'une autre femme, qui boitait et sanglotait. Elle aussi était couverte de sang et elle saignait d'une morsure à l'avant-bras. Ils partirent dans des directions opposées, fuyant comme une harde de daims effrayés.

Comme le gibier qu'ils étaient bel et bien, se dit Chase, qui se rendait soudain compte avec clarté de ce sur quoi il venait de tomber.

Un club de sang !

Voilà pourquoi cet endroit lui était vaguement familier. Il y était déjà venu, plus de dix ans auparavant, avec son frère Quentin et un escadron d'Agents du maintien de l'ordre réagissant à des rumeurs de parties de chasse illégales organisées dans le Blue Hills Park à l'extérieur de Boston.

Il n'eut pas besoin d'entendre le hurlement animal de l'un des vampires qui poursuivaient ces humains condamnés pour savoir qu'il s'était retrouvé au milieu d'un jeu conçu pour les membres les plus dépravés de sa race. Interdits par la loi de la Lignée depuis des siècles, les clubs qui organisaient la chasse aux humains comme sport, sans oublier des activités complémentaires au bon vouloir des participants, n'avaient pas pour autant été complètement abolis. Il y avait encore des membres de la Lignée qui défiaient les lois, des cercles très fermés où l'on n'entrait que par cooptation qui s'assuraient de la satisfaction de son élite pervertie.

Chase chercha en lui le mépris qu'il aurait dû ressentir pour ce grave manquement à la loi. Il sentit une étincelle d'indignation, les vieilles règles d'éthique apprises à l'Agence jouant avec la tentation d'intervenir, mais cela ne suffit pas à empêcher ses crocs de s'allonger encore alors que le parfum cuivré du sang répandu s'insinuait partout. La soif se tendit en lui, démultipliant le rythme de son pouls.

Et quand les humains approchèrent de sa cachette involontaire, il se redressa.

Les prunelles envahies du feu de sa vision d'ambre, il vint se placer directement sur leur chemin.

# Chapitre 16

Ils arrivèrent à l'aéroport dans une Chevrolet El Camino que le Chasseur avait réquisitionnée dans une rue de La Nouvelle-Orléans.

L'homme qui avait laissé sa voiture au ralenti au bord du trottoir s'était lancé dans une vive discussion avec une paire de jeunes femmes à peine vêtues au coin de la rue, des femmes dont il semblait penser qu'elles lui devaient de l'argent. Alors qu'il venait de sauter à bas de son véhicule pour leur crier dessus, le Chasseur avait installé Corinne côté passager avant de se glisser derrière le volant et de filer avant que l'homme ait pu se rendre compte de quoi que ce soit.

Le jet de l'Ordre les attendait dans le hangar de la compagnie privée quand ils y pénétrèrent avec le véhicule volé. Corinne regardait le Chasseur, tentant toujours de faire le lien entre la douceur dont il avait fait preuve envers elle dans le club de jazz et la violence meurtrière et efficace qui avait coûté la vie à deux vampires dans l'allée située derrière.

— Ces deux gardes là-bas en ville, murmura-t-elle tandis qu'il mettait le frein à main et coupait le contact. Vous leur avez brisé le cou comme s'il s'était agi de simples brindilles.

L'expression du Chasseur resta neutre, indéchiffrable.

— Nous devons y aller, maintenant, Corinne. Gideon a appelé les pilotes pour les prévenir. Ils doivent nous attendre à l'intérieur.

Elle déglutit. Elle avait la gorge nouée depuis qu'ils avaient fui le club.

— Vous avez assassiné ces hommes, Chasseur. De sang-froid.

— Oui, répondit-il calmement. Avant qu'ils aient l'opportunité d'en faire autant avec nous.

« *Mon métier est de donner la mort.* »

C'était ce qu'il lui avait dit la veille. Il était né pour être assassin et avait été formé à faire des choses impensables. Jusque-là, ça n'avait été que des mots. Seulement la menace du danger. À présent, elle était assise à côté de lui et s'appêtait à le suivre hors de leur voiture volée pour rejoindre un avion qui allait l'emmener avec lui vers une destination qu'elle ne connaissait même pas.

Et pourtant, lorsqu'il sortit de la voiture et en fit le tour pour lui ouvrir la porte et lui tendre la main, elle la prit.

Elle traversa avec lui le sol bétonné pour rejoindre la passerelle qui conduisait dans l'habitacle du jet privé. Le Chasseur la monta devant elle, puis lui désigna d'un geste de la main la spacieuse cabine.

— Les pilotes doivent être dans le cockpit, dit-il alors qu'elle passait devant lui pour aller s'asseoir dans l'un des grands fauteuils de cuir au dossier inclinable. Je vais leur dire qu'on est là.

Corinne tourna la tête pour acquiescer.

Mais alors qu'elle reportait le regard sur le Chasseur, tout sembla se figer autour d'eux. Ses yeux semblèrent lui lancer un avertissement et il tendit la main vers elle.

— Corinne, sortez. Sortez imméd...

Avant qu'elle ait réagi, quelque chose d'immense, un mâle de la Lignée, largement aussi grand que

le Chasseur et vêtu de la tête aux pieds de lycra noir, surgit du cockpit.

Le Chasseur pivota à la vitesse de l'éclair pour faire face à son assaillant et se saisir de la main qui tenait un méchant pistolet noir. Des coups partirent, une balle allant se loger dans le plafond au-dessus de la tête du Chasseur, deux autres dans la carlingue. Un hublot émit un bruit sec, son verre trempé s'étoilant autour du grand trou laissé derrière elle par l'une des balles.

Corinne s'accroupit derrière le haut dossier d'un siège, regardant avec un mélange de terreur et de stupeur le Chasseur frapper le poignet de son adversaire de la tranche de la main. Le pistolet tomba sur le sol de la cabine et le Chasseur l'envoya promener tout en assenant une nouvelle série de coups tranchants identiques sur la nuque et la mâchoire de l'autre vampire.

Mais celui-ci ne s'effondra pas comme la paire de gardes à l'extérieur du club de jazz. Il était du même gabarit que le Chasseur et Corinne constata avec horreur qu'il disposait des mêmes talents meurtriers.

Le mâle attrapa le Chasseur par le cou et l'envoya valdinguer contre la paroi proche. Puis, vif comme l'éclair, il lui envoya une série de coups de poing au visage et au crâne. Le Chasseur parvint à s'arracher à son étreinte létale. Une main refermée sur le poignet de son adversaire, il le lui tordit jusqu'à ce que les os en craquent sous la pression.

Mais l'attaquant du Chasseur se contenta d'un grognement en pivotant pour lui faire face et s'efforcer de reprendre l'avantage. Le Chasseur ne semblait pas prêt à le lui laisser. Il envoya un coup de talon de son ranger dans le côté du genou de son opposant, puis un autre dans son ventre et enfin un dernier dans son crâne gainé de noir. L'assaillant s'effondra au sol, la cagoule qui lui couvrait la tête glissant sous l'impact et laissant voir son visage.

Corinne eut un hoquet de surprise.

Alors que les épais cheveux du Chasseur étaient simplement coupés ras, la tête de ce vampire était complètement chauve. Un motif intriqué de dermoglyphes montait autour de ses oreilles pour rejoindre le sommet de son crâne arrondi. Ses couleurs étaient ternes, n'affichant rien de la rage et de la douleur qui les auraient rendues profondes et palpitantes chez un autre vampire. Et sous les sourcils ténébreux de l'intrus, les yeux gris perçants étaient aussi froids que l'acier.

Il était tout aussi calme que le Chasseur. Et tout aussi dangereux.

Même s'ils étaient différents l'un de l'autre, ils étaient aussi semblables.

Ils étaient tous deux nés assassins, ou presque.

Et ils avaient tous deux été formés à tuer sur ordre de Dragos.

Dans la fraction de seconde qu'il avait fallu à Corinne pour se rendre compte de ça, le Chasseur avait positionné son pied pour l'abattre sur le visage de l'autre mâle. Mais comme ses muscles fléchissaient pour faire descendre son talon, ce dernier roula sur lui-même et bondit vers le petit office du jet, situé entre la cabine et la porte enfoncée du cockpit.

Son bras sûrement cassé, l'intrus tendit l'autre et fit chuter un casier plein de verrerie. Puis il se retourna vers le Chasseur avec en main une longue écharde de cristal avec laquelle il se fendit comme avec une dague. Le Chasseur évita le coup de justesse en se rejetant de côté puis lança un coup de poing dans le ventre de son adversaire, qui chancela. La lutte continua plus loin dans l'office, le verre s'écrasant sous leurs pieds.

Corinne aurait pu s'enfuir. Elle aurait probablement dû le faire, d'ailleurs, mais il n'était pas question pour elle de laisser le Chasseur seul dans sa lutte contre ce tueur qui semblait invincible. Elle sortit de sa cachette en rampant, cherchant un moyen de l'aider. Son don était inutile là-dedans.

Sans l'appui d'une onde sonore stable, elle ne pouvait faire appel à son aptitude à plier à sa volonté le volume d'énergie.

Mais si elle parvenait à mettre la main sur le pistolet qui se trouvait à quelques mètres à peine entre elle et la zone de combat...

Elle l'avait vu trop tard.

Le sbire de Dragos manœuvrait déjà pour le récupérer, repoussant le Chasseur tout en accrochant l'arme du pied afin de la ramener à portée de sa main valide.

Ils pivotaient et s'étiraient, alternant des coups qui auraient laissé des mâles moins solides pour morts. Et puis, en un instant qui passa si vite que Corinne put à peine enregistrer son mouvement, l'assaillant lança la main vers le pistolet, l'attrapa et vint viser directement la tête du Chasseur.

— Non !

Corinne s'était lancée avant même de reprendre son souffle et de recommencer à crier. Elle arriva derrière le mâle et se jeta sur son dos. S'accrochant de la main à son cou, elle se mit à griffer de l'autre son visage et ses yeux. Elle enfonça ses ongles aussi loin qu'elle le put, poussée par le besoin animal d'empêcher l'un des monstres de Dragos de faire du mal à quelqu'un à qui elle tenait.

L'assassin entraîné ne manifesta pas la moindre surprise à son attaque. Il lança son coude à toute volée contre le côté du visage de Corinne, lui écrasant les lèvres contre les dents. Elle sentit le sang dans sa bouche, le sentit couler depuis sa lèvre ouverte le long de son menton.

L'instant d'après elle faisait un vol plané à reculons ; il l'avait chassée de son large dos comme si elle avait été une mouche.

Avortée ou non, sa tentative avait donné au Chasseur l'opportunité de détourner l'arme de sa cible au moment même où l'intrus tirait une nouvelle balle. Le Chasseur pencha la tête et se précipita contre son adversaire de tout son poids, l'épaule en avant, le soulevant à son tour du sol.

Il le poussa ainsi vers la porte ouverte en haut de la passerelle et ils roulèrent ensemble hors de l'avion. Corinne se releva et courut jusqu'à l'ouverture, à temps pour les voir chuter lourdement sur le béton en contrebas.

Le Chasseur lui jeta un regard rapide, juste assez pour s'assurer qu'elle allait bien. Elle sentit la chaleur de ses yeux d'or quand ils se posèrent sur son visage sur la trace de sang, qu'elle essuya aussitôt.

Elle entendit un grognement sourd. C'était le premier son qu'il émettait depuis le début de ce combat épuisant. Lorsqu'il se retourna vers l'assassin à demi conscient étendu sous son poids au sol, le Chasseur n'hésita pas une seconde. Il récupéra le pistolet dans la main desserrée de son assaillant et se leva. Puis, enjambant le grand corps vêtu de noir, il visa le crâne rasé et couvert de glyphes.

Non, ce n'était pas tout à fait ça, remarqua soudain Corinne.

Il ne visait pas exactement la tête de l'assassin, mais plutôt l'étrange anneau d'un matériau noir et dur qu'il portait autour du cou comme une espèce de collier.

Même du haut de la passerelle, elle put voir les yeux de l'assassin s'écarquiller et la peur l'envahir lorsqu'il comprit. Cette fois, enfin, il avouait sa défaite.

Le Chasseur tira.

Un éclair lumineux répondit au bruit sec de l'arme, si brillant que Corinne dut se protéger les yeux. Lorsqu'il disparut un instant plus tard, une légère fumée s'élevait de l'endroit où était étendu l'assassin, son grand corps sans vie sur le béton, sa tête proprement tranchée.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle, pas sûre de bien saisir ce à quoi elle venait d'assister.

Le Chasseur se releva de derrière la passerelle au moment où elle atteignait la dernière marche.

— Ça va ?

Elle hocha la tête, puis la secoua faiblement, essayant toujours de comprendre ce qui venait de se passer.

— Comment avez-vous... ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Ayant retrouvé tout son calme, à l'exception peut-être des étincelles d'ambre qui fusèrent dans son regard quand celui-ci se reporta sur sa lèvre fendue, le Chasseur la détourna du carnage. Puis il alla à l'assassin et récupéra l'épais collier noir sur le cou calciné de ce dernier.

— Les pilotes étaient morts avant que nous arrivions. Dragos doit avoir des espions partout en ville désormais. Il risque de nous en envoyer d'autres comme celui-là. Nous devons partir tout de suite.

Alors qu'il la guidait loin du corps, elle jeta un regard incrédule derrière elle par-dessus son épaule.

— Vous allez le laisser là comme ça ?

Le Chasseur hocha gravement la tête.

— Les portes du hangar sont ouvertes. Au matin, le soleil détruira ce qui reste de lui.

— Et si ce n'est pas comme ça que ça se passe ? insista-t-elle. Si Dragos ou ses hommes viennent ici avant et se rendent compte de ce que vous avez fait ?

— Eh bien, ils sauront ce qui les attend s'ils continuent.

Il lui tendit alors la main, paume offerte, attendant qu'elle la prenne.

— Partons d'ici, Corinne.

Elle hésita, l'incertitude rôdant aux marges de son esprit. Et puis elle glissa sa main dans la sienne et le laissa l'emmenner loin de cet endroit de cauchemar.

# Chapitre 17

La femelle humaine hurla en voyant Chase émerger de derrière le grand chêne. Le visage baigné dans la lumière d'ambre de son regard transformé, elle lança un nouveau cri de terreur et obliqua vivement pour lui échapper.

Il aurait pu facilement lui sauter dessus.

Il aurait pu, mais l'instant d'après, l'arrivée des membres du club de sang sembla faire exploser les bois. Surgissant de l'obscurité sur les talons de sa proie humaine, un vampire achevait un bond énorme en plaquant au sol un des hommes en fuite. Alors qu'il plongeait les crocs dans la gorge de sa victime, trois autres mâles de la Lignée se précipitaient sur les humains terrifiés comme une meute de loups écumants.

Ce fut alors que Chase reconnut un visage qu'il connaissait.

Murdock.

*Le fils de pute.*

Quand il faisait partie de l'Agence du maintien de l'ordre, Chase avait entendu des rumeurs sur les goûts pervers de Murdock, et ce n'aurait donc pas dû être une vraie surprise de voir ce dernier sortir de l'ombre pour s'emparer du petit garçon à la chemise pleine de sang.

Mais pourtant, Chase fut bel et bien surpris. Ce qu'il avait sous les yeux l'arracha à sa soif de sang plus efficacement que ne l'aurait fait une bonne dose de soleil de midi. Cela le mettait en rage de voir Murdock après la confrontation qui les avait opposés deux nuits auparavant dans Chinatown, un laps de temps qui lui faisait l'effet d'un siècle à présent.

Et ça le dégoûta de voir Murdock prendre l'enfant par les cheveux en le jetant à terre, prêt à plier le petit cou délicat selon l'angle le plus propice à la morsure.

Chase se précipita sur le vampire avec un rugissement sauvage.

Il arracha Murdock au gamin qui luttait en pleurant. Et tandis que le jeune humain affolé s'échappait, Chase roula avec Murdock dans la neige et les ronces. Il lança son poing contre la mâchoire de l'autre vampire, ravi du terrible craquement d'os brisés provoqué par l'impact de ses phalanges.

L'un des copains de club de Murdock se rendit compte de ce qui se passait. Il lâcha l'humain qu'il avait attrapé et sauta sur le dos de Chase, qui d'un coup de reins l'envoya se fracasser contre le tronc d'un arbre voisin.

Murdock se ressaisit et faillit parvenir à s'enfuir. Mais, avant qu'il y parvienne, Chase attrapa une branche de chêne tordue tombée au sol et lui en fracassa le genou. Murdock hurla de douleur et roula un peu plus loin en se tenant la jambe tandis que Chase se retournait vers l'autre vampire, qui revenait sur lui en feulant à travers ses crocs sanglants découverts.

Chase se releva avec le lourd bâton de chêne dans la main juste au moment où le compagnon de Murdock le chargeait. D'un mouvement vif et rageur, il projeta la branche devant lui et embrocha le salopard dans la poitrine, traversant son thorax droit au cœur.

Les deux participants à la chasse restants semblèrent alors perdre tout intérêt à leur sport en voyant

l'un des leurs raide mort au sol, pissant le sang de la blessure ouverte dans son torse, et l'autre se tordant de douleur dans les fougères gelées juste à côté. Ils se figèrent et relâchèrent leur étreinte sur leurs proies horrifiées, qui en profitèrent pour décamper.

Chase se tourna vers eux, les yeux lançant de sauvages rayons d'ambre dans les bois sombres, son arme dégoulinante de sang fermement assurée dans la main, prête à causer de nouveaux dommages.

Sans un mot, les deux Agents hors-la-loi fusèrent dans des directions opposées et disparurent dans la nuit.

Le silence retomba sur la forêt, ponctué seulement par les gémissements de Murdock.

Chase inspira profondément. La raison lui revenait tout doucement à travers le sombre brouillard de sa rage et la soif lancinante qui ne l'avait pas quitté. La situation dans laquelle il se trouvait à présent était loin d'être idéale. Un Agent mort. Deux autres lâchés dans la nature, qui ne se feraient pas faute de signaler son attaque non provoquée. Vu sa réputation, il n'y aurait pas grand monde pour le croire s'il disait qu'il était tombé sur une chasse à l'humain illégale et n'avait fait que son devoir pour y mettre un terme.

Et puis, il y avait le problème des humains en fuite. Il savait comme n'importe quel vampire le risque qu'il y avait à laisser des humains retrouver leurs pairs sans avoir au préalable nettoyé leur mémoire de tout souvenir de leur rencontre avec la Lignée. Des siècles d'efforts de coexistence pouvaient se voir réduits à rien en un instant s'il se trouvait suffisamment d'humains pour crier aux vampires en même temps.

Chase grogna, déchiré entre ses responsabilités envers sa race et son besoin plus personnel d'arracher à Murdock ce qu'il savait de Dragos.

Il savait bien ce qu'il devait faire. Il s'écarta d'un pas de Murdock, prêt à se lancer à la poursuite des humains pour contenir la situation.

Le hurlement distant des sirènes, qui ne cessait de croître, l'en dissuada. Il risquait d'arriver trop tard.

Il lança un regard mauvais à Murdock.

En lâchant un juron à voix basse, il hissa le vampire blessé sur ses épaules et, d'un bond, s'enfonça dans la forêt avec lui.

Il y avait suffisamment d'essence dans le réservoir de la Chevrolet El Camino mauve du maquereau pour leur permettre de s'éloigner à bonne distance de la ville. Si loin du centre, qui avait retrouvé son animation après le passage de Katrina, les maisons étaient petites et clairsemées, et beaucoup étaient en ruine ou n'avaient pas été réparées après les ravages produits par l'ouragan des années auparavant.

Tout en conduisant, le Chasseur gardait un œil attentif sur l'horizon à l'est, où le jour n'allait pas tarder à poindre. Le bleu profond qui régnait majestueusement sur le ciel après minuit cédait déjà la place aux couleurs pastel du matin. Le Chasseur jeta un coup d'œil à Corinne, qui restait silencieuse à côté de lui. Sa lèvre fendue avait gonflé. Elle avait les yeux rivés sur la route devant eux et semblait épuisée. Il ne savait pas si c'était le choc ou le froid qui faisait trembler ses délicates épaules. Probablement les deux.

— Nous allons bientôt nous arrêter, dit-il. Vous avez besoin de vous reposer et l'aube est proche.

Elle eut un hochement de tête, guère plus qu'un vague assentiment. Puis elle inspira profondément et expira lentement.

— Vous le connaissiez ?

Le Chasseur n'eut pas besoin de demander à qui elle faisait allusion.

— Je ne l'avais jamais vu avant cette nuit.

— Mais vous et lui... (Elle déglutit puis risqua un regard de côté vers le Chasseur.) Vous vous battiez de la même façon et il était clair qu'aucun d'entre vous ne céderait tant que l'un ou l'autre ne serait pas mort. Vous étiez tous deux si brutaux, si implacables. Si dénués de toute émotion aussi.

— Nous avons tous deux été formés à tuer, oui.

— Sur ordre de Dragos. (Il sentit le regard de Corinne rivé sur lui tandis qu'elle parlait et aperçut du coin de l'œil son expression affligée.) Combien sont-ils ?

Le Chasseur haussa les épaules, incapable de répondre précisément.

— Je ne peux que deviner. On ne nous parlait jamais des autres. Dragos nous gardait isolés, avec juste un tuteur humain pour assurer nos besoins de base. Et quand nous étions appelés pour servir, notre boulot se faisait toujours en solitaire.

— Avez-vous tué beaucoup de gens ?

— Assez, répondit-il, avant de froncer les sourcils et de secouer la tête. Non, ce ne sera pas assez tant que je n'aurai pas vu Dragos mort. Même si je dois en finir avec tous mes semblables pour l'atteindre. Alors seulement, ce sera assez.

Elle se remit à contempler la route.

— Quel était ce truc avec lequel vous avez tué l'assassin à l'aéroport ? Il portait une sorte de collier. Vous l'avez pris avant que nous partions et je vous ai vu le viser avant de tirer. Ça a provoqué une explosion aveuglante.

Le Chasseur pouvait en voir la lumière dans son esprit. Il y avait des moments où il sentait encore la morsure étouffante de son propre collier, celui qu'il avait enlevé la nuit où il avait rejoint l'Ordre.

— C'est un système de Dragos pour forcer ceux qui le portent à l'obéissance. À l'intérieur se trouve un générateur d'ultraviolets extrêmement puissant. On ne peut ni le trafiquer ni l'enlever sans déclencher le détonateur. Seul Dragos peut le désactiver.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle. Vous voulez dire que c'est une entrave, une entrave mortelle.

— Efficace en tout cas, aucun doute là-dessus.

— Mais vous ? demanda Corinne. Vous ne portez pas ce collier.

— Plus maintenant.

Elle l'observa attentivement, ne le lâchant pas des yeux alors qu'il quittait la route principale pour emprunter une rue vers ce qui ressemblait à une rangée de maisons abandonnées.

— Si vous portiez vous aussi cet appareil horrible, comment avez-vous fait pour vous en débarrasser ?

— Dragos n'a pas vraiment eu le choix. Il a dû m'en libérer. L'été dernier, il avait réuni ses alliés dans une résidence privée des environs de Montréal. L'Ordre l'a su et s'est pointé pour l'attaquer. Dragos m'a ordonné d'assurer seul sa couverture et celle de ses hommes tandis qu'ils filaient par l'arrière.

À la façon tranquille qu'elle avait de l'écouter, il sentit que Corinne avait compris.

— Il vous envoyait seul affronter combien de membres de l'Ordre ? C'était comme vous envoyer à la mort.

Le Chasseur haussa les épaules.

— Ça m'a simplement démontré à quel point il était désespéré et le mépris qu'il avait de ma vie.

Nous savions tous deux que si je ne sortais pas à l'assaut des guerriers dans les instants qui allaient suivre, lui et ses associés n'avaient aucune chance de s'échapper. Je lui ai dit que j'irais, à la seule condition qu'il me libère de mon allégeance.

Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas pensé à cette nuit dans les forêts canadiennes. À dire vrai, son chemin vers la liberté avait commencé encore plus tôt cet été-là, la nuit où il s'était faufilé dans la maison de rondins d'un vampire Gen-1 du nom de Sergei Yakut que Dragos lui avait ordonné de tuer et s'était retrouvé le regard plongé dans les yeux hypnotiques et réfléchissants d'une innocente petite fille.

— C'est Mira qui m'a donné le courage d'exiger ma liberté, reprit-il, sentant la chaleur se répandre dans sa poitrine à la simple évocation de l'enfant. C'est un oracle. Elle a le don de voyance. C'est dans ses yeux que je me suis vu dégagé de la mainmise de Dragos. Sans elle, je n'aurais peut-être jamais su qu'il était possible de vivre d'une autre façon que celle à laquelle j'avais été habitué.

— Elle vous a sauvé la vie, murmura Corinne. Rien d'étonnant à ce que vous teniez tant à elle.

— Je donnerais ma vie pour elle, répondit-il sans même y avoir réfléchi.

Et c'était vrai. À un certain niveau, cette remarque le secouait, mais il ne pouvait nier la tendresse qu'il éprouvait pour la petite fille. Il était devenu farouchement protecteur envers elle, exactement comme il était en train de le devenir envers la femme magnifique assise à présent à côté de lui.

Mais alors que son affection pour Mira correspondait à une chaleur douce, son attirance envers Corinne Bishop était quelque chose de très différent. Elle allait plus profond en lui, brûlait avec une intensité qui semblait croître à chaque nouvel instant passé auprès d'elle. Il la désirait, ça lui était apparu comme une évidence lorsqu'ils s'étaient embrassés un peu plus tôt. Il aurait voulu l'embrasser encore, et ça, c'était un problème.

Quant à l'autre sensation qui grandissait en lui, il ne savait pas trop qu'en faire. Et il préférait l'ignorer. Son devoir envers l'Ordre primait tout et il n'y avait pas de place pour des distractions, aussi tentantes fussent-elles.

Il fallut un long moment à Corinne avant de répondre.

— Tous les enfants méritent d'avoir quelqu'un qui soit prêt à faire n'importe quoi pour s'assurer de leur sécurité et de leur bonheur. C'est ce qu'est supposée signifier la famille, non ? (Elle leva vers lui un regard troublé, presque hanté.) Vous ne croyez pas, Chasseur ?

— Je serais incapable de répondre à cette question.

Il ralentit devant une petite maison sombre tout en longueur aux fenêtres condamnées et au porche branlant. Elle semblait abandonnée, comme d'ailleurs le reste des pauvres constructions qui tenaient encore debout après que les eaux se furent retirées quelques années auparavant. Des fondations de béton craquelé envahies par les herbes folles indiquaient l'emplacement d'autres maisons, disparues celles-là.

— Celle-ci devrait faire l'affaire, annonça-t-il à Corinne en serrant le frein à main.

Elle le regardait toujours bizarrement depuis l'autre côté de la large banquette avant de la Chevrolet.

— Vous n'avez jamais eu personne, pas même quand vous étiez enfant ? Pas même votre mère ?

Il coupa le contact et enleva la clé du démarreur.

— Il n'y avait personne. J'ai été enlevé à la Compagne de sang qui m'avait enfanté dans le laboratoire alors que je n'étais qu'un nourrisson. Je n'ai aucun souvenir d'elle. Mon tuteur humain, un Laquais qui m'avait été assigné par Dragos, était responsable de mon éducation, qui a été ce qu'elle a

été.

Corinne avait pâli.

— Vous êtes né dans le labo ? On vous a... enlevé à votre mère ?

— Nous l'avons tous été, répliqua-t-il. Dragos organisait toute notre vie depuis l'instant de notre conception. Il contrôlait tout pour s'assurer que nous devenions de parfaites machines à tuer, loyales uniquement envers lui. Nous sommes nés pour devenir ses assassins. Ses Chasseurs et rien d'autre.

— Ses Chasseurs... (Le mot lui sembla peser des tonnes sur sa langue.) Je croyais que Chasseur était votre nom. Est-ce que c'est votre nom ?

La confusion de Corinne était évidente. Tandis qu'elle assimilait calmement tout ce qu'elle entendait, elle fronçait de plus en plus les sourcils.

— Chasseur est le seul nom qu'on m'ait jamais donné depuis le jour de ma naissance. C'est ce que je suis. Ce que je serai toujours.

— Oh, Seigneur !

Son expiration trembla légèrement et quelque chose de différent modifia son expression, quelque chose qu'il n'arriva pas à définir. Cela faisait penser à du chagrin, à un sentiment d'horreur naissant.

— Tous les bébés nés dans les labos de Dragos ont été enlevés à leur mère. Ils ont tous été élevés comme vous l'avez été ? Tous ces petits garçons innocents. C'est ce qu'il est advenu d'eux tous...

Ce n'était pas vraiment une question, mais il lui répondit d'un hochement de tête marqué et solennel.

Corinne ferma les yeux sans rien ajouter. Elle se détourna vers le verre obscur de la fenêtre passager.

Au milieu du silence gênant qui se prolongeait, le Chasseur ouvrit la portière conducteur.

— Attendez ici. Je vais vérifier la maison et m'assurer qu'elle fera un abri correct.

Corinne ne répondit pas. Elle ne le regarda même pas, le visage à présent enfoui dans l'épaule droite. Quand il s'éloigna de la voiture, il crut voir des larmes glisser sur sa joue.

Dès que le Chasseur fut entré dans la maison, Corinne se précipita hors du véhicule. Le temps passé dans l'espace confiné de son habitacle aurait été suffisant pour accroître son anxiété, sans compter ce à quoi elle avait assisté à l'aéroport. Mais c'était quelque chose de bien pire qui la poussait à se précipiter dans l'air froid et humide de fin de nuit.

Elle sentait la peur et un sentiment d'horreur l'agripper, menacer de lui retourner l'estomac tandis qu'elle trébuchait vers la dalle de béton qui constituait le seul vestige de la maison voisine dans un jardin à l'abandon. Elle s'effondra sur ces fondations humides et plongea son visage dans ses mains.

Dans les nombreux cauchemars qu'elle avait faits sur le sort de son fils, jamais elle n'avait imaginé la brutalité de celui que le Chasseur venait juste de lui décrire.

*Chasseur.*

Seigneur, ce n'était même pas un vrai nom. Juste une étiquette pour distinguer un objet, comme celle qu'on pourrait apposer à un couteau ou à un pistolet, ou à n'importe quel autre instrument fabriqué dans la seule intention de tuer.

Insignifiant.

Consommable.

Inhumain.

Elle essuya les larmes qui avaient commencé à tomber avant même que le Chasseur ait quitté le

véhicule. Elle compatissait à sa souffrance passée, mais elle avait le cœur déchiré à la pensée que son nouveau-né, cet enfant magnifique et innocent qu'elle avait aimé dès qu'elle avait posé les yeux sur lui, était toujours prisonnier du monde affreux conçu par Dragos.

Elle lâcha un sanglot en se souvenant du délicat visage du bébé dont elle avait accouché quelque treize ans auparavant et de ses cris. Elle voyait encore ses petits poings s'agiter tandis que l'infirmière Laquais l'emmenait de l'autre côté de la salle d'accouchement pour le laver et l'envelopper d'une simple couverture blanche. Elle voyait encore ses yeux, en amande et bleu-vert comme les siens, et son petit crâne couvert de dermoglyphes et couronné de quelques cheveux soyeux noirs comme les siens.

Son fils aurait aussi son don de sonokinésie, hérité de ses gènes de la même façon qu'il aurait hérité de sa force et de sa puissance de Gen-1 de la créature qui l'avait engendré. Le don que Corinne avait donné à son fils était quelque chose que Dragos ne pourrait jamais lui enlever. Cette aptitude le désignerait à jamais comme sien, quelque déformation qu'ait pu lui faire subir Dragos au cours des années qu'il avait eu pour le conformer à ses missions et à ses idéaux pervers.

Et son fils avait aussi un nom. Corinne le lui avait murmuré à l'instant même où leurs regards s'étaient croisés et rivés l'un à l'autre juste après sa naissance. Il l'avait entendue, elle en était sûre. Et il l'avait entendue pleurer son départ lorsque l'infirmière Laquais l'avait emmené définitivement un instant plus tard.

Seigneur, pendant combien de jours, de semaines et de mois, pendant combien d'années même, avait-elle pleuré son absence de sa vie ? Et à présent, penser au sort qui lui avait été réservé ! Imaginer ce qu'il avait pu devenir au cours des treize ans pendant lesquels Dragos l'avait eu en son pouvoir la rendait malade d'angoisse.

Mais elle était aussi la proie d'un espoir fou. Peut-être ne vivait-il pas cette existence épouvantable, après tout ? Peut-être lui avait-il été arraché dans un autre but et pas attaché aux caprices de Dragos par un collier d'ultraviolets mortel, pas forcé d'exister comme une machine à tuer sans savoir qui il était vraiment, sans personne pour le serrer dans ses bras, s'occuper de lui ou l'aimer.

Et s'il était quand même l'un des nombreux garçons Gen-1 que Dragos avait élevés comme assassins dans ses laboratoires, peut-être avait-il échappé d'une manière ou d'une autre à cet horrible esclavage comme y était parvenu le Chasseur. Ou peut-être son fils ne vivait-il plus. Pendant un instant, dont elle eut tout de suite honte, elle souhaita qu'il soit mort, ne serait-ce que pour lui éviter l'existence désolée que lui avait décrite le Chasseur.

Mais il était vivant. Elle le savait comme devait le savoir n'importe quel parent, indépendamment du temps et de la distance qui le séparent de son enfant. Tout au fond d'elle-même, elle était certaine que son petit garçon respirait toujours.

Quelque part...

Le peu d'espoir qu'elle avait de le retrouver alors qu'elle ne savait même pas où commencer à le chercher l'écrasait, tandis qu'elle se tenait là, seule, assise sur la dalle de béton à regarder autour d'elle le vaste désert de ce qui avait probablement été à une époque une banlieue agréable de La Nouvelle-Orléans. Des familles déplacées, des maisons négligées ou en ruine, des milliers de vies déchirées par une force que rien ni personne n'avait pu arrêter.

Elle avait essuyé sa propre tempête pendant les décennies où Dragos l'avait gardée enfermée. Mais il ne l'avait pas encore vaincue. Il n'avait pas gagné. Et tant qu'elle aurait un souffle de vie

pour lutter il ne gagnerait pas.

Elle priaait pour que son fils soit aussi résilient qu'elle.

Après tout, le Chasseur avait bien réussi à fuir et à commencer une nouvelle vie. Mais il avait eu l'aide de l'Ordre pour s'arracher à son existence précédente. Il avait eu Mira pour lui insuffler cet espoir indispensable qu'il aurait peut-être une chance, un moyen d'en sortir.

Qu'avait eu son fils ?

Il ne savait pas qu'il y avait quelqu'un qui l'aimait et le voulait libre. Il ne pouvait pas savoir qu'il y avait un espoir, aussi ténu soit-il, que quelqu'un rêvait de le retrouver et de lui donner la vie qu'il méritait.

Quant à Corinne, elle ne savait pas où était son fils, et encore moins s'il était possible de le sauver. Et puis il y avait le Chasseur et l'Ordre. Pour eux, son fils n'était qu'un autre des atouts de Dragos. Un atout qu'ils s'étaient tous engagés à détruire, surtout le Chasseur, qui savait mieux que quiconque à quel point ceux qui lui ressemblaient étaient dangereux. L'Ordre avait déclaré la guerre à Dragos et à tous ceux qui le servaient, et avec raison. Ses membres considéreraient son enfant comme un ennemi.

Même si elle s'en voulait de penser une chose pareille, quelque part elle avait peur qu'ils n'aient raison.

Corinne essuyait sa joue humide du dos de la main, quand le Chasseur sortit de la maison voisine. Il la vit assise là et la rejoignit à travers l'herbe rare et couverte de boue. Sa silhouette puissante se découpait sur les ombres que faisait pâlir l'aube proche. À chaque enjambée musclée, son manteau se soulevait derrière lui comme une voile de cuir noir.

En approchant, il fronça les sourcils.

— Pourquoi avez-vous quitté le véhicule ?

Elle chassa ses dernières larmes.

— Je n'aime pas les espaces confinés. À part ça, la nuit a été longue et je suis fatiguée.

Il s'arrêta devant elle en la regardant d'un air interrogateur.

— Vous pleurez ?

— Non.

Son mensonge était trop brusque pour être convaincant, mais, à son grand soulagement, le Chasseur n'insista pas. Il avait le regard rivé sur sa bouche et fronçait encore plus les sourcils.

— Votre bouche saigne de nouveau.

Instinctivement, elle sortit la langue à la recherche de la petite coupure qu'elle avait subie plus tôt cette nuit-là. Un goût de sang, juste une trace, pas de quoi s'affoler. Mais les yeux du Chasseur ne la quittaient pas. Ses pupilles se rétrécissaient. L'ambre commençait à luire dans ses iris d'or.

— L'aube arrive, annonça-t-il d'une voix rauque. Venez avec moi. La maison n'a pas été habitée depuis un certain temps. Ça nous fera un abri adéquat.

Elle se leva et le suivit. La maison abandonnée sentait le moisi, la saumure et la boue séchée. Le Chasseur passa devant elle et ferma les rideaux raides de sel qui pendaient toujours de part et d'autre de la fenêtre cassée du salon. Un ventilateur de plafond pendouillait au-dessus de leurs têtes comme une tulipe à l'envers, ses pales de bois gauchies par l'eau qui était montée jusqu'à les submerger et était restée là Dieu savait pendant combien de temps avant de finir par se retirer.

Il ne restait que quelques meubles parmi les objets cassés, le papier peint décollé et les débris couverts de poussière qui jonchaient le sol. Le Chasseur les enjambait, lui indiquant ainsi le meilleur

chemin. Arrivé à une porte ouverte un peu plus loin dans un couloir, il s'arrêta et lui fit signe de passer devant lui.

— J'ai débarrassé dans cette pièce un coin où vous pourrez vous reposer un moment.

Corinne le rejoignit et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le sol avait été presque entièrement déblayé des déchets qui encombraient les autres parties de la maison. Un fin matelas couvert de boue avait été mis sur la tranche et calé contre le mur avec une grosse commode mise à mal par l'ouragan.

Le Chasseur enleva son long manteau de cuir et l'étala au centre de la partie du sol qu'il avait dégagée.

— Pour que vous ayez quelque chose sur quoi dormir, expliqua-t-il lorsqu'elle tourna vers lui un regard interrogateur.

— Et vous ?

— Je vais faire mon rapport à l'Ordre, puis je monterai la garde dans l'autre pièce pendant que vous vous reposerez.

Il tourna les talons pour ressortir dans le couloir.

— Chasseur, attendez... (Elle serra les bras contre sa poitrine, déjà envahie par un sentiment de solitude dans cette petite pièce affreuse.) Pourriez-vous rester ici avec moi... jusqu'à ce que je sois endormie ?

Il la regarda sans rien dire pendant un temps qui lui parut infini. Elle savait qu'il était probablement la dernière personne vers qui se tourner pour obtenir un réconfort, surtout après ce qu'elle l'avait vu faire cette nuit-là. Après tout ce qu'elle avait entendu sur son éducation et la mission qu'il menait pour l'Ordre, elle savait que ce mâle dangereux devait être le pire allié possible pour l'aider à atteindre son objectif de retrouver et de sauver son fils.

Et pourtant en observant le Chasseur dans la douce pénombre qui régnait dans la maison ravagée par l'ouragan, elle ne voyait ni absence de compassion, ni sauvagerie. Elle voyait la même réserve et la même tendresse qu'il lui avait témoignées dans le club de jazz en ville au cours des moments qui avaient précédé son baiser inattendu sur la piste de danse. Ses yeux d'or frémissaient de la même chaleur à présent, son regard dérivant lentement vers sa bouche.

Corinne ne disait plus rien. Elle restait immobile, peu sûre de ce qui la dérangeait le plus : l'idée de l'embrasser de nouveau ou la pensée qu'il pourrait simplement se détourner et la laisser seule debout là, au milieu de cette pièce.

— Allongez-vous, murmura-t-il, d'une voix rauque et épaisse.

L'extrémité de ses crocs brillait derrière sa lèvre supérieure charnue quand il parlait.

Corinne s'écarta de lui et s'assit sur le manteau qu'il avait étendu par terre. Avec des mouvements félins il la rejoignit au sol, où elle s'installait, hésitante, sur le cuir souple. Le corps du Chasseur faisait comme un mur de chaleur le long de sa colonne vertébrale et de son bassin, ses cuisses fermes et solides contre les siennes. Même s'ils étaient tous deux complètement vêtus, elle était consciente de sa présence par tous les pores de sa peau. Le désir se déployait lentement en elle, ajoutant une nouvelle palpitation à son cœur déjà emballé, coupant son souffle déjà tremblant.

Le Chasseur l'entoura de son bras, un ruban de muscles et d'os qui l'emprisonnait doucement contre lui. La puissance émanait de chaque centimètre carré de son corps, mais au lieu de ressentir la peur ou l'angoisse de l'enfermement, Corinne se sentait protégée.

Elle se sentait en sécurité, et c'était un sentiment qu'elle n'avait pas éprouvé depuis très longtemps.

En sécurité dans les bras de l'homme le plus dangereux qu'elle ait jamais rencontré.

# Chapitre 18

En général, dans le quartier général de l'Ordre à Boston, le milieu de matinée était l'heure du roupillon pour Lucan et le reste des occupants du complexe.

Mais pas ce jour-là.

Et même si personne ne s'était exprimé sur le sujet, Lucan, en tant que chef de cette communauté en expansion, savait que la tension qui les affectait tous était à son comble. Jusqu'à Mira qui manquait d'entrain. Au lieu de bavarder sans cesse à son rythme infernal, la jeune oracle, sensible à son environnement, finissait en silence son plat de *pancakes* aux saucisses à côté de Renata.

Ce petit déjeuner commun avait été une idée de Gabrielle, même si c'était Lucan qui avait insisté pour que les femelles de l'Ordre mangent désormais dans le complexe et plus dans le manoir en surface. Même si cela faisait bizarre d'avoir tout le monde dans ses appartements, dix-neuf personnes réunies autour de la longue table que Gabrielle avait fait réaliser sur mesure quelques mois auparavant par un artisan d'un Havrobscur local, c'était beaucoup mieux que d'envisager les femelles en surface pendant la journée, quand il ne pouvait rien faire pour les protéger.

*Les protéger ? Ben voyons !*

C'en était devenu ridicule.

Lucan ricana pour lui-même. Il était bien conscient que l'Ordre n'avait jamais été si vulnérable. La sécurité du complexe, autrefois tenue pour inviolable, avait été réduite comme peau de chagrin à présent que Dragos savait exactement où il se situait.

Et il n'y avait pas que ça. Dragos semblait passer à l'offensive ailleurs aussi, à en croire le rapport que le Chasseur avait fait deux heures auparavant. L'attaque menée dans le hangar de l'aéroport de La Nouvelle-Orléans par l'un de ses assassins Gen-1 s'était soldée par la mort des deux pilotes. Quant au Chasseur, il était bloqué là-bas avec la femelle civile, Corinne Bishop. Ils étaient pour l'instant terrés dans une maison dévastée par Katrina à attendre le coucher du soleil et les instructions de Lucan.

Et puis il y avait le problème de l'absence de Sterling Chase. Lucan avait déclaré le guerrier déserteur, mais cela ne l'empêchait pas d'être préoccupé à l'idée d'avoir perdu Harvard. Tout le monde l'était, d'ailleurs, et son absence à table comme lors des missions était ressentie par l'ensemble de l'Ordre. Mais désirer son retour n'aiderait pas à le ramener, et comme il était parti de lui-même, il faudrait qu'il revienne de son plein gré.

La seule bonne nouvelle des dernières heures était le retour sans histoires de Brock et Jenna d'Alaska la nuit précédente. L'imposant mâle de Detroit et sa jolie compagne humaine étaient assis à l'autre bout de la table. Main dans la main, le couple conversait avec Kade et Alex. Le fait que Jenna ne soit pas une Compagne de sang ne semblait rien enlever à la force de son lien avec Brock. Cela dit, qualifier Jenna Darrow d'humaine ne se justifiait peut-être plus vraiment étant donné le petit bout de matériau biotechnologique d'ADN extraterrestre que cette femme trimballait dans sa moelle épinière depuis deux semaines.

Elle n'était partie que quelques jours, mais dans ce laps de temps le petit dermoglyphe apparu si

soudainement sur sa nuque avant son départ avait commencé à se répandre vers ses épaules. C'était vraiment quelque chose d'extraordinaire de voir les marques propres à la Lignée sur la peau d'un humain, femelle de surcroît. Si l'on ajoutait à cela le fait que le corps de Jenna semblait guérir de ses blessures aussi vite que celui des membres de l'espèce de Lucan, sans parler de la force et de l'agilité surhumaines qu'elle s'était récemment découvertes, l'ancienne policière alaskaine s'avérait un sacré plus pour les forces de l'Ordre.

Quant à savoir jusqu'où iraient les transformations génétiques de Jenna, ça restait un mystère.

Seigneur, quel drôle de parcours ç'avait été, se dit Lucan en passant en revue les visages qui surplombaient la table. La plupart d'entre eux lui avaient été encore inconnus dix-huit mois plus tôt, et à présent leurs propriétaires lui étaient aussi familiers que des parents proches.

Jusqu'à Lazaro Archer et son petit-fils, Kellan, qui semblaient avoir perdu leur statut d'étrangers au cours des quelques jours qu'ils avaient déjà passé sous la protection de l'Ordre. Lazaro s'était révélé un mâle solide et honorable. Il avait d'ailleurs proposé à Lucan de disposer d'un bunker qu'il possédait dans le Maine pour en faire le quartier général provisoire de l'Ordre. C'était une bouée de sauvetage dont ce dernier avait bien besoin et dont il comptait bien se saisir dès que possible.

— Je veux te remercier une nouvelle fois pour ton offre, Lazaro, dit-il en se tournant vers la place qu'occupait Archer du côté gauche de la table.

Ce dernier, le sourire aux lèvres, écoutait une discussion animée entre son petit-fils adolescent et la jeune Mira à propos d'un livre qu'ils avaient tous deux lu peu de temps auparavant.

Ce fut avec beaucoup de solennité dans ses yeux bleus que Lazaro Archer regarda Lucan.

— Je t'en prie. Inutile de me remercier. Jamais je ne serai capable de m'acquitter de la dette que j'ai envers toi et envers l'Ordre. Vous avez sauvé la vie de Kellan et la mienne. Et puis, ajouta-t-il en haussant ses puissantes épaules, cet endroit dans le nord n'a pratiquement servi à rien depuis que je l'ai fait construire dans les années 1950. Eleanor considérait toute l'affaire comme ridicule. Quand je lui ai dit que je voulais faire construire un bunker sécurisé et un abri antiatomique sous la maison, comme l'ont fait tant d'humains pendant ce qu'ils appelaient « la guerre froide », elle a ri et dit que j'étais idiot. Elle disait que s'il y avait une guerre nucléaire, elle préférerait partir en fumée comme le reste de la population plutôt que de cuire à l'étouffée sous la maison comme dans une boîte de conserve. Je ne suis jamais parvenu à la convaincre de passer ne serait-ce qu'une nuit là-haut dans le Maine. Aussi têtue qu'elle était belle, mon Ellie.

Lucan vit l'aîné prendre une expression mélancolique en parlant de sa Compagne de sang. C'était l'une des premières fois qu'il mentionnait son nom depuis que l'attaque sur leur Havrobscur avait abouti à sa mort et à celle du reste de sa famille. Eleanor Archer et tous les gens présents dans la résidence avaient été réduits en cendres sur ordre de Dragos. Et toutes ces vies avaient été perdues uniquement pour permettre à ce dernier de prendre l'Ordre à la gorge.

Lazaro Archer soupira et secoua la tête.

— Ça faisait très longtemps que je n'avais pas pensé à cet endroit ni au fait qu'Ellie ne l'aimait pas. Comme je te l'ai déjà dit, si vous trouvez la propriété adaptée à l'Ordre, elle est à vous.

Lucan hocha la tête.

— Nous prendrons cette décision cette nuit, lorsque nous irons la voir de plus près.

Assis un peu plus loin de l'autre côté de la table, Gideon croisa le regard de Lucan et intervint avec plus de détails :

— J'ai un ordinateur portable bourré jusqu'à la gueule de logiciels de CAO et de communication

que nous prendrons avec nous. Comme ça, on pourra y transférer des photos de l'endroit, intérieures comme extérieures, et le logiciel les convertira en plans et en schémas à la volée. J'ai aussi des récepteurs satellites prêts à entrer en fonction de telle sorte que nous pourrions ouvrir des canaux de communication dès que nous serons là-bas et lancer les tests nécessaires à la préparation du déménagement.

Lucan eut bien du mal à dissimuler son sourire en entendant Gideon passer en mode geek avancé.

— Les bidouilles techniques resteront de ton ressort là-bas, Gideon.

Lucan se rendit compte que Savannah, qui était assise à côté de son compagnon, était devenue parfaitement silencieuse pendant cet échange. La réaction de sa Compagne de sang n'avait pas non plus échappé à Gideon et il lui pressa doucement la main qu'elle avait posée sur la table.

— Ne t'inquiète pas, mon amour. Il s'agit juste de reconnaître le terrain, ce n'est pas une mission. Ni armes ni explosifs. Dommage, d'ailleurs ! ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Même d'où il était assis, Lucan voyait bien que les doux yeux marron de Savannah restaient graves. Ils étaient même carrément emplis de terreur.

— Je ne suis plus capable de plaisanter de tout ça, Gideon, déclara-t-elle d'une voix pleine de tendresse dans laquelle Lucan n'avait jamais entendu tant de souffrance. C'est fini. Toute cette merde devient trop réelle pour moi.

Et d'un coup, elle se leva de table et se mit à débarrasser son assiette vide et ses couverts. Comme pour manifester sans le dire leur solidarité féminine, Gabrielle, Élise et Dylan en firent rapidement autant, ramassant ce qu'elles pouvaient avant de disparaître à sa suite par la porte battante qui menait à la cuisine.

Gideon se racla la gorge.

— Apparemment, il va falloir que j'arrange les choses avant que nous partions ce soir.

Lucan grogna.

— Et que tu fasses profil bas aussi.

— Elle s'inquiète pour toi, déclara à Gideon Tess, la main posée sur la courbe imposante de son ventre de femme enceinte. Elle ne laissera jamais paraître à quel point, parce qu'elle sait que tu as besoin qu'elle soit forte, mais la crainte est toujours présente pour elle. (Gideon acquiesça et Tess tourna un regard tendre sur son propre compagnon, Dante, assis à côté d'elle.) Nous avons toutes cette inquiétude, chaque fois que l'un d'entre vous part en mission. Chaque fois que vous quittez le complexe vous emportez nos cœurs avec vous.

— Une bien précieuse cargaison, dit Dante en prenant la main de Tess sur l'abri tout rond de leur enfant à naître pour presser ses lèvres sur sa paume.

Le sourire que lui adressa Tess en retour se transforma soudain en une grimace de douleur. Elle inspira par à-coups puis relâcha l'air en sifflant doucement.

— Ton fils recommence à s'agiter très tôt ce matin. Je pense que... je ferais mieux de retourner dans... notre appartement et de m'allonger... un petit moment.

Dante fut sur pied en un instant pour l'aider de son mieux à se lever. Renata, Jenna et Alex étaient prêtes à intervenir de part et d'autre. Lucan fut debout avant même de s'en rendre compte, comme d'ailleurs le reste des mâles en couple présents dans la pièce, qui se tenaient tous là dans un silence attentif, probablement l'air aussi inutiles qu'ils se sentaient.

— Je vais bien, lâcha Tess, qui avait trop de mal à reprendre son souffle au goût de Lucan.

Elle se mit en marche doucement, prudemment, un bras passé sous son ventre, l'autre bien

accroché à Dante, qui la guidait doucement à l'écart de la table. Théoriquement, elle ne devait être à terme qu'une quinzaine de jours plus tard mais, même si Lucan n'était pas expert dans le domaine, il imaginait bien que la livraison tant attendue par l'Ordre se ferait plutôt en avance qu'en retard.

— Est-ce que tu crois pouvoir atteindre le canapé dans l'autre pièce, ma chérie ? demanda Dante, tendu et soucieux, le vrai père en puissance, dévoué et aux petits soins.

Tess refusa d'un geste de la main.

— Je veux marcher... Il vaut mieux que je bouge un peu. Si je m'allonge, je ne bougerai plus pendant un moment.

— D'accord. On va y aller tout doucement, OK ? C'est ça, mon cœur. À petits pas. Tu t'en sors très bien.

Le couple prit congé en quelques mots et entama la lente expédition qui allait les ramener dans leurs quartiers du complexe. Gabrielle revint dans la salle à manger avec Savannah et les autres juste à temps pour voir la porte se fermer. Après quelques instants d'un silence gêné, Mira lança un regard inquiet à Renata.

— Est-ce que le bébé de Tess est prêt à naître ?

Le regard grave de Renata circula d'un visage à l'autre dans la pièce avant de revenir sur Mira avec un sourire patient et attentionné.

— Oui, je crois, ma puce. Le bébé ne va pas tarder à arriver.

Mira fronça les sourcils.

— Le Chasseur ferait mieux de se dépêcher de rentrer ou il ne sera pas là pour dire bonjour au bébé à son arrivée. Où est-il, d'ailleurs ?

— Toujours en mission, répondit Nikolaï, intervenant en douceur en tant que père de substitution de la petite fille. Le Chasseur a des choses importantes à faire à La Nouvelle-Orléans, mais il reviendra dès que possible.

— Bon, alors ça va, déclara Mira. Parce qu'il faut vraiment qu'il soit de retour pour Noël. Est-ce que tu savais qu'il n'avait jamais eu de Noël jusqu'ici ? Je lui ai promis de fabriquer une décoration pour sa chambre.

À la mention des fêtes à venir, un voile supplémentaire s'abattit sur la salle à manger. Lucan sentit que tous les regards évitaient délibérément le sien, chacun des présents attendant qu'il prenne un air de circonstance et annonce à l'enfant innocente qu'il n'y aurait pas de Noël au complexe.

Bon Dieu ! Il n'était même pas sûr qu'il y aurait encore un complexe à Noël, qui n'était plus, bordel, qu'à deux semaines de là.

Renata s'accroupit près de la chaise de Mira à la table.

— J'ai une idée, ma puce. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi pour me montrer ce que tu fais pour le Chasseur ?

— D'accord, répondit Mira, avant de se tourner vers Kellan avec un grand sourire. Tu veux voir aussi ?

— Pourquoi pas ?

L'adolescent haussa les épaules comme si ça ne l'intéressait pas le moins du monde, mais il avait quitté sa chaise avant même d'avoir fini de répondre. L'air maussade, il se mit à traîner sa silhouette dégingandée derrière Renata et Mira.

— Renata a raison à propos du bébé, vous savez. (Savannah s'adressait à tous ceux qui étaient encore dans la pièce.) Il y a eu toute une série de sages-femmes compétentes du côté de ma mère dans

le sud et j'ai assisté moi-même à suffisamment de naissances pour savoir que ce n'est plus qu'une question de jours avant que Tess accouche. À la manière dont elle porte le bébé, ça pourrait même être une question d'heures.

Lucan se sentit froncer les sourcils.

— De jours ou d'heures ! C'est de semaines que nous avons besoin.

Lazaro Archer lui lança un regard de sage.

— La nature se fiche pas mal de ce genre de préoccupations. Ça n'a jamais été son problème.

Lucan grogna, très conscient de cette vérité et de son ironie. Il savait aussi qu'ils récupéreront un temps précieux s'ils parvenaient à lâcher une bombe sur Dragos, histoire de l'obliger à fuir de nouveau. Ils avaient besoin de ce temps pour évaluer un déménagement éventuel du complexe et pour permettre à Tess de donner naissance à son bébé dans des conditions au moins partiellement normales et paisibles.

Il se tourna vers Gideon.

— Si nous déterminons que le déménagement dans le Maine est viable, combien de temps te faut-il pour être opérationnel dans le meilleur des cas ?

— On verra ça cette nuit, mais si on peut établir une liaison satellite sans problème là-bas, je peux mettre en route nos systèmes de base en quelques heures. Pour le menu complet – réseaux, télécoms, caméras de sécurité, détecteurs de chaleur et de mouvement, etc. – il faudra compter au moins deux semaines.

Lucan jura doucement et soupira.

— Bon. On ne peut pas dire que ce soit une très bonne nouvelle, mais il faudra faire avec. Sinon, des pistes sur Dragos ? demanda-t-il à la cantonade. On en sait plus sur où trouver Murdock ?

— Rien de définitif, répondit Tegan depuis l'autre bout de la table. J'ai questionné quelques-uns des Agents qui sont proches de lui, mais ça n'a rien donné. Personne ne l'a vu ni n'a entendu parler de lui depuis l'incident de l'autre nuit dans Chinatown. Entre-temps, Rowan a lancé des sondes sur Murdock en interne. Tôt ou tard, on finira bien par trouver ce salopard.

Lucan hocha la tête, l'air grave.

— Le plus tôt sera le mieux, d'accord ? Pour l'instant c'est notre meilleure chance d'atteindre Dragos depuis ici. Pendant qu'on y travaille, ce soir le Chasseur va faire une reconnaissance sur Henry Vachon à La Nouvelle-Orléans. Vu l'attaque ordonnée par Dragos la nuit dernière, il semblerait que le lien entre lui et Vachon soit toujours bien réel.

Quelques regards graves croisèrent le sien. C'était Brock qui avait la mine la plus inquiète, ce qui n'avait rien d'étonnant vu ce qu'il avait partagé avec Corinne Bishop lorsqu'il était garde du corps dans le Havrobscur de sa famille à Detroit. Il avait été difficile à calmer quand on l'avait mis au courant des détails de ce qui s'était passé au Havrobscur lors des retrouvailles avec sa famille et des révélations sur la conduite de Victor Bishop. Et il était toujours profondément indigné.

— Henry Vachon est clairement une ordure, qu'il soit ou non toujours lié à Dragos, déclara-t-il de sa voix grave qui tremblait de rage. J'aimerais vraiment voir ce salaud débusqué et exterminé, mais je supporte mal l'idée que le Chasseur doive laisser Corinne seule sans protection ne serait-ce qu'une minute pendant qu'il va récupérer les infos dont nous avons besoin.

— Ça ne me plaît pas non plus, répliqua Lucan. Le Chasseur pense vraiment qu'ils sont en sécurité pour l'instant, mais il faut qu'ils trouvent un meilleur abri. Malheureusement, on ne peut pas risquer les hôtels du coin, pas plus que nous ne pouvons être sûrs des Havrobscurs des environs. Nous

devons partir du principe que n'importe quel civil pourrait avoir des liens secrets avec Henry Vachon ou Dragos lui-même.

— Que dirais-tu d'un humain ? (Tout le monde se tourna vers Savannah.) Je connais un endroit où ils seraient en sécurité pour quelque temps. Ce n'est pas loin de la ville, mais c'est aussi paumé que possible.

— Savannah, intervint Gideon avec douceur. On ne peut pas lui demander de...

— Qui est l'humain en question ? demanda Lucan.

Savannah le regarda dans les yeux.

— C'est plus précisément une humaine. Ma sœur Amélie. Elle vit dans le bayou d'Atchafalaya depuis plus de soixante-dix ans. Et on peut lui faire confiance. Le fait que Gideon et moi soyons vivants aujourd'hui là devant vous en atteste.

Malgré sa réticence, Gideon acquiesça.

— Savannah et moi devons la vie à Amélie Dupree. Elle est solide, Lucan. Je m'en porte garant.

— Amélie sait ce qu'est Gideon, ajouta Savannah. Elle le sait depuis la nuit où il s'est pointé à sa porte à ma recherche il y a une trentaine d'années de ça, et elle a gardé notre secret tout ce temps.

L'annonce qu'une humaine des bayous louisianais connaissait l'existence de la Lignée n'enchanta pas précisément Lucan. Mais il savait qu'il serait idiot de ne pas envisager l'option que Savannah et Gideon venaient de lui indiquer. Les alliances avec des humains n'étaient certes pas sa solution de prédilection – en fait pour lui elles étaient carrément à éviter comme la peste –, mais la situation était désespérée et le temps ne jouait vraiment pas en faveur de l'Ordre.

— Combien de temps pour prendre contact avec ta sœur ?

— Je peux l'appeler tout de suite, répondit Savannah. Je sais qu'elle sera prête à nous aider. Tout ce que j'ai besoin de lui dire c'est quand elle doit s'attendre à avoir de la compagnie.

— Dis-lui qu'ils seront là dès la tombée de la nuit, conclut Lucan.

# Chapitre 19

Corinne avait dormi d'une traite jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Même s'il était à présent accroupi de l'autre côté de la petite chambre, le Chasseur gardait comme l'empreinte de son corps gracieux sur le sien et sentait toujours le parfum de ses cheveux et de sa peau, qu'il avait respiré au cours de toutes ces heures passées lové contre elle pendant son sommeil.

À présent il la regardait respirer, anticipant chaque inspiration lente, hypnotisé par le battement de son pouls, qui avait accéléré sous la peau d'albâtre à la base de son cou gracile.

Malgré la distance physique qu'il avait été content de parvenir à établir entre eux, son envie d'elle n'avait pas décliné. Il la voulait d'une façon qui le surprenait, qui allait bien au-delà de la soif originelle des membres de la Lignée. Son désir pour elle l'avait déjà troublé, mais désormais, après le supplice de l'avoir tenue contre lui pendant la plus grande partie de la journée, elle avait envahi tous ses sens. Pire même, elle avait envahi son aptitude à la logique, le forçant à se concentrer sur son confort alors qu'il aurait dû être en train de planifier sa mission de reconnaissance de la nuit à venir.

Il essaya de ramener son esprit à l'appel qu'il avait reçu de l'Ordre quelques heures auparavant. Ils avaient trouvé une planque pour lui et Corinne à environ une heure de voiture à l'ouest de la ville. Dès le coucher du soleil, il l'emmènerait jusqu'à cet abri, puis partirait à la recherche de Henry Vachon. Le sentiment d'anticipation provoqué par l'idée de retrouver l'un des probables lieutenants de Dragos rendait le prédateur qui l'habitait impatient de voir la nuit tomber.

Sur la couche improvisée au sol, Corinne laissa échapper un gémissement. Le Chasseur fut instantanément debout, toute pensée concernant Dragos ou ses affidés oubliée au moment où elle commença à bouger. Elle agita les jambes comme si elle se débattait pour s'arracher à des entraves invisibles. La bouche déformée, elle se mit à aspirer de l'air en goulées rapides sous l'effet de la détresse.

Le Chasseur s'allongea derrière elle sur son manteau de cuir et la ramena contre lui. Il ne savait quoi dire pour la calmer. Il n'avait pas d'expérience de ces situations, alors il se contenta de l'enlacer sans serrer, la laissant s'agiter en tous sens entre ses bras. Elle était essoufflée à présent, murmurait des paroles indistinctes, sa panique semblant s'accroître à chaque seconde.

Il sentit le pouls de Corinne s'affoler comme un cri lui échappait. Un cri limité à un seul mot, une exclamation qui la réveilla en sursaut, le visage tout près de lui. Et elle ouvrit grand les yeux.

— Vous êtes en sécurité, lui dit-il, incapable de trouver autre chose à dire en regardant les puits de terreur bleu-vert de ses prunelles.

Il leva lentement la main et dégagea une mèche de cheveux noirs de son front humide de sueur.

— Vous êtes en sécurité avec moi, Corinne.

Elle hocha doucement la tête.

— J'ai fait un cauchemar. J'étais de retour là-bas... dans cet endroit horrible.

— Plus jamais, déclara-t-il.

C'était une promesse, et il se rendit compte alors qu'il était prêt à mourir pour la respecter.

Il caressait toujours sa joue et sa mâchoire délicate, mais elle ne s'écarta pas. Elle gardait les yeux rivés sur lui, le scrutait.

— Combien de temps êtes-vous resté auprès de moi pendant que je dormais ?

— Un certain temps.

Elle secoua légèrement la tête, mais ce n'était pas pour l'empêcher de laisser ses doigts s'aventurer dans la chaleur soyeuse de ses cheveux défaits.

— Vous êtes resté longtemps. Vous m'avez tenue contre vous pour que j'arrive à dormir.

— Vous me l'aviez demandé.

— Non, répliqua-t-elle avec douceur. Je vous ai juste demandé de rester jusqu'à ce que je m'endorme. Ce que vous avez fait était... très gentil.

Sa gratitude était tellement évidente dans son regard qu'il en fut tout ému. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix s'était posée, comme si elle avait du mal à trouver ses mots.

— Je n'ai pas l'habitude qu'on m'étreigne. J'ai beaucoup de mal à me souvenir de ce que c'est d'être touchée avec tendresse. Je ne sais plus ce que je dois sentir.

— Si je vous cause la moindre gêne...

— Non, répondit-elle immédiatement en posant sa paume légèrement sur la poitrine du Chasseur. (Elle la laissa là, petite flaque de chaleur contre le sourd battement de son cœur.) Non, vous ne me causez aucune gêne, Chasseur. Pas du tout.

Il fronça les sourcils et observa sa grande main qui caressait les contours si fins de son visage. Ses doigts étaient couverts de cals dus au maniement des armes et à l'exercice de la violence physique. Sa peau frottait contre la perfection veloutée de la sienne.

— Je n'ai jamais rien touché d'aussi délicat que vous. Je dois faire attention. J'ai peur de vous briser avec mes mains rugueuses.

Elle sourit, et la courbure de ses lèvres le fit brûler d'envie de l'embrasser.

— Vos mains sont très douces. Et j'aime la façon que vous avez de me toucher en ce moment.

Ce compliment murmuré lui traversa le corps comme la foudre. Son pouls battait à ses tempes et il sentait son sang se précipiter dans ses veines et ses artères comme une coulée de lave soudaine. Ses crocs s'allongeaient, réagissant avec la même évidence qu'une autre partie de son anatomie. Il lutta contre la réaction fiévreuse de son corps, certain d'être capable de le maîtriser, tout en descendant le long de la mâchoire de Corinne pour venir lisser du pouce la courbe harmonieuse de sa lèvre inférieure. Dieu qu'elle était belle et douce !

Elle laissa échapper un petit soupir de plaisir tandis qu'il continuait à l'explorer des mains et du regard.

— Êtes-vous toujours aussi attentionné et tendre avec les femmes ?

Il haussa les épaules, admettant presque qu'il n'y avait pas eu d'autres femmes, pas même une seule fois. Il avait été éduqué comme une machine, privé de tout contact physique à l'exception des châtiments corporels. Jusqu'à ces deux jours passés avec Corinne, il ne se souvenait pas d'avoir tant désiré quelque chose.

— L'intimité n'a eu aucune place dans mon éducation, expliqua-t-il. Ce n'est pas le genre de contact qu'on m'a formé à avoir.

— Eh bien, vous vous débrouillez très bien, si vous voulez mon avis.

Elle sourit de nouveau, et cette fois encore son corps réagit avec une montée de désir pressant. Il était sûr qu'elle ressentait la vibration qui semblait animer chaque cellule de son corps. Elle sentait

forcément la saillie de son érection, à l'endroit où elle appuyait fortement contre sa cuisse, qui s'était on ne savait trop comment logée entre les siennes.

Il voulait l'embrasser. Il voulait soulager une partie de la tension qui montait en lui. Il lui passa la main derrière la nuque et l'approcha de lui. Elle ne résista pas même un instant.

Le Chasseur inclina la tête et posa la bouche sur celle de Corinne. Le baiser qu'ils avaient partagé le soir précédent avait été inattendu, doux et hésitant. Celui-ci fut complètement différent.

Leurs visages se collèrent l'un à l'autre, leurs lèvres se mélangèrent, et leurs mains se joignirent. Ce baiser était le résultat d'un appétit violent, d'un désir commun. Le Chasseur la serra encore un peu plus contre lui. Chaque battement de son cœur pompait du feu dans ses veines. Ses crocs vibraient en jaillissant de ses gencives pour emplir sa bouche. Son sexe pulsait contre la délicieuse douceur du corps de Corinne, qui déclenchait en lui une réaction originelle, animale, qu'il ne maîtrisait pas entièrement.

Alors qu'il ne pensait pas que son désir puisse encore s'accroître, il sentit la langue de Corinne glisser doucement le long de sa lèvre supérieure. Il grommela quelque chose d'inintelligible, incapable de trouver des mots alors que son corps se trouvait sur le point de briser ses amarres. Il écarta les lèvres sur une expiration rauque et faillit perdre la tête quand Corinne passa le bout de la langue entre elles.

Leur baiser continua un long moment. Le corps du Chasseur lui semblait se tendre à tout rompre tandis que Corinne au contraire devenait de plus en plus malléable sous son étreinte. Il sentit ses seins s'écraser doucement sur son torse et, curieux, descendit la main pour venir les caresser sous le tissu léger de son tricot. Il arrondit la paume sur l'un des petits dômes, émerveillé de la charge érotique de cette caresse et des halètements tremblants qu'elle provoquait chez elle.

Rien ne pouvait plus l'arrêter à présent. Il en voulait plus... plus d'elle.

Le pouls déchaîné, le désir rugissant en lui avec une intensité qui le submergeait presque, le Chasseur fit rouler Corinne sur le dos sous lui. Puis il la couvrit de son corps, la bouche collée à la sienne en un baiser exigeant, la force d'excitation le faisant osciller des hanches contre son pelvis.

Même s'il n'avait jamais connu la jouissance sexuelle, sa nécessité s'imposait à présent à lui avec une force irrésistible. Il sentit Corinne se tortiller sous lui, l'entendit gémir tandis qu'il faisait glisser les mains le long de ses bras. Le désir de la posséder, de la faire sienne, le percutait à chaque battement de cœur.

Il lui fallut un moment pour se rendre compte que Corinne gémissait toujours, mais pas avec la soif qui le tenaillait lui, avec quelque chose qui avait tout à coup l'air d'être de la peur.

Il lui maintenait les mains au-dessus de la tête, ses doigts puissants serrés sur ses poignets comme des entraves. Elle continuait à se tortiller sous lui et, à travers le brouillard de son désir égoïste, il comprit soudain qu'elle luttait et se contorsionnait pour tenter de se libérer de la pression inexorable de son corps.

Le gémissement de Corinne se transforma en plainte audible puis en sanglots étouffés.

Horrifié par ce qu'il était en train de faire, le Chasseur roula immédiatement loin d'elle.

— Je suis désolé, lâcha-t-il, furieux de sa stupidité, alors qu'elle se relevait bras croisés comme un bouclier. Corinne, je ne voulais pas... Je suis désolé.

Elle lui lança un regard mortifié.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Je n'aurais pas dû vous laisser faire. J'aurais dû savoir que je ne pouvais pas faire ça, affirma-t-elle en reprenant avec difficulté une respiration normale. Je ne suis

pas prête pour ça, Chasseur. Peut-être ai-je été stupide de croire que je le serai jamais.

Lorsqu'elle se détourna de lui, il fit un effort pour se reprendre.

— Est-ce à cause de Nathan ?

Elle reporta instantanément le regard sur lui. Les yeux envahis par la panique, elle semblait frappée d'horreur. Sa voix était à peine audible.

— Qu'avez-vous dit ?

— Nathan, répondit-il. C'est le nom que vous avez appelé dans votre sommeil, juste avant de vous réveiller de votre cauchemar. Est-ce à cause de lui que vous n'êtes pas prête ? Est-ce parce que votre cœur appartient à un autre mâle ?

Elle ne respirait plus. Elle le regarda sans bouger pendant un temps qui lui sembla devoir durer toujours.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, finit-elle par répondre, d'un ton sans réplique. Je n'ai appelé personne dans mon sommeil. Ça doit être un effet de votre imagination.

Il était sûr de lui mais s'abstint d'insister. Leur moment de communion n'était plus, il venait d'être pulvérisé à l'instant. Même si son pouls continuait à bourdonner, si son sexe était toujours dressé et avide de jouissance, il voyait bien qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec lui désormais. Le silence de Corinne se prolongeait. Visage fermé, elle s'était écartée de lui, sur ses gardes à présent. Son regard avait quelque chose d'accusateur, comme si elle venait soudain de se rappeler qu'il était pour elle un étranger, peut-être même un ennemi.

Il se sentait mal à l'aise, embarrassé, confus. Troublé par ces choses qui lui avaient été étrangères jusque-là et qui lui avaient été révélées à cause de cette femme, de ce qu'il éprouvait pour elle, et aussi par le regard apeuré qu'elle lui adressait à présent en continuant à s'écarter de lui.

La vision de Mira lui revint comme une gifle. Le plaidoyer de Corinne. Ses larmes. Sa supplication pour qu'il épargne la vie du mâle qu'elle ne supportait pas de perdre.

À présent, le Chasseur était sûr de connaître le nom de ce mâle.

*Nathan.*

Il ne comprenait pas pourquoi savoir ça le mettait sur les dents, mais c'était le cas. Il serrait les mâchoires à s'en faire éclater les molaires.

— Chasseur, commença Corinne, s'interrompant pour prendre une inspiration tremblante. Ce qui vient de se passer entre nous à l'instant...

— ... ne se reproduira pas, acheva-t-il pour elle.

Meurtri dans son désir et sa fierté, il étouffa mentalement ces émotions inutiles, s'accrochant à la discipline rigide qui l'avait toujours si bien servi, une discipline qui sembla pourtant vouloir lui échapper lorsqu'il croisa le regard troublé et blessé qui émanait des si jolis yeux de Corinne Bishop.

— Le soleil va bientôt se coucher, lui dit-il. Nous partirons dès qu'il l'aura fait.

Elle tressaillit et l'inquiétude se peignit sur son visage.

— Pour où ?

— On nous a trouvé un endroit sûr où nous cacher. Vous y resterez pendant que je reprendrai ma mission pour l'Ordre.

Il tourna les talons et la laissa seule dans la pièce derrière lui.

— Monsieur Mestre, j'apprécie vraiment la générosité dont vous avez fait preuve pour ma campagne ces derniers mois. Ce chèque... (Le sénateur souleva un sourcil bien entretenu en

considérant une nouvelle fois l'énormité du don de TerraGlobal.) Eh bien, cher monsieur, très franchement, une contribution de cette importance mérite toute ma gratitude. C'est réellement une première.

Assis dans un confortable fauteuil en face du bureau derrière lequel se tenait le politicien à la carrière ascendante, Dragos joignit les mains sous le menton et sourit.

— Dieu bénisse la démocratie et la Cour suprême des États-Unis.

— Certes, certes.

Le sénateur gloussa, un peu gêné, et sa pomme d'Adam accrocha le col amidonné de sa chemise de smoking derrière son impeccable nœud papillon noir. La coiffure parfaite de ses cheveux blond doré dégageait son beau visage de trentenaire, auquel ses tempes légèrement grisonnantes conféraient un air de sagesse et de distinction.

Dragos se demanda s'il avait gagné ces élégants galons dans un salon de coiffure huppé, puis décida que cela lui était égal. Ce qui l'intéressait chez le sénateur, c'était sa position politique et ses relations parmi les décideurs issus des grandes universités américaines de la côte est.

— Je suis honoré de la confiance dans mes objectifs de campagne que vous et TerraGlobal manifestez, reprit le sénateur en adoptant un air de sincérité qui avait selon toute probabilité permis au célibataire le plus convoité de Boston d'obtenir tout ce qu'il avait jamais pu demander au cours de sa jeune vie de privilégié. Je vous garantis personnellement que tout l'argent de vos contributions sera bien utilisé.

— Je n'en doute pas une seconde, sénateur.

— Je vous en prie, dit ce dernier en glissant le chèque dans le tiroir du haut de son bureau avant de verrouiller celui-ci. Appelez-moi Robert. Oh, et puis non tenez, appelez-moi Bobby, comme tous mes amis.

Dragos retourna au sénateur son sourire étudié.

— Bobby, alors.

— Je veux que vous sachiez, monsieur Mestre, que je partage votre engagement vis-à-vis des vrais problèmes qui touchent notre grand pays. J'ai promis de jouer mon rôle à Washington pour aider à ramener les États-Unis à la place qui est la leur, celle qu'ils méritent, c'est-à-dire celle de la première nation au monde. Et je veux que vous sachiez que mon combat ne fait que commencer maintenant que j'ai l'honneur d'exercer cette charge à un moment si important de notre histoire. Si je suis là, c'est parce que je compte bien faire la différence.

— Bien entendu, approuva Dragos d'un air pénétré, prêt à réécouter patiemment les slogans patriotiques d'un discours électoral qu'il avait entendu Robert Clarence déclamer plusieurs fois pendant sa campagne. Vous et moi avons de nombreux points d'accord. Le moindre n'étant pas votre zèle contre le terrorisme. J'admire votre attitude de « tolérance zéro » envers ceux qui seraient prêts à se livrer à de telles activités déplorables. Je vous félicite de votre volonté et de votre intransigeance en matière de sécurité nationale.

Robert Clarence se pencha en avant sur son bureau, sourcils froncés pour rendre son regard plus intense comme il avait appris à le faire.

— Entre vous et moi, Drake... Vous permettez que je vous appelle Drake, n'est-ce pas ? (Dragos lui fit signe que oui, souriant intérieurement à l'idée que l'humain utilisait l'un de ses nombreux alias pour s'adresser à lui.) Entre vous, moi et ces quatre murs, je ne serais pas opposé au rétablissement des exécutions publiques pour ces ordures de terroristes, en particulier pour ceux qui poussent

comme des mauvaises herbes sur notre propre sol. Pendez ces salauds par les couilles et lâchez les chiens affamés sur eux ! Voilà ce que je dis. Malheureusement, mon équipe me dirait probablement que ça ne fait pas un très bon slogan de campagne.

Il éclata d'un rire un peu forcé, et Dragos lui emboîta le pas, même s'il ne riait pas exactement pour les mêmes raisons. Le gloussement de Dragos relevait d'un humour plus personnel et de la quasi-griserie que lui procurait l'anticipation du moment où il tirerait les ficelles lui assurant un triomphe ultime sur l'Ordre.

Le téléphone posé sur le bureau du sénateur sonna. Il s'excusa poliment, puis décrocha et appuya sur le bouton de la ligne qui s'était allumée.

— Oui, Tavia ? Oui, oui. D'accord, ça marche. Ah, mon Dieu, il est déjà si tard ? Merci d'appeler le président et de m'excuser auprès de lui. Dites-lui que je termine mon dernier rendez-vous de la journée et qu'il faudra qu'il aille devant à la soirée. Nous le rejoindrons dès que possible. Oui, je sais qu'il supporte mal les changements de dernière minute, mais il faudra qu'il fasse avec. (Clarence adressa un clin d'œil de connivence à Dragos.) Dites-lui que je suis retardé à cause d'un problème qui a trait à la sécurité intérieure. Ça lui donnera de quoi gamberger le temps que nous nous rendions sur place.

Le sénateur raccrocha et offrit à Dragos un haussement d'épaules en guise d'excuse.

— Personne ne m'avait dit que le plus simple dans tout ça serait de me faire élire. Arriver à gérer mon emploi du temps est une tout autre affaire, en particulier à cette époque de l'année. Je vais vous dire, j'ai passé plus de temps depuis un mois dans ce foutu smoking que sur le terrain, ma vraie place.

— Vous êtes un homme en vue, répondit Dragos, qui sentait bien que l'exaspération affichée par le *golden boy* quant aux soirées habillées passées en compagnie du gratin n'était qu'une façade.

Mais ce positionnement l'avait certainement aidé à être élu et c'était tout ce qui comptait pour Dragos, car il avait misé un gros paquet sur l'espoir que l'étoile montante tout droit sortie de Harvard lui permettrait de se retrouver très bientôt face à face avec les vrais puissants de l'humanité.

— Vous avez un horaire à respecter et je ne voudrais pas vous retarder plus longtemps, déclara Dragos en se levant, même si le sénateur s'empressait déjà de l'assurer qu'il avait tout le temps qu'il fallait pour parler avec lui. Merci d'avoir accepté de me recevoir si vite et aussi si tard dans la journée.

Le sénateur Clarence se leva à son tour et contourna son bureau pour aider Dragos à remettre son manteau de cachemire. Puis il tendit la main et serra celle de Dragos avec chaleur.

— J'ai eu beaucoup de plaisir à discuter avec vous aujourd'hui, Drake. J'attends avec impatience la prochaine occasion de nous rencontrer. N'hésitez pas à revenir me voir.

Il accompagna Dragos à la porte de son bureau et l'ouvrit pour lui. Debout de l'autre côté, la main levée devant elle comme si elle allait frapper dans la seconde suivante, se tenait une jeune femme très grande et très attirante habillée d'un tailleur-pantalon gris anthracite et d'un corsage à col montant ivoire. Ses épais cheveux couleur caramel étaient ramenés sur la nuque en une longue queue-de-cheval dont pas une mèche ne dépassait. Cela donnait un aspect global qui aurait pu sembler revêche chez une femme moins belle, mais pas chez elle.

— Ah ! Tavia, s'exclama Robert Clarence alors que Dragos s'arrêtait net devant elle, frappé par la vision de la jeune femme à quelques centimètres de son visage.

Elle recula brusquement d'un pas et son regard intelligent sauta du sourire intrigué de Dragos à

l'expression enjouée de son employeur. Le sénateur posa la main sur l'épaule de Dragos.

— Drake, avez-vous déjà croisé mon assistante personnelle, Tavia Fairchild ?

— Enchanté, ronronna Dragos avec un petit signe de tête, avant de tendre la main.

— Monsieur Mestre, répondit-elle en acceptant la main tendue, qu'elle serra brièvement mais fermement, très professionnelle. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous rencontrer, mais votre nom m'est familier du fait des divers échanges épistolaires que vous avez eus avec le sénateur.

— La mémoire de Tavia pour les noms et les visages est tout à fait extraordinaire, déclara avec fierté son patron. C'est mon arme secrète, qui me tient en permanence au courant de ce qui se passe. Et à l'heure... En tout cas elle essaie.

— Je n'en doute pas une seconde, répondit Dragos, qui avait beaucoup de mal à quitter la jeune femme du regard.

Un instant avant qu'elle détourne les yeux, ses grands cils noirs retombèrent sur son regard vert printemps avec ce qui sembla à Dragos presque de l'anxiété, au point qu'il se demanda si l'instinct de la femme ne lui avait pas permis de sentir qu'il était autre chose que ce que laissaient voir son costume de coupe classique et son manteau de cachemire. Il resta là fasciné, ravi, alors qu'elle se tournait vers le sénateur pour lui donner une petite boîte entourée d'un papier cadeau avec un ruban rouge et un charmant rameau de houx fraîchement coupé.

— Pour la femme du président du parti. C'est une broche ancienne que j'ai trouvée dans une boutique de Newbury Street le week-end dernier. Je me suis dit que comme elle collectionnait les camées...

— Qu'est-ce que je vous disais, Drake ? déclara Robert Clarence, lançant son menton parfaitement carré en direction de son assistante tout en prenant le paquet et en le secouant délicatement. Mon arme secrète. Elle s'arrange toujours pour me faire passer pour meilleur que je ne suis.

Pas décontenancée par le compliment de son patron, Tavia Fairchild resta dans son rôle.

— Dois-je appeler le garage et leur demander d'avancer la voiture, sénateur ?

— Oui. Ce serait bien, Tavia. Merci.

Tandis que sa jolie secrétaire retournait à son bureau et décrochait le téléphone pour appeler le chauffeur de Clarence, celui-ci se fendit d'une nouvelle tape amicale sur l'épaule de Dragos.

— Y a-t-il moyen de vous convaincre de m'accompagner, Drake ? On pourrait bavarder encore un peu et je vous présenterais à certains des participants au dîner de levée de fonds de ce soir. Je pense que vous y trouveriez de nombreuses personnes partageant vos convictions qui seraient ravies de discuter avec vous de certains des sujets que nous avons abordés.

Dragos se laissa aller à un sourire complaisant.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas possible. (Il visait un peu plus haut que les péquenots responsables des syndicats de pompiers et de policiers de la ville.) Merci pour votre offre. Mais il faut vraiment que j'y aille, maintenant.

— Sûr ? insista le sénateur avec un sourire charmeur. Ça vaut la peine rien que pour le repas. Ces types adorent manger. Vous adoreriez aussi, en particulier à cinq cents dollars l'assiette préparée par le meilleur traiteur italien du North End.

— Hélas, objecta Dragos, j'ai un régime très strict. La nourriture italienne ne me convient pas du tout.

— Ah, vous m'en voyez désolé. (Robert Clarence gloussa, pas dupe, et alla récupérer dans un placard un manteau classieux doublé de soie, qu'il enfila.) Mais vous serez chez moi pour la soirée

que j'organise demain à l'occasion des fêtes, n'est-ce pas ?

Dragos hocha la tête.

— Je ne la manquerais pour rien au monde.

— Parfait. Tavia s'est vraiment donné beaucoup de mal, elle a tout organisé pour moi, jusqu'aux invitations rédigées à la main.

— Vraiment ?

Dragos évalua de nouveau la jeune femme du regard. Elle venait elle aussi de récupérer son manteau, ainsi que son sac à main, et était en train d'éteindre son ordinateur et de mettre le téléphone du bureau sur répondeur.

— Je ne suis pas censé en parler, ajouta le sénateur Clarence, mais nous avons eu confirmation de la présence d'un invité d'honneur surprise demain soir. Un ami et mentor rencontré à Harvard. Quelqu'un que, j'en suis sûr, vous trouverez intéressant de rencontrer.

Même si le jeune politicien se voulait subtil, Dragos n'avait pas besoin d'indice supplémentaire pour deviner que le gros bonnet en question, ami proche de Robert Clarence, n'était autre qu'un de ses professeurs d'université, qui avait pris en marche le train d'une autre étoile montante et occupait à présent la deuxième place dans la hiérarchie du pays. Et c'était précisément cette relation qui avait rendu Robert Clarence si précieux aux yeux de Dragos.

Dès la nuit suivante, Dragos posséderait l'esprit, et l'âme, des deux hommes.

— D'ici là..., dit-il en tendant la main pour serrer avec enthousiasme celle du sénateur qui ne se doutait de rien. Mademoiselle Fairchild, ç'a été un plaisir de vous rencontrer enfin.

Suivi par le regard aigu de Tavia Fairchild et un « au revoir » enjoué du sénateur, Dragos se dirigea vers l'ascenseur. Et ce fut les joues éclairées par un large sourire de contentement et d'anticipation qu'il rejoignit la rue, où l'attendait sa propre limousine.

# Chapitre 20

Il leur fallut à peu près une heure pour rejoindre la planque que l'Ordre leur avait trouvée. Ils étaient à plusieurs kilomètres de l'autoroute et s'enfonçaient sur une route de terre dans une zone de marécages et de bosquets de cyprès fantomatiques couverts de mousse espagnole.

Comme le Chasseur tournait sur un chemin d'accès sans panneau – en tout cas, Corinne supposa qu'il s'agissait d'un chemin d'accès –, les phares de la voiture se réfléchirent dans plusieurs paires d'yeux jaunes au niveau du sol devant eux. Le buisson dense qui les abritait s'agita alors tandis que les créatures du marais se dépêchaient de rejoindre des parties plus sombres de leur domaine sauvage.

— Vous êtes sûr que c'est là ? demanda Corinne au Chasseur, qui continuait dans l'obscurité. Ça ne ressemble pas à un endroit où quelqu'un viendrait construire sa maison.

— Il n'y a pas d'erreur, répondit-il. C'est bien là qu'habite Amélie Dupree.

C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche de tout le voyage. Le soldat impassible était de retour désormais. Mais bon, de toute façon, son ton professionnel n'aurait pas dû la surprendre. On ne pouvait pas dire qu'ils avaient quitté La Nouvelle-Orléans dans les meilleurs termes.

Même si elle aurait bien voulu parler de ce qui s'était passé, expliquer sa réaction de panique à ce qui avait été au début si incroyablement agréable, la gêne avait gardé ses lèvres scellées. Sans compter la peur abjecte qui l'avait frappée quand elle avait entendu le Chasseur prononcer à haute voix le nom de son fils.

Elle ne s'était pas attendue à ça et n'en était d'ailleurs toujours pas revenue. Presque comme elle aurait arraché sa main à une flamme nue, elle avait senti se lever en elle un instinct immédiat de protection, qui l'avait poussée à nier l'existence même de son fils pour lui éviter d'être découvert. Son mensonge avait été de l'ordre du réflexe et à présent il s'étendait entre elle et le Chasseur comme un gouffre infranchissable.

Alors que la voiture ralentissait et que ses phares venaient éclairer le bois gris usé par les intempéries d'une vieille maison nichée dans les arbres décharnés couverts de mousse, elle détourna les yeux de son visage indéchiffrable. Une vieille femme noire vêtue d'une robe à fleurs se tenait à l'abri de la véranda et les regardait approcher. Jusque-là, elle avait gardé les bras croisés sur son ample poitrine, mais, alors que la voiture s'arrêtait, elle leva la main et leur fit un petit signe de bienvenue.

Le Chasseur coupa le contact et empocha les clés.

— Attendez ici que je vous dise que la voie est libre.

Alors qu'il sortait du véhicule et en faisait le tour à la rencontre de la vieille femme, Corinne se demanda quel danger elle aurait bien pu représenter pour eux d'après lui. Mais elle voyait bien à la façon qu'il avait de se déplacer, à la ligne de ses épaules et à sa démarche souple que son entraînement avait repris le dessus chez lui.

Quand on avait passé tant d'heures si près de lui, il était aisé d'oublier à quel point il était imposant et combien il était dangereux. Même sans les talents qui avaient fait de lui l'un des plus

meurtriers des fantassins de Dragos, il aurait irradié la menace. Ayant senti sa bouche caresser si tendrement la sienne, il était facile à Corinne d'oublier combien ses mains pouvaient être inflexibles s'il était confronté à une menace ennemie ou sentait le danger. Il ne prenait aucun risque, aussi faible celui-ci pût-il sembler. Corinne aurait voulu écarter sa prudence, mais elle se rendait compte que, s'il était surprotecteur, c'était parce qu'il tenait à la garder en sécurité.

Il se déplaçait avec une grâce de panthère et une précision toute militaire et, tandis qu'il avançait vers leur hôtesse souriante, Corinne craignit un instant que la pauvre vieille femme aux allures de grand-mère gâteau ne se mette à hurler d'effroi et ne s'enfuit loin de lui. Mais ce ne fut pas le cas. À travers la vitre de la portière passager, Corinne entendit une voix de miel qui leur souhaitait la bienvenue et les invitait à entrer.

Le Chasseur tourna la tête et croisa le regard de Corinne. Il hocha la tête puis rejoignit la voiture pour ouvrir sa portière avant qu'elle ait eu le temps de le faire elle-même. Il l'amena alors à la vieille dame et lui plaça la main dans la paume que celle-ci avait gardée ouverte pour la saluer.

Les yeux laiteux d'Amélie Dupree allaient de droite à gauche sans voir tandis qu'elle étreignait chaudement la main de Corinne. Elle avait un sourire chaleureux plein d'une gentillesse qui semblait irradier du cœur de son être. Et quand elle parla, ce fut d'une voix vieillissante pleine d'une douce musicalité.

— Bonsoir, mon enfant.

Le Chasseur fit des présentations rapides pendant que le regard aveugle d'Amélie les suivait dans le noir. Elle tapota maternellement la main de Corinne.

— Entrez, maintenant, mon enfant. J'ai sur la cuisinière une bouilloire qui va bientôt siffler et une daube aux gombos qui mijote depuis le début de l'après-midi.

— Ça a l'air délicieux, dit Corinne en suivant Amélie Dupree.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle au Chasseur, qui n'avait pas bougé, son portable déjà collé à l'oreille, sans aucun doute pour prévenir l'Ordre qu'ils étaient arrivés sans incident.

La maison ne payait pas de mine de l'extérieur, mais à l'intérieur les meubles étaient récents et bien entretenus et les murs étaient peints de riches nuances d'ocre et ornés de tableaux et de plusieurs décennies de photos encadrées. Alors qu'elle suivait Amélie Dupree, impressionnée par l'aptitude de la vieille femme à circuler dans la pièce sans aide ni hésitation, l'une d'entre elles en particulier attira le regard de Corinne.

Elle s'arrêta pour l'observer de plus près. Le papier jauni et la tenue du sujet trahissaient son âge. Mais le visage de la belle jeune femme aux boucles d'ébène était parfaitement reconnaissable. Corinne l'avait rencontrée dans le complexe de l'Ordre à Boston.

— Ma ravissante petite sœur, Savannah, confirma Amélie Dupree, qui était revenue sur ses pas jusqu'à Corinne. Ma demi-sœur, plus précisément. Nous avons la même maman, Dieu garde sa pauvre âme tourmentée et si douce.

— Je ne savais pas, dit Corinne en suivant cette fois la femme aux cheveux gris dans la jolie cuisine aux murs jaunes qui s'ouvrait à l'arrière de la maison.

La bouilloire venait juste de se mettre à siffler. Amélie coupa le gaz à tâtons sans se tromper de feu, la cocotte de gombos continuant à mijoter doucement sur la cuisinière. Puis elle ouvrit le placard et en sortit deux mugs de terre cuite.

— Vous connaissez ma sœur ? demanda-t-elle en faisant courir ses doigts à la surface du plan de travail pour trouver une boîte de fer-blanc.

— Je ne l'ai rencontrée que brièvement, répondit Corinne, pas très sûre de ce qu'elle pouvait divulguer à quelqu'un qui ne vivait pas dans le complexe, malgré les liens de parenté qui unissaient Amélie et Savannah. Elle m'a paru adorable.

— On ne fait pas plus gentille, je peux vous le garantir, confirma Amélie, d'une voix joyeuse aux intonations mélodieuses. On ne se parle que trois ou quatre fois par an, mais nous reprenons notre conversation exactement là où nous l'avions laissée, comme si elle n'était jamais partie.

Corinne regarda la vieille femme disposer des sachets de thé dans les mugs avant de prendre une manique pendue à un petit crochet à ventouse collé sur le devant de la cuisinière. Elle fut tentée de proposer son aide, mais Amélie Dupree se débrouillait très bien toute seule. Utilisant l'index d'une main pour repérer le bord du mug, elle versa l'eau bouillante sans se brûler ni faire tomber une seule goutte à côté. Corinne se dit qu'elle aurait eu du mal à être aussi exigeante avec elle-même.

— Et comment va son charmant compagnon ? demanda Amélie sans gêne apparente en allant poser les deux tasses fumantes sur la table. Si vous avez rencontré ma sœur, je suis sûre que vous avez rencontré Gideon aussi. Ces deux-là sont comme des siamois depuis... Seigneur, ça doit faire au moins trente ans maintenant.

La vieille femme s'assit en faisant signe à Corinne de prendre la chaise à côté d'elle. Comme le Chasseur semblait devoir prendre son temps dehors, elle s'assit et se mit à souffler doucement sur son thé.

— Eh oui, laissa échapper Amélie comme perdue dans ses pensées. Difficile de croire que ça fait si longtemps que ces événements tragiques ont eu lieu.

— Des événements tragiques ? répéta Corinne sur un ton interrogateur avant de prendre précautionneusement une petite gorgée de thé bouillant.

Elle n'aurait pu nier qu'elle était curieuse d'en savoir plus, non seulement à propos de la femme qui leur ouvrait sa maison, mais aussi sur le couple qui semblait si bien intégré à l'Ordre.

— Je n'aime pas trop déterrer les mauvais souvenirs, mon enfant, et celui-là est quasiment le pire que j'aie. (Elle tendit la main pour la poser sur celle de Corinne, qu'elle tapota.) Il y a eu trop de sang versé cette nuit-là. Deux vies ont failli s'achever juste devant ma porte. J'ai su que Gideon était différent dès que j'ai posé les yeux sur lui – ça s'est passé bien avant que la vieillesse commence à me voler ma vue, bien sûr. Je n'aurais jamais deviné ce qu'il était vraiment si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux. La balle aurait dû le tuer. Celle qui avait atteint Savannah aussi, et elle l'aurait fait sans l'intervention de Gideon, s'il n'avait pas mordu son propre poignet pour lui donner son sang.

Corinne se rendit compte qu'elle avait écouté fascinée en retenant son souffle.

— Vous l'avez vu la nourrir ! Vous savez ce qu'il est, Amélie ?

— Un vampire, répondit la vieille dame en hochant la tête. Oui, je sais. Ils m'ont tout raconté cette nuit-là. Ils ont remis leurs vies entre mes mains et c'est un secret que j'ai bien l'intention d'emporter dans la tombe quand mon heure viendra. (Amélie but une gorgée de thé.) Cet homme, là-dehors... Il appartient à la même race que Gideon. Même une vieille femme aveugle comme moi peut voir ça. Il irradie de lui une sombre puissance. Je l'ai sentie avant même qu'il sorte de la voiture.

Corinne garda les yeux rivés sur son mug.

— Le Chasseur est un peu, disons... intimidant, mais j'ai vu son côté positif. Il est honorable et courageux, comme Gideon.

Amélie émit un petit grognement. Elle tenait toujours la main droite de Corinne et caressait du pouce, en apparence distraitement, la marque à la goutte d'eau tombant dans un croissant de lune. Au

bout d'un moment, Corinne s'aperçut qu'en fait elle en traçait les contours et l'étudiait.

— Elle est exactement comme la sienne, murmura-t-elle, en plissant son front lisse. Savannah a cette même tache de naissance, à ceci près que la sienne est sur son omoplate gauche. Maman avait l'habitude de dire que c'était l'endroit où les fées l'avaient embrassée avant de la mettre dans son ventre. Mais bon, maman était un peu timbrée, il faut bien le dire.

Corinne sourit.

— Toutes les Compagnes de sang sont nées avec cette marque quelque part sur le corps.

— Oui, dit la vieille femme d'un ton traînant. J'imagine que ça fait de vous et Savannah des sœurs d'un autre genre, n'est-ce pas ?

— Je suppose que oui, acquiesça Corinne, réchauffée à la fois par le thé et par la gentillesse avec laquelle son hôtesse l'acceptait dans son monde. Ça fait longtemps que vous vivez ici, Amélie ?

Amélie Dupree eut un petit signe de tête affirmatif.

— Ça fait soixante-douze ans que je n'ai pas bougé de cet endroit. En fait, je suis née dans la pièce à côté. Pareil pour Savannah, sauf que quand elle est arrivée j'étais déjà assez vieille pour aider à la faire naître. J'ai vingt-quatre ans de plus que ma petite sœur.

*Soixante-douze ans*, se dit Corinne en étudiant le visage âgé et les cheveux argentés d'Amélie Dupree. Si on ne l'avait pas forcée à boire le sang de l'Ancien pendant tout le temps qu'elle avait passé dans les geôles de Dragos, son corps aurait supporté les effets d'environ vingt ans de plus que celui d'Amélie. Elle se rendait bien compte à présent de l'ironie de la chose : c'étaient les nutriments porteurs de vitalité d'une créature venue d'un autre monde, sujet même de son mépris, qui lui avaient permis de survivre aux tortures imposées par Dragos. Ils l'avaient gardée forte quand tout ce qu'elle aurait voulu était se coucher et mourir. C'était à cause de tout ce sang extraterrestre qu'elle avait un fils quelque part, un morceau de son être dont elle avait peur qu'il s'éloigne de plus en plus loin d'elle chaque jour.

— Avez-vous d'autre famille ? demanda-t-elle à Amélie quand elle sentit que son chagrin devenait insupportable.

La vieille dame afficha une expression de bonheur intense.

— Oh mon Dieu, oui. Deux filles et un fils. J'ai aussi huit petits-enfants. Ma famille est dispersée. Les enfants, ils n'ont jamais vraiment aimé le bayou comme moi. Ce n'est pas dans leur sang, leurs os, comme ça l'a toujours été pour moi et mon défunt mari. Ils sont partis en ville dès qu'ils l'ont pu. Oh, ils viennent bien me voir chaque semaine, ou à peu près, pour s'assurer que je vais bien et m'aider avec la maison, mais ça n'est jamais assez. Et plus je vieilliss, moins ça l'est. Avec l'âge on a envie d'avoir tous les gens qu'on aime le plus proche possible de soi.

Corinne sourit et serra gentiment la main chaude à la peau tavelée. Elle bénissait momentanément la cécité de la vieille dame, qui l'empêchait de voir la larme qui perlait au coin de son œil.

— Je ne crois pas qu'il y ait besoin d'être âgé pour ressentir ça, Amélie.

Le visage empreint de bonté s'inclina légèrement et prit une expression pensive.

— Est-ce que ça fait longtemps que vous n'avez pas vu les vôtres, mon enfant ?

Corinne se figea, se demandant soudain si les yeux embrumés ne voyaient pas plus qu'elle ne le croyait. Se sentant un peu ridicule, elle leva sa main libre et l'agita brièvement devant le visage d'Amélie. Aucune réaction. La vieille dame avait-elle pénétré son âme d'une façon ou d'une autre ? Elle jeta un coup d'œil derrière son épaule pour s'assurer que le Chasseur n'était nulle part où il pourrait l'entendre.

— Comment pouvez-vous savoir que...

— Oh, je ne suis pas médium, si c'est ce que vous pensez, dit Amélie avec un petit gloussement. Savannah est la seule de la famille qui ait le moindre don réel. D'après maman, la gamine était plus gitane que cajun, mais qui sait ? Le père de Savannah n'a jamais été beaucoup plus qu'une rumeur dans la famille. Maman n'a jamais vraiment tenu à en parler. Quant à moi, j'ai simplement été sage-femme suffisamment longtemps pour reconnaître une femme qui a donné naissance à un enfant. Il y a quelque chose qui change chez une femme qui a donné la vie. Si on est sensible à ce genre de choses, on peut le sentir... C'est une sorte d'intuition, j'imagine.

Corinne n'essaya pas de nier.

— Je n'ai pas vu mon fils depuis qu'il était tout bébé. Il m'a été enlevé juste après sa naissance. Je ne sais même pas où il est.

— Oh, mon Dieu, mon enfant ! s'exclama Amélie. Je suis tellement désolée pour vous. Et pour lui aussi, car je sens tout l'amour que vous avez pour lui dans le cœur. Vous devez absolument le retrouver. Vous ne devez pas perdre espoir.

— Il est tout ce qui compte pour moi, répondit Corinne d'une voix calme.

Mais tout en disant ça, elle se rendit compte que ce n'était pas entièrement vrai. Quelqu'un d'autre devenait important pour elle aussi. Quelqu'un à qui elle voulait confier la vérité. Quelqu'un qu'elle s'en voulait d'avoir repoussé et trompé, alors qu'il ne lui avait manifesté que de la tendresse.

Elle détestait ce mur qu'il dressait entre eux. Elle voulait l'abattre avant qu'il ne grandisse encore, et ça voulait dire s'ouvrir sans réserve à lui. Elle voulait lui faire confiance, et ça signifiait lui donner le pouvoir de lui prouver qu'elle avait raison... ou tort, si elle s'avérait avoir été une imbécile.

Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle devait absolument lui donner cette chance.

— Merci de m'excuser un moment, Amélie. Je veux voir ce qui retient le Chasseur.

La vieille dame acquiesça et Corinne se leva pour retourner sur le devant de la maison. Mais, avant même de sortir sur la véranda, elle vit que le Chasseur et la voiture mauve étaient partis.

Il était allé accomplir sa mission sans même lui dire un mot.

Ce fut avec un cri étouffé que Murdock reprit ses esprits.

Chase regarda le vampire s'agiter au bout de la chaîne qui le maintenait suspendu par les chevilles à la poutre centrale d'un vieux silo à grains vide au milieu de nulle part. Du sang coulait encore des lacérations et des contusions pourtant vieilles de plusieurs heures qui parcouraient le corps nu de l'Agent du maintien de l'ordre. L'air à l'intérieur du silo était glacé, torture supplémentaire pour le fils de pute qui avait obstinément refusé de dire à Chase ce qu'il avait besoin de savoir.

Pendant l'essentiel des heures de jour qu'ils avaient passées dans cet abri infesté de rats, Chase avait essayé d'arracher des renseignements à Murdock à force de coups. Devant l'échec de cette méthode et quand sa patience avait commencé à s'épuiser alors que le soleil se couchait et que sa soif le taraudait, il avait pris la lame de Murdock et décidé de l'entailler jusqu'à en faire sortir la vérité.

À un moment donné, le vampire s'était évanoui. Chase ne s'en était aperçu que lorsqu'il avait vu sa propre main baignée par le sang de l'autre mâle et le grand corps de ce dernier pendre mollement sans réaction à la douleur qu'il lui infligeait.

Alors Chase avait posé le couteau et attendu.

Il regarda Murdock lutter pour reprendre pleinement conscience, ses chaînes cliquetant dans l'abri clos. Le mâle toussa et cracha du sang sur le sol à quelque deux mètres au-dessous de sa tête. Une vaste tache s'étalait déjà sur le béton sale, la flaque de sang et de pisse commençant à se figer en s'agglutinant aux crottes de rats et aux restes moisissus d'aliments pour bétail gelés disséminés par terre. La vue du sang brillant attirait le regard de Chase comme un phare, l'incitant à tout laisser tomber pour filer chasser.

Murdock se mit à ruer au bout de sa chaîne, et à feuler quand ses yeux voilés finirent par accommoder sa vision sur le regard sans pitié de Chase à l'autre bout du silo.

— Salaud ! rugit-il. Tu ne sais pas à qui tu as affaire !

Chase serra son poing sur l'extrémité d'une autre longue chaîne, qui, celle-là, faisait un nœud coulant autour du cou de Murdock, et tira un coup sec dessus.

— Est-ce que ça veut dire que tu es prêt à parler ?

Il se leva et se dirigea vers Murdock, enroulant la chaîne autour de son poing au fur et à mesure qu'il s'approchait de lui. Arrivé à moins d'un mètre, il s'arrêta.

— Quel est ton lien avec Dragos ? Et tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenu, si tu continues à me dire que ce nom ne signifie rien pour toi, je vais te pourrir la face jusqu'à ce que tu t'en souviennes.

Murdock lâcha un grognement et ses yeux plissés pleins de croûtes de sang lancèrent des éclairs d'ambre.

— Si je parle, il me tuera.

Chase haussa les épaules.

— Si tu ne le fais pas, c'est moi qui vais te tuer. C'est ce qu'on appelle un dilemme cornélien. Mais comme c'est moi qui tiens la chaîne et la lame qui va bientôt te découper en petits morceaux, je te suggère de ne pas me foutre en rogne plus que tu ne l'as déjà fait.

Murdock lui jeta un regard incendiaire. Il avait les mâchoires serrées, mais la peur se lisait déjà dans ses prunelles de braise.

— Il y a d'autres gens plus proches de Dragos que moi. Quoi que tu cherches, ce n'est pas à moi qu'il faut que tu t'adresses.

— Malheureusement, tu es le seul que j'ai à pendouiller là devant moi pour l'instant. Alors arrête d'user ma patience et mets-toi à table.

Et pour que son argument porte mieux, il fit faire un tour supplémentaire à la chaîne autour de son poing.

Seigneur, il ne supportait pas d'être si proche de ce mâle. Non seulement à cause de la furieuse envie qu'il avait de lui défoncer le crâne pour sa participation au club de sang, entre autres forfaits repoussants, mais aussi à cause de ce foutu sang. Même si le sang de la Lignée ne pouvait nourrir ses propres membres, la vue et l'odeur de tant d'hémoglobine fraîche dégoulinant du corps de Murdock excitaient au plus haut point le fauve qu'il abritait en lui.

Murdock aurait eu bien du mal à ne pas voir que les crocs de Chase emplissaient sa bouche. Le regard de ce dernier brûlait du même feu d'ambre que celui qui lui parvenait d'entre les paupières tuméfiées de Murdock, à ceci près que chez lui ce n'était pas de peur ni de rage, mais bien du fait des serres de la soif qui avait commencé à l'accompagner presque en permanence.

Ce fut cette part sauvage de son être qui gronda lorsqu'il se força à se mettre juste au niveau du visage de Murdock.

— Dis-moi où trouver Dragos !

Comme la réponse ne venait pas assez vite à son goût, Chase tira le bras en arrière et précipita son poing entouré de chaînes dans la tempe de Murdock. Le vampire hurla et une dent jaillit de sa bouche accompagnée d'un flot de sang rouge sombre.

Chase sentit ses tripes se nouer. Une excitation monstrueuse et sauvage se répercutait dans ses veines tandis qu'il regardait Murdock cracher une rivière écarlate sur le sol de béton. Une jubilation malsaine, rageuse le poussait à recommencer, à déchiqueter cette merde gémissante comme elle le méritait.

Il fut soudain frappé de voir à quel point son côté obscur devenait puissant. À quel niveau de sauvagerie le poussait sa folie à présent qu'elle le tenait en son pouvoir.

Et il en fut proprement terrifié.

Il la repoussa, aussi loin que possible, et tendit la main pour attraper Murdock par le menton. Il lui fallut lutter pour retrouver sa voix au milieu des rugissements du combat qui se déroulait en lui. Lorsque enfin il parla, ce fut d'une voix rocailleuse qui lui brûlait la gorge, lèvres retroussées sur ses dents et ses crocs.

— Où... est... Dragos ?

— Je ne sais pas, cria Murdock. (Chase leva le poing pour frapper de nouveau.) Je ne sais pas ! Je ne sais pas, je te le jure ! Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il veut la disparition de l'Ordre...

— Pas possible, rétorqua Chase d'un ton tranchant. Et maintenant, dis-moi quelque chose que je ne sais pas déjà avant que j'en finisse avec toi ici et maintenant.

Murdock prit quelques inspirations rapides.

— OK, OK... Il a un plan. Il veut se débarrasser de vous tous, de l'Ordre au complet. Il dit que c'est la seule façon pour lui d'avoir une chance de voir son plan majeur se réaliser.

— Plan majeur, répéta Chase, en se disant que peut-être enfin il allait arriver à quelque chose. Quelles sont les intentions de cette ordure de Dragos ?

— Je n'en suis pas sûr. Je n'appartiens pas au premier cercle. Je prenais mes ordres auprès d'un de ses lieutenants qui venait d'Atlanta à Boston. Freyne aussi.

— Quel est le nom de ce lieutenant ? exigea Chase. Dis-moi où je peux le trouver.

— Laisse tomber, répondit Murdock. Personne n'a plus entendu parler de lui depuis la semaine dernière, ce qui veut dire qu'il y a de fortes chances pour qu'il ait mis Dragos en rogne et se soit fait descendre. Dragos ne laisse à personne la possibilité de merder deux fois.

Chase lâcha un juron.

— D'accord, alors dis-m'en plus sur ce premier cercle. Qui d'autre en fait partie ?

Murdock secoua la tête, envoyant ce faisant des gouttes de sang sur les rangs de Chase.

— Personne ne sait qui a accès directement à lui. Il est complètement parano.

— Et comment compte-t-il se défaire de l'Ordre ?

— Je n'en sais rien, mais ce sera un gros truc. Un truc auquel il travaille depuis un bon moment, d'après ce que j'ai entendu dire. Il a essayé de découvrir l'emplacement du complexe. Avant la mort de Freyne, il a mentionné quelque chose à propos d'un leurre. Une espèce de cheval de Troie...

— Ah, putain ! murmura Chase.

Un soupçon fou s'empara de lui en pensant à la manière dont Dragos pourrait mener à bien quelque chose comme ce que venait de décrire Murdock. À travers le brouillard de la soif qui le tenaillait, il réfléchit à la nuit du sauvetage de Kellan Archer. L'anéantissement du Havrobscur de Lazaro Archer,

une attaque qui n'avait laissé d'autre choix à l'Ordre que de ramener les deux membres survivants de la famille au complexe pour assurer leur protection.

Toute cette histoire s'était-elle déroulée comme Dragos l'avait planifié ? Ce fils de pute avait-il pu utiliser l'événement pour découvrir où était le quartier général de l'Ordre ? Et dans quel but ? Les possibilités étaient nombreuses, mais toutes provoquaient chez lui un nœud à l'estomac.

Chase se secoua pour ramener son esprit à l'interrogatoire en cours.

— Qu'est-ce que tu sais d'autre sur ses plans ?

— C'est tout. Je ne sais rien d'autre.

Chase regarda le vampire en plissant les yeux, la colère le disputant chez lui à la suspicion. Il secoua la tête.

— Je ne te crois pas. Peut-être as-tu besoin de quelque chose pour t'aider à retrouver la mémoire ?

Il envoya son poing une nouvelle fois dans le crâne de Murdock. La joue du vampire se fendit et Chase ne put contenir le grognement animal qui surgit en lui à la vue et à l'odeur de ce sang frais supplémentaire.

— Parle, putain ! cracha-t-il, les derniers fils de son humanité prêts à se rompre sous l'action du monstre qui les grignotait. Je ne te reposerai pas la question.

Murdock semblait à présent convaincu de son intérêt à parler. Il toussa et sa toux s'étrangla dans sa gorge.

— Il utilise des humains des forces de police comme espions. Il a fabriqué des Laquais, beaucoup de Laquais. J'ai entendu dire qu'il avait parlé d'un politicien récemment, ce nouveau sénateur qui vient juste d'être élu.

Cela faisait bien longtemps que Chase ne s'intéressait plus à la politique humaine, mais pas au point de ne rien savoir du jeune diplômé de Harvard qui semblait destiné à une ascension rapide sur la scène nationale.

— Qu'est que ça a à voir avec lui ? demanda Chase d'un ton comminatoire.

— Il va falloir que tu poses la question à Dragos, cracha Murdock à travers une mâchoire enflée et des lèvres fendues. Quels que soient ses plans, il y a de bonnes chances pour qu'ils impliquent ce Clarence.

Chase réfléchit un instant à ce que venait de dire Murdock, son regard plein de mépris posé sur lui.

— Tu es sûr que tu ne peux pas m'en dire plus ? Je ne vais pas trouver un truc plus intéressant si je fais un trou de l'autre côté de ton crâne de merde ?

— Je t'ai dit tout ce que je savais. Je ne sais rien de plus, je t'en donne ma parole.

— Ta parole, maugréa Chase. Tu attends de moi que je prenne pour argent comptant la parole d'un membre de club de sang pédophile prêt à vendre sa propre race à une merde vicieuse comme Dragos ?

Les yeux de Murdock s'emplirent d'inquiétude. Son accent traînant du Sud semblait épaissi par le sang qui coulait du côté de sa bouche.

— Tu as dit que tu voulais des renseignements, et je te les ai fournis. Donnant, donnant, Chase. Remets-moi debout, maintenant, et laisse-moi partir.

Chase sourit, sincèrement amusé.

— Te laisser aller ? Oh, je ne crois pas, non. La route se termine ici pour toi. Le monde sera un bien meilleur endroit avec un salaud de ton espèce en moins.

Le rire par lequel répondit Murdock avait un petit côté hystérique, comme s'il se rendait compte

qu'il n'avait aucun espoir de s'en tirer vivant et tenait à finir en beauté.

— Oh, elle est bien bonne, Sterling Chase. Ton autosatisfaction est sans bornes, n'est-ce pas ? Le monde sera un bien meilleur endroit sans moi. T'es-tu regardé dans un miroir récemment, mon vieux ? Je suis peut-être tout ce que tu dis, mais tu n'es pas non plus un saint.

— Ferme-la, grogna Chase.

— Ne crois surtout pas que je n'ai pas remarqué que tes yeux lançaient des flammes d'ambre comme un vrai brasier pendant tout le temps que nous venons de passer ensemble. Depuis quand tes crocs ne se sont-ils pas rétractés ?

— Je t'ai dit de la fermer, Murdock !

Mais il n'en fit rien. Bon Dieu, il ne voulait rien entendre.

— Comment se fait-il qu'un accro dans ton genre ne soit pas encore à genoux en train de laper le sang que je perds sur ce sol merdeux ? Tu ne crois pas que tes petits saints de copains de l'Ordre adoreraient te voir comme ça, comme le Renégat que tu es vraiment ? Fais au monde une faveur : supprime-toi !

Chase n'en pouvait plus. Il ne supportait pas d'entendre la vérité, en particulier de la bouche d'une ordure comme Murdock. Il envoya son poing emmaillotté de chaînes dans le visage du vampire, qui se mit à se balancer au bout de celle à laquelle il était accroché par les chevilles. Chase le ramena jusqu'à lui et cogna de nouveau, inlassablement, jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus rien à frapper.

Jusqu'à ce que le corps de Murdock pende sans vie, l'horrible vérité enfin étouffée.

Chase laissa tomber la chaîne qui entourait son poing. Puis il détacha celle qui maintenait Murdock en l'air. Le corps heurta le sol avec un bruit sourd de chair et d'os, suivi du cliquetis de la chaîne.

Chase tourna les talons et sortit, laissant la porte ouverte derrière lui pour que les autres prédateurs de la nuit se repaissent du cadavre et que le soleil du lendemain matin efface ce qui resterait.

# Chapitre 21

— Il semble que pour une fois la chance soit de notre côté, Lucan.

Gideon se tenait au centre de l'abri antiatomique caverneux caché sous le Havrobscur qu'avait fait construire Lazaro Archer pendant la guerre froide à environ deux heures d'Augusta, dans le Maine. Comme les en avait avertis Archer, l'endroit ne pouvait rivaliser avec le complexe en termes de place ou de disposition, mais Lucan ne pouvait qu'être d'accord avec Gideon. Il semblait bien constituer la meilleure option – la seule option immédiate – qu'ils aient eue à ce moment-là.

Constituée par un terrain de quatre-vingts hectares de forêt intacte qui avait probablement vu plus d'originaux et d'ours noirs que d'humains au cours des deux siècles précédents, la propriété était tout ce qu'il y a de plus privé. La résidence, quant à elle, était une vaste forteresse de pierre et de bois de charpente qui abritait entre autres dix chambres sur ses sept cent cinquante mètres carrés et n'avait certes pas le raffinement de l'élégant manoir qui coiffait le complexe, ni celui de la maison de ville où Lazaro Archer et sa famille avaient vécu à Boston avant le massacre perpétré par Dragos. Le terrain qui l'entourait était impénétrable et impressionnant, périmètre naturel fait d'immenses pins et de buissons d'épineux.

— J'aimerais avoir mieux à vous offrir, déclara Lazaro, qui se tenait près de Lucan. (Son visage rude était baigné par la pâle lumière diffusée par le tube fluorescent de la lampe de sécurité accrochée au-dessus d'eux dans le tunnel de béton qui les ramenait vers la maison.) Je ne saurais vous dire à quel point je regrette le rôle de ma famille dans le plan de Dragos. Qu'il ait pu utiliser Kellan comme pion involontaire...

— Oublie ça, répondit Lucan. Aucun d'entre nous ne serait dans cette situation sans Dragos. Quant à cette « maison de campagne », comme dit Gideon, c'est un atout dont nous avons sacrément besoin en ce moment.

Archer hocha la tête et ils reprirent leur marche le long du tunnel.

— Même si la maison a été inoccupée toutes ces années, une agence immobilière locale était chargée de la maintenance et de l'entretien...

— Fais-leur savoir que tu n'as plus besoin de leurs services, l'interrompit Lucan. S'il y a un dédit à payer, dis-le-moi et nous prendrons en charge toutes les dépenses afférentes.

— Entendu, dit Archer. Quand pensez-vous commencer à déménager ?

Lucan glissa un regard vers Gideon.

— Est-ce que tu peux être prêt à mettre en route un premier lot de matériel demain soir ?

Le regard de Gideon était clair et déterminé par-dessus ses verres de lunette bleu clair.

— La place disponible est un peu juste mais on peut faire avec. À part ça, je devrai peut-être câbler en dur car les matériaux et l'épaisseur des murs risquent d'empêcher l'utilisation de la Wi-Fi. Mais bon... on pourra effectivement commencer dès demain soir.

Lucan hocha la tête.

— Eh bien, il semble que ce soit une affaire qui marche.

Gideon s'approcha d'Archer.

— Avant qu'on y aille, Lazaro, j'aimerais bien jeter un nouveau coup d'œil à votre système de sécurité.

— Mais oui, bien sûr.

Le portable de Lucan se mit à vibrer dans sa poche. Gideon et Archer continuaient à discuter des détails de la propriété.

— Oui, ma chérie ? dit Lucan en décrochant. Est-ce que tout va bien à la maison ?

— Euh, oui et non, répondit Gabrielle.

Même si l'hésitation qui s'entendait dans sa voix ne l'avait pas trahie, il aurait su qu'il y avait quelque chose. À travers le lien qu'il partageait avec sa Compagne de sang, Lucan sentait le mélange d'excitation et d'anxiété se diffuser dans ses veines comme si c'était le sien.

— Que se passe-t-il ?

— C'est Tess, répondit-elle. Elle a des contractions. Le bébé arrive, Lucan.

Le Chasseur abandonna la Chevrolet volée dans le bayou à plusieurs kilomètres de la maison d'Amélie Dupree et poursuivit son chemin jusqu'à La Nouvelle-Orléans à pied. Il ne trouva aucun signe de vie à la première adresse qu'il avait pour Henry Vachon et alla se mettre en embuscade devant l'autre résidence que lui avait indiquée Gideon.

Pendant plus d'une heure, sa reconnaissance ne lui rapporta aucun élément à part la constatation que Henry Vachon profitait d'un train de vie princier dans un manoir assez grand pour une dizaine de personnes qu'il habitait seul avec une petite escouade de gardes vampires. Le Chasseur réduisit ce nombre de trois unités en se glissant dans la maison par l'arrière après avoir tranché efficacement la gorge des hommes postés à la porte.

Il se faufila dans ce qui semblait être une vieille chambre de domestique, puis rapidement et sans bruit gravit les marches qui menaient au premier étage de la résidence.

Un assassin Gen-1 l'attendait sur le palier. Le Chasseur avait toujours son poignard en main. Il le lança, mais l'instinct de l'autre mâle l'avait prévenu et il dévia l'arme d'une main experte. Le Chasseur s'appuya alors aux deux parois de la cage d'escalier et se lança pieds en avant à la rencontre de son adversaire qui bondissait sur lui.

Ils se heurtèrent en vol et s'écrasèrent ensemble sur les marches, dont ils dévalèrent quelques-unes avant que le Chasseur parvienne à prendre le dessus. Il avait un autre couteau glissé dans sa ceinture fourreau. Il le tira et, d'un geste de la main vers le haut, vint trancher proprement la gorge du Gen-1, avant de déchirer treillis noir, peau, muscle et os au retour. L'assassin s'affaissa et commença à se vider de son sang sur l'escalier tandis que le Chasseur se relevait et achevait de grimper les marches jusqu'aux appartements situés à l'étage.

Il entendit du mouvement derrière une porte fermée plus loin dans le couloir. Il s'en approcha furtivement et lança le pied dedans, l'arrachant ainsi à ses gonds. Alors que le bois déchiqueté tombait en pluie sur le tapis coloré d'une chambre somptueuse, il aperçut une silhouette disparaissant dans une salle de bains attenante. Il la suivit et la rejoignit moins d'une seconde plus tard.

Henry Vachon était recroquevillé sur le dallage de marbre entre une cuvette de toilettes aux accessoires dorés et une grande baignoire. Il avait un portable en main et tapait aussi vite que possible sur son minuscule clavier. Le Chasseur lança sa lame ensanglantée, coupant l'un des doigts de Vachon au passage.

Le vampire feula de douleur, les yeux écarquillés de surprise et de crainte. Le portable glissa de sa

main et se brisa en mille morceaux sur l'impitoyable sol poli.

— Mais qu'est-ce que vous foutez là, putain ? cria-t-il d'une voix haut perchée et éraillée. Que voulez-vous de moi ?

Le Chasseur pencha la tête de côté.

— Je suis sûr que tu le sais. Je veux des renseignements.

— Si tu crois que je vais te donner quoi que ce soit, tu es un imbécile, rétorqua Vachon, qui tenait sa main blessée de l'autre. (Le sang s'étalait sur son torse comme une fleur qui s'ouvre, tachant le devant de sa chemise de soie blanche et son pantalon gris fait sur mesure.) Ma loyauté est inébranlable. Je l'emporterai dans la tombe.

Guère impressionné par l'air de défi de Vachon, le Chasseur fit un pas en avant.

— Je connais plus d'une centaine de manières de te faire regretter d'être né sans te tuer. Il y en aura bien une pour te délier la langue.

Vachon se releva maladroitement dans le coin où il se tenait. Ses chaussettes épongeaient le sang tombé au sol et il glissait sur la surface polie du marbre.

— Est-ce que l'Ordre vaut le prix que tu vas payer pour avoir trahi Dragos ? Te mettre ton créateur à dos, assassin, risque de te coûter la vie.

Le Chasseur secoua la tête.

— Dragos n'est pas un créateur. C'est un destructeur. C'est un lâche et un fou qui assassine les innocents et torture des femmes et des enfants sans défense. Dragos et tous ceux qui lui sont loyaux seront bientôt morts. Quant à toi, Henry Vachon, je serai plus que ravi de mettre personnellement un terme à ta vie de nuisible.

L'expression du mâle commença à se décomposer et il haussa les sourcils.

— Moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Pas à moi, mais à elle, répliqua le Chasseur, qui trouvait étrangement difficile de ne pas laisser sa colère transparaître.

— La gosse Bishop ? (Vachon sembla sincèrement surpris, mais ça ne dura pas. Il se laissa aller à un sourire pervers.) Ah, oui. Tu lui tournes autour, c'est ça ? Il faudrait vraiment être aveugle et stupide pour ne pas avoir envie d'y goûter. Même pour un mâle comme toi, élevé plus comme une machine que comme un être de chair.

Le Chasseur sentit son sang bouillir mais refusa de mordre à l'hameçon. Que Vachon pense ce qu'il voulait. Son opinion, comme d'ailleurs son existence même, n'avait aucune importance.

— Dragos a prévu de frapper l'Ordre. Tu vas me dire quand, où et comment va avoir lieu cette attaque.

Vachon se contenta de river ses yeux noirs sur lui, un éclair inquiétant dans le regard.

— Tu l'as niquée, assassin ? Ou bien tu te contentes d'en avoir envie ?

— On a forcé un civil à avaler une balise GPS, continua le Chasseur, ignorant les piques de Vachon même si l'idée de cette ordure se permettant de parler de Corinne avec tant de vulgarité lui portait sur les nerfs. Si Dragos a l'intention d'utiliser cette balise pour le mener au quartier général de l'Ordre, a-t-il l'intention d'envahir le complexe ou de le détruire ?

— C'est une sacrée affaire, celle-là, susurra Vachon. Crois-moi, je comprends comment une femelle de ce genre peut chambouler les esprits d'un mâle et le faire oublier qui il est vraiment. Il en faudrait de la discipline pour résister à l'envie de se glisser dans quelque chose de si chaud et de si étroit et de...

— Je t’interdis de parler d’elle, trancha le Chasseur, étonné par l’accès de rage qui fusait le long de sa colonne vertébrale.

Il sentait ses yeux chauds dans leurs orbites, sa vision brûler de rage ambrée. Il essaya de parler et s’aperçut avec surprise que ses crocs étaient complètement sortis, leur extrémité comme des rasoirs contre sa langue. Il lança un regard meurtrier à Henry Vachon.

— Tu es bien au-dessous d’elle. Bien trop bas pour avoir ne serait-ce que le droit de prononcer son nom, espèce d’écœurant fils de pute.

— Au-dessous d’elle ? (Le Chasseur n’aima pas du tout le glossement que laissèrent échapper les lèvres fines de Henry Vachon.) Sur elle et derrière elle, tu veux dire. Plusieurs fois même. Dragos et moi lui sommes passés dessus l’un après l’autre la nuit où nous l’avons prise dans ce club de Detroit. Sacré petit bout de femme ! Elle s’est débattue comme un beau diable. Et elle a continué pendant des années après qu’il l’a enfermée avec les autres, pour ce que ça lui a réussi...

Les mots sales, l’odieuse vérité de ce qu’il venait d’entendre, vinrent à bout de ce qui restait de sang-froid au Chasseur. Il bondit sur Henry Vachon, le précipitant contre le mur et fendant le marbre poli sous la force de l’impact. Et il ne se rendit compte d’à quel point la haine l’aveuglait que quand il eut le goût du sang sur la langue et s’aperçut qu’il avait mordu le cou de Vachon.

Avec un cri primal, il planta alors ses crocs plus profondément dans la chair et les tendons de sa proie et secoua la tête, arrachant la gorge du vampire et le faisant taire à jamais.

Il y avait du sang partout, dans ses yeux, dans ses cheveux, dégoulinant sur son menton. Et ce sang était aussi pour lui comme un poison amer coulant dans son œsophage.

Il baissa les yeux sur le carnage, sur l’horreur brutale du corps tressautant de Vachon, déjà presque mort, qu’il tenait encore dans ses mains couvertes elles aussi de sang. Il eut comme un bref étourdissement. Des images défilaient dans sa tête.

Vachon, poing refermé près du crâne sur les longs cheveux noirs de Corinne pour la maintenir en place tandis qu’il la violait. C’était si net, si violemment réel.

Un nouvel accès de rage s’empara du Chasseur. Il renversa la tête en arrière et hurla tandis que de nouvelles images passaient devant ses yeux : Vachon et Dragos, observant l’Ancien entravé, drogué, sur une longue table de laboratoire. Et non loin de là, une cage contenant en gros une vingtaine de femmes, toutes des Compagnes de sang prisonnières qui pleuraient et criaient alors que l’une d’entre elles était traînée dehors par un Laquais et amenée à la table comme un animal à l’autel du sacrifice.

Le Chasseur gronda, malade à l’idée de ce à quoi il assistait.

Mais comment était-ce possible ?

Une autre image s’imposa à son esprit. Cette fois, c’était celle de Vachon en train de superviser le chargement de lourds équipements de laboratoire à l’arrière de plusieurs gros camions en pleine nuit. Caisses après caisses se retrouvaient dans les camions et Dragos, présent dans la scène, approuvait d’un hochement de tête.

Nom de Dieu !

Ce qu’il voyait, c’étaient les souvenirs de Vachon.

Des souvenirs transportés par son sang.

Le Chasseur en sentait encore le goût âcre sur sa langue. Il sentait son don s’éveiller en lui, se révéler à lui pour la toute première fois. Le sang, le sang de vampire, lui donnait le pouvoir de lire les souvenirs d’un autre.

Seigneur !

C'était donc ça le don qui lui avait échappé toute sa vie ? Il en eut la nausée.

Il aurait voulu recracher le goût amer du sang de Vachon dans sa bouche. Au lieu de ça, il revint à la gorge ouverte du vampire et en but encore.

# Chapitre 22

Chase tapa le numéro sur le clavier du téléphone public pour la troisième fois. Puis, pour la troisième fois aussi, il lâcha un juron et raccrocha violemment avant que ça sonne à l'autre bout de la ligne.

— Putain, maugréa-t-il en se passant la main sur le crâne ; la migraine ne l'avait quasiment pas lâché de la nuit.

Il savait d'où venait son mal de tête. La même douleur lancinante lui tordait les tripes, le poussant à oublier cet appel téléphonique qu'il semblait incapable de passer et à utiliser son énergie à quelque chose de plus utile.

Son corps tremblait avec le besoin de se nourrir. Il essaya d'oublier le froid de ses veines et la pulsation intérieure qui lui mettait les nerfs à fleur de peau. Au moins ses crocs s'étaient-ils rétractés. Ses yeux avaient cessé d'éclairer d'une lueur ambre la crasse qui couvrait le coin de rue sombre où il se trouvait en centre-ville ou de se refléter comme des yeux de chat dans les chromes écaillés de la cabine téléphonique.

Il n'était pas complètement perdu, c'était déjà ça. Déchiré par un désir brûlant refusant de lâcher prise, il n'avait pourtant pas cédé à la Soif sanguinaire. Il n'était pas un Renégat, pas encore.

Pourtant, il était mal barré, et il le savait.

Mais pas encore assez pour ne pas être glacé par les conséquences éventuelles pour l'Ordre de tout ce que Murdock lui avait confessé.

Il reprit le combiné en main et tapa vivement le numéro dont il savait qu'il finirait par le connecter à la ligne sécurisée que Gideon avait mise en place au complexe. Il retint sa respiration pendant l'acheminement de l'appel. Au bout de deux sonneries, on décrocha.

— Ouais.

Chase fronça les sourcils, surpris par la voix profonde d'où était absente la pointe d'accent anglais de Gideon à laquelle il était habitué. Il voulut parler à son tour, mais sa voix sortit toute rouillée de sa gorge sèche et brûlante de la soif qu'il tentait à tout prix d'ignorer. Il déglutit et recommença.

— Tegan ? C'est toi ?

— Harvard, répondit le guerrier Gen-1 d'un ton neutre, ni bienveillant, ni aimable. Qu'est-ce que tu veux ?

Si cette attitude n'était pas imméritée, ça ne l'empêchait pas d'être blessante. Chase prit une goulée d'air et la laissa échapper lentement.

— Je suis surpris de t'entendre au standard, Tegan, déclara-t-il dans l'espoir de briser la glace. En général, Gideon n'aime pas trop laisser qui que ce soit s'amuser avec ses jouets au labo.

— Je répète, Harvard. Qu'est-ce que tu veux ?

Bon, la glace restait entière. Il aurait dû s'en douter. Après tout, c'était lui qui avait abandonné l'Ordre. Rien ne disait que ce dernier devait le reprendre, ni même reconnaître son existence. Chase se racla la gorge.

— Il faut que je parle à Lucan. C'est important.

— Pas de bol, grogna Tegan. Il n’y a que moi à qui tu puisses parler pour l’instant. Alors, vas-y ou arrête de me faire perdre mon temps.

— J’ai trouvé Murdock, lâcha Chase.

— Où ça ?

— Ça n’a plus d’importance. Il est mort.

Quelques mètres plus loin dans la rue, une prostituée faisant des heures supplémentaires monta sur le trottoir et se mit à progresser vers Chase sur ses talons aiguilles rouges. Son blouson d’hiver court était ouvert sur un décolleté qui laissait voir beaucoup trop de gorge dénudée pour l’état d’esprit troublé de ce dernier. Chase arracha son regard à ce repas potentiel et posa le front contre le métal froid de la cabine téléphonique.

— Murdock m’a donné des informations qui vont intéresser Lucan. Ça ne sent pas bon, Tegan.

Le guerrier laissa échapper un juron.

— Je ne m’attendais pas à autre chose. Dis-moi ce que tu sais.

— Dragos change de braquet. D’après Murdock, il a fabriqué des Laquais au sein des forces de sécurité humaines. Et apparemment il en pince aussi pour des politiciens humains. Murdock a dit quelque chose à propos de ce sénateur qui vient d’être élu.

— Seigneur, répondit Tegan. Je n’aime pas du tout ça, mais alors pas du tout.

— Effectivement, acquiesça Chase. Mais ce n’est pas le pire de ce que j’ai appris. Murdock m’a dit que Dragos était bien décidé à en finir avec l’Ordre. Il semble qu’il ait évoqué l’utilisation d’une sorte de cheval de Troie. J’ai bien peur que ça ait à voir avec l’arrivée des Archer au complexe la semaine dernière.

— Pas possible, lâcha Tegan, l’air blasé tout d’un coup. Flash d’infos à ton intention, Harvard. Après ton petit numéro d’escamotage d’il y a quelques nuits, le gosse a craché un mouchard. Il ne se souvient absolument pas d’où il est venu ni de comment il s’est retrouvé dans son estomac. Mais comme ses ravisseurs l’ont battu à lui en faire perdre connaissance juste après l’avoir enlevé, le plus probable est qu’ils l’ont forcé à l’avaler lorsqu’il était inconscient.

— Putain, cracha Chase. Alors Murdock avait raison. Et maintenant Dragos sait où se trouve le complexe.

— Ça m’en a tout l’air, ironisa Tegan.

— C’est quoi le plan, alors ? Comment Lucan compte-t-il gérer la situation ? Vous ne pouvez tout de même pas rester assis là à attendre que Dragos se décide à agir...

Chase se rendit compte qu’un silence absolu régnait à l’autre bout de la ligne. Tegan écoutait, certes, mais son absence de réponse semblait trop délibérée pour être mal interprétée.

— Ça, ce sont les affaires de l’Ordre, mec.

Il n’y avait pas d’animosité dans cette déclaration, mais les choses étaient claires. Les affaires de l’Ordre. Et Chase n’avait plus voix au Chapitre.

— À moins que tu n’appelles parce que tu veux revenir au nid, poursuivit Tegan. Mais, dans ce cas, laisse-moi te prévenir gentiment : si tu veux avoir une chance de convaincre Lucan, tu devras probablement mettre en œuvre les super talents d’avocat que tu as acquis à Harvard. Même chose avec Dante. De tous, c’est lui le plus furax contre toi.

Fermant les yeux sous l’assaut de la critique bien méritée, Chase baissa la tête et laissa échapper un long soupir. La dernière chose dont Dante avait besoin, c’était d’avoir à se coltiner cette merde alors que sa compagne était à quelques semaines à peine d’accoucher.

— Comment vont-ils, lui et Tess ? murmura-t-il. Ils se sont décidés pour un prénom ou pas encore ?

Tegan resta silencieux un long moment.

— Pourquoi ne rentres-tu pas au quartier général pour leur poser toi-même la question ?

— Nan, répondit Chase, la langue en pilote automatique tandis qu'il relevait la tête et observait les paumés, camés et putains qui rôdaient dans cette rue pourrie des bas-fonds de Boston. Je ne suis même pas en ville pour l'instant. Et je ne sais pas trop quand j'y reviendrai...

Tegan l'interrompit avec un juron.

— Écoute-moi, Harvard. Tu es très mal barré. Nous savons tous les deux ce qui se passe, alors je te conseille de ne pas essayer de me la faire. Tu as un sérieux problème. Peut-être que tu es tellement mal que tu ne sais plus comment t'en sortir, mais le fait que nous soyons en train de parler ensemble en ce moment et le fait que tu sois là à te demander si tu es encore sain d'esprit ou déjà de l'autre côté me disent que tu as encore une chance de faire demi-tour. Tu peux revenir, mais tu dois le faire avant qu'il soit trop tard pour arranger les choses.

— Je ne sais pas, murmura Chase.

Quelque chose en lui voulait saisir à deux mains le rameau d'olivier offert par Tegan et ne plus le lâcher. Mais un autre lui renâclait devant ce besoin de camaraderie et de pardon. Et celui-là ne pouvait s'arracher à la contemplation de la jeune femme prête à s'offrir qui venait de coller son cul à peine couvert d'une minijupe au mur de brique rouge du bâtiment qui jouxtait la cabine téléphonique. Elle le regardait elle aussi, sans aucun doute suffisamment expérimentée pour lire son intérêt pour elle dans ses yeux aux paupières tombantes.

— Chase, Chase, appelait Tegan, articulant son nom comme un ordre tandis que les secondes s'écoulaient sans réponse de la part de ce dernier. Tu as un vrai choix à faire là, mec. Que veux-tu que je dise à Lucan ?

La prostituée lui fit un signe de tête et quitta son mur en tortillant du cul pour s'approcher. Chase sentit un grognement se former au fond de sa gorge. La soif qui rôdait si près de la surface de sa conscience se réveilla malgré tous ses efforts pour l'étouffer. Ses gencives se mirent à vibrer sous la poussée de ses crocs.

— Bon Dieu, Chase. (Il était déjà en train d'éloigner le combiné de son oreille quand la voix profonde de Tegan vibra de nouveau dans le plastique.) Tu es en train de creuser ta propre tombe.

Chase raccrocha, puis sortit pour emmener la jeune femme dans l'ombre.

Le Chasseur filait à travers La Nouvelle-Orléans à pied, la tête encore bourdonnante du flot de souvenirs qu'il avait tiré du sang de Henry Vachon. Il avait vu des choses absolument abominables, des actes horribles que Vachon avait exécutés sur ordre de Dragos ou de sa propre initiative de pervers.

Il fallut au Chasseur mettre en œuvre tous ses réflexes acquis de maîtrise de soi pour s'empêcher de revivre les pires de ces souvenirs, ceux qui impliquaient la jeune Corinne innocente, les viols et les tortures qu'elle avait subis aux mains des deux mâles de la Lignée la nuit de son enlèvement. Pour y parvenir, il concentra sa mémoire sur un autre souvenir arraché à Henry Vachon au cours de ses derniers moments.

Alors qu'il rendait le dernier soupir, un moment dont le Chasseur s'était assuré qu'il soit le plus douloureux possible, Vachon avait lâché l'emplacement d'un entrepôt de Metairie, banlieue de La

Nouvelle-Orléans, un endroit où, au cours des derniers mois, il avait déposé une partie du contenu du labo que Dragos avait dû démonter en hâte.

Le bâtiment de brique peint en blanc se trouvait dans une zone proche de la voie express et du chemin de fer, entre un pâté de maisons à un étage sur le trottoir d'en face et un immeuble de bureaux vide à côté. Le Chasseur traversa en silence le béton craquelé du parking grillagé qui jouxtait l'entrepôt. Il dépassa les quelques camions de louage et camping-cars au repos qu'éclairaient la lune et la lueur jaune d'un unique lampadaire de sécurité. L'endroit était fermé pour la nuit, ses portes vitrées doublées à l'intérieur par un rideau métallique.

Le Chasseur tourna le coin du bâtiment, ne laissant qu'une vague trace de son passage à la caméra de surveillance accrochée au toit à cet endroit-là. À mi-chemin du côté de l'entrepôt, une porte marquée « Entrée interdite » lui permit de pénétrer à l'intérieur sans difficulté. Il se contenta de prendre la poignée en main et d'appuyer jusqu'à ce que la serrure se brise. Il se glissa par l'ouverture et se dirigea directement vers l'unité de stockage dont les souvenirs de Vachon lui avaient fourni le numéro.

Elle se trouvait à l'autre bout de l'allée intérieure. Il suffit au Chasseur de tirer un grand coup sur le cadenas d'acier pour en venir à bout. Il ouvrit alors la porte de métal oxydé et entra dans le conteneur d'une quinzaine de mètres carrés. En franchissant le seuil, il ressentit une légère vibration de son oreille interne et, posant les yeux au sol, vit qu'il avait déclenché une alarme silencieuse. Il n'aurait pas beaucoup de temps avant que quelqu'un réagisse à l'alerte.

Heureusement, il n'y avait pas grand-chose à voir à l'intérieur de l'unité de stockage : un coffre-fort ignifugé juste à l'entrée et, dans le fond, une paire de cuves en inox massives surmontées d'un couvercle hydraulique à joint hermétique au volant de métal poli. Il avait reconnu ces dernières aux souvenirs de Vachon, mais même sans ça il aurait su à quoi elles servaient.

C'étaient des cuves cryogéniques de stockage.

Elles étaient connectées à un grand générateur mobile et leurs indicateurs de température interne affichaient - 196 °C. Le Chasseur tourna le volant d'étanchéité de la cuve la plus proche de lui et en souleva le lourd couvercle. Un nuage gelé d'azote liquide se dégagait de l'ouverture. Le Chasseur le dégagait de la main et regarda à l'intérieur les innombrables tubes à essai stockés au froid. Il n'eut pas besoin d'en tirer un pour savoir qu'ils contenaient des échantillons de cellules et de tissus, tous venus du laboratoire secret de Dragos, résultats tangibles d'expériences génétiques que le Chasseur ne pouvait qu'imaginer tandis qu'il contemplait les nombreuses couches de tubes empilées dans la cuve.

Aussi stupéfait que dégoûté, le Chasseur reporta son attention sur le coffre. Il en fractura la porte et trouva à l'intérieur une pile de dossiers et de photographies, ainsi qu'une poignée de clés USB.

Il lui fallait transférer ce matériel, tout ce qu'il y avait dans cette unité de stockage, à l'Ordre.

Avec cet objectif en tête, il retourna sur le parking et démarra à l'arrache l'un des camions qui attendaient là. Il le conduisit jusqu'à l'entrée de côté et laissa le moteur tourner tandis qu'il retournait en courant jusqu'à l'unité de stockage pour en récupérer le contenu.

Il avait déjà chargé le coffre et l'une des cuves cryogéniques dans le camion et s'apprêtait à retourner chercher l'autre quand il se rendit compte qu'il n'était pas seul. À en juger par la présence d'un assassin Gen-1 accroupi en position d'attaque à côté de la remorque ouverte du camion, l'alarme silencieuse avait dû alerter directement Dragos.

Le grand mâle bondit, masse indistincte de noir sur la nuit. Il finit sa course contre le Chasseur, les

entraînant tous deux à l'intérieur du camion. Ils percutèrent la cuve cryogénique, dont la coque d'acier rendit un son de cloche sous la force de l'impact.

Le Chasseur se releva en frappant le ventre de l'assassin de l'épaule. Le mâle chuta sur le dos mais ne resta au sol qu'un instant avant de se relever à son tour et de se précipiter sur le Chasseur une dague en main.

Un furieux combat s'ensuivit. Le Chasseur vit soudain une opportunité s'offrir à lui alors que l'assassin pivotait pour esquiver un de ses coups en laissant sa tête et sa nuque exposées. Le Chasseur lança la tranche de la main dans le larynx de son adversaire, un coup bien porté qui écrasa la trachée du vampire. L'assassin oscilla un instant, la respiration sifflante, puis leva un regard meurtrier sur le Chasseur et chargea de nouveau avec sa lame.

Le Chasseur bloqua le coup en lançant le bras. Puis, tournant le coude, il referma la main sur le poignet de l'assassin. Dans la continuité du mouvement, l'avant-bras de ce dernier vint se briser sur la cuisse du Chasseur avec un craquement sonore, rendant le membre inutile. Et alors que la dague chutait sur le sol du camion et que l'assassin se précipitait en avant pour la récupérer, le Chasseur l'attrapa par son collier UV noir et lui tira la tête en arrière contre le rebord de la cuve.

Du sang gicla, mais l'assassin n'était pas encore prêt à rendre les armes. Il lança son poing contre le genou du Chasseur, un coup qui aurait pu faire chuter ce dernier s'il ne l'avait pas vu venir. Il frappa l'assassin en retour, tendant l'autre main pour tourner le volant du couvercle de la cuve, qu'il ouvrit dans la foulée. Avant que l'assassin ait pu recouvrer l'équilibre, le Chasseur l'arracha au sol, lui fourra la tête dans la cuve glaciale et abaissa le couvercle, gardant le mâle piégé dessous.

Il fallut quelques minutes avant que le vampire cesse de se débattre.

Son corps devint tout mou, bras et jambes ne bougeant plus dans le nuage d'air frigorifié qui coulait toujours au sol en une cascade blanche.

Le Chasseur laissa encore passer un long moment, puis souleva le couvercle. La tête de l'assassin était complètement gelée, mâchoire ouverte, lèvres bleues et yeux aveugles couverts de cristaux de glace. Le Chasseur poussa le corps de côté. Il tomba avec un bruit sourd à ses pieds et l'épais collier noir qui entourait son cou crépita en se brisant en plusieurs morceaux.

Une fois gérée cette interruption de la tâche qu'il s'était fixée, le Chasseur alla chercher la seconde cuve et la chargea dans le camion.

# Chapitre 23

Corinne entendit un bruit dans la chambre d'amis alors qu'elle s'essuyait en sortant de la baignoire.

— Amélie ? appela-t-elle de derrière la porte de la salle de bains entrouverte. (Minuit était sûrement passé, mais Corinne était trop inquiète pour dormir.) Juste une seconde, j'arrive.

Elle déplia le peignoir que son hôtesse lui avait prêté, l'enfila et noua rapidement la large ceinture de l'épais vêtement qu'on aurait dit de velours et qui sentait le coton séché dehors au soleil. Certaine que ses cicatrices étaient bien couvertes, elle ouvrit plus grand la porte et passa dans la chambre.

Ce n'était pas Amélie.

C'était le Chasseur, couvert de sang. Il avait des ecchymoses sur ses pommettes anguleuses et les mains, qu'il tenait fermées le long du corps, éraflées et contusionnées. Elle ne l'avait jamais vu si âprement marqué par la violence de sa profession.

— Seigneur ! murmura-t-elle, sous le choc, en allant vers lui pleine de compassion. Chasseur... est-ce que ça va ?

— Ne vous inquiétez pas du sang, ce n'est pas le mien, déclara-t-il de sa voix profonde toujours aussi calme.

Lorsqu'il commença à enlever son manteau de cuir tout taché de sang, Corinne se précipita pour l'aider.

— Les chaussures aussi, dit-elle en voyant qu'elles en étaient également couvertes.

Alors qu'il se penchait pour en délayer une, elle s'accroupit pour en faire autant avec l'autre. Elle sentit qu'il la regardait en silence, mais celui-ci était plus étrange que son habituel silence d'homme de peu de mots. À présent, il semblait l'étudier, son regard d'or sombre toujours énigmatique, mais agrémenté d'une douceur qu'elle ne lui avait jamais vue auparavant.

— Je m'occupe de ça, dit-elle en prenant ses gros rangers d'une main et son long manteau de cuir de l'autre. Venez avec moi.

Elle fit demi-tour et emporta le tout dans la salle de bains, le Chasseur sur les talons. Elle posa le manteau et les rangers dans la baignoire, puis attrapa l'un des gants de toilette disposés sur une étagère, le passa sous le robinet de la baignoire et l'essora tandis que le Chasseur allait au lavabo proche de la porte.

Elle avait été fâchée contre lui toute la soirée, en colère qu'il l'ait quittée sans le lui dire. Inquiète qu'il soit parti remplir sa dangereuse mission pour l'Ordre au risque de se faire tuer. À présent, elle ne se lassait pas de le regarder, soulagée qu'il soit revenu en un seul morceau, même s'il avait vraiment l'apparence d'un soldat venant de traverser une zone de combats.

Elle s'assit sur le bord de la baignoire et l'observa faire couler l'eau froide dans le lavabo pour se nettoyer le visage. Quand il eut fini, il prit plusieurs fois de l'eau dans ses mains pour la porter à sa bouche, se rincer avec et la recracher. Inlassablement, comme s'il avait en bouche un goût dont il ne parvenait pas à se débarrasser malgré tous ses efforts. Il se retourna vers elle pour la regarder, de l'eau dégoulinant le long de son menton, et les angles de son visage encore plus sévères sous la

lumière crue des ampoules situées au-dessus du miroir.

— Votre haut est foutu, dit-elle en voyant que le sang avait imprégné le jersey noir de sa tenue de combat.

Elle alla jusqu'à lui et posa le gant humide sur le bord du lavabo. Puis, sans qu'il dise rien, elle prit l'ourlet de son polo moulant collant de sang et le souleva, dénudant son torse musclé couvert de dermoglyphes. Il s'écarta tandis qu'elle remplissait le lavabo d'eau froide et y plongeait le vêtement. Pendant qu'elle faisait ça, il prit le gant de toilette et se nettoya, puis le laissa tomber, sale, dans le lavabo avec son haut.

— Vous avez trouvé Henry Vachon.

Ce n'était pas une question, la couleur de l'eau constituant pour elle une preuve suffisante de ce qu'elle avançait. Le Chasseur se contenta d'un hochement de tête en guise de réponse.

— Vous l'avez tué ?

Elle s'attendait à une confirmation factuelle, sans émotion, correspondant au mode de réponse habituel du guerrier. Mais au lieu de ça, le Chasseur tendit les bras et prit délicatement le visage de Corinne dans les mains. Puis il inclina la tête vers elle et l'embrassa avec une douceur qui lui coupa le souffle. Lorsque la bouche du Chasseur finit par quitter la sienne, il la regarda dans les yeux avec calme mais une réelle intensité.

— Henry Vachon ne vous fera plus jamais de mal.

Corinne ne put empêcher son corps de fondre sous la tendresse du baiser du Chasseur. Son cœur aussi fondit un peu, réchauffé par la façon qu'il avait de la toucher et celle dont ses yeux d'or hypnotiques plongeaient dans son regard. Elle aurait voulu se laisser aller à ces plaisirs combinés, mais un nœud d'angoisse se formait au creux de son estomac.

Vachon était mort. Le fait que l'un des monstres qui se dressaient dans les pires de ses cauchemars ne respirait plus aurait dû constituer une grande nouvelle pour elle. C'était le cas, mais avec la mort de Henry Vachon, son lien avec Dragos, la seule opportunité qu'elle avait de trouver son fils, disparaissait aussi.

Malgré elle, elle se dégagea de l'étreinte si tendre du Chasseur.

— Avez-vous pu lui soutirer des informations sur Dragos et son opération ?

Le Chasseur hocha gravement la tête.

— Après avoir quitté le domaine de Vachon, j'ai trouvé un entrepôt dans la banlieue de la ville. Il y avait là des équipements de laboratoire, mais aussi un coffre contenant des fichiers informatiques et des dossiers papier avec des photos et des notes prises dans le labo.

Corinne sentit l'espoir renaître faiblement en elle.

— Quel genre de dossiers ? Quel genre d'équipements ? Où est cet entrepôt ? Nous devons y aller. Nous devons tout passer en revue. Quelque chose pourrait nous mener à Dragos.

Pendant qu'elle parlait, le Chasseur approuvait de la tête.

— J'ai tout pris. C'est dans un camion que j'ai caché dans le bayou derrière la maison. Mais vous avez raison. Il y a forcément là-dedans des indices utiles qui pourraient mener l'Ordre à Dragos. J'ai bien l'intention de porter tout ça à Boston dès que possible.

Corinne aurait voulu plus que tout courir jusqu'au camion que le Chasseur venait de mentionner et fouiller tout ce qu'elle y trouverait. Elle était sûre que la clé lui permettant de localiser son fils était contenue quelque part dans ces fichiers et ces dossiers venant du labo de Dragos. Il fallait qu'il en soit ainsi, sinon elle avait très peu de chances de jamais savoir où se trouvait son fils.

Elle leva les yeux sur le Chasseur, consciente qu'elle l'avait trompé en lui cachant la vérité sur son fils. Elle plongea dans son regard si honnête, si intense, et ressentit le même accès de culpabilité que plus tôt dans la journée. Il l'embrassa de nouveau, et sa tendresse et sa gentillesse ne firent qu'amplifier ce sentiment.

Corinne baissa les yeux au sol, honteuse et effrayée.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir, annonça-t-elle d'une voix douce. Quelque chose que j'aurais dû vous dire plus tôt. J'aurais dû vous dire ce qui m'était arrivé quand j'étais dans la prison de Dragos, mais j'avais peur. J'avais besoin d'être sûre de pouvoir vous faire confiance...

— Je sais ce qu'ils ont fait.

Sa voix profonde vibrait dans les os de Corinne. Il lui prit le menton jusqu'à ce qu'elle le regarde de nouveau dans les yeux.

— Je sais ce que Dragos et Vachon vous ont fait la nuit de votre enlèvement. Je sais comment ils vous ont violée.

Ce n'était pas la vérité qu'elle s'apprêtait à lui divulguer, mais néanmoins Corinne sentit son souffle lui brûler les poumons. Elle était troublée, horrifiée, malade à l'idée que le Chasseur était conscient des pires humiliations qu'elle ait subies. Cette nuit-là, elle avait voulu mourir. Et, de fait, quelque chose d'elle était mort alors, son innocence arrachée lors d'un moment horrible. Lorsqu'elle répondit, ce fut d'une voix qui tremblait un peu.

— Co... comment avez-vous su ?

— Vachon. Il s'en est vanté juste avant que je le tue. (Des étincelles d'ambre s'allumaient dans les yeux du Chasseur.) Je lui ai arraché la gorge avec mes crocs et mes dents. Quand j'ai compris ce que ce fils de pute sadique vous avait fait et qu'il avait aimé ça, je n'ai pas pu contrôler ma fureur.

Ne pensant plus momentanément à la confession qu'elle ne lui avait toujours pas faite, Corinne écoutait ce compte-rendu, incapable de croire que ce guerrier rigide, parfaitement discipliné, était en train d'admettre qu'il avait perdu toute maîtrise.

À cause de quelque chose qu'on lui avait fait subir.

— J'ai fait en sorte que sa mort soit la plus douloureuse possible, poursuivit le Chasseur. Je voulais qu'il souffre. Je voulais qu'il saigne.

Et il avait saigné, se dit Corinne, moins horrifiée que surprise par le niveau de violence que le Chasseur avait infligé à l'autre mâle. À en croire son aspect lorsqu'elle l'avait trouvé dans la chambre, il s'était pratiquement baigné dans le sang de Vachon.

— Même s'il s'en est vanté, c'est son sang qui m'a montré ce qu'il avait fait, Corinne. J'ai vu tous les méfaits de Henry Vachon, tous ses secrets. Son sang m'a tout révélé.

Elle fronça les sourcils, pas certaine de bien saisir ce qu'il lui disait.

— Je ne comprends pas.

— Je n'aurais pas pu comprendre non plus, jusqu'à cette nuit, répondit le Chasseur. Lorsque j'ai plongé les crocs dans la gorge de Vachon, j'ai bu un peu de son sang. C'était la première fois de ma vie que j'ingérais du sang de vampire. Dès qu'il s'est mis à couler dans ma gorge, j'ai lu dans ses souvenirs.

— Vous êtes un liseur de sang ! Vous ne saviez pas quel était votre don ?

Il secoua la tête.

— Dragos a tout fait pour que ses assassins en sachent le moins possible sur leur héritage ou ce qui pouvait les rendre uniques. Je ne connaissais pas mon don avant que le sang puant de Vachon ne le

réveille.

Et à présent il savait à quel point elle avait été dégradée. Seigneur, était-il vraiment possible qu'il ait vu toutes les violences et tous les viols qu'elle avait subis ? Avait-il vu comment elle avait été dévêtue et brisée, forcée d'endurer des tortures indicibles en même temps que les autres captives prisonnières des geôles de Dragos ?

Se sentant exposée, Corinne se détourna du Chasseur. Elle se sentait sale et honteuse, bouleversée à l'idée qu'il avait connaissance d'une épreuve au souvenir de laquelle elle n'était elle-même pas tout à fait prête à se confronter. Elle repassa dans la chambre, en quête d'espace pour reprendre son souffle et rassembler ses esprits.

Ce ne fut que lorsqu'elle sentit ses mains chaudes se poser légèrement sur ses épaules qu'elle se rendit compte que le Chasseur l'avait suivie. Il la retourna vers lui. Sans rien dire, il la prit dans ses bras et la maintint dans la chaleur de son corps puissant.

Corinne s'accrocha à lui. Elle avait trop besoin de la protection de ses bras pour se refuser le réconfort de le sentir la serrer contre lui. Le Chasseur inclina la tête, amena la bouche de Corinne vers la sienne. Il l'embrassa et leurs lèvres se mêlèrent lentement. Son torse dénudé était chaud et doux comme du velours sous les paumes de Corinne. Elle sentit le motif légèrement en relief de ses dermoglyphes, ressentit l'accélération de son cœur battant sous ses doigts explorateurs.

Elle s'écarta et le regarda dans les yeux. Ses iris d'or étaient d'un ambre brûlant, et ses pupilles se rétrécissaient rapidement tandis qu'entre eux l'air se mettait à vibrer sous l'effet du désir.

Elle savait où tout ça les menait. À son grand étonnement, cette pensée ne la terrifia pas comme elle aurait pu s'y attendre. Mais elle ne pouvait pas prétendre qu'elle était préparée ni qu'elle savait comment le toucher, comment se comporter avec lui comme une autre femme aurait pu le savoir.

Il l'embrassa de nouveau et elle sentit le raclement léger de ses crocs sur sa lèvre. Sous ses mains, les dermoglyphes du Chasseur vibraient et sa respiration faisait bouger rapidement son torse.

— Chasseur, attendez...

Elle avait du mal à trouver les mots, mais elle avait besoin qu'il comprenne ce que signifiait pour elle être avec lui.

— Je n'ai jamais fait ça avant. Vous savez ce qui est arrivé quand j'étais... (Elle ne parvenait pas à finir, ne pouvait pas prononcer les mots qui permettraient à Dragos et à ses actes pervers de salir ce moment qui n'appartenait qu'à elle et au Chasseur.) Vous devez comprendre que je n'ai jamais fait... l'amour.

Il la regarda avec quelque chose de sombre et de possessif dans son regard lourd d'ambre et d'or.

— Moi non plus.

Il secoua lentement la tête en lui caressant tendrement la joue.

— Il n'y a jamais eu personne.

Corinne déglutit et resta un instant incapable de prononcer un mot.

— Jamais ? finit-elle par lâcher.

Les doigts du Chasseur voyagèrent le long de son menton incliné avant de venir caresser ses lèvres.

— Toute intimité était défendue. Vouloir un contact physique était une faiblesse, désirer quoi que ce soit, en particulier le plaisir, un défaut. (Il l'embrassa de nouveau et un sourd grognement résonna dans sa poitrine.) Je n'ai jamais su ce que c'était d'avoir envie d'être touché par une femme, ni de désirer un baiser de sa part.

— Et maintenant si ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

— Depuis que je vous ai rencontrée, Corinne Bishop, je ne pense qu'à ça.

Elle fut incapable de retenir un sourire devant cet aveu, même s'il l'avait fait avec un air quelque peu perplexe, peut-être même avec un soupçon d'agacement. Elle leva les mains et vint croiser les doigts derrière sa nuque. Il suivit le mouvement en penchant la tête pour l'emporter dans un nouveau baiser profond. Cette fois, il fut brûlant. Elle sentit sa passion à la manière affamée dont il couvrit sa bouche avec la sienne et à l'exigence érotique de sa langue, qu'il fit courir le long de ses lèvres, la poussant à l'intérieur dès qu'elle les ouvrit pour prendre une inspiration.

Elle se laissa guider jusqu'au lit. Il lui enleva son peignoir tout en la couchant doucement sur le matelas, puis s'allongea à côté d'elle. Leurs lèvres étaient toujours collées, leurs mains continuaient à explorer avidement le corps de l'autre. Corinne sentit les doigts du Chasseur suivre le tracé de l'une des cicatrices qui traversaient son buste. La plupart avaient disparu grâce à l'ingestion forcée du sang de l'Ancien, mais il y en avait d'autres, des blessures infligées pour durer, des blessures censées casser la jeune femme courageuse qui avait combattu le joug plus longtemps qu'elle n'aurait dû.

— Non, murmura-t-elle d'une voix choquée et inquiète. S'il vous plaît, Chasseur... ne les regardez pas. Je ne veux pas que vous voyiez tout ce qui est laid chez moi. Pas cette nuit.

Elle espérait qu'il enlèverait ses doigts de ces traces hideuses, mais il les laissait dessus. Il se redressa sur son coude et l'observa lentement de la tête aux pieds. Son regard brûlant prit tout son temps pour étudier les cicatrices laissées par de fréquentes séances de torture à l'électricité et les punitions variées qui avaient souvent duré des semaines d'affilée.

Elle savait comme elle devait lui sembler affreuse, mais le Chasseur la regardait avec une admiration évidente, comme si elle était la plus belle chose qu'il ait jamais contemplée.

— Il n'y a rien chez vous qui me déplaît, murmura-t-il. Des cicatrices sont juste des cicatrices. Votre corps est doux et fort. Je le trouve parfait. Je ne pourrai jamais me lasser de vous regarder. Je ne pourrai jamais me fatiguer de vous toucher comme ça.

Et comme pour insister sur ce point, il descendit la tête jusqu'au buste de Corinne et embrassa la pire de ses cicatrices, d'où il remonta lentement jusqu'à sa bouche pour y poser un nouveau baiser brûlant et possessif.

Ses dermoglyphes vibraient à présent de couleurs sombres, indigo, or et bordeaux, toute la palette des nuances chaudes du désir vampire. Corinne touchait les magnifiques arabesques, laissant les doigts courir sur son ventre, où les marques extraterrestres disparaissaient sous la ceinture de son pantalon de treillis.

Elle fit courir les doigts sur le haut du pantalon noir léger. Elle descendit un peu la main et sentit la chaleur envahir sa paume. Tout près de son oreille, le Chasseur laissa échapper un grognement sourd. Sa grande main vint alors se poser sur celle de Corinne, guidant sa caresse vers son érection.

Ce fut sans appréhension ni hésitation qu'elle le toucha par-dessus sa braguette tendue. Son sexe paraissait énorme, dur comme de la pierre. À son grand étonnement, cela lui procura une sombre excitation sensuelle, pas le sursaut de panique dont elle avait eu peur qu'il gâche tout.

Le Chasseur enfonça sa bouche dans le creux de son cou et la rendit folle de désir avec sa langue tandis qu'elle prenait son temps pour explorer son membre à travers la mince barrière de son vêtement. Elle sentit la main du Chasseur descendre avec hésitation entre ses jambes, sentit sa paume venir se coller à son entrejambe et commencer à la caresser doucement. Le plaisir se déploya au plus

profond de son être, envoyant une chaleur délicieuse dans tout son corps jusqu'au bout de ses doigts et de ses orteils. Trop vite, il passa à autre chose et la guida pour qu'elle l'aide à se débarrasser du reste de ses vêtements.

Tous deux nus désormais, allongés côte à côte, ils consacèrent un long moment à s'embrasser, à se toucher et à se caresser en apprenant à connaître le corps de l'autre. Corinne sentait la barre d'acier du sexe du Chasseur contre sa hanche. Ce dernier éveillait en elle une curiosité torride, le besoin d'être encore plus proche de lui, de le sentir tout au fond de son corps.

Elle fit passer sa jambe gauche sur la jambe droite du Chasseur, collant leurs hanches l'une à l'autre encore plus qu'elles ne l'étaient jusque-là. Le Chasseur grinçait des dents, les mâchoires si serrées qu'elle se dit que c'était un miracle que ses molaires n'éclatent pas. Lorsqu'elle fit passer ses doigts sur ses épaules, se délectant de l'afflux de couleurs sur ses dermoglyphes dans leur sillage, elle s'aperçut qu'il tremblait.

Il se retenait et la laissait choisir leur rythme.

Elle se pencha en avant et l'embrassa, se servant de sa langue pour lui montrer qu'elle était prête, qu'elle savait ce qui allait se produire entre eux à présent et qu'elle l'attendait avec impatience. Le Chasseur grogna et la pressa contre lui. Son érection frappa les cuisses de Corinne.

— Viens en moi ! murmura-t-elle contre sa bouche. (Elle tendit la main et le guida vers son sexe.) Fais-moi l'amour, Chasseur !

Le large gland de ce dernier, chaud et dur, vint caresser son sexe. Elle se décala à sa rencontre, puis soupira avec un plaisir sans nuage quand il la pénétra lentement jusqu'à la remplir complètement. Devant l'intensité de leur union charnelle, elle sentit des larmes jaillir derrière ses paupières closes. Les sensations l'envahirent, chaque fibre de son être réagissant à cette glorieuse invasion. Sous ses mains, le corps du Chasseur semblait aussi dur que de la pierre. Il se balançait avec une retenue considérable, allant et venant en elle avec précaution, si prudemment, si respectueusement, à l'en faire gémir.

Tout en continuant son mouvement, l'emmenant vers un bonheur qu'elle n'aurait jamais cru et encore moins imaginé possible, il vint cueillir sa plainte dans un baiser sensuel. L'instant d'après elle eut l'impression de voler en éclats sous l'effet d'une douce explosion de plaisir et d'émotion tandis que son premier orgasme la transportait et qu'elle hurlait sa jouissance.

Le Chasseur se laissa aller aux sons mélodieux et étonnamment puissants de la passion de Corinne. C'était si bon de la sentir autour de lui, son corps menu vibrant et tressautant, chaque petit tremblement venant caresser son membre durci tandis qu'il allait et venait en elle.

Il n'avait jamais rien senti d'aussi exaltant.

Il n'avait jamais imaginé un tel plaisir possible. Un plaisir qui était son maître en cet instant, exigeant qu'il lui lâche la bride alors même qu'il aurait voulu prendre son temps, faire en sorte que ce moment dure pour en savourer chaque seconde.

Il tenait à aller doucement avec Corinne. Après toute la violence qu'elle avait connue de la part d'autres mâles, il voulait se montrer doux avec elle. C'est pourquoi il se força à maîtriser son rythme, alors même qu'elle se disloquait sous lui, chaque convulsion délicieuse de son sexe manquant de le faire jouir. Il l'embrassait et la caressait, la maintenait contre son corps, la pénétrant et se retirant avec une retenue extrême jusqu'à ce que son orgasme atteigne son pic et commence à refluer.

La respiration de Corinne tremblotait près de son oreille. Puis elle s'intensifia légèrement et il

sentit un liquide chaud contre sa joue. Elle trembla de nouveau dans ses bras et, à travers le brouillard de son propre plaisir, il s'aperçut qu'elle pleurait.

— Corinne, s'exclama-t-il alors, s'écartant pour la regarder avec inquiétude. (Il se figea, paralysé par ses larmes.) Ah, mon Dieu, je te fais mal...

— Non, murmura-t-elle après un petit sanglot. Non, ça ne me fait pas mal du tout. C'est tellement bon. Tu me fais ressentir quelque chose que je n'ai jamais connu jusqu'ici, Chasseur. Le bien que tu me fais maintenant est extraordinaire. Je ne veux pas que ça se termine.

Soulagé de savoir que tout allait bien, il l'embrassa et recommença son mouvement de va-et-vient. Savoir qu'elle pleurait du plaisir que lui procurait l'union de leurs corps lui donna l'envie de se marteler la poitrine des poings en hurlant sa fierté au ciel. C'était une pulsion étrange, animale, possessive et primale, mais il se sentait tout ça, et plus encore, en regardant le beau visage baigné de larmes de Corinne, dont la respiration allait et venait doucement entre les lèvres entrouvertes au rythme de ses longues glissades de plaisir entre ses jambes.

Il accéléra le rythme et elle se mit à gémir, plantant ses ongles courts dans les épaules du Chasseur pour s'y accrocher. Elle avait les cuisses autour de ses hanches et se serrait de toutes ses forces contre lui. Sa chaleur l'entourait impitoyablement et le chamboulait complètement. Il sentait une lame de fond gonfler à la base de son sexe.

Il tenta de la retenir. Il grogna sous l'effort de sa volonté, mais ce ne fut pas suffisant. Le corps de Corinne continuait à l'avaloir, le menant à un rythme accéléré qui ne faisait qu'augmenter sa soif d'elle. Il s'enfonça plus profond en elle à chaque pénétration, plus vite aussi, jusqu'à ce que la pression accumulée brise ses amarres et l'envahisse comme une traînée de feu dans les veines.

Il ravala un cri qui aurait fait trembler la maison sur ses fondations et enfonça le visage dans le creux du cou délicat de Corinne tandis que tout son corps convulsait et que le premier véritable orgasme de son existence expulsait hors de lui un jet brûlant de semence.

Alors que son membre tressautait avec une intensité délicieuse dans le sexe divinement contracté de Corinne, il laissa échapper un juron à voix basse en s'apercevant qu'il retrouvait immédiatement sa vigueur en elle. Il était prêt à remettre ça sur-le-champ.

Tout en continuant à se trémousser doucement sous lui, Corinne laissait ses doigts se promener sur son dos en une invitation muette qu'il n'allait certes pas refuser.

— Tu ne veux pas prendre le temps de retrouver ton souffle ? demanda-t-elle avec une expression sensuelle dans les yeux lorsqu'il la regarda.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est de recommencer, grogna-t-il. Je veux encore plus de toi.

— Moi aussi.

Elle referma les bras sur la nuque du Chasseur et le guida vers elle pour un lent baiser entêtant. Elle lui parcourut les lèvres de la langue et il fut emporté.

Le Chasseur replongea profondément en elle, centimètre après centimètre. Il n'était plus question de mettre un frein à son désir pour elle désormais. Aucune méthode de self-control ne lui permettrait plus de se retenir à présent qu'il avait connu le goût du plaisir avec Corinne. Entourant un de ses seins de la main, il lui rendit son baiser fiévreux, et leurs langues se mêlèrent tandis que leurs corps ondulaient au même rythme, donnant et prenant sans compter.

Elle fut la première à céder au plaisir, haletante et gémissante, son dos gracieux s'arc-boutant sous lui tandis que son sexe étreignait comme un poing vibrant de sensations celui du Chasseur, dont la jouissance suivit immédiatement la sienne. Trépidant, il s'enfonça en elle avec une exigence si

puissante qu'elle le possédait entièrement.

Alors qu'il la serrait contre lui et sentait sa semence jaillir en elle, le Chasseur connut un bonheur qui éclipsa tout le reste. Pendant un court instant il envisagea la possibilité de vivre une vie normale libérée du sombre passé qui avait fait de lui ce qu'il était. Même si la logique l'avertissait que c'était sans espoir, il se demanda comment ce serait d'avoir une femelle à ses côtés, de vivre ce que les autres guerriers vivaient avec leurs Compagnes de sang.

Rêver était un relâchement dangereux. Pas plus dangereux cependant que la force soudaine des instincts de protection et de possessivité qui s'emparaient de lui dès qu'il évoquait Corinne. Il avait tué pour elle cette nuit-là, et il recommencerait sans hésiter une seconde s'il la croyait en danger.

Mais au fond de lui-même, tandis qu'il se repaissait de son corps et profitait du réconfort de ses bras, il se demandait s'il ne risquait pas de constituer lui-même la plus grande menace au bonheur de Corinne.

# Chapitre 24

Dante faisait les cent pas dans le couloir devant l'infirmierie du complexe, essayant de ne pas penser au fait que Tess, sa superbe Compagne de sang si courageuse, souffrait le martyr de l'autre côté de la porte. Elle était en travail depuis la veille au soir, et une bonne partie de la matinée s'était déjà écoulée. Les contractions n'avaient fait qu'empirer, plus rapprochées à chaque heure qui passait.

Mais Tess supportait tout ça vaillamment.

Quant à lui, chaque fois qu'il l'entendait grogner sous l'assaut d'une nouvelle contraction, il avait le sentiment qu'il allait défaillir.

C'était la raison pour laquelle il avait choisi de quitter les lieux un instant auparavant. La dernière chose dont Tess avait besoin était certainement de le voir devenir blanc comme un linge avant de s'effondrer sur place.

À travers le lien de sang qu'ils partageaient, il sentait la douleur de Tess comme si ç'avait été la sienne. Il aurait bien voulu la prendre sur lui d'ailleurs. La douleur ? Voilà quelque chose qu'il pouvait supporter sans problème. C'était l'idée que la femelle qu'il aimait si tendrement souffre qui le poussait à vouloir soit cogner contre quelque chose, soit vomir dans un coin. Mais il sentait aussi la force de Tess, et il s'extasiait devant la ténacité et cette force féminine purement miraculeuse qui permettaient à sa compagne de continuer à se battre malgré l'épuisement et la souffrance prolongée que lui imposait la mise au monde de leur enfant.

Il jeta rapidement un coup d'œil par la petite fenêtre de l'infirmierie. Gabrielle et Élise se tenaient de part et d'autre du lit. Elles étaient là depuis plusieurs heures et s'étaient relayées pour tenir la main de Tess, lui passer un linge humide sur le front et lui donner à croquer des glaçons tout au long du processus qui semblait ne jamais vouloir finir. Gideon, lui, surveillait ses constantes vitales. Dante lui avait fait promettre de le faire les yeux fermés, afin qu'il ne risque pas de voir des parties de Tess dont il ne tenait pas à partager le spectacle avec un autre mâle.

L'intervenante la plus importante de tout ce processus, cependant, était Savannah. Elle s'occupait de l'accouchement proprement dit, et la longue tradition familiale dont elle était l'héritière dans ce domaine rassurait Dante, qui savait que grâce à elle tout finirait bien. En tout cas c'était ce qu'il espérait de toute son âme.

Entre-temps, il se sentait lui-même carrément inutile.

Il fit encore un aller-retour dans le couloir, se demandant où pouvait bien être Harvard alors qu'il avait tant besoin de lui.

S'il avait été là à présent pour voir Dante errer dans le couloir comme un fantôme, Chase lui aurait mis son pied au cul. Il lui aurait fait honte de se comporter comme une pareille mauviette et l'aurait propulsé dans l'infirmierie lui-même si nécessaire.

Putain ! Comme il lui manquait, ce bêcheur de guerrier qui avait été son meilleur ami au sein de l'Ordre pendant tous ces mois écoulés.

Ex-guerrier et ex-meilleur ami, corrigea-t-il en son for intérieur, toujours furieux de cette situation pourrie. Et ce qui ne faisait qu'empirer sa colère, c'était le fait que Chase ait téléphoné la veille au

soir en disant qu'il avait pourchassé lui-même Murdock, désobéissant ainsi aux ordres formels de Lucan.

Et tout ça pour quoi ? À part l'indication vague d'un intérêt possible de Dragos pour un politicien humain, le renseignement le plus solide que Chase soit parvenu à arracher à ce salopard de Murdock était la nouvelle déjà éculée que Dragos tentait de repérer l'emplacement du complexe, ce dont l'Ordre était déjà bien trop conscient.

D'après ce que Tegan avait rapporté sur sa brève conversation avec Chase, il ne semblait pas qu'ils puissent compter entendre parler de lui avant longtemps, si même il se manifestait de nouveau un jour. À en croire Tegan, Chase était sur la pente descendante. Il avait employé le mot « Renégat », un terme que Dante et les autres guerriers n'étaient pas prêts à entendre mais se voyaient bien incapables de réfuter.

Passant la main dans ses cheveux noirs en jurant à voix basse, Dante parcourut de nouveau quelques mètres dans le couloir. Il était temps qu'il se fasse à l'idée que Harvard ne faisait plus partie de l'Ordre et de leur vie à tous.

Il repensa à la conversation qu'il avait eue avec Tess peu de temps auparavant à propos de son idée de faire de Chase le parrain de leur fils. Il se serait giflé. Il avait déployé des efforts considérables pour la persuader que l'on pouvait faire confiance à Chase pour quelque chose d'aussi important, et à présent le fils de pute s'était cassé et l'avait fait passer pour un crétin rien que pour avoir avancé son nom.

Au bout du compte, l'instinct de Tess s'était révélé bien meilleur que le sien. Gideon avait été bouleversé par leur demande, et lui comme Savannah avaient accepté cette responsabilité de bonne grâce. Dante et Tess n'auraient pu rêver de meilleurs tuteurs pour leur fils si quoi que ce soit devait leur arriver.

Levant les yeux, Dante s'aperçut qu'Élise sortait la tête de la porte de l'infirmerie.

— Ça y est, annonça-t-elle, ses yeux clairs baignés d'une douce lumière lavande, le bébé est presque là, Dante.

Il se précipita à l'intérieur, tendu à l'extrême. Il s'approcha de sa Compagne de sang et posa un baiser dans sa paume moite.

— Tess, murmura-t-il, la bouche pâteuse, joie et angoisse se mêlant dans sa voix. Comment vas-tu, mon ange ?

Elle allait répondre quand son visage se contracta. La main qui tenait celle de Dante se transforma en étau. Savannah lui dit calmement de pousser, que l'on y était presque. Tess s'arc-bouta sur le lit, un hurlement perçant quitta ses lèvres, et Dante sentit ses jambes flageoler. Mais il ne céda pas à la panique. C'était déjà assez d'avoir passé l'heure précédente à se tenir aux murs du couloir, il n'allait pas laisser Tess une seule seconde de plus sans son compagnon à ses côtés.

La douleur se poursuivit pendant deux très longues minutes avant que Savannah dise à Tess de se rallonger et de se relâcher. Pantelante, Tess leva les yeux sur Dante. La sueur perlait à son front et il l'épongea avec la serviette que lui tendit Gabrielle, avant d'y déposer un baiser.

— As-tu la moindre idée de combien je t'aime ? murmura-t-il sans lâcher son regard aigue-marine. Tu es fabuleuse, Tess. Tu es fantastique, si foutrement courageuse. Tu vas être une mère formidable pour notre...

Tess retroussa les lèvres et laissa échapper un nouveau cri, étouffant la fin de la phrase de Dante, qui sentit la douleur qui parcourait le corps délicat de sa compagne. Cette souffrance déchirante lui

donna l'envie de jurer de ne plus jamais ne serait-ce que penser à concevoir un autre bébé si ça voulait dire faire traverser ce genre d'épreuve à Tess.

— Bon, les amis, déclara Savannah d'une voix apaisante comme un baume. On y va maintenant. Une dernière poussée, Tess. Il est presque là.

Dante pencha la tête jusqu'à toucher le visage de Tess, à laquelle il se mit à murmurer des mots intimes d'encouragement, des choses qui n'étaient destinées qu'à elle seule. Des remerciements pour ce qu'elle était en train de lui donner et des assurances de son amour que les mots seuls ne suffisaient pas à exprimer.

Il lui tint la main tandis que la contraction finale la traversait. Puis il poussa un cri de joie quand son fils finit par apparaître, petit paquet rose gigotant et braillard que Savannah tenait en l'air d'une main experte. Et il pleura sans honte en croisant le beau regard empli de joie de Tess l'instant d'après. Il l'aimait de toute son âme.

Il se pencha pour embrasser sa merveilleuse Compagne de sang et la prit dans ses bras, partageant avec elle l'euphorie de ce moment précieux de leur vie commune, d'autant plus précieux que les circonstances qui l'entouraient étaient agitées.

Quelques minutes plus tard, Savannah revint avec un petit paquet emmaillotté, leur fils nouveau-né.  
— Je sais que tu n'as qu'une envie, c'est de le tenir contre toi, dit-elle en posant le bébé dans les bras tendus de Tess. Il est magnifique. Parfait sur tous les plans.

Tess pleura d'émotion en touchant tendrement les petites joues et la petite bouche fripée du nourrisson. Dante était émerveillé à la vue de son enfant, émerveillé par la femme qui lui avait offert un tel miracle, quelque chose d'aussi précieux pour lui que l'était le don incroyable de son amour. Il écarta d'une caresse une mèche de cheveux blonds humides de son visage.

— Merci, lui chuchota-t-il. Merci de rendre ma vie si pleine.

— Je t'aime, répondit-elle en portant la main de Dante à ses lèvres pour embrasser sa large paume. Veux-tu dire bonjour à ton fils ?

— Notre fils, corrigea-t-il.

Tess hocha la tête, si fière et si adorable, tandis qu'il prenait le petit paquet dans ses bras. Dans ses grandes mains le bébé semblait encore plus minuscule. Dante se sentait maladroit, gauche, en cherchant une position confortable pour le nouveau-né. Ses bras lui paraissaient bien trop grands pour ça. Il finit par trouver la façon de le tenir, en prenant un véritable luxe de précautions. Tess lui sourit. Sa joie coulait dans les veines de Dante avec son propre bonheur.

*Seigneur !* Il avait l'impression que son cœur allait exploser d'allégresse.

Il regarda le visage tout rose du petit, qui braillait encore.

— Bienvenue dans ce monde, Alexander Raphaël ! lui déclara-t-il.

Le jour était levé. Corinne était debout près du lit à admirer le Chasseur. Il était étendu nu sur le ventre, véritable monument à la beauté masculine avec sa peau veloutée ornée de somptueux dermoglyphes et ses muscles saillants, la respiration légèrement sonore, profondément endormi.

La nuit qu'ils venaient de passer ensemble avait été incroyable et elle ne s'était jamais sentie aussi comblée que dans ses bras après l'amour. Mais cela faisait un moment qu'il ne faisait plus nuit et, à part pendant les quelques heures où elle avait pu fermer les yeux et dormir, ses pensées étaient restées centrées sur une seule chose, l'urgence qu'il y avait pour elle à retrouver son fils.

C'était ce besoin impérieux qui l'avait poussée avant l'aube à se lever, à s'écarter de la chaleur

rassurante du Chasseur et à filer dans le bayou à la recherche du camion qu'il y avait laissé en revenant de chez Henry Vachon. Elle avait eu de la chance et l'avait trouvé non verrouillé derrière la maison d'Amélie près de la rivière. Elle s'était alors glissée dedans et avait passé près d'une heure plongée dans les liasses de dossiers et de photos qu'elle avait trouvées dans le coffre fracturé.

Les dossiers d'expérimentation de Dragos. Des décennies de paperasses.

Elle les avait parcourus un par un, à la recherche de n'importe quoi qui pût l'aider à découvrir le sort de son fils ou des autres bébés nés dans le laboratoire. Elle avait découvert des diagrammes médicaux et des rapports d'expériences, des milliers de pages remplies de codes et d'un jargon qui ne signifiaient rien pour elle. Pour rendre les choses encore plus difficiles, aucune des fiches ne contenait les noms des sujets étudiés. Comme une sorte d'inventaire sans âme, les documents de Dragos ne contenaient que des références à des numéros de cas et à des groupes témoins, ainsi que des statistiques brutes.

Aucun de ceux qu'il avait touchés, aucune des vies qu'il avait détruites dans la folie infernale de son laboratoire, n'avait jamais rien voulu dire pour lui.

Rien de rien.

C'était dans un accès de rage impuissante que Corinne avait parcouru le reste des piles de papiers. Elle aurait voulu déchirer tous ces documents monstrueux en petits morceaux. Et puis, finalement, presque au fond du coffre, ses doigts avaient rencontré le cuir souple d'un grand porte-documents. Elle l'avait sorti et en avait répandu le contenu sur ses genoux, avant de les parcourir à l'affût du moindre espoir.

Les fiches manuscrites que contenait la serviette de cuir étaient du même ordre que les autres documents. Mais il y avait quelque chose de différent à propos de ces dates et de ces notes. Quelque chose qui lui avait donné la chair de poule à cause d'un terrible pressentiment.

Et à présent qu'elle s'approchait du lit où le Chasseur commençait tout juste à se réveiller, elle avait le porte-documents en main. Le Chasseur avait dû percevoir sa présence dans le calme obscur de la pièce. Il leva la tête de l'oreiller, paupières battantes sur l'or de son regard perçant.

Il vit qu'elle était habillée, qu'elle haletait encore d'avoir couru en revenant jusqu'à la maison d'Amélie, et il fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ? Tu es sortie ?

Elle ne pouvait plus lui cacher la vérité. Pas après ce qu'ils avaient partagé la nuit précédente. Elle le lui devait. Elle lui devait sa confiance.

— Il fallait que je sache, répondit-elle calmement. Je ne pouvais plus dormir. Je ne pouvais pas non plus rester là dans le cocon de tes bras en sachant que se trouvaient tout près des secrets de Dragos.

— Tu as quitté la maison sans me prévenir ?

Le Chasseur s'assit au bord du lit, ses grands pieds nus posés au sol. Son froncement de sourcils s'était transformé en une expression de mécontentement.

— Tu ne peux aller nulle part sans que je sois à tes côtés pour te protéger, Corinne. Tu n'es plus en sécurité désormais, même pendant la journée...

— Il fallait que je sache, répéta-t-elle. Je devais voir s'il y avait quoi que ce soit qui puisse m'aider à le retrouver...

Quelque chose de sombre passa sur le beau visage taillé à la serpe du Chasseur. Corinne y vit une expression de crainte, celle d'un sombre pressentiment. Le front toujours plissé, il jeta un regard à la

grande serviette de cuir qu'elle tenait en main.

Comme il se taisait, elle déglutit un grand coup et se força à parler.

— Je devais savoir si se trouvaient parmi tous les documents que tu as pris à Henry Vachon des informations qui pourraient me conduire à mon enfant, l'enfant à qui j'ai donné naissance dans le laboratoire de Dragos.

Le Chasseur resta là à la regarder, puis détourna les yeux. Il proféra à voix basse un juron bien senti et se caressa lentement le crâne.

— Tu as un fils.

Même si sa voix était restée neutre, dépourvue de colère ou de toute autre émotion, elle sembla accusatrice à Corinne.

— Oui, confirma-t-elle.

Il ne la regardait plus et ce fut comme s'ils s'écartaient l'un de l'autre, l'air entre eux se refroidissant seconde après seconde.

— Je voulais te le dire, Chasseur. Je voulais te le dire avant, mais j'avais peur. Je ne savais vers qui me tourner, à qui faire confiance.

La distance émotionnelle ne sembla pas lui suffire. Il se leva et, nu et sans le moindre souci de pudeur, alla se poster à l'autre bout de la pièce, ajoutant une distance physique entre eux.

— Cet enfant, dit-il en lui lançant un regard noir, c'est un Gen-1 comme moi ? Engendré par l'Ancien que Dragos gardait en vie pour mener à bien ses expériences de malade ?

Corinne hocha la tête, la gorge serrée.

— Après tout ce qu'ils m'avaient déjà fait depuis que j'étais leur captive, le pire a été quand ils m'ont enlevé mon fils. Je ne l'ai vu que quelques instants, juste après sa naissance, et puis il a disparu. La seule chose qui m'ait permis de traverser tous les tourments que j'ai subis par la suite sans me laisser mourir, c'était lui, même si je n'avais jamais rêvé que je serais effectivement libérée. Lorsque j'ai enfin pu respirer à l'air libre, je me suis promis que je consacrerai jusqu'à mon dernier souffle à retrouver mon fils.

— C'est une promesse que tu ne peux pas vraiment tenir, Corinne. Ton fils n'existe plus. Il a cessé d'exister à l'instant où Dragos te l'a arraché.

Elle ne voulait pas entendre ça. Elle ne l'accepterait pas.

— S'il était mort, je le saurais. Le cœur d'une mère bat au rythme de celui de son enfant pendant neuf mois, jour après jour. Et, aujourd'hui encore, je sens battre le cœur de mon fils dans mes os, et jusqu'au plus profond de mon âme.

Le Chasseur laissa échapper un nouveau juron, sans même la regarder.

Elle poursuivit, bien décidée à plaider sa cause jusqu'au bout.

— J'ai essayé de garder trace du temps écoulé, mais c'était difficile. Autant que je peux en juger, mon fils devrait avoir environ treize ans à présent. Ce n'est encore qu'un petit garçon...

— Ce serait un tueur aujourd'hui, Corinne ! affirma le Chasseur d'une voix profonde qui la désarçonna, avec une colère à laquelle elle ne s'attendait pas et dont elle ne savait pas quoi penser. (La peau de son visage était tendue sur ses pommettes saillantes et sa mâchoire rigide.) Aucun d'entre nous n'a jamais été un petit garçon. Tu comprends ça ? Si ton fils vit, c'est un Chasseur comme moi. À treize ans, ma formation était achevée et j'étais déjà expérimenté dans l'art de donner la mort. Tu ne peux pas t'attendre à ce qu'il en soit autrement pour lui.

La dureté de ses mots la blessa profondément.

— Mais il doit en être autrement ! Je dois croire que s’il est là quelque part – et au fond de mon cœur, je sais que c’est le cas –, alors je le trouverai. Je le protégerai, comme je n’ai pas pu le faire le jour de sa naissance.

Sans rien dire, le Chasseur se détourna en secouant la tête lentement. Corinne posa la serviette de cuir et alla jusqu’à lui. Elle lui posa la main sur l’épaule. Sous sa paume, les dermoglyphes du Chasseur pulsaient sous l’effet de sa colère, mais elle ne manqua pas de constater que les couleurs d’orage changeaient à son contact, le corps du Chasseur y répondant favorablement même s’il semblait vouloir la tenir à distance.

— Il faut que je retrouve mon enfant, Chasseur. J’ai besoin de le voir et de le toucher, de l’assurer de mon amour. Maintenant que je suis libre, je dois le trouver. Je dois tenter de lui donner une vie meilleure. (Elle se déplaça pour lui faire face, le forçant à la regarder dans les yeux.) Chasseur, il faut que je me souvienne de tout ce qui s’est passé le jour de sa naissance. Il est possible que Dragos ou l’un de ses Laquais aient dit ou fait quelque chose qui pourrait me conduire à lui. Quelque chose qui serait caché dans mes souvenirs. J’ai besoin que tu m’aides à me souvenir de tous les événements de cette journée.

Le visage du Chasseur se tendit encore plus. Il avait compris ce qu’elle proposait. Il lui prit la main et la repoussa loin de lui en maugréant un juron.

— Tu veux mon aide ? Tu sais ce que ça voudrait dire ?

— Oui, reconnut-elle. Et je sais que c’est t’en demander trop. Mais si je demande, c’est parce que tu constitues le meilleur espoir dont je dispose en ce moment. Tu es même très probablement le seul espoir que j’aurai jamais de retrouver mon enfant.

Il la regarda fixement, sans qu’elle fût capable de dire si c’était l’incrédulité ou le dégoût qui se lisait dans ce regard. Les yeux du Chasseur s’enflammaient, mais elle ne reculerait pas. Elle ne pouvait pas se le permettre. Pas alors qu’elle ne s’était jamais sentie plus proche des réponses dont elle avait tant besoin.

— Chasseur, je t’en supplie, murmura-t-elle. Je veux que tu boives à ma veine.

# Chapitre 25

Les yeux rivés sur le visage à l'expression suppliante de Corinne, le Chasseur avait l'impression qu'il venait de se prendre un coup de poing en pleine face.

Il n'arrivait pas à croire qu'elle lui demande ça. Plus encore, il se rendait compte qu'il était furieux qu'elle lui ait caché tout ce temps l'existence de son fils, un Chasseur comme lui, putain ! Elle était là devant lui à lui demander de l'aider à retrouver son enfant, mais le Chasseur savait bien que ce qui l'attendait au bout du chemin n'était que déception et désespoir.

Un désespoir dont il risquait d'être la cause directe si l'adolescent s'avérait le même genre de tueur que celui qu'il avait lui-même été au même âge. Il y avait d'ailleurs peu de chance qu'il en soit autrement. Le Chasseur savait trop bien quelle sorte de formation et quel conditionnement rigide auraient occupé jusque-là la courte vie de l'enfant.

La vision de Mira lui revint avec force à cet instant. À présent, il comprenait, il se rendait compte que la vie que Corinne le suppliait d'épargner dans la prophétie était celle de son enfant. Et il sut en même temps que le nom qu'elle avait crié au cœur de son cauchemar deux nuits auparavant n'était pas celui d'un amant mais bien celui du fils qu'elle avait perdu aux mains de Dragos.

— Aide-moi à retrouver mon bébé, Chasseur ! supplia-t-elle avec toute la conviction d'une caresse de sa main sur son visage, une conviction qu'il avait peur de ne pas avoir la force de combattre. Aide-moi à trouver Nathan !

Il pensa aux larmes qu'elle verserait s'il laissait la vision de Mira se réaliser. Il envisagea la haine qu'elle aurait sûrement pour lui s'il ne retrouvait son fils que pour devoir le lui arracher, pour toujours cette fois, en lui assenant le coup fatal que suggérait la prédiction. Il ne voulait pas être celui qui la plongerait si vite dans ce désespoir-là.

Et puis il y avait le fait que s'il buvait de son sang il activerait un lien avec elle que rien, sauf la mort, ne pourrait briser. S'il s'autorisait à goûter de son sang, pas même sa haine ne pourrait alors le garder loin d'elle.

— Corinne, dit-il avec douceur, en retirant sa main de son visage pour la garder dans la sienne. Je ne peux pas faire ce que tu demandes. Même si ma capacité à lire les souvenirs dans le sang s'étendait au-delà de ceux de ma race, ce que tu demandes aurait des conséquences considérables.

— Je sais ce que ça signifie, insista-t-elle. Tu ne veux même pas essayer ?

— Ça ne marche pas sur les humains, déclara-t-il dans l'espoir de la dissuader. Je m'en suis nourri toute ma vie sans jamais le moindre effet médiumnique. Il y a de fortes chances que mon don soit confiné aux souvenirs des membres de la Lignée. Si je buvais à ta veine maintenant, où cela nous mènerait-il ? Tu es une Compagne de sang. Notre lien serait indestructible. Il existerait à jamais.

Elle changea d'expression et ferma les paupières à demi, masquant son regard.

— Tu dois me prendre pour la dernière des dernières d'insister pour que tu me donnes quelque chose que tu as tous les droits de vouloir garder pour une femelle digne de toi, une femelle qui te conviendrait mieux comme compagne.

— Mon Dieu, non, murmura-t-il, bouleversé qu'elle ait pu mal le comprendre. Ce n'est pas ça du

tout. N'importe quel mâle ne pourrait qu'être heureux de t'avoir comme Compagne de sang. Tu ne te rends pas compte de ça ? C'est moi qui suis indigne de toi. (Il lui souleva le menton, l'implorant du regard de croire à sa sincérité.) Si je bois ton sang et que mon don fonctionne comme tu l'espères, je ne veux pas être celui qui te décevra.

— Mais comment pourrais-tu me décevoir, demanda-t-elle sourcils froncés, troublée.

— Si ça marche et que nous retrouvons ton fils, je ne veux pas que tu me méprises s'il s'avère que celui-ci est irrécupérable.

Elle secoua légèrement la tête.

— Te mépriser ? Penses-tu vraiment que je pourrais te tenir responsable de ce qui est arrivé à Nathan ? Jamais je ne ferais une chose pareille, Chasseur. Jamais...

— Pas même si j'étais obligé de lever la main contre lui en combat singulier ?

L'expression de Corinne vira à la peur et à l'inquiétude.

— Tu ne ferais pas ça.

— S'il s'agissait de te protéger, je n'aurai pas le choix, répondit-il gravement. Si j'accepte de t'aider à le retrouver, Corinne, je ne peux pas te promettre que tout se terminera comme tu l'espères.

Elle réfléchit un long moment, pendant lequel le Chasseur se débattit avec la question de savoir si oui ou non il devait lui révéler la vision qui le hantait presque depuis l'instant où il avait posé les yeux pour la première fois sur la belle Corinne Bishop. Quelque chose de stupide en lui espérait une porte de sortie : que son don échouerait à lire les souvenirs de sang de Corinne ou que d'une façon ou d'une autre, malgré le talent jamais mis en défaut de Mira, il parviendrait à contrecarrer la survenue des larmes de Corinne et de ses supplications inutiles.

Il venait à peine de subir cette torture mentale que Corinne prit une profonde inspiration et le regarda de nouveau dans les yeux. Son regard ne trahissait plus la moindre hésitation, seule s'y lisait une fermeté inébranlable.

— Fais-le, Chasseur. Si tu tiens ne serait-ce qu'un petit peu à moi, alors, je t'en prie, fais-le. J'accepte tous les risques et je sais que tu feras ce qui est juste.

Le courage que révélaient les mots de Corinne le rendit malade de crainte. Savoir ce qui les attendait peut-être lui nouait l'estomac.

Ce fut alors que Corinne s'approcha de lui. Elle réunit ses longs cheveux noirs et les mit de côté en dénudant son cou pour lui. Puis elle inclina la tête en une offre qu'il se savait incapable de refuser.

— S'il te plaît, murmura-t-elle, s'il te plaît, fais ça pour moi !

Le regard brûlant du Chasseur se riva au poulx qui battait sous la peau délicate de Corinne. La salive envahit sa bouche et ses crocs jaillirent, lui rappelant sans équivoque que cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas nourri correctement. Le sang frelaté de Henry Vachon avait été plus de l'ordre du poison que de la nourriture, une infection qu'il aurait bien voulu effacer avec le goût de quelque chose de doux et d'enivrant comme le nectar qui coulait dans les veines tentantes de Corinne.

— Je t'en prie, chuchota-t-elle de nouveau, une incitation à laquelle il ne put résister.

Le Chasseur posa la bouche sur la gorge de Corinne et mordit avec délicatesse, pénétrant la chair tendre avec les pointes acérées de ses crocs. Elle lâcha un petit cri et son corps se tendit sous la douleur momentanée qu'il venait de lui infliger. L'instant d'après, elle se laissa aller contre lui, ses muscles se relâchant comme il tirait la première gorgée de son sang.

*Ah ! Seigneur !* Elle était tellement plus que tout ce qu'il aurait jamais pu imaginer.

Son sang chaud coulait sur la langue du Chasseur comme un baume. Il le sentait infuser dans son

corps, dans ses cellules, jusqu'au plus profond de son âme.

Elle était douce et chaude sur sa langue et le parfum de son sang emplissait ses narines des arômes délicats de la bergamote et de la violette. Il la respirait, noyant tous ses sens de ce goût délicieux, un goût dont chaque fibre de son corps resterait imprégnée pour le restant de ses jours.

Et même si c'était un acte de compassion, un acte nécessaire, et pas le véritable établissement d'un lien de sang entre lui et sa compagne, tout ce qu'il y avait de mâle et de vampire en lui réagissait au goût chaud et doux de Corinne comme si elle lui appartenait désormais complètement.

L'excitation montait en lui rapidement, un désir qui fusait dans ses veines et dans son membre en érection comme une traînée de feu. Il la serra contre lui en continuant à boire à sa veine. Il sentit quelque chose s'enflammer au plus profond de son être et sut instinctivement que le lien prenait forme, indépendamment de l'intention qui était à son origine, pour les unir l'un à l'autre à jamais. Elle était sienne désormais et la logique qui avait fait de lui ce qu'il était pendant toute son existence si vide sembla l'abandonner alors qu'il essayait de se dire que permettre la création de ce lien viscéral, quelle qu'en eût été la raison, avait été une erreur.

Tout ce qu'il ressentait désormais, c'était la chaleur du sang de Corinne qui l'emplissait, le plaisir de la tenir dans ses bras... la passion qui le faisait grogner de désir tandis qu'il la soulevait pour l'emmenner jusqu'au lit.

Il l'allongea sans que sa bouche quitte le poulx qui battait comme un petit tambour contre sa langue. Il voulait lui faire de nouveau l'amour, la déshabiller et plonger le plus profondément possible dans le havre de bien-être de son corps.

Ses sens étaient submergés par le désir, son corps en feu, électrique et tendu par la force de la passion qu'il éprouvait pour elle.

Au début, il ne remarqua pas les lambeaux d'obscurité qui traversaient par à-coups son esprit. Perdu dans le plaisir de tout ce qu'était Corinne pour lui, il tenta ensuite de les repousser. Mais les images sombres ne cessaient de s'imposer à lui, de frapper à la porte de sa conscience.

Des flashes d'une obscure cellule.

Des Laquais vêtus de tenues de laboratoire blanches, poussant Corinne sur une civière.

Les cris d'une femme en souffrance... suivis par le puissant vagissement d'un nouveau-né.

Le Chasseur s'écarta du cou de Corinne, sidéré, comme frappé par la foudre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, les yeux écarquillés de peur. Est-ce que ça va ?

— Oh, Seigneur, lâcha-t-il, épaté de voir que son don réagissait, mais horrifié par ce qu'elle avait traversé. D'autres images continuaient en effet à se précipiter dans son esprit, des bruits de torture et de folie. Le désespoir de tout ce qui l'avait entourée pendant toutes ces années.

— Corinne... mon Dieu ! Ce qu'ils t'ont fait et pendant si longtemps, je le vois... tout ce que tu as dû endurer.

Elle tendit la main et la posa sur la nuque du Chasseur. La douleur se lisait dans ses yeux, mais la détermination qui marquait son merveilleux visage l'éclipsait.

— Ne t'arrête pas, pas avant que nous l'ayons trouvé !

Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pu le lui refuser. Si Corinne avait survécu à ces horreurs dans la réalité, il pouvait bien les passer au crible en esprit pour récupérer ce qui pourrait les aider à retrouver son fils.

Le Chasseur but encore un peu de sang, laissant l'angoisse et les tortures terribles lui passer dessus comme une marée noire. Il attendait quelque chose d'irréfutable, un indice solide qui lui servirait de

balise, lui permettrait de se repérer dans le désert de souffrance qui avait constitué l'existence de Corinne dans la prison laboratoire de Dragos.

Mais il n'y avait rien à quoi se raccrocher. Rien qu'un flux saumâtre dans lequel Corinne était d'une façon ou d'une autre parvenue à se maintenir à flot.

Grâce à l'amour qu'elle portait à son enfant, lui avait-elle dit. Tout ça grâce à lui.

Grâce à l'espoir qu'elle gardait de retrouver son fils un jour.

Nathan était devenu sa bouée de sauvetage.

Comment survivrait-elle si le moment venait, comme l'avait prédit la vision de Mira, où le Chasseur repousserait les supplications de Corinne et porterait le coup qui lui arracherait tout espoir pour toujours ?

Cette éventualité le minait, encore plus alors qu'il se nourrissait à la veine de Corinne, se liant à elle de façon indestructible, tout en sachant qu'il était destiné à lui briser le cœur.

Cette idée lui faisait honte. Avec un grognement de mépris envers lui-même, il cessa de boire et s'apprêta à lécher la morsure qu'il lui avait faite à la gorge, conscient qu'il se devait de la sceller et de laisser aller Corinne. Il ne s'était pas agi de plaisir ni de lien. Elle était venue à lui pour obtenir son aide et il avait récolté tout ce qu'il pouvait dans ses souvenirs. Il n'était pas nécessaire de continuer, quel que soit le plaisir que lui procurait le fait de tenir cette femelle.

*Ma femelle !*

Cette affirmation venait de quelque part au fond de lui, d'un endroit hors de son contrôle. Il se dit que ce n'était que le lien qui parlait. Son corps, ses sens, tout ce qui faisait de lui un membre de la Lignée était au diapason de Corinne à présent qu'il s'était nourri de son sang. C'était simplement une réponse biologique, sa nature primitive revendiquant quelque chose auquel il n'avait pas droit.

Pourtant, il y avait une autre partie de son être qui reconnaissait que ses sentiments à l'égard de Corinne s'intensifiaient, et avaient commencé à le faire avant même qu'il se nourrisse à sa veine. Il tenait à elle. Il voulait qu'elle soit en sécurité, qu'elle soit heureuse. Il voulait que sa souffrance se termine enfin.

Et il ne pouvait rien lui promettre de tout cela tant que la vision de Mira rôderait comme un spectre au fond de sa conscience.

Il s'écarta de la gorge délicate de Corinne pour passer la langue sur la morsure de ses crocs sur sa peau. Mais avant qu'il ait pu sceller les petites plaies, Corinne émit un gémissement de protestation, se cambrant à sa rencontre, chaude et excitée à présent, s'accrochant à lui de tous ses membres pour l'empêcher de s'éloigner d'elle.

Il avait bien entendu les autres guerriers parler du lien de sang, mais rien ne l'avait préparé au flux de sensations et à la pulsion érotique qui l'envahirent soudain. À travers son don, le sang de Corinne lui avait fourni des vues saisissantes sur ses souvenirs, mais c'était désormais un lien plus fort qui lui parlait. Il sentait son désir. Il sentait son appétit presque douloureux, son excitation que n'avait fait qu'amplifier cette morsure à l'origine de ce lien indestructible.

Il recolla la bouche à sa gorge, reprenant un peu de son sang à la douceur exotique. Il le sentait circuler dans son corps, le nourrir, lui insuffler la vie. Le pouls de Corinne battait dans ses oreilles et dans ses veines, selon un tempo partagé dont la puissance semblable à celle d'un tambour de guerre le poussait à continuer.

— Ah, Seigneur... Corinne ! murmura-t-il contre sa peau veloutée.

Et même si la chose honorable à faire était de l'écarter de lui, il ne trouvait pas la force de la

repousser. Elle se tortillait contre lui en le serrant encore plus fort. Et sa respiration devenait de plus en plus haletante à mesure qu'il buvait son sang.

— Fais-moi l'amour, Chasseur, chuchota-t-elle, et il perdit sur-le-champ tout ce qui lui restait de volonté.

Le plaisir érotique que lui procurait le Chasseur en buvant son sang était tel qu'elle se fichait pas mal de laisser voir à quel point son désir était devenu pour elle incontrôlable.

Elle ferma les yeux et se cambra encore. La pression de la bouche du Chasseur sur sa gorge et le tendre raclement de ses crocs, après l'avoir fait fondre, la faisaient bouillir avec un appétit exacerbé pour lui.

Tout ça n'aurait pas dû tourner autour du plaisir. Si elle avait demandé au Chasseur de boire à sa veine, c'était par nécessité, car c'était très probablement le seul moyen qu'elle avait de trouver des indices sur ce qu'il était advenu de son fils. Elle s'était lancée dans l'expérience en s'attendant à ce qu'elle soit désagréable, voire douloureuse si elle se fiait à ce qu'elle avait enduré par le passé.

Elle aurait dû savoir que ça ne pouvait qu'être différent avec le Chasseur. Il avait été infiniment tendre en lui faisant l'amour la nuit précédente et il l'était toujours autant à présent. Ses mains étaient la douceur même. Et son corps immense, si puissant, et si menaçant quand il le fallait, l'enveloppait en la protégeant, ses bras constituant un abri réconfortant qui la faisait se sentir à la fois en sécurité et aimée.

Elle n'était pas vierge. Son corps comme son sang avaient été violés dans le labo de Dragos, mais avec le Chasseur elle se sentait de nouveau pure.

Même s'il avait accepté de boire à sa veine, s'était montré prêt à se lier à elle, alors qu'ils ne s'étaient fait aucune promesse, pendant un moment d'irresponsabilité et d'égoïsme poussé à son paroxysme Corinne s'autorisa à croire que c'était pour de vrai. Il lui faisait tellement de bien qu'il était facile d'oublier que ce n'était pas le cas.

— Fais-moi l'amour, Chasseur, chuchota-t-elle de nouveau, avide de le sentir en elle.

Il laissa échapper un gémissement sourd et scella d'un coup de langue la double perforation qu'il avait faite dans la peau de Corinne. Puis il la déshabilla sans perdre un instant tout en la caressant de ses mains puissantes tandis qu'elle flottait sur la vague de plaisir provoquée par sa morsure.

Lorsqu'elle fut nue, il se tint au bord du lit et la regarda, ses yeux couleur d'ambre brillant à la fois d'avoir bu son sang et du désir qu'il avait d'elle. Les crocs qu'il avait plantés dans sa gorge un moment auparavant brillaient, d'une blancheur éclatante, et leurs extrémités pointues lui emplissaient la bouche. Son sexe massif était en pleine érection, aussi impressionnant que le reste de son corps de prédateur puissant. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi magnifique que ce mâle de la Lignée.

Allongée devant lui, Corinne le buvait littéralement des yeux, émerveillée de son aspect encore plus formidable nu que vêtu et équipé pour le combat. Tout en lui n'était que muscle parfaitement dessiné et peau douce et dorée. Ses dermoglyphes couraient de la nuque aux chevilles en un réseau intriqué de courbes, d'arcs et de fuseaux élaborés qui vibraient comme des tatouages vivants, saturés par les riches nuances exprimant son désir.

Souplement, il la rejoignit sur le lit, glissa les mains le long de ses jambes et lui écarta les cuisses tout en couvrant son corps du sien. Elle était prête à le recevoir, impatiente de le sentir en elle. Il ne la déçut pas. La pointe durcie de son pénis trouva son sexe et il la pénétra en une longue poussée ininterrompue qui lui coupa le souffle.

— Oh ! soupira-t-elle, sentant son sang accélérer sous l'effet de cette invasion bienvenue.

Elle prononça son nom dans un souffle tandis qu'il se mettait à aller et venir en elle, non pas avec la douceur de la nuit précédente, mais selon un rythme animal passionné qui l'emportait vers un orgasme rapide.

Le Chasseur devait savoir combien son désir était exaspéré et semblait dans les mêmes dispositions. Son regard couleur d'ambre rivé au sien, il se maintenait au-dessus d'elle, son mouvement de va-et-vient la laissant pantelante et languissante sous lui, perdue dans ses yeux. Il l'emmenait de plus en plus loin, chaque poussée profonde la rapprochant d'une jouissance à présent imminente.

— Oh, Seigneur ! lâcha-t-elle, plus un souffle que des mots.

Et puis il n'y eut plus ni souffle, ni mots.

Son orgasme la submergea, la vague de plaisir brûlante rendue plus intense encore par le regard de satisfaction si viril qui éclairait le beau visage du Chasseur au-dessus d'elle. Elle haleta son nom et se colla à lui, tous ses sens emportés par un bonheur qui n'en finissait plus.

Il continua même après, la laissant flotter comme en apesanteur, le corps résonnant de l'intérieur. Puis il retroussa les lèvres sur ses dents et ses crocs et lâcha un grognement venu du fin fond de la gorge qui vint vibrer dans tous les os de Corinne. Ses yeux brûlants toujours sur elle, son regard d'ambre la possédant complètement, il l'écrasa sous lui et poursuivit son mouvement avec une vigueur toujours intacte, l'amenant à une nouvelle vague délicieuse de jouissance... puis à une autre encore.

Il ne s'arrêta que quand ils furent tous deux trempés et momentanément rassasiés, essoufflés dans les bras l'un de l'autre.

Et puis, quand leur désir se réveilla, ils recommencèrent depuis le début.

# Chapitre 26

Il était 17 heures, il faisait déjà nuit et cela faisait environ deux heures que Corinne et le Chasseur avaient fini par quitter la chambre qu'ils partageaient dans la maison du bayou. Si Amélie avait remarqué leur absence prolongée, elle s'était montrée trop bien élevée pour le dire.

Corinne, qui finissait de mettre le couvert, s'était interrompue pour aider Amélie, qui était en train d'enfiler des maniques pour sortir leur repas du four.

— Amélie, laissez-moi vous aider avec ça.

La vieille dame claqua doucement la langue.

— Ne vous inquiétez pas de ça, mon enfant. Je connais cette vieille cuisine comme le dos de ma main.

Il était inutile de faire remarquer à Amélie qu'elle ne pouvait compter sur sa vue pour la guider. Comme Corinne l'avait déjà constaté la veille, la propriétaire des lieux circulait dans son espace de vie comme si elle en reconnaissait chaque centimètre carré d'instinct. Corinne resta donc en retrait tandis qu'elle posait sur la cuisinière deux pavés de poisson d'un blanc crémeux grillés à point. Le fumet du bouquet odorant de poivrons et d'épices qui accompagnait le plat lui mit instantanément l'eau à la bouche.

Amélie enleva les gants de protection et se mit à fredonner la chanson jazzy qui venait de la chaîne stéréo du salon adjacent. Tout en balançant les hanches en rythme, elle prit une spatule dans le bocal de terre cuite posé à côté de la cuisinière.

— J'espère que vous aimez le poisson-chat, dit-elle en se retournant pour disposer les filets sur deux assiettes qui attendaient sur le plan de travail à sa droite.

Sans cesser de chantonner et de se balancer sur la voix du ténor qui suppliait quelqu'un de lui parler sans détour, elle servit le poisson presque sans hésiter.

— Je vais vous laisser nous servir de ce *dirty rice* et des légumes vapeurs, si vous voulez bien. Et vous pouvez mettre le pain de maïs chaud dans cette corbeille là-bas.

— Bien sûr, répondit Corinne.

Elle compléta les deux assiettes et les posa avec les galettes sur la table, puis s'assit en face d'Amélie.

— Est-ce que les vêtements que j'ai sortis vont à votre homme ? demanda-t-elle.

Corinne allait corriger le tir en expliquant que le Chasseur n'était rien de ce genre pour elle, mais elle mit trop de temps à réagir. Et puis, après tout ce qui s'était passé entre eux depuis leur arrivée sous le toit d'Amélie quelque vingt-quatre heures auparavant, il lui aurait paru encore plus bizarre de nier qu'il y avait quelque chose entre eux.

— Oui, merci, affirma-t-elle en se contentant de répondre à la question.

Amélie, qui était en train de couper son poisson, hocha la tête.

— Mon fils laisse toujours des affaires dans son ancienne chambre quand il vient me voir. C'est un solide gaillard, dans le genre de votre homme. Je suis heureuse que quelque chose lui soit allé.

— En tout cas, c'est très gentil à vous, répondit Corinne.

Le Chasseur et elle étaient parvenus à enlever la plupart des taches de sang qui maculaient le treillis qu'il portait lorsqu'il était allé chez Henry Vachon, mais pendant que les vêtements tournaient dans le sèche-linge d'Amélie, il avait dû enfiler un sweat et un pantalon de jogging. Dire que ça lui allait était exagéré, se dit Corinne, souriant pour elle-même en se le remémorant vêtu du sweat aux couleurs d'un club de sport et du pantalon de nylon flashy.

Tandis qu'elle profitait avec Amélie du dîner et de la musique qui leur parvenait du salon, le Chasseur était dans la chambre d'amis devant l'ordinateur du fils d'Amélie et au téléphone avec Gideon. Il était retourné au camion et en avait rapporté d'autres dossiers parmi ceux que contenait le coffre métallique de Vachon trouvé dans l'entrepôt. Il y avait dans le lot des fichiers informatiques cryptés stockés sur des clés USB et il était en train de les transférer au quartier général de l'Ordre à Boston.

Corinne pria pour qu'il y ait quelque chose d'utile dans ces dossiers et ces fichiers. Elle avait beau avoir passé un moment incroyable avec le Chasseur, elle avait toujours un poids sur le cœur. Elle avait espéré de toute son âme que son sang livrerait ne serait-ce qu'un faible indice à propos de son fils et du lieu où il se trouvait. Mais le don du Chasseur ne leur avait rien apporté d'utile. En revanche, il lui avait révélé l'étendue de l'avalissement et de l'humiliation auxquels elle avait été soumise aux mains de ses ravisseurs.

Mais même s'il savait tout ça désormais, il ne la maternait pas et ne la faisait pas se sentir moins femme pour autant. Elle s'était sentie sale, honteuse des choses qu'ils lui avaient fait subir, impuissante et lâche pour les avoir laissés lui prendre son enfant.

Une fois libérée, elle avait ressenti une intense culpabilité d'avoir survécu alors que tant d'autres femmes emprisonnées et torturées à ses côtés étaient mortes. Elles aussi avaient eu des fils qu'on leur avait enlevés, des enfants qu'elles auraient chéris si le mal qu'incarnait Dragos ne les en avait empêchées. Et même à présent, parmi les Compagnes de sang prises en charge par Andreas Reichen et Claire Samuels là-bas en Nouvelle-Angleterre, il y avait des mères qui pleuraient leurs fils et souffraient des mêmes blessures émotionnelles qu'elle.

Tout en mangeant calmement, elle ressentit de nouveau vivement le besoin égoïste de rechercher son propre fils avant tout. Mais elle se dit aussi que, aussi faibles qu'aient été ses chances de réussite, sa quête permettrait peut-être à d'autres captives récemment libérées de rechercher leurs propres fils disparus, même si elle-même échouait.

Au même instant lui revinrent en mémoire les paroles d'avertissement du Chasseur, sombres et menaçantes :

*« Aucun d'entre nous n'a jamais été un petit garçon... »*

*« Si ton fils vit, c'est un Chasseur comme moi... expérimenté dans l'art de donner la mort. »*

*« Ton fils n'existe plus. Il a cessé d'exister à l'instant où Dragos te l'a arraché. »*

*« Non, se dit-elle, il y a toujours de l'espoir. »*

Le Chasseur lui-même en était la preuve. Il avait réussi à échapper à l'endoctrinement brutal de Dragos. Il avait eu l'opportunité de devenir quelque chose de plus, quelqu'un de mieux. C'était tout ce qu'elle voulait pour son fils. C'était tout ce que les autres Compagnes de sang voudraient pour les leurs. Peut-être que s'ils parvenaient à sauver Nathan il y aurait de l'espoir pour d'autres vies volées.

Et ce fut en s'accrochant à cet espoir qu'elle finit de manger le merveilleux repas qu'Amélie avait préparé à son intention.

— Tout était absolument délicieux, déclara-t-elle alors, les papilles encore tout excitées par les arômes du plat de poisson et ceux des poivrons et des épices. Je n'avais jamais mangé de poisson-chat ni de *dirty rice* jusqu'à ce jour, pas plus que du pain de maïs. Je me suis vraiment régalée.

— Oh, mon enfant, répondit Amélie en secouant doucement la tête. (Son ton exprimait à la fois la surprise et la compassion.) Vous n'avez vraiment pas vécu, n'est-ce pas ?

— Peut-être pas.

Comme elle était aveugle, la vieille femme ne put voir le sourire mélancolique de Corinne. Heureuse de pouvoir garder ses pensées pour elle, celle-ci se mit à ramasser les assiettes vides. Amélie se leva pour l'aider, mais elle posa doucement une main sur son épaule.

— Restez assise. Laissez-moi au moins m'occuper de ça, je vous en prie.

Avec un soupir où s'entendaient à la fois résignation et contentement, Amélie se rassit à la table tandis que Corinne débarrassait les plats et les couverts et remplissait l'évier d'eau savonneuse.

Tandis qu'elle posait les assiettes dans l'eau de vaisselle, Corinne ne put s'empêcher de se dire qu'après les heures de plaisir qu'elle avait passé dans les bras du Chasseur la nourriture lui avait semblé plus goûteuse, qu'à présent la douce musique de jazz venant du salon lui paraissait plus apaisante, et que tout autour d'elle était comme plus brillant, plus clair et plus vif. Elle se demanda ce que ça pourrait être de ressentir les choses comme ça en permanence. En était-il ainsi pour les couples appariés de la Lignée ?

La chaleur intense qui se répandait en elle était-elle une simple réaction au confort physique que lui avait donné le Chasseur, ou bien s'agissait-il d'autre chose ?

Elle ne voulait pas le laisser envahir son cœur. Pendant très longtemps, elle n'avait même pas envisagé qu'il pût jamais y avoir de la place dans celui-ci pour quiconque à part l'enfant qu'on lui avait enlevé de force. Mais quand elle pensait à la gentillesse du Chasseur envers elle, quand elle considérait tout ce qu'ils avaient traversé ensemble au cours des jours précédents, elle ne pouvait nier qu'il avait de l'importance pour elle, beaucoup plus d'importance que n'en avait eu au début le guerrier dont elle s'était d'abord méfiée, qu'elle avait même craint, et qu'elle voyait à présent comme son allié le plus proche.

Un ami inattendu et, désormais, son amant.

Un formidable mâle de la Lignée qui s'était lié à elle inexorablement, simplement parce qu'elle le lui avait demandé.

Ce cadeau était sacré, et pourtant il le lui avait fait pour lui servir d'outil dans sa quête personnelle. Il lui avait donné ce qu'il avait de plus précieux, de plus intime sans hésiter un seul instant.

Elle sentit soudain la présence du Chasseur derrière elle, ce qui n'empêcha pas le sourd grondement de sa voix grave de lui faire battre le pouls plus fort quand il parla.

— J'ai envoyé les données de toutes les clés USB à Gideon. J'ai aussi passé en revue les dossiers papier qui pouvaient avoir un intérêt au cas où il y aurait eu quelque chose d'utile dedans.

Corinne s'essuya les mains à une serviette, puis se retourna pour lui faire face.

— Qu'en a-t-il dit ? demanda-t-elle, pas rassurée du tout par son ton sinistre.

Le visage neutre, impénétrable, il semblait cependant garder quelque chose pour lui. La première fois qu'elle l'avait rencontrée, cette expression étudiée l'avait agacée et intriguée. À présent, elle ne faisait que l'inquiéter.

— Y a-t-il dans tout ça quelque chose qui ait du sens pour Gideon ?

— Il nous le fera savoir.

Le Chasseur croisa les bras sur l'inscription « SAINTS » barrant en lettres d'or le sweat-shirt noir qui moulait sa large poitrine. Les manches s'arrêtaient bien au-dessus de ses poignets et à présent le tissu était tendu au maximum sur ses épaules.

— La situation au complexe n'est pas idéale pour l'instant. Mais Gideon m'a dit qu'il reviendrait vers nous dès que possible si son analyse donne des résultats exploitables.

— Bien, répondit Corinne en se disant que c'était déjà ça.

Elle n'avait de toute façon pas grand-chose à perdre.

Malgré les souvenirs de sang qu'avait lu le Chasseur pour elle, Nathan restait hors de portée. Les dossiers de laboratoire trouvés dans l'unité de stockage louée par Henry Vachon étaient tout ce dont ils disposaient... avec bien sûr les remarquables capacités de Gideon en matière de technologie. Elle avait placé sa confiance dans le Chasseur et lui, à son tour, avait placé la sienne dans l'Ordre.

Corinne ne pouvait que croire que, s'il existait une solution, elle la trouverait, pour peu qu'elle garde le Chasseur à ses côtés.

Le plus difficile à présent allait être d'attendre.

Elle laissa échapper un léger soupir.

— Bien, répéta-t-elle avec un hochement de tête résolu comme pour se convaincre que tout finirait par s'arranger.

Comme elle se retournait vers l'évier pour terminer la vaisselle, Amélie se mit à parler depuis sa chaise à table.

— Est-ce que tout va bien à Boston pour ma sœur et son homme ?

— Oui, madame, répondit le Chasseur. Savannah et Gideon vont bien tous les deux.

— C'est bien, déclara la vieille femme. Ces deux-là méritent leur bonheur plus que la plupart des gens que je connais. Et j'imagine que c'est pareil pour vous et Corinne.

Mortifiée par le tour que prenait la conversation, Corinne gardait la tête baissée et s'acharnait sur quelques grains de riz secs qui ne voulaient pas quitter l'une des assiettes. Elle tenta de se concentrer sur la musique, un air qu'elle reconnut immédiatement, soucieuse de ne pas se laisser happer par le silence qui semblait émaner de l'endroit où se trouvait le Chasseur. Elle rinça l'assiette et la posa dans l'égouttoir à côté de l'évier, sentant sa peau picoter sous l'effet du déplacement de l'air près d'elle. La sensation s'amplifia et, quand elle jeta un coup d'œil à sa droite, elle trouva le Chasseur debout à côté d'elle, un torchon vichy à la main.

Corinne ne supportait plus son silence, pas plus que le regard chargé de sens qu'il posait sur elle, laissant la supposition d'Amélie en suspens entre eux comme une question.

— Ce n'est pas la même chose pour nous, lâcha-t-elle. Le Chasseur et moi, nous ne sommes pas...

Amélie répondit par un gloussement chaleureux.

— Oh, à votre place je n'en serais pas si sûre, mon enfant. Pas si sûre du tout !

— Nous ne le sommes pas, répéta Corinne, beaucoup plus doucement cette fois, étonnée d'avoir pu articuler ne serait-ce qu'un seul mot étant donné la façon dont la regardait le Chasseur, qui se tenait si près d'elle qu'elle ressentait la chaleur de son corps tout autant que celle de son regard. Ses yeux d'or rivés sur elle la ramenèrent instantanément aux heures passionnées qu'ils avaient partagées à quelques mètres de là.

— Je connais cette musique, murmura-t-il en penchant la tête vers la source de l'air de jazz qui leur parvenait du salon, sans pour autant lâcher les yeux de Corinne de son regard de braise.

— Ah, oui, intervint Amélie. C'est Bessie Smith, la seule, l'unique.

Mais ni le Chasseur ni Corinne n'avaient besoin de cette confirmation. C'était la même chanson que dans le club de jazz leur première nuit à La Nouvelle-Orléans. Il suffisait à Corinne de regarder le Chasseur pour revivre cet instant. Elle sentait son corps solide contre le sien lorsqu'ils avaient dansé ensemble, se souvenait avec précision du moment tendre où il l'avait embrassée pour la première fois.

— Vous aimez Bessie, vous aussi ? demanda Amélie, avant de se mettre à fredonner les paroles.

— C'est ma chanteuse préférée, affirma le Chasseur à voix basse, les lèvres formant une courbe sensuelle qui fit battre furieusement le pouls de Corinne.

Il s'approcha, lui fit face et l'enserra dans ses bras. Puis, se penchant vers son oreille, il lui murmura :

— Et cette chanson n'a rien à voir avec les moulins à café.

Le visage de Corinne s'enflamma, mais ce fut la chaleur déclenchée plus bas en elle qui la fit se mettre à trembler contre lui tandis qu'il suivait des lèvres la courbe de son cou depuis le lobe de son oreille jusqu'au creux sensible de sa clavicule. Elle se rendit vaguement compte qu'Amélie se levait. Ce ne fut qu'alors que le Chasseur s'écarta et Corinne en profita pour reprendre son souffle.

— Amélie, où allez-vous ?

— Je suis vieille, mon enfant, et la vie ici est simple. Après dîner, j'aime regarder mes jeux télévisés et me reposer. (Ses yeux laiteux dirigèrent leur regard aveugle vers eux.) Et puis, vous deux n'avez pas besoin d'un témoin indiscret alors que vous préféreriez être seuls. Je n'y vois peut-être rien, mais je ne suis pas aveugle pour autant.

Avant que Corinne ait pu protester, Amélie leur fit un léger signe de la main et se dirigea à petits pas vers le couloir.

— Ne faites surtout pas attention à moi, déclara-t-elle sans se retourner d'une voix rieuse. Je regarde mon émission avec le volume si haut que je n'entendrais même pas un ouragan arriver.

Corinne, qui souriait déjà, partit d'un rire léger.

— Bonne nuit, Amélie.

De l'autre bout du couloir leur parvint le bruit d'une porte que l'on fermait. Le Chasseur prit les mains de Corinne dans les siennes et les sécha l'une après l'autre avec le torchon. Puis il posa celui-ci sur le plan de travail et la conduisit au centre de la petite cuisine.

Tandis que Bessie Smith continuait sa complainte sur les déconvenues de l'amour et les joies du sexe, ils se serrèrent l'un contre l'autre et se mirent à osciller ensemble doucement. Tout de calme et de pureté, ce moment avait quelque chose de parfait. À tel point que Corinne en ressentit un pincement au cœur.

Et, même si aucun des deux ne rompit le silence pour en parler, elle vit le reflet de ses pensées dans les yeux d'or hantés du Chasseur.

Combien de temps un tel moment de bonheur parfait pouvait-il vraiment durer ?

# Chapitre 27

Le Chasseur, dos au mur dans la chambre qu'il partageait avec Corinne dans la maison d'Amélie, regardait le clair de lune entrant par la fenêtre ouverte jouer sur son corps nu. Les bruits des animaux du bayou résonnaient dans le lointain. C'étaient comme lui des prédateurs nocturnes, attirés par l'obscurité, qui les poussait à la recherche de nouvelles proies. Ils allaient chasser et, s'ils trouvaient, ils tueraient. Et le lendemain soir, le cycle recommencerait.

C'était tout simplement ça qu'ils faisaient, pour ça qu'ils étaient nés : détruire sans pitié ni regrets, sans se demander s'il y avait autre chose pour eux ailleurs. Pas de raison pour eux d'aspirer à quelque chose de différent de ce qu'ils connaissaient déjà.

Et le Chasseur lui aussi connaissait bien ce monde, qu'il avait sillonné avec succès d'aussi loin qu'il s'en souvînt.

Et il savait bien aussi qu'il n'était pas question de se laisser aller à imaginer des scénarios sans objet, surtout ceux dans lesquels il aurait été tenté de se dépeindre en héros. Un chevalier blanc sorti d'on ne savait quelle légende improbable, jurant de voler au secours de la belle damoiselle en péril, comme dans les recueils de contes qu'il avait lus il y avait si longtemps... avant que son Laquais de tuteur n'enlève tous les livres de ses quartiers spartiates dans la ferme du Vermont et ne le force à les brûler.

Il n'était le héros de personne, même si le temps qu'il avait passé seul avec Corinne lui faisait souhaiter d'en être un.

Et cela était dû en partie au lien de sang qu'ils partageaient désormais. Corinne était en lui à présent, ses cellules nourrissaient les siennes, tissant une connexion viscérale qui amplifiait logiquement ses sentiments envers elle. En tout cas, c'était ce que sa raison prétendait.

Mieux valait une explication physiologique qu'une autre, plus dérangeante, celle qui résonnait dans sa tête, et dans sa poitrine, depuis les quelques instants privilégiés qu'il avait passés à danser avec Corinne sur le lino jaune usé de la petite cuisine d'Amélie Dupree.

S'il avait pu faire durer ce moment pour toujours, il l'aurait fait. Il se serait contenté sans hésiter de garder Corinne dans ses bras pour aussi longtemps qu'elle l'aurait bien voulu. Il en rêvait encore, même à présent, après qu'ils avaient fini de ranger la cuisine ensemble, rejoint la chambre et fait l'amour en prenant tout leur temps.

À cette pensée, son pouls accéléra, et ce d'autant plus qu'il sentait son odeur sur sa peau et son goût sur sa langue. Il aurait voulu la réveiller et explorer plus loin le plaisir avec elle. Il aurait voulu l'entendre haleter son nom en pleurant de jouissance et s'accrocher à lui comme s'il avait toujours été le seul mâle qu'elle ait jamais voulu dans son lit.

Follement, mais avec une violence qu'il avait du mal à comprendre, il aurait voulu l'entendre lui promettre qu'il était le seul mâle qu'elle pourrait jamais aimer.

Et c'était pour ça qu'il s'était refusé le confort de rester allongé près d'elle sur le lit pendant qu'elle dormait. Il avait déjà pris plus que ce à quoi il avait droit en ce qui la concernait. Il fallait qu'il se souvienne de qui il était. Ou plutôt de qui il ne pourrait jamais être.

Leur hôtesse avait eu raison sur un point. Corinne avait droit au bonheur. À présent que ses souvenirs de sang lui avaient montré les affres de son martyr, il ne pouvait que rester stupéfait à l'idée qu'elle avait survécu, sans parler de parvenir à sortir de cette prison avec son humanité intacte. Son cœur était toujours pur, toujours ouvert et vulnérable, malgré les horreurs qu'elle avait subies.

Elle avait souffert bien plus que lui. Dragos avait volontairement dépouillé Corinne de son esprit et de son âme, alors que lui se les était simplement vu refuser dès le début.

Lorsqu'il l'avait aperçue pour la première fois, le Chasseur avait ressenti une certaine curiosité à l'égard de la petite femelle qui était sortie des geôles de Dragos le regard toujours vif. Et cette curiosité s'était muée pour lui en un étrange sentiment de camaraderie, une compassion inattendue, lorsqu'il l'avait vue lutter pour s'y retrouver dans un monde dont les fondations avaient tremblé sous elle la première fois qu'elle avait tenté de le rejoindre. Pas sûre de sa place, pas certaine de savoir à qui faire confiance. Même un combattant aguerri aurait eu des moments de doute dans ces circonstances.

Mais Corinne ne s'était pas effondrée. Ni devant la cruauté de Dragos ou l'esprit dépravé de Henry Vachon, ni même par la suite, devant la trahison éhontée de Victor Bishop. C'était un guerrier au cœur vaillant dans un petit corps d'un mètre cinquante.

Et tout ça par amour pour son fils.

À présent que le Chasseur connaissait l'origine de son courage et de sa détermination, il n'en ressentait que plus de respect à son égard. Il voulait vraiment la voir heureuse. Il espérait contre toute logique qu'elle pourrait retrouver son fils sans les larmes et la souffrance dont il craignait qu'elles l'attendent lors de cet événement.

Une souffrance dont il serait à l'origine.

Il laissa échapper un juron à voix basse.

Comme si la vision de Mira ne suffisait pas à le hanter, en buvant le sang de Corinne le Chasseur avait ajouté un nouveau poids à son fardeau. Il lui avait dit que son sang n'avait rien livré d'utile à la recherche de son fils, mais en fait il y avait bien eu... quelque chose. Un petit fait seulement, mais un fait potentiellement capital. Quant à ce qu'il représentait précisément, il n'en savait rien encore.

Enfermée dans ses souvenirs du jour où elle avait donné naissance à son fils se trouvait une suite de nombres incomplète récitée par l'un des Laquais présents dans la salle d'accouchement. Des chiffres énoncés d'une voix neutre, dont les derniers ne s'étaient pas imprimés dans la conscience de Corinne car elle s'était vu administrer un fort sédatif après la naissance et le départ quasi immédiat de son fils.

Ce que les chiffres pouvaient signifier, le Chasseur n'en savait rien. Ça pouvait être n'importe quoi ; ça pouvait aussi n'avoir aucun intérêt. Mais il les avait donnés à Gideon en même temps que les fichiers cryptés et les dossiers numérisés, lui demandant de le rappeler si la série de chiffres correspondait à quelque chose.

Le Chasseur ne savait pas ce qu'il espérait le plus. Que Corinne se voie annoncer qu'ils avaient fini par localiser son fils, ou que la suite de chiffres ne corresponde à rien d'utile. Cela n'empêchait pas qu'il aurait dû dire à Corinne ce qu'il avait trouvé, que cela risque de représenter un faux espoir pour elle ou non. Mais il avait voulu lui épargner ça s'il le pouvait.

Il aurait voulu lui épargner toute souffrance jusqu'à la fin de ses jours.

Il se passa une main sur le crâne et se laissa glisser accroupi au coin de la pièce. Alors qu'il se

baissait, il remarqua un objet rectangulaire sombre sur le sol au pied du lit.

C'était la serviette de cuir que Corinne avait récupérée dans le camion ce matin-là.

Après le moment délicieux qu'ils avaient passé à faire l'amour, il l'avait oubliée lorsqu'il avait pris contact avec le complexe à propos des documents de Dragos. Il la prit et en sortit le contenu.

Il y avait surtout là des papiers jaunis et des notes manuscrites, mais ce fut le registre noir aux coins écornés qui accrocha son regard. Il posa le porte-documents et le reste de son contenu au sol, puis ouvrit le registre. Une écriture irrégulière courait en haut de la première page.

« Sujet n° 862108102484 »

Le Chasseur resta perplexe devant la suite de chiffres. Elle ne lui disait rien. Elle n'avait rien à voir avec la séquence qu'il avait donnée à Gideon, ni avec rien d'autre qu'il ait vu auparavant.

Et pourtant il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines et que ses membres devenaient glacés.

Il tourna la page.

« Date d'enregistrement : 8 août 1956, 4 h 56

Résultat : naissance viable d'un sujet Gen-1, le premier à arriver au bout du terme.

Statut : programme Chasseurs lancé. »

Le Chasseur resta les yeux rivés sur la page jusqu'à ce que les lettres deviennent floues et qu'un vacarme se déclenche dans sa tête. Il se mit à feuilleter le registre en parcourant les entrées suivantes, son esprit enregistrant faits et données alors même que sa conscience s'efforçait de brouiller les détails.

*Nom de Dieu...*

Ce qu'il avait devant les yeux était l'enregistrement de la naissance et des progrès du premier Chasseur créé avec succès dans les laboratoires de Dragos.

Et ce premier Chasseur, c'était lui !

Corinne se réveilla et étendit le bras à la recherche de la chaleur du Chasseur de l'autre côté du lit.

Il n'était pas là.

— Chasseur ? (Elle s'assit dans l'obscurité de la chambre. La rumeur animale venue du bayou filtrait par la fenêtre.) Chasseur, où es-tu ?

Comme aucune réponse ne lui parvenait, elle sauta à bas du lit et s'habilla. Ses chaussures étaient par terre au pied du lit... et non loin de là se trouvait la serviette de cuir trouvée parmi les dossiers de Dragos.

Son contenu était éparpillé au sol. En voyant ça et compte tenu du fait que le Chasseur était parti sans un mot, Corinne sentit son estomac se nouer.

Elle glissa les pieds dans ses chaussures et sortit sans bruit de la chambre. On entendait encore la télévision d'Amélie derrière la porte fermée de sa chambre à l'autre bout du couloir, mais le reste de la maison était silencieux et vide.

— Chasseur ? chuchota-t-elle, sachant que s'il était là, l'acuité auditive que lui conférait son appartenance à la Lignée lui permettrait d'entendre le plus petit des sons qu'elle faisait en traversant

la maison jusqu'à la porte de derrière dans la cuisine.

Où était-il donc passé ?

En fait, elle avait une idée. Sortant par la véranda arrière, elle essaya de percer l'ombre qui régnait dans le bayou, où était dissimulé le camion blanc garé dans les arbres à plusieurs dizaines de mètres de là. L'herbe craquait sous les pieds, l'air de la nuit était humide et salé. Elle avançait en se frottant les bras pour chasser la fraîcheur et l'humidité qui la transperçaient.

Lorsqu'elle atteignit le camion, elle en trouva l'arrière déverrouillé. La double porte était entrebâillée, mais tout était sombre à l'intérieur derrière les battants blanc sale aux enseignes commerciales à moitié effacées éclaboussées de boue et de sang séché depuis la nuit précédente.

— Chasseur, tu es là ?

Elle écarta les panneaux plus largement et regarda à l'intérieur. Une lampe montée au plafond s'alluma automatiquement. Puis elle vit le Chasseur, assis à l'autre bout, pieds et torse nus, le jogging prêté par Amélie remonté à mi-mollets, les coudes posés sur les genoux relevés, tête et mains pendantes.

Il leva les yeux vers elle, et leur regard vide lui donna un coup au cœur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle monta dans le camion et s'approcha de lui. Un carnet noir reposait entre ses pieds.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-elle tout en s'asseyant sur les talons devant lui. As-tu trouvé autre chose dans les dossiers de Dragos ?

Il ramassa le carnet et le lui tendit. Lorsqu'il parla, ce fut d'une voix blanche.

— Il était dans les papiers contenus dans le porte-documents de cuir.

Corinne fronça les sourcils, souleva la couverture et observa l'écriture manuscrite sur la première page.

— C'est un rapport fait au labo ?

Comme le Chasseur ne répondait pas, elle se mit à feuilleter le carnet, page après page d'observations écrites à la main.

— Seigneur ! C'est un acte de naissance, mais c'est aussi un journal. Un compte-rendu détaillé sur un des assassins de Dragos.

— Le tout premier, confirma le Chasseur.

La vérité la frappa de plein fouet avant qu'elle ne relève les yeux et ne voie la pâleur de son beau visage. Il ne s'agissait pas de n'importe quel dossier datant des débuts de l'opération d'élevage d'assassins mise au point par l'esprit retors de Dragos... c'était le dossier du Chasseur.

Le souffle coupé, ne sachant pas vraiment à quoi s'attendre, Corinne se remit à feuilleter le registre. Arrivée à peine au quart de son épaisseur, elle choisit au hasard l'une des nombreuses entrées.

« Sujet âgé de quatre ans

Compte-rendu : parfait tant du point de vue de l'apprentissage intellectuel que de celui de la formation physique ; résultats aux tests supérieurs de vingt points à ceux des cinq autres Chasseurs actuellement en cours de formation. »

Rien d'étonnant pour Corinne à ce que le Chasseur ait excellé dans tout ce qu'il faisait, même si jeune. Elle expira doucement et passa à une autre entrée plus loin dans le journal.

« Sujet âgé de cinq ans

Compte-rendu : conditionnement initial achevé ; sujet déplacé du laboratoire à une cellule individuelle hors site ; vie quotidienne et formation confiées à tuteur Laquais. »

Encore plusieurs pages :

« Sujet âgé de huit ans

Compte-rendu : adaptation physique et mentale au-delà des résultats attendus ; concepts et pratique de diverses techniques de dissimulation et de mise à mort maîtrisées ; tuteur recommande de passer à l'entraînement sur cibles vivantes. »

Le sang de Corinne se figea, mais elle poursuivit malgré tout sa lecture.

« Sujet âgé de huit ans

Compte-rendu : première mise à mort ; formation testée sur le terrain contre cible humaine (pas d'opposition).

Compte-rendu : mise à mort réussie d'adolescent vampire civil ; méthodes utilisées : combat à mains nues et lames courtes (sujet et proie également armés).

Compte-rendu : mise à mort réussie d'adulte vampire civil ; méthodes employées : combat à mains nues, lames courtes et longues (sujet non armé ; techniques de poursuite et de capture exceptionnelles, utilisation efficace de l'environnement et de la formation lors de l'exécution de la proie). »

Corinne était à présent glacée d'effroi et sentait la nausée monter en elle à l'idée de l'esprit malfaisant capable de modeler un enfant pour en faire l'espèce de monstre sans âme que Dragos semblait déterminé à avoir à sa disposition. Elle leva les yeux vers le mâle Gen-1 impassible, cet assassin aguerri qui était devenu son ami et son amant, et elle s'aperçut qu'elle ne ressentait ni peur ni mépris pour l'être qu'il avait été forcé de devenir.

Elle tenait à lui, profondément.

Elle n'eut pas à fouiller bien loin dans son cœur pour constater qu'elle l'aimait bel et bien.

Les yeux pleins de larmes et la gorge serrée par l'émotion, elle tourna encore quelques pages.

« Sujet âgé de neuf ans

Compte-rendu : tuteur signale une augmentation alarmante du niveau de curiosité chez le sujet ; questions fréquentes sur le sens de sa vie et son origine.

Compte-rendu : réserve de livres découverte dans la cellule du sujet ; choix aléatoire de volumes (fiction, biographies, philosophie, poésie) dérobés dans les quartiers du tuteur. »

Cette dernière entrée comportait des notes supplémentaires, visiblement consignées sous le coup de la colère.

« Décision : restreindre tout accès à des supports de lecture autres que manuels de formation et ouvrages techniques en adéquation avec le programme.

Action effectuée : tuteur enjoint de récupérer tous les objets illicites dans la cellule et d'ordonner au sujet de les détruire.

Sujet de réflexion : anticiper la rébellion comme facteur de limitation dans la suite du programme. Les sujets sont des prédateurs et des conquérants de naissance à l'intelligence supérieure. La discipline risque de ne pas suffire à s'assurer de leur soumission.

Amélioration à envisager : confier aux équipes technologiques la mission de trouver un moyen de s'assurer de l'obéissance et de la loyauté des sujets du programme Chasseurs. »

Corinne referma le registre et s'approcha du Chasseur.

Elle ne savait pas quoi dire, envahie par la tristesse à l'idée du petit garçon à qui l'on n'avait jamais donné la possibilité d'être un enfant et impressionnée par l'homme qui avait traversé cet enfer obscur et solitaire tout en conservant son aptitude à la gentillesse et à l'honorabilité.

Elle prit le visage du Chasseur dans les mains et l'amena avec tendresse à la regarder.

— Tu es un homme bon, Chasseur. Tu es tellement plus que ce que Dragos voulait faire de toi. Tu es bien meilleur que la somme de tes actes passés. Tu sais ça, non ?

Il s'arracha à l'étreinte de Corinne, se renfrognant et secouant la tête.

— Je l'ai tuée.

Il avait prononcé ces mots calmement, énonçant simplement des faits horribles.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Tout est là-dedans, se contenta-t-il d'expliquer en désignant le terrible journal posé sur les genoux de Corinne.

Même si elle supportait mal l'idée des autres horreurs qu'elle risquait de trouver dans le compte-rendu des premières années de la vie du Chasseur, lui avait à l'évidence lu ce truc de la première à la dernière page. Elle le ramassa et recommença à le parcourir, cette fois plus lentement, en lisant les détails de sa naissance et des semaines et des mois qui avaient suivi, pendant lesquels, au contraire de ce qui avait été le cas pour son propre fils, auquel on avait refusé jusqu'à cet acte si basique, on l'avait autorisé à se nourrir à la veine de sa mère et pas à celle d'étrangers.

Et puis... elle tomba dessus.

« Compte-rendu : le sujet fait preuve d'une angoisse de séparation manifeste lorsqu'il est éloigné de sa mère ; faiblesse notée ; défaut de comportement à corriger.

Action : interaction avec mère supprimée ; nourrissage désormais assuré via humains et/ou Laquais. »

Corinne tourna quelques pages supplémentaires, les doigts tremblant d'anticipation quand elle trouva l'entrée qui faisait pâlir toutes les autres en comparaison.

« Sujet âgé de deux ans

Compte-rendu : aperçu fortuit de sa mère par le sujet ; sujet ému, inconsolable devant le refus des Laquais de le mettre en contact avec elle ; colère menant à des détériorations de matériel de

laboratoire ; défiance accrue de la part du sujet par la suite.

Décision : au bénéfice de la formation du sujet, toute distraction future éventuelle doit être éliminée.

Action effectuée : suppression immédiate de la mère ; modification des processus pour empêcher toute interaction entre sujets futurs et leurs mères ; Laquais désormais seuls à s'occuper d'eux. »

Corinne avait les yeux trop humides pour continuer à lire. Elle poussa loin d'elle avec force et détestation les minutes attestant de la folie de Dragos.

D'une voix blanche, le Chasseur répéta :

— J'ai tué ma mère, Corinne.

Ses mots étaient plats et sans expression, même si coulaient le long de ses joues quelques larmes, qu'il ignorait complètement.

— Tu n'as rien fait de tel.

Avec toute la tendresse qu'elle osait mettre dans son geste, Corinne tendit la main et fit glisser son pouce sur les traces d'humidité qui glissaient vers sa mâchoire serrée. Elle lui caressa la joue, le cœur à nu, souffrant pour cet homme.

— C'est Dragos qui est responsable de cette horreur, pas toi.

— Ma mère est morte à cause de moi, Corinne. Parce que je l'aimais.

On lisait un tel remords dans ses yeux que Corinne eut du mal à trouver les mots qui lui permettraient de le reconforter. Rien de ce qu'elle pourrait dire ne le débarrasserait de la douleur qu'il devait ressentir. Quel que fût le temps écoulé, la perte laissait toujours la souffrance dans son sillage.

Corinne était bien placée pour savoir à quel point Dragos était dépourvu de tout sentiment humain, et elle n'aurait pas dû être surprise d'apprendre qu'il avait considéré l'amour naturel d'un enfant innocent envers sa mère comme une faiblesse, une faille dans son programme sadique qu'il pouvait corriger simplement et définitivement.

Penser que le Chasseur se retrouvait à présent devant les morceaux de cet amour brisé, après tout ce temps, sûr de sa culpabilité, lui donnait l'envie d'arracher avec les ongles le cœur noir de ce malade de Dragos et de le broyer dans son poing.

Au lieu de ça, elle prit le Chasseur dans les bras et le serra contre elle. Puis elle lui embrassa le haut du crâne et le cajola tendrement, improbable protectrice de ce mâle puissant qui s'enfermait dans un silence lourd au creux de ses bras.

— Tu n'as rien fait de mal, l'assura-t-elle. Aimer quelqu'un n'est jamais répréhensible.

# Chapitre 28

Ce soir-là, il s'était mis à neiger sur Boston juste après la tombée de la nuit. Des flocons de la taille d'une pièce de dix cents, portés par la bise de décembre, venaient fondre sur les joues de Chase et mouiller le haut de son crâne. À travers les mèches de cheveux dégoulinantes qui lui tombaient dans les yeux, il observait les allées et venues incessantes des camionnettes qui effectuaient leurs dernières livraisons à la résidence huppée que possédait le sénateur Robert Clarence dans le North Shore, région côtière au nord de Boston.

Il ne savait pas vraiment comment il avait échoué là, à rôder dans l'ombre en face de la maison du jeune politicien. Comme la Soif sanguinaire, la curiosité naturelle de Chase ne le lâchait pas d'une semelle, malgré le fait qu'il n'avait pas vraiment de raison de se soucier de la fête chic qui était à l'évidence censée avoir lieu là le soir même.

Rien qu'à en croire le défilé de traiteurs et de services de linge de table, sans parler des autres prestataires, il devait s'agir de l'événement mondain de la saison. D'ailleurs, lorsque Chase était arrivé sur les lieux, un ensemble orchestral de cordes et de cuivres était en train de décharger son équipement à l'arrière de la maison. Mais, une fois identifiée la présence de plus de vingt policiers en uniforme et d'un détachement d'agents du *Secret Service*, à l'expression toujours aussi sinistre, il se dit que c'était vraiment du lourd.

Chase regardait les hommes aux cheveux en brosse et aux costumes noirs. Bobby Clarence était certes une figure politique en pleine ascension, mais les hommes du service de protection du Président n'étaient pas là pour lui. Ils étaient trop nombreux et trop visibles pour avoir été postés là pour moins qu'une huile de Washington. Chase retrouva sans mal dans sa mémoire quelques bribes sans intérêt de la campagne des élections sénatoriales qu'il avait bien été obligé d'entendre plus d'une fois. Le sénateur avait été soutenu par le vice-président lui-même. Ce dernier s'était montré dithyrambique au sujet du brillant étudiant qui avait impressionné ses professeurs les plus chevronnés par un mélange d'intégrité et de gros bon sens yankee.

Et à présent qu'il y pensait, un lourd soupçon commença à s'insinuer en lui.

Dragos n'avait pas caché à ses adeptes qu'il s'intéressait au sénateur Clarence, mais qu'en serait-il s'il avait des vues sur quelqu'un qui se trouvait déjà détenteur d'un pouvoir autrement plus important que le sien ?

— Seigneur ! maugréa Chase.

Et si certains de ces flics qui se baladaient autour de la résidence étaient des Laquais de Dragos ? Qu'est-ce qui l'empêcherait d'utiliser ce genre de sauterie pour faire avancer ses projets ?

L'instinct éprouvé de Chase lui délivra un avertissement qu'il ne pouvait ignorer. Il y avait un truc pas catholique de prévu ce soir-là chez le sénateur. Il le sentait jusque dans ses os. Le sénateur ou son hôte de marque – *Oh, putain ! Peut-être même les deux !* – étaient en danger. Chase en aurait mis sa tête à couper, même si elle ne valait plus grand-chose désormais.

L'inquiétude le travaillant encore plus au corps que sa soif de sang, Chase fit appel aux talents génétiques de la Lignée pour le transporter dans le jardin de la propriété au-delà des flics et du

détachement du *Secret Service* postés là. Et ce fut déguisé en souffle de bise avec dans son sillage un tourbillon de flocons qu'il s'introduisit à l'intérieur de la maison par la porte de derrière.

Il venait à peine d'entrer que deux autres agents en noir arrivaient.

Chase plongea dans un cellier et se figea sans un bruit alors que la paire d'agents du *Secret Service* passait à l'endroit même où il avait failli se trouver. Parlant dans son micro, l'un d'eux confirma que sa ronde au premier étage n'avait rien donné de suspect, puis il se lança avec son camarade dans une discussion sur le match de ligue universitaire de football américain qui avait eu lieu la veille. Et tandis qu'ils sortaient de la maison pour rejoindre leurs collègues à l'extérieur, Chase put enfin lâcher l'air qu'il avait bloqué dans ses poumons.

Il se dirigea vers la porte du cellier mais s'arrêta brusquement en la voyant s'ouvrir vers l'intérieur et manquer de le percuter.

— Avez-vous vérifié s'il y avait du vin rouge ici, Joe ?

Une jeune femme entra dans le cellier en parlant par-dessus son épaule à quelqu'un qui était encore dans le couloir. Elle portait une robe du soir de panne de velours bordeaux à manches longues et à col montant qui moulait sa grande silhouette athlétique. Elle ramena la tête, une crinière de cheveux brun caramel caressant ses épaules, et avança dans la pièce.

— Ah ! Le voilà ! Deux caisses de pinot noir de plus, juste là où je pensais qu'elles étaient.

Tandis que la superbe femelle le frôlait presque, Chase luttait pour garder les ombres autour de lui. Elle fit signe à un homme au teint basané en queue-de-pie et nœud papillon d'apporter son diable.

Il sembla à Chase que l'homme prenait des heures pour faire rouler son chariot jusqu'aux caisses et les charger dessus. Mais il y vit malgré tout un avantage. Même s'il avait du mal à maintenir l'illusion que son don lui permettait de générer, il lui semblait qu'il ne pourrait jamais se lasser de regarder la femme si sûre d'elle dans sa robe glamour.

Enfin, le dénommé Joe posa la seconde caisse sur le diable.

— Autre chose, mademoiselle Fairchild ?

Elle vérifia sa montre.

— Je vous le ferai savoir le cas échéant, Joe, répondit-elle d'un ton affairé. Merci.

Il sortit en poussant son chargement et elle le suivit, son dos aux courbes gracieuses bien trop aguichant pour appartenir à quelqu'un d'aussi froid en paroles.

— Si l'un ou l'autre des autres serveurs a besoin de moi, je serai en train de revoir le choix des morceaux une dernière fois avec l'orchestre. Dites à tout le monde d'être impeccable. Les hôtes du sénateur seront là exactement dans une heure.

— Bien, mademoiselle Fairchild, murmura Joe le manutentionnaire tandis que la porte du cellier se refermait sur les talons hauts de la belle.

Chase relâcha les ombres dès qu'il fut seul. Il avait la respiration haletante et se sentait comme s'il venait de traverser le continent à la course. Ses mains tremblaient et ses veines criaient leur besoin de combustible. Putain ! Il était presque épuisé et la réception n'avait même pas commencé.

Il entrouvrit la porte et glissa un regard au-delà. Lorsqu'il fut certain qu'il n'y aurait pas d'autre surprise, il se lança et utilisa le reste de ses réserves d'énergie pour monter l'escalier à la vitesse vampire. Au premier étage, qui avait déjà été visité par la sécurité, il entra dans une chambre vide avec la ferme intention d'y attendre l'arrivée des hôtes du sénateur.

Lorsqu'ils étaient revenus à la maison quelques minutes plus tard, un e-mail de Gideon les y

attendait. Le Chasseur avait rappelé Boston avec Corinne assise à côté de lui devant l'ordinateur et avait écouté avec un mélange de crainte et de résignation Gideon l'informer que les recherches effectuées sur la séquence numérique partielle avaient fourni des résultats intéressants.

Il y avait eu deux correspondances sérieuses dans les fichiers cryptés récupérés dans les clés USB dont le Chasseur avait téléchargé les données vers le complexe. La mauvaise nouvelle, c'était que l'une d'entre elles correspondait à un dossier dans lequel aucune activité n'avait été enregistrée depuis cinq ans. La bonne nouvelle ? L'autre correspondait à un dossier actif.

Après avoir bidouillé un moment, Gideon avait découvert ce qui ressemblait à des coordonnées géographiques associées au dossier. Grâce aux satellites, il avait triangulé un signal GPS qui provenait d'une petite ville du centre ouest de la Géorgie, à environ cent kilomètres d'Atlanta. Quand il avait relayé l'info au Chasseur il y avait à peu près une heure de ça, Gideon parlait aussi vite qu'il pensait. Il paraissait d'avis que quelques heures de recherches permettraient de tirer quelque chose d'encore plus important des données récupérées dans l'unité de stockage de Henry Vachon.

Pour excitante qu'ait pu être la perspective d'un nouveau coup porté aux opérations de Dragos, le Chasseur avait l'esprit occupé par des problèmes plus immédiats.

Corinne s'était montrée très calme, quasi contemplative, depuis qu'ils avaient fait des adieux rapides à Amélie Dupree avant de prendre la route ensemble dans le camion pour le long trajet qui les attendait. Cela faisait désormais plusieurs heures qu'ils roulaient et ils étaient en train de traverser l'Alabama pour rejoindre la I-85. Le Chasseur croyait pouvoir les amener jusqu'à la frontière avec la Caroline du Nord avant que le lever du soleil le force à s'abriter loin du volant et du vaste pare-brise du camion.

Seize heures plus tard, il aurait ramené Corinne saine et sauve chez Andreas Reichen dans le Rhode Island.

Bien entendu, elle n'en savait rien.

Il n'avait pas mentionné ce détail spécifique de ses plans, pensant qu'il vaudrait mieux lui en parler en privé une fois qu'ils seraient seuls sur la route. Mais à présent il avait du mal à trouver les mots.

Savoir qu'il allait la décevoir, et même probablement la blesser avec la vérité, lui semblait encore plus dur après la compassion dont elle avait fait preuve à son égard plus tôt dans la soirée. Il était encore tout chamboulé par la découverte du registre provenant du laboratoire et de son contenu. Il avait alors eu le sentiment de perdre l'équilibre et cette impression lui revenait.

Mais il lui suffit de se souvenir de la façon dont l'étreinte de Corinne l'avait recentré pour qu'elle fasse de nouveau effet.

Comme si elle avait senti sa lutte intérieure, elle leva la tête des cartes qu'il avait tirées sur l'imprimante du fils d'Amélie et tourna les yeux vers lui.

— Est-ce que tout va bien ?

Il hocha la tête avec le sentiment de manquer de conviction.

— Mais toi, répondit-il, tu n'as presque rien dit depuis que nous avons quitté La Nouvelle-Orléans. Est-ce qu'il y a quelque chose que tu voudrais me...

— Non, affirma-t-elle en secouant la tête. Si je ne dis pas grand-chose, c'est juste parce que je suis nerveuse. J'imagine que je suis terrifiée. Je n'arrive pas à croire que nous soyons vraiment en route pour le retrouver. En tout cas, moi, je pars retrouver Nathan.

Il y avait une telle vénération et tellement d'espoir dans sa façon de prononcer le nom de son fils

qu'il en fut tout retourné. Le Chasseur apprenait à ressentir beaucoup de choses s'agissant de Corinne, mais l'acide culpabilité qu'il éprouvait à l'idée qu'il la trompait représentait pour lui une souffrance presque insupportable. Il se racla la gorge et se força à lui dire la vérité.

— Nous ne savons pas avec certitude si ton fils se trouve bien à l'endroit qu'a repéré Gideon à côté d'Atlanta, Corinne. Je te ramène à Rhode Island, chez Andreas Reichen et Claire Samuels.

— Qu'est-ce que tu racontes ? (Il vit la bouche de Corinne prendre un pli amer.) Comment ça, nous n'allons pas à Atlanta ?

— Tu ne serais pas en sécurité. Alors, une fois que tu seras à l'abri chez Andreas et Claire, je retournerai sur Atlanta pour enquêter seul. Ce sera mieux ainsi pour tout le monde.

Le lien de sang qu'ils partageaient désormais lui valut de ressentir violemment dans les veines l'indignation de Corinne.

— Et tu comptais me dire ça quand ? Avant ou après m'avoir larguée à Rhode Island ?

— Je suis désolé, déclara-t-il en toute sincérité. Je me rends compte que ce n'est pas ce que tu veux, mais à part assurer ta sécurité j'aimerais aussi t'éviter toute inquiétude et toute déception.

— C'est lui là-bas, Chasseur, répondit-elle d'un ton implorant. Je le sens dans mes os. Nathan est là-bas.

Le Chasseur quitta un instant des yeux la route devant lui pour regarder la magnifique mère protectrice qui n'aurait certainement pas hésité à se jeter au-devant d'une grêle de balles si elle avait pensé parvenir ainsi à sauver son fils. Et cette idée le força à réfléchir plus avant.

— On a très peu de faits sur lesquels nous baser, Corinne. En toute logique, pour ce qu'on en sait, cette info peut très bien conduire à un autre des assassins de Dragos et pas à ton fils.

Elle se tourna sur la banquette, toute sa colère dirigée à présent contre lui.

— Et d'après la même logique, pour ce qu'on en sait, c'est à mon fils qu'elle nous conduira.

— Raison de plus pour que je ne veuille pas t'avoir là-bas avec moi, Corinne. (Il laissa échapper un long soupir vers le pare-brise.) Si c'est lui, ça ne peut que mal se terminer.

— Comment pourrais-tu savoir une chose pareille ? Tu ne peux absolument pas être sûr de ça...

Il lui lança un nouveau regard, bien conscient que ce qu'il allait dire risquait de détruire tout ce qu'ils avaient partagé au cours du peu de temps qu'ils avaient passé ensemble.

— Si, Corinne, j'en suis sûr. J'ai vu comment doivent se passer tes retrouvailles avec ton fils. La petite fille, là-bas dans le quartier général de l'Ordre...

— Mira ? demanda-t-elle interloquée. (Elle fronça les sourcils sous l'effet de la confusion.) Qu'est-ce que Mira vient faire là-dedans ?

— Elle a eu une vision, répondit-il. Une vision où tu figurais avec le gamin... et moi.

— Quoi ?

Corinne le regardait comme s'il venait de lui envoyer un coup de poing dans le ventre. Et même si elle était à l'évidence surprise, ce fut d'une voix calme, où perçait comme une sombre compréhension, qu'elle reprit :

— Dis-moi ce qui se passe, Chasseur. Est-ce que Mira a vu quelque chose depuis que nous avons quitté le complexe ?

— Non, ça date d'il y a plusieurs mois, expliqua-t-il. Bien avant notre première rencontre.

Lorsqu'il se tourna de nouveau vers elle, il lui sembla qu'elle était prise d'un malaise. À la lumière du tableau de bord du camion, son visage était devenu pâle. Son regard accusateur le transperçait comme une dague.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Que sais-tu sur Nathan ? Est-ce que tu sais si oui ou non nous allons le trouver ? Est-ce que Mira a prédit comment ça allait finir ce soir ?

Le silence qui lui répondit fut plus qu'elle n'en pouvait supporter.

— Arrête ce camion, intima-t-elle au Chasseur, arrête-toi immédiatement.

Il se déporta sur le bas-côté de l'autoroute à trois voies qui filait vers le nord, ralentissant sur le gravier qui le couvrait. Il mit le frein à main et se tourna pour faire face à Corinne. Elle lui refusa son regard, mais il n'avait pas besoin de voir ses yeux pour savoir qu'ils étaient emplis de détresse, d'incrédulité et de confusion.

— Tout ce temps, tu savais pour mon fils. Même avant de me ramener chez moi à Detroit ?

— Je ne savais pas que la vision concernait ton enfant, Corinne. Lorsque j'ai vu la prémonition dans les yeux de Mira, je ne savais même pas qui tu étais. Rien de tout cela n'avait de sens pour moi à ce moment-là.

Corinne tourna alors vers lui un regard glacial.

— Qu'as-tu vu exactement, Chasseur ?

— Toi, répondit-il. Je t'ai vue pleurer et tenter de me convaincre d'épargner une vie qui était ce que tu avais de plus cher. Tu me suppliais de retenir mon bras.

Elle déglutit avec un petit bruit de gorge qui s'entendit malgré la rumeur des véhicules qui passaient à toute vitesse sur la route.

— Et comment réagissais-tu... dans cette vision ?

Il laissa les mots lui échapper lentement avec amertume, lui brûlant la langue comme leur vérité risquait de lui brûler les mains.

— Je faisais ce qui devait être fait. Tu m'avais demandé l'impossible.

Elle eut un haut-le-cœur et se précipita sur la poignée de la porte. Le Chasseur aurait pu l'arrêter. Il aurait pu verrouiller les portières mentalement et la garder piégée à l'intérieur de l'habitacle avec lui. Mais son chagrin le transperçait de part en part. Il sauta à bas du camion à son tour et rejoignit la silhouette titubante de Corinne.

— Corinne, je t'en prie... Essaie de comprendre !

Furieuse et blessée, elle tremblait de tout son corps.

— Tu m'as menti !

Le rugissement de la circulation sur la route se mit à croître avec ses invectives, car son don s'emparait des ondes sonores et les restituait amplifiées en rafales.

— Tout le temps que nous avons passé ensemble tu savais ça et tu me l'as caché ? Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

— Je ne savais pas qui tu essayais de protéger. Je ne savais pas quand les événements prophétisés étaient censés se produire. Ça aurait pu être des années plus tard. Ça aurait pu vouloir dire n'importe quoi. Avant de te dire quoi que ce soit, il fallait que je comprenne ce que j'avais vu.

Un semi-remorque passa en trombe sur la voie de dépassement et son bruit fit trembler le sol alors que Corinne écoutait le Chasseur expliquer quelque chose qui lui paraissait désormais indéfendable.

— Les choses ne sont devenues claires que lorsque tu m'as parlé de ton fils.

Elle ferma les yeux un instant, puis les leva vers les étoiles avant de reporter un regard humide sur lui.

— Et ensuite, après tout ce qui s'est passé entre nous, après que nous avons fait l'amour, après que tu as bu à ma veine, tu as continué à te taire sur ce que tu savais ?

— Alors, avoua-t-il, je tenais trop à toi pour te faire souffrir avec la vérité.

Elle secoua la tête, d'abord doucement, puis plus vivement.

— Et moi qui te faisais confiance ! Tu semblais être le seul en qui je puisse croire. Quand je pense que j'ai été assez stupide pour tomber amoureuse de toi !

Un nouveau rugissement venu de la route s'éleva sous la puissance renouvelée de son indignation. Au-dessus de leurs têtes, un lampadaire éclata, lâchant de haut sur eux une pluie d'étincelles. Le Chasseur arracha vivement Corinne aux débris incandescents, la serrant contre lui en dépit de ses larmes et de sa lutte pour s'écarter de lui. Il l'embrassa sur le front, puis la força à le regarder dans les yeux pour y lire une autre vérité qu'il lui avait cachée.

— Moi aussi, je t'aime, Corinne !

— Non, murmura-t-elle en baissant la tête. Je ne crois pas que tu en sois capable.

Il lui prit le menton et ramena son visage vers lui. Puis, malgré ses protestations, il lui embrassa les lèvres.

— Je t'aime. Crois-moi quand je dis que tu es la seule femme que je veuille jamais aimer. Je veux ton bonheur. Il n'y a rien au monde de plus important pour moi.

— Alors tu ne peux pas m'écarter de ton chemin s'il y a une chance que mon enfant ne soit qu'à quelques heures de l'endroit où nous nous tenons maintenant.

Le Chasseur fronça les sourcils, conscient qu'il était en train de perdre cette bataille. C'était peut-être la toute première fois qu'il se rendait.

— Les visions de Mira ne se mentent jamais, lui rappela-t-il aussi gentiment que possible. Si tu viens avec moi et que nous trouvons bien ton fils, seras-tu capable de me pardonner ?

— Si tu m'aimes sincèrement, comme je t'aime, alors cet amour devrait être assez fort pour faire mentir la vision.

Elle se calmait à présent, et son don retombait. L'autoroute fréquentée revenait à son bruit de fond habituel. Près d'eux sur le bas-côté, le moteur du camion bourdonnait doucement. Elle tendit une main hésitante vers le Chasseur et la posa paume ouverte sur son cœur, qui battait à tout rompre.

— Peut-être notre amour peut-il briser la prémonition ?

— Peut-être, répondit-il, espérant être capable de s'en convaincre.

Ce dont il était convaincu en tout cas, c'était que s'il la renvoyait à présent, elle le haïrait quoi qu'il trouve au bout du signal GPS en Géorgie. La renvoyer à présent serait réduire ses espoirs à néant et trahir de nouveau sa confiance.

Le Chasseur prit la main de Corinne dans la sienne, et ensemble ils rejoignirent le camion et repartirent vers ce qui les attendait au bout du chemin cette nuit-là, quoi que ce fût.

# Chapitre 29

La fête organisée par le sénateur battait son plein depuis deux heures et demie et Chase commençait à s'ennuyer ferme.

Depuis son poste d'observation sur la mezzanine du premier étage, il regardait la foule d'humains prendre du bon temps dans la salle de bal majestueuse en contrebas. Des gens élégamment vêtus se mélangeaient avec de grands rires forcés et des baisers de convenance tout en essayant de jongler avec leurs verres, leurs petits-fours et des dizaines de sujets de conversation sans intérêt. En arrière-plan, les douze instrumentistes de l'ensemble musical passaient régulièrement d'airs de Noël profanes à des morceaux de classique raffinés.

Chase ne put s'empêcher de remarquer le petit jeu de la beauté drapée de rouge qui faisait le tour de l'assemblée comme une mère poule veillant sur ses poussins. Mlle Fairchild se faisait un point d'honneur de rechercher les plus statiques des invités pour les charmer d'un sourire et de quelques minutes d'une attention en apparence tout à fait sincère. Elle traînait alors l'inadapté social sur lequel elle avait jeté son dévolu vers un groupe constitué, faisait les présentations et demeurait près de lui le temps qu'il trouve sa place, avant d'aller s'occuper du suivant.

Il avait deviné à son attitude très professionnelle qu'elle travaillait pour le sénateur Clarence, mais à regarder l'attrayante jeune femme, Chase se demanda si la description de poste publiée par le politicien célibataire s'était limitée au travail d'assistante et d'organisatrice d'événements mondains. Il se pouvait après tout que son attitude collet monté et brusque ne soit qu'une façade. Elle ne lui semblait plus si froide à présent. Peut-être était-elle en fait aussi *hot* que sa robe du soir moulante.

Ouais, et peut-être qu'il était en train de perdre la boule, assis là comme Quasimodo dans son beffroi alors qu'il avait des choses autrement plus intéressantes à faire en ville.

Et ce n'était pas la soif qui le tenaillait qui allait lui faire dire le contraire.

Chase continua à regarder impatiemment en bas. Il repéra bien vite le joli sénateur qui passait d'invité en invité. Il était doué et c'était en professionnel consommé qu'il serrait les mains, embrassait sur la joue les vieilles dames ridées et posait çà et là pour des photos. Il n'était pas difficile d'imaginer son charme et son raffinement le propulser sans tarder à un poste plus important. Il était clair que Dragos était arrivé à la même conclusion, même si Chase frissonnait à l'idée de ce que ça signifierait si l'adversaire principal de l'Ordre se mettait à s'intéresser de trop près aux tenants du pouvoir humain.

Il y eut soudain du nouveau en bas. Deux agents du *Secret Service* pénétrèrent dans la maison par le grand hall de devant. Deux autres ouvrirent la double porte de merisier pour laisser entrer l'invité d'honneur de la soirée, que deux agents de plus suivaient de près.

Chase avait déjà deviné qui était le nouvel arrivant, mais cela ne l'empêcha pas d'être pris de crainte, d'un sombre pressentiment, en regardant Clarence se mettre en position pour accueillir le vice-président. Tout le monde applaudit tandis que les deux hommes se souriaient en se prenant le bras avant de commencer les présentations obligatoires avec les autres invités, qui n'attendaient que ça.

Chase s'aperçut qu'il allait avoir de la compagnie. Un agent armé venait prendre position sur la mezzanine, précaution supplémentaire à présent que le deuxième personnage du pays était dans la maison. Il s'installa à l'opposé de Chase et confirma qu'il était à son poste dans le micro accroché au revers de sa veste de costume noire. Chase s'écarta de la rambarde et se fondit dans la pénombre.

En se retirant lentement, il crut apercevoir un visage qu'il ne reconnaissait que trop bien, un visage qui n'avait certainement pas sa place dans cette assemblée d'humains.

L'agent du *Secret Service* était posté à la vue de tous à l'autre bout de la mezzanine, balayant les lieux sous lui d'un regard acéré formé à repérer tout ce qui sortait de l'ordinaire. Mais il était incapable de percevoir le danger qui avait alerté Chase. Il ne pouvait pas savoir que l'un des hommes qui se tenaient là au milieu des autres invités n'était pas un homme du tout.

Chase referma les ombres autour de lui et, ne les lâchant pas, revint jusqu'à la balustrade pour jeter un nouveau coup d'œil en bas.

Le scénario de cauchemar se confirmait.

*Putain ! C'était bien Dragos.*

Telle une abeille dans une ruche bourdonnante, le vice-président traçait sa route avec le sénateur à travers la foule excitée. Et bien trop vite ils s'arrêtèrent devant Dragos. Les trois hommes bavardèrent un moment, échangeant des poignées de main et des petits rires avant de se diriger ensemble vers une pièce tranquille qui donnait sur la salle de bal surpeuplée.

*Oh, putain !*

*Oh non !*

*Non, non, non !*

Chase savait qu'il ne pouvait absolument pas se permettre de laisser Dragos aller où que ce soit avec l'un ou l'autre de ces types importants.

Envahi par l'indécision, s'efforçant de maîtriser son don, il gardait le regard rivé sur Dragos. Chaque cellule de son corps lui ordonnait de sauter par-dessus la rambarde et d'attaquer, de tuer le salopard de sang-froid avant même qu'il se rende compte de ce qui lui tombait dessus. Mais faire ça serait se montrer publiquement comme quelque chose de non humain. S'il ne s'était agi que de lui, il s'en serait fichu éperdument. Mais les conséquences qu'il y aurait à s'exposer comme membre de la Lignée seraient irréversibles et bien trop lourdes.

Il lui fallait trouver le moyen de créer une panique momentanée. Une perturbation suffisante pour que les gardes du vice-président l'emmènent le plus vite possible loin de la résidence du sénateur et du piège que Dragos lui préparait tout en souriant de toutes ses dents à son côté.

Tandis qu'il se battait avec ces interrogations, Chase sentit son don lui faire défaut.

Les ombres s'écartèrent de lui, comme du brouillard entre ses doigts, le laissant exposé à la vue de tous.

Au même instant, Mlle Fairchild leva les yeux et le repéra. Elle fit alors signe à l'un des hommes en noir et pointa son index vers lui. L'agent parla dans son micro et plusieurs autres se précipitèrent de toutes les directions à la fois.

*Ah, Seigneur !*

Entre-temps, Dragos avait presque disparu avec le sénateur et le vice-président.

En un éclair, Chase franchit la distance qui le séparait de l'homme du *Secret Service* positionné sur la mezzanine. En moins d'une seconde, il l'avait assommé et délesté du pistolet qu'il avait à la hanche. Puis il tira un coup unique en l'air. De la poussière de plâtre vola quand la balle percuta le

plafond voûté. Et dans la salle de bal, ce fut soudain le chaos.

Les gens se dispersèrent en criant, chacun cherchant un abri.

À l'exception notable de Mlle Fairchild. Elle resta là bien droite au milieu du tohu-bohu, les yeux rivés sur lui comme deux lasers verts.

Chase reporta rapidement son attention sur Dragos. Il croisa son regard furieux avec une rage équivalente et tira avant que Dragos eût une chance d'esquiver. La balle atteignit directement son but et précipita le vampire au sol.

Une salve de tirs venus de toutes les directions se concentra alors sur Chase.

Sur le parquet de la salle de bal, Dragos saignait. Chase espérait bien qu'il était mort ou mourant, mais il ne put en être sûr.

Il fonça vers la fenêtre la plus proche et bondit à travers. Alors qu'il plongeait dans l'obscurité, il sentit à la cuisse et à l'épaule une douleur fulgurante, qu'il chassa aussitôt de son esprit.

Il entendit le bruit des pas dans la maison et dans le jardin, ainsi que le cliquetis des armes qui s'apprêtaient à en finir avec le dangereux intrus.

Enfin, retombant sur la pelouse enneigée, il se mit à courir.

Étendu dans son sang sur le parquet de la salle de bal du sénateur Clarence, Dragos rageait. Quelques instants après que le tir l'eut flanqué au sol, la résidence résonnait encore des cris et des bruits du chaos qui s'en était emparé. Des humains terrifiés s'égaillaient comme des oiseaux tandis que les agents du *Secret Service* se précipitaient en masse pour évacuer le sénateur et le vice-président et les mettre en sécurité.

*Maudit soit l'Ordre !*

Comment avaient-ils fait pour le retrouver ? Comment avaient-ils pu savoir qu'il était là ?

Dragos gardait les mains sur le ventre tandis que l'hystérie ne cessait d'augmenter autour de lui. Même si sa blessure était grave, il n'avait aucun doute sur sa survie. La balle lui avait traversé le corps. Mais le saignement ralentissait déjà, son métabolisme de membre de la Lignée en action pour réparer les dommages subis par sa peau, ses muscles et ses organes.

Deux agents en noir et plusieurs policiers se frayaient un chemin vers lui à travers la foule en fuite. L'un des hommes du *Secret Service* parlait à voix basse sur un ton pressant dans le micro accroché à son oreille. L'autre s'agenouilla à côté de Dragos, bientôt rejoint par deux policiers en uniforme à l'air inquiet.

Dragos tenta de s'asseoir, mais l'agent avança une main paume ouverte pour l'en dissuader.

— Monsieur, s'il vous plaît, essayez simplement de rester calme pour l'instant, d'accord ? Nous avons la situation en main et une équipe médicale est en route. Elle sera là d'ici quelques minutes au plus tard.

L'agent n'attendit pas de voir s'il était obéi. Sûr qu'il le serait, il rejoignit son collègue, laissant les deux flics locaux pour veiller sur lui. Quelques invités passèrent, portant une main à la bouche quand ils apercevaient le sang répandu en se dépêchant de sortir de la salle de bal.

Dragos grogna, furieux contre ces humains paniqués tout autant que contre le salopard de l'Ordre qui s'était débrouillé pour foutre en l'air des mois de travail avec un seul coup de feu. C'était une blessure d'amour-propre plus que celle causée par la balle qui lui faisait serrer les lèvres, la rage plus que la peur qui le faisait grincer des dents si violemment que c'était un miracle que sa mâchoire n'ait pas encore éclaté. Ses crocs vibraient, perçant déjà ses gencives pour remplir sa bouche. Sa

vue, toujours d'une acuité surnaturelle, gagnait encore en précision, les bords de son champ de vision éclairés par une lumière ambrée.

Il fallait qu'il sorte de là, et vite encore.

Avant que sa fureur ne le trahisse et ne l'expose publiquement tel qu'il était vraiment.

Dragos jeta un coup d'œil à l'un des flics, le plus jeune des deux. C'était celui qui lui appartenait. Le Laquais s'accroupit près de lui et attendit ses ordres comme un caniche.

— Dis à mon chauffeur d'amener la voiture derrière, murmura Dragos. (Le Laquais était penché tout près, buvant chacune de ses paroles.) Et fais quelque chose pour vider cette foutue salle de tous ces regards indiscrets.

— Oui, maître.

Le Laquais se releva. Lorsqu'il tourna les talons pour obéir aux ordres reçus, il tomba nez à nez avec Tavia Fairchild. Elle se tenait là, immobile, son regard aigu allant du flic qui avait failli lui rentrer dedans à Dragos, qui l'observait avec un intérêt certain mais prudent. Même si elle ne pouvait s'être trouvée là que depuis un instant, cela avait suffi. Elle avait entendu le Laquais s'adresser à Dragos en l'appelant « maître ». À voir sa tête légèrement penchée et ses yeux vaguement plissés, il pouvait dire qu'elle était en train de tenter d'analyser des données que même son esprit vif et intelligent n'était pas en mesure de comprendre.

— Excusez-moi, madame, bredouilla le Laquais en s'écartant de son chemin avec une étrange inclinaison de tête. Il se retourna vers Dragos et se racla la gorge :

— Je reviens tout de suite, monsieur Mestre.

Dragos hocha la tête et se mit en position assise sans lâcher Tavia Fairchild des yeux. La manière dont le Laquais avait tenté de rattraper sa bourde semblait avoir été la bonne. Tandis que le policier s'éloignait, le regard de la jolie assistante du sénateur passa du trouble à l'inquiétude pour Dragos, vers qui elle se retournait.

— Les secours ont été prévenus et une ambulance est en route...

Sa voix s'estompa. Elle n'avait pas l'air bien et pâlissait au fur et à mesure qu'elle s'approchait de lui et se rendait compte, bouche bée, de la quantité de sang qui s'était répandue au sol en rougissant au passage sa chemise de soie blanche. Elle sembla perdre un peu l'équilibre et serra les bras sur son ventre. Puis elle le regarda dans les yeux, ne fût-ce que pour ne plus avoir à regarder sa blessure, et hocha la tête.

— Je suis désolée. Je suis un peu dans les vapes. Je n'assume pas vraiment dans ce genre de situation. Il m'est arrivé de m'évanouir à la vue d'une écorchure au genou.

Dragos se laissa aller à un semblant de sourire.

— On ne peut pas exiger de vous la perfection dans tous les domaines, mademoiselle Fairchild.

Visiblement embarrassée, elle fronça les sourcils. L'avantage de son malaise, c'était qu'il l'aidait visiblement à oublier l'imprudence du Laquais. Enfin, elle se redressa, se forçant à reprendre son rôle de professionnelle consommée.

— Je viens juste de quitter le sénateur Clarence et le vice-président, monsieur Mestre. À l'instant où je vous parle, ils sont tous deux indemnes et sous la protection du *Secret Service*. Leur souci principal était naturellement votre état.

— C'est bien inutile, la rassura Dragos. Je suis sûr que la blessure apparaîtrait bien pire qu'elle ne l'est en réalité.

Et, joignant le geste à la parole, il se mit debout.

— Oh, je ne crois pas que vous devriez...

Elle se précipita pour l'aider, mais elle tenait moins bien debout que lui. Son visage pâlisait de nouveau et ses joues prenaient un teint cireux.

— Ça va aller, déclara Dragos.

À cet instant, le Laquais policier, qui était revenu dans la salle de bal, vint prendre la place de Tavia à son côté, la repoussant gentiment, et informa Dragos que sa voiture l'attendait derrière comme il l'avait demandé.

— Vous ne croyez pas que vous devriez attendre l'équipe d'urgence ? demanda-t-elle, incrédule. On vous a tiré dessus, monsieur Mestre. Vous avez perdu énormément de sang.

Il secoua doucement la tête tandis que son Laquais l'aidait à faire quelques pas.

— Il en faudrait plus que ça pour m'arrêter, croyez-moi.

Elle n'avait pas l'air convaincue.

— Votre place est aux urgences de l'hôpital.

— Mes médecins personnels sont les mieux équipés pour s'occuper de moi, répondit-il, imperturbable, tandis que son Laquais et un autre policier arrivé à la rescousse l'escortaient vers la sortie. Et puis, vous devez vous occuper de choses autrement plus urgentes, mademoiselle Fairchild.

Il lui montra l'entrée principale de la maison, devant laquelle le jardin commençait à se remplir de cars de reportage et s'éclairer sous l'effet des projecteurs des caméras. Tavia Fairchild rajusta sa robe et releva la tête, se préparant clairement à l'assaut des reporters, qui se frayaient déjà un passage dans la maison. Dans le lointain, on entendait hurler la sirène de l'ambulance qui arrivait.

En continuant son chemin vers la porte de derrière, Dragos entendit la jeune femme lâcher un juron à voix basse, mais, quand il se retourna, il vit Tavia Fairchild se diriger d'un pas assuré vers la foule de vautours, désormais le calme en personne.

— Est-il exact que le tireur rôdait déjà dans la maison du sénateur ? lui cria quelqu'un.

— Où sont maintenant le vice-président et le sénateur ? demanda un autre reporter d'un ton comminatoire.

Suivit une rafale d'autres questions excitées.

— Est-ce qu'il s'agissait d'une attaque contre le sénateur Clarence ou y a-t-il une raison de penser que le vice-président était visé ?

— Est-ce qu'il peut s'agir d'un acte terroriste ? Est-ce que quelqu'un a vu le tireur ?

— Est-il exact que l'attaque a été menée par un seul homme ?

— Est-ce que la police ou le *Secret Service* savent quoi que ce soit sur qui a pu faire ça, ou pour quelle raison ?

En sortant à l'arrière de la maison, Dragos souriait intérieurement. Peut-être après tout le chaos inattendu de cette soirée s'avérerait-il utile pour lui. Peut-être toutes ces questions précipitées et toute cette inquiétude étaient-elles justement ce dont il avait besoin pour planter le dernier clou dans le cercueil de l'Ordre.

La balle qu'il avait prise cette nuit n'avait été qu'un coup d'épée dans l'eau, un coup qu'il s'appropriait d'ailleurs à rendre au centuple.

Une fois dans sa limousine, Dragos récupéra son portable couvert de sang dans la poche de son smoking. Plus question d'attendre le moment opportun pour frapper l'Ordre. Il était temps d'en finir avec eux, et si possible une fois pour toutes.

Pendant que le téléphone sonnait là-bas au fond des bois dans le nord du Maine, Dragos observait

à travers les fenêtres teintées de sa limousine Tavia Fairchild en train de s'adresser calmement à la foule agitée des représentants des médias sous le feu d'une dizaine de caméras.

Et tandis qu'elle les assurait que la situation était maîtrisée, Dragos donnait le feu vert à une opération qui ne tarderait pas à mettre la ville entière dans un état d'hystérie totale.

# Chapitre 30

Il était 4 heures passées quand ils arrivèrent sur le site que leur avait indiqué Gideon dans la campagne géorgienne. Corinne était épuisée, vidée par le long trajet et la confrontation si lourde émotionnellement qui avait eu lieu plusieurs heures auparavant entre elle et le Chasseur.

Mais plus que tout ça, c'était la pensée qu'elle était là, à quelques mètres de la vieille cabane de rondins que Nathan habitait peut-être au bord de la rivière, qui la rendait hyper nerveuse et agitée.

Si jusque-là elle avait attendu avec nervosité le moment où elle verrait enfin son fils et pourrait lui promettre la vie qu'elle aurait tant voulu lui donner, elle était à présent pleine de crainte. Le récit de la vision de Mira avait tout changé. Et le rôle qu'y jouait à l'en croire le Chasseur la faisait douter de tout ce dont elle avait été si sûre jusque-là.

La seule chose dont elle ne doutait pas, c'était l'amour que lui portait le Chasseur. C'était tout ce à quoi elle pouvait se raccrocher, peut-être à tort d'ailleurs.

Il coupa le contact du camion et ils se retrouvèrent assis dans l'obscurité qui régnait désormais dans l'habitacle à regarder la cabane faiblement éclairée à travers les deux hectares de forêt qui l'entouraient.

— Tu me promets de revenir tout de suite ? lui demanda-t-elle. (Il l'avait amenée jusque-là mais il avait catégoriquement refusé qu'elle l'accompagne jusqu'à la maison elle-même.) Je t'en supplie, sois prudent.

Il hocha la tête tout en fixant à sa cuisse un holster garni de deux lames par-dessus son pantalon de treillis noir. Le tee-shirt à manches longues qu'elle avait lavé et séché chez Amélie avait refait de lui le guerrier qui l'avait escortée de Boston à Detroit il n'y avait pas si longtemps.

Mais désormais le Chasseur n'était plus ni impavide ni indéchiffrable. Ses yeux d'or la caressaient de leur tendresse tandis que ses mains se tendaient pour la serrer contre lui.

— Je t'aime, lui dit-il avec force en l'embrassant. Je ne veux pas que tu t'inquiètes.

Elle hocha la tête.

— Moi aussi, je t'aime.

— Reste dans le camion. Ne te fais pas voir avant que je revienne. (Il l'embrassa de nouveau, avec encore plus de passion.) Je ne serai pas long.

Il ne lui laissa pas le temps d'argumenter ou de le retenir plus longtemps et se glissa hors du camion avant de s'évanouir dans l'obscurité environnante.

Restée assise là seule à attendre, Corinne regretta instantanément de l'avoir laissé la convaincre de demeurer en arrière. Que se passerait-il s'il rencontrait des difficultés ? Et s'il était découvert avant de déterminer si Nathan vivait dans la cabane ou non ? Combien de temps était-elle censée l'attendre avant...

Une détonation déchira l'air de la nuit.

Corinne sursauta. Il y avait eu soudain sur le devant de la cabane une explosion brillante dont le bruit ricochait encore sur les arbres comme un coup de tonnerre.

— Oh, Seigneur, Chasseur !

Avant de savoir ce qu'elle faisait, elle avait sauté à bas du camion et courait vers la cabane. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle ferait une fois sur place, à part chercher la preuve qu'il n'avait rien. Si invincible qu'il semblât l'être, il tenait le cœur de Corinne dans les mains et rien n'aurait pu désormais empêcher celle-ci de partir à sa recherche.

En s'approchant de la cabane, elle sentit l'odeur âcre de la poudre. Il y avait là un homme qui gisait, mort, un long fusil fumant du canon en travers de la poitrine. Son visage était figé en un rictus de surprise et son cou avait été brisé net.

Le Chasseur.

Il était passé par là.

Il était là quelque part dans la cabane.

Corinne se glissa prudemment à l'intérieur. Elle entendit tout de suite les bruits d'une lutte qui se déroulait sous elle. La cave. Elle trouva la porte de l'escalier qui menait vers la rixe en dessous et, alors qu'elle se demandait s'il était vraiment sage de s'engager dedans, la porte lui sembla exploser d'elle-même de l'intérieur.

La puissance du choc l'envoya valser contre le mur derrière elle. Lorsqu'elle souleva les paupières, elle se retrouva le regard plongé dans des yeux qui lui rappelaient les siens avec leurs iris bleu-vert bordés de cils noirs et leur forme en amande. Ils la regardaient depuis un visage d'adolescent. Un adolescent élancé et musclé d'un mètre soixante-dix, au doux visage encore rond d'un enfant.

Mais elle se rendit compte que ce n'était pas un enfant. Il était vêtu d'un pantalon de jogging à cordon et d'un débardeur blanc malgré la fraîcheur de la nuit. Il avait le crâne rasé et la peau couverte de dermoglyphes. Et un épais collier noir sinistre autour du cou.

— Nathan, lâcha-t-elle.

Le temps se figea comme il inclinait la tête sans qu'aucune expression ne se peigne sur son visage. Pas le moindre signe qu'il la reconnaissait.

Mais sa brève hésitation l'avait desservi, parce qu'à présent le Chasseur était avec eux dans la pièce. Il avait bougé si vite que Corinne n'avait pu le suivre et avait semblé se matérialiser dans l'air derrière Nathan.

Les sens du gamin étaient aussi vifs que ses réflexes. Il fit face au Chasseur. Puis, avec la même rapidité incroyable que celle qui caractérisait son aîné, Nathan tendit la main et Corinne vit qu'il avait arraché une longue tige de fer à la servante de cheminée posée près du poêle ventru à plusieurs pas de là.

Mais au lieu d'utiliser cette tige comme une arme, le gosse vint en percuter le tuyau du poêle.

Le bruit se réverbéra dans toute la cabane. Puis il commença à prendre de l'ampleur. Elle sentit le don de Nathan, le sien propre transmis à son enfant à la naissance, lui permettre de déformer à volonté les ondes sonores avec son esprit pour les amplifier de plus en plus jusqu'à en faire un vacarme assourdissant.

Elle n'avait eu aucun doute sur le fait qu'il s'agissait bien de son garçon, mais à cet instant une vague de soulagement et de joie la submergea. C'était son fils ! C'était son Nathan !

Et ce garçon, ce jeune vampire dangereux, rassemblait son pouvoir psychique et en déployait toute la puissance contre le Chasseur pour le mettre à genoux. Comme l'attaque auditive s'intensifiait, ce dernier serrait les mâchoires et les tendons de son cou se tendaient à se rompre.

— Nathan, arrête ! cria Corinne, mais le son de sa voix se perdit dans le cri perçant du don de son

fil.

Elle tenta d'annuler celui-ci avec son propre talent, mais la maîtrise de Nathan était bien trop grande et elle n'y parvint pas.

Au milieu de la cacophonie qu'il avait générée, le jeune vampire se précipita contre le Chasseur, une volonté meurtrière brillant dans son regard sans pitié. Il se lança avec la tige de fer dans une série de coups dont chacun aurait ouvert le crâne du Chasseur en deux s'il ne les avait pas esquivés l'un après l'autre.

Et Corinne se rendit alors compte qu'il ne faisait que cela, esquiver. Le Chasseur ne frappait aucun coup, même s'il aurait pu en un rien de temps mettre à terre le petit mâle qu'il avait devant lui, voire le tuer si telle avait été son intention.

Mais le Chasseur se contentait de parer les coups, comme un vieux lion dominant tenant patiemment à distance un lionceau pugnace qui cherche à faire ses preuves. Cependant, on était là bien loin du jeu et Corinne le savait. Le Chasseur aussi, et pourtant malgré l'agression dont il était l'objet, il ne faisait rien pour blesser son adversaire.

Corinne ne l'avait jamais autant aimé qu'à cet instant.

Nathan continuait ses attaques, sans relâche et changeant sans arrêt d'angle, comme sa formation l'avait conditionné à le faire. Corinne tenta de nouveau de s'emparer du vacarme qu'il avait généré. Elle se concentra dessus, essayant de le rassembler pour en faire son propre outil.

Elle vit Nathan parvenir à toucher le Chasseur à l'épaule. *Oh, mon Dieu !* S'ils ne s'en sortaient pas vivants tous les deux, elle n'y survivrait pas.

*Concentre-toi !*

Elle se força à revenir au bruit, qu'elle mettait en forme, l'arrachant progressivement à la maîtrise de Nathan, dont les efforts étaient désormais dirigés sur sa lutte à mort contre le Chasseur.

Et Corinne finit par mettre le fracas sonore en son pouvoir.

Après l'avoir transformé, elle en lança la force psychique contre son fils.

Nathan releva la tête brusquement. Il lança à Corinne un regard meurtrier, au fond duquel se lisaient la confusion et la surprise. Elle put lire la question dans ses yeux d'ado.

*Qui es-tu donc ?*

Mais en fait ça lui était indifférent.

Il réagit avec force, la repoussant de toute la puissance de son don. Corinne hurla et se prit la tête à deux mains. Ses tympans criaient comme s'ils étaient en train d'éclater. Elle tomba à genoux, précipitée à terre par l'intensité de la douleur.

Au même instant, elle entendit le Chasseur rugir, vit son visage se déformer sous l'effet de la rage en la voyant tomber, aperçut un éclair de mouvement comme le Chasseur armait son poing et l'envoyait voler en direction de Nathan.

*Non !* hurla son cœur. *Non !*

— Non ! cria-t-elle avant de se rendre compte que l'épouvantable tumulte avait cessé d'un coup.

Le Chasseur était à son côté.

— Es-tu blessée ? Corinne, je t'en prie, parle-moi.

— Où est Nathan ? murmura-t-elle.

Elle battit des paupières, terrifiée à l'idée de ce qu'elle allait peut-être lire sur le visage du Chasseur. Mais il n'y avait là que chaleur et inquiétude pour elle.

— Ça va aller. (Le Chasseur se décala pour qu'elle puisse regarder derrière lui son fils, étendu sur

le sol comme s'il dormait.) Je l'ai frappé, mais il est inconscient, c'est tout. Viens avec moi maintenant. Sortons. Je vais le porter.

— Mira, ne t'éloigne pas trop avec les chiens, lança Renata, debout au côté de Nikolaï sur la terrasse. Reste à portée de vue.

— OK, Rena ! lança Mira sans se retourner à travers l'obscurité des jardins qui s'étendaient derrière le manoir de l'Ordre, faisant craquer la neige sous ses bottes. Elle jeta un regard à Kellan Archer en roulant des yeux.

— Ils me prennent encore pour une gamine.

Kellan haussa les épaules et sa parka olive produisit comme un chuintement.

— Mais tu es une gamine.

Elle s'arrêta et posa ses mains garnies de moufles sur ses hanches en fronçant les sourcils.

— Au cas où tu ne le saurais pas, Kellan Archer, j'ai huit ans et demi.

Les lèvres du garçon se retroussèrent légèrement vers le haut, comme si elle venait de dire quelque chose de drôle. Comme c'était probablement ce qu'elle l'avait vu faire de plus proche d'un sourire, elle ne tint pas compte du fait qu'elle ne voyait pas ce qu'il y avait d'amusant dans ce qu'elle avait dit et se remit en marche à son côté. Ils suivaient la trace que les chiens avaient laissée dans la neige quand ils s'étaient précipités à la recherche du bâton que leur avait lancé Kellan. Mira se dépêchait pour rester à sa hauteur et se sentait un peu comme le petit terrier, Harvard, qui peinait derrière Luna, chienne de traîneau au gabarit bien supérieur. Avec ses petites jambes, Mira avait bien du mal à suivre les grandes foulées de Kellan, mais elle faisait deux pas quand il en faisait un, refusant de se laisser distancer.

— Et d'ailleurs, quel âge as-tu, toi ? lui demanda-t-elle en laissant échapper un petit nuage de vapeur.

Il haussa de nouveau les épaules.

— Quatorze ans.

— Oh ! (Mira calcula leur différence d'âge.) Tu es plutôt vieux, alors, hein ?

— Pas assez vieux pourtant, répliqua-t-il, une expression grave sur le visage. Aujourd'hui, j'ai demandé à Lucan si je pouvais rejoindre l'Ordre. Il m'a dit que je devrais attendre d'avoir au moins vingt ans ne serait-ce que pour oser lui poser la question.

Mira en resta bouche bée.

— Tu veux être guerrier ?

La bouche de Kellan se durcit et ses yeux se fixèrent sur un point invisible au loin.

— Je veux venger ma famille. Il faut que je regagne mon honneur, que Dragos m'a volé. (Il lâcha un rire aigu, qui n'avait rien de joyeux.) Lucan et mon grand-père disent que ce n'est pas une bonne raison pour se lancer dans une guerre. Si ça, ce n'en est pas une, alors je ne vois pas ce qui le serait.

Mira étudia le visage de Kellan. Elle avait le cœur gros de la tristesse qu'elle constatait chez lui. Au cours des quelques jours qu'elle avait passé avec lui depuis son arrivée au complexe, Kellan n'avait pas dit grand-chose de sa famille ni du manque qu'il ressentait de sa disparition. Elle l'avait vu pleurer une ou deux fois quand il était seul dans ses quartiers, mais il n'en savait rien.

Il ne savait pas non plus qu'elle avait pris sur elle d'être son amie qu'il le veuille ou non. Chaque soir, elle récitait une petite prière pour lui, un rituel qu'elle avait mis en place le jour où elle avait appris son enlèvement dans son Havrobscur. Elle avait continué à le faire même après sa libération

parce qu'il lui semblait qu'il avait besoin de ce coup de main supplémentaire pour aller mieux. À présent, c'était devenu une habitude chez elle, et elle pensait qu'elle ne s'en déferait que le jour où elle pourrait regarder Kellan sans lire un tel chagrin dans ses yeux.

— Hé, dit-elle, s'enfonçant à son côté plus profondément dans la propriété à la poursuite des chiens. Peut-être que je pourrais demander à Lucan si moi aussi j'aurai le droit de rejoindre l'Ordre un de ces jours ?

Kellan rit. Il la regarda d'un air surpris et partit d'un véritable éclat de rire. Elle se rendit compte qu'il avait un joli rire et que c'était la première fois qu'elle l'entendait. Il avait des fossettes aussi, une sur chacune de ses joues émaciées. Elles se creusaient pendant qu'il gloussait en secouant la tête.

— Mais tu ne peux pas rejoindre l'Ordre !

— Pourquoi pas ? répliqua-t-elle, plus qu'un peu vexée.

— D'abord, parce que tu es une fille.

— Renata est bien une fille, fit-elle remarquer.

— Renata est... différente, rétorqua-t-il. J'ai vu ce qu'elle est capable de faire avec ses lames. Elle est rapide et elle vise à la perfection. Elle sait sacrément y faire.

— Moi aussi, je sais y faire, affirma Mira, qui aurait bien voulu que sa voix ne trahisse pas tant son humiliation. Attends, je vais te montrer.

Elle s'écarta de leur chemin pour partir à la recherche de quelque chose à lancer, un bâton ou une pierre, n'importe quoi qui lui permette d'impressionner Kellan par son habileté, et se glissa à travers les topiaires protégées par des sacs de jute et le dédale de statues et de résineux qui s'étendait dans les grands jardins du domaine.

— Juste une minute, cria-t-elle derrière elle. J'arrive... tout de suite...

D'abord, elle ne sut pas trop ce qu'elle voyait. Un peu plus loin devant elle gisait sur le sol, éclairée par la lune, mais à l'ombre des pins et des buissons qui l'entouraient, une grande forme noire. Luna et Harvard se tenaient juste à côté, allant et venant puis s'arrêtant pour renifler la forme immobile avant de reprendre leur va-et-vient. Comme Mira s'approchait, le petit terrier se mit à gémir.

— Venez là tous les deux, ordonna-t-elle aux chiens, qui bondirent jusqu'à elle. Son cœur battait la chamade. Il y avait là quelque chose qui clochait sérieusement. Elle regarda au sol devant elle, là où les chiens tournaient en rond à ses pieds. Leurs pattes laissaient des taches sombres dans la neige autour de ses bottes.

*Du sang !*

Mira se mit à hurler.

# Chapitre 31

Le Chasseur porta le jeune assassin jusqu'à l'arrière du camion, où il le déposa, immobile, au sol. Corinne était à son côté et tenait la main de son fils en pleurant à chaudes larmes.

— Ses mains sont si fortes, murmura-t-elle. Seigneur... Je n'arrive pas à croire que c'est vraiment lui.

Le Chasseur se garda bien de lui gâcher cet instant, mais il savait très bien que le gamin était loin d'être hors de danger. Rien que de l'emporter à l'extérieur de la maison avait constitué un risque. Le collier UV qu'il portait autour du cou devait être programmé pour éviter qu'il ne dépasse une distance limite autour de sa cellule sans la permission de Dragos. Et avec le Laquais mort sur le porche, le risque de le voir se déclencher était encore accru.

Comme s'il avait lui-même perçu la précarité de sa situation, l'adolescent commença à reprendre ses esprits. Ouvrant grand les yeux, il commença à se débattre. Corinne se figea, sa tension et son angoisse accélérant le pouls du Chasseur à travers leur lien.

Ce dernier tenait le gamin par le collier, les doigts autour de l'épais polymère noir. Il secoua la tête en guise d'avertissement.

— Reste tranquille. Tu n'as nulle part où aller.

— Nathan, n'aie pas peur, ajouta Corinne d'une voix douce et apaisante. Nous ne te voulons aucun mal.

Le regard du garçon passait rapidement de l'un à l'autre. Le Chasseur se doutait que c'était bien plus le fait qu'il savait à quoi servait le collier que la compassion de Corinne qui le faisait se tenir tranquille. Ses narines frémissaient et il haletait, son regard aussi méfiant que celui d'un animal piégé.

— Il faut que nous nous débarrassions du collier si nous voulons que le gosse ait la moindre chance de quitter cet endroit, dit-il à Corinne. Dragos est peut-être déjà au courant de la mort de son Laquais. Il pourrait très bien avoir des détecteurs et des mouchards partout dans et autour de la cabane.

— Mais comment pouvons-nous enlever ce collier ? demanda-t-elle le regard affolé. Je sais ce qui se passe si on essaie de le forcer. On ne peut absolument pas prendre le risque qu'il...

Elle n'arriva pas à finir sa phrase.

— Il faut qu'on essaie quelque chose, répondit avec douceur le Chasseur. Sinon, ce collier pourrait fort bien m'exploser dans la main dans les secondes qui viennent.

Elle détourna alors les yeux du Chasseur pour revenir à son fils au sol. Il écoutait tout ce qu'ils disaient, en silence mais en observant son environnement, calculant ses chances de s'échapper et les moyens de le faire, comme l'aurait fait le Chasseur s'il avait été pris au piège par deux étrangers.

— Nous sommes ici pour t'aider, lui expliqua Corinne. (Elle avait un sourire triste mais plein d'espoir.) Tu ne te souviens peut-être pas de moi, mais je suis ta mère. Je t'ai appelé Nathan. Ça veut dire « don de Dieu », et c'est ce que tu as été pour moi dès l'instant où j'ai posé les yeux sur toi pour la première fois.

Le jeune vampire scruta son visage un long moment en cillant rapidement. Puis il recommença à se débattre, mais prudemment, testant la prise du Chasseur sur le collier.

— Moi aussi, j'ai porté un de ces trucs-là, dit le Chasseur en s'emparant du regard sauvage du garçon. Je suis un Chasseur, comme toi. Mais j'ai pris ma liberté. Tu peux le faire aussi. Mais, pour ça, il va falloir que tu me fasses confiance.

L'adolescent perdit alors toute retenue et le Chasseur dut se demander si c'étaient ses mots, la mention de la liberté, un concept à la fois étranger et dangereux pour ce qu'ils étaient, qui l'avaient terrifié à ce point, encore plus que la menace du collier.

Sous la force des gestes désordonnés de Nathan, l'épais anneau de polymère noir vint frapper contre le sol du camion. Et une petite LED rouge se mit à clignoter.

— Que veut dire cette lumière ? demanda Corinne d'une voix paniquée. Oh, mon Dieu, Chasseur... On ne peut pas lui faire ça. Il faut qu'on le laisse partir... avant qu'il se fasse mal lui-même. S'il te plaît, je t'en supplie, laisse-le partir, Chasseur !

En entendant les mots de Corinne, le Chasseur eut soudain la vision de Mira à l'esprit. Il la repoussa et se concentra sur la tâche en cours.

— Si nous le laissons s'en aller, il est sûr de mourir. Le détonateur est activé maintenant. Il ne peut courir sans le déclencher.

Et à présent que la LED clignotait, le temps qu'il leur restait pour agir filait encore plus vite. Il regarda autour de lui, à la recherche d'un outil qui lui permettrait d'enlever le collier, même s'il comprenait parfaitement qu'essayer quoi que ce soit sur le dispositif ne ferait que hâter son explosion.

Puis il se rappela les cuves cryogéniques.

L'azote liquide.

— Lève-toi, dit-il à Nathan. Doucement...

Corinne le regardait bouche bée.

— Qu'est-ce que tu fais, Chasseur ? Dis-moi ce que tu veux faire.

Il n'avait pas le temps d'expliquer quoi que ce soit. Il amena le jeune vampire à côté des cuves, la main toujours refermée sur l'anneau meurtrier qu'il portait au cou.

— Chasseur, je t'en prie, ne lui fais pas de mal, supplia Corinne, nouvelle confirmation que la prémonition de Mira ne pouvait être modifiée. Tu ne comprends donc pas ? Je l'aime ! Il est tout pour moi !

Le Chasseur s'accrocha à la certitude que son choix était le bon, le seul qui leur donnerait une chance de sauver cet enfant. Avec sa main libre, il attrapa le tuyau qui connectait la cuve cryogénique à la réserve d'azote liquide qui l'alimentait et tira pour l'en détacher. Des fumées blanches sortirent de l'extrémité libérée.

— À genoux, intima-t-il au gamin en le guidant fermement jusqu'au sol. Enlève ton haut. Je veux que tu le mettes sur ta tête comme une capuche, coincé entre ta peau et le collier.

— Chasseur, s'écria Corinne en pleurant. Je t'en prie, laisse-le s'en aller. Fais-le pour moi...

Il sentit la peur de Corinne s'emparer de lui, mais il ne pouvait plus reculer.

— C'est le seul moyen, Corinne. C'est sa seule chance de s'en sortir.

Nathan obéissait, silencieux, indécis. Lorsque le débardeur fut en place, le Chasseur lui dit :

— Allonge-toi sur le ventre.

Lentement, le gamin se mit en position au sol. Le Chasseur entortilla l'extrémité du vêtement de

coton autour de sa main et assura sa prise sur le collier, le tuyau d'azote liquide dans l'autre. Puis il lâcha un juron à voix basse et approcha le tuyau du cou de Nathan pour laisser le jet de liquide glacial tomber directement sur le collier.

Des nuages de vapeur blanche s'élevèrent en l'air. Malgré les couches de tissu qui protégeaient sa main, la peau du Chasseur brûlait du froid intense qui s'attaquait à l'enveloppe impénétrable qui contenait les circuits électroniques de l'invention démoniaque de Dragos.

Sous lui, le fils de Corinne restait parfaitement calme. Il haletait doucement. C'était juste un gosse terrifié qui faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas se laisser aller dans ce qui pourrait bien s'avérer les dernières secondes de sa vie.

Bien trop vite, le jet d'azote liquide se transforma en mince filet. Le Chasseur aurait voulu geler le foutu collier beaucoup plus longtemps que ça, mais le réservoir s'épuisait. Il ne lui restait plus qu'à tenter sa chance sur-le-champ et à espérer que tout se passerait bien.

— Que se passe-t-il ? demanda Corinne. Est-ce que ça marche ?

— On va le savoir très vite.

Il jeta le tuyau loin de lui et attrapa l'une des dagues qu'il avait à la cuisse. Puis il la prit par la lame, prêt à en abattre la poignée sur le collier gelé.

Corinne lui prit alors le bras.

— Attends. (Elle secouait la tête, le visage marqué par la peur.) Ne fais pas ça, je t'en supplie, tu vas le tuer.

Peut-être, si son pari échouait et que le dispositif se déclenchait dans l'instant suivant, allait-il en effet tuer le gamin, et lui avec. Corinne, en larmes, plaidait inutilement pour qu'il arrête, exactement comme l'avait prédit Mira. Le Chasseur dégagea son bras de son étreinte.

Puis il abattit la poignée de la dague sur le collier.

Celui-ci éclata alors en mille morceaux, qui se répandirent autour de la tête de Nathan protégée par son débardeur. Le Chasseur se leva et s'écarta du jeune vampire. Corinne se jeta dans ses bras.

— Oh, mon Dieu, haleta-t-elle en s'accrochant au Chasseur, sanglotant et riant à la fois. Oh, mon Dieu, je n'arrive pas à le croire, ça a vraiment marché !

Nathan resta immobile un moment, toujours allongé sur le ventre au sol. Puis il leva les mains et vint arracher le débardeur d'autour de sa tête. Il se leva et leur fit face. Et, les doigts tremblant un peu, il les porta à son cou.

Il n'y avait sur sa peau nue qu'une trace blanche où l'azote l'avait brûlé. La peau guérirait en très peu de temps. Le miracle, c'était qu'il était libre.

— Que... qu'est-ce que vous m'avez fait ? demanda-t-il.

C'étaient les premiers mots qu'il leur adressait. Sa voix était grave mais n'avait pas encore complètement fini de muer.

— Tu es libre, déclara le Chasseur. Personne ne peut plus contrôler ce que tu fais. Grâce à l'amour de ta mère, à sa détermination à te retrouver, tu es enfin libre de vivre comme tu l'entends.

Corinne s'écarta du Chasseur et tendit les bras à son fils.

— Je veux te ramener à la maison avec moi, Nathan. Désormais, nous pouvons former une famille.

En la voyant s'approcher, il lui jeta un regard méfiant, fronça les sourcils et secoua légèrement la tête.

Avant que le Chasseur se soit rendu compte du changement qui s'était opéré chez l'adolescent, Nathan s'était mis en mouvement. Avec la vitesse propre aux membres de la Lignée, il avait ramassé

l'un des débris de son collier et l'avait collé contre la gorge de Corinne. Elle en resta bouche bée, ne s'étant pas attendue un seul instant à ce qu'il l'agresse.

Le Chasseur gronda, le regard rivé au poignard de fortune dirigé contre la carotide de sa Compagne de sang. Que ce garçon ait été sa chair et son sang ou non, il venait juste de se faire un ennemi du Chasseur.

Et celui-ci n'hésiterait pas à le tuer si sa menace devait s'intensifier ne serait-ce que d'un iota.

Mais même lorsque Nathan recula en la traînant avec lui vers les portes ouvertes du camion, le regard de Corinne implorait pour lui la pitié du Chasseur.

— Nathan, lança-t-elle, tentant de nouveau d'atteindre le côté humain de son fils, tu n'as pas à avoir peur. Soyons amis, maintenant. Laisse-nous être ta famille. Donne-moi la chance d'être la mère que j'aurais dû être pour toi, je t'en prie.

Il s'approcha des portes sans rien dire. Et ce foutu bout de polymère acéré posé sur sa veine.

— Nathan, s'évertua-t-elle encore. Je t'en prie, laisse-moi simplement t'aimer.

Soudain, il la poussa devant lui, en un rejet violent de tout ce qu'elle avait dit et de tout ce qu'elle avait fait pour lui.

Puis, il sauta à bas du camion et fila dans la forêt, alors que l'aube commençait à poindre à l'horizon.

# Chapitre 32

Chase ne s'était pas vraiment attendu à se réveiller. Son dernier souvenir conscient était sa course éperdue à travers la ville, et le sang pissant de l'artère perforée de sa cuisse droite, mais aussi d'une épaule, même si cette seconde blessure était moins importante. Il avait subi des dégâts plus sérieux que ça au combat, mais, à présent, le corps faible et tremblant, la quasi-indestructibilité que lui conférait son appartenance à la Lignée remise en question par le mal qui le rongait, c'était une toute autre histoire.

La douleur qui l'avait réveillé lui arracha un grognement. Il essaya de s'asseoir mais n'alla pas bien loin. Des anneaux métalliques retenaient ses poignets et ses chevilles à un lit d'hôpital. Et un bandeau de cuir et de métal l'entravait au niveau du ventre. Il jura entre ses dents serrées et secoua ses menottes un bon coup.

Comme ses yeux retrouvaient leur pouvoir d'accommodation, il vit une tête aux cheveux bruns qui le regardait depuis le couloir à travers la petite fenêtre de la porte.

Dante attendit une bonne minute avant de se décider à entrer. Tandis que la porte se refermait derrière lui, il regarda Chase de l'autre bout de la pièce en secouant la tête.

— Tu n'es qu'un foutu connard, tu sais ça, Harvard ?

Chase gloussa.

— Merci de te soucier de moi. J'espère que tu n'es pas venu jusqu'ici rien que pour me dire ça.

— Non, répliqua Dante, sans prendre la perche qu'il lui tendait. J'étais juste à côté, assis avec Tess, qui récupère.

— Tess est à l'infirmerie ? (Se rappelant que les dernières semaines de grossesse de Tess étaient difficiles, Chase se sentit immédiatement penaud.) Ah, putain, mec. Je ne savais pas.

— Comment est-ce que tu aurais pu le savoir ? Tu n'étais pas là.

Chase laissa échapper un soupir et hocha la tête. Il ne pouvait pas dire qu'il ne méritait pas la froideur de cet accueil. Après tout, il avait fait pratiquement tout ce qu'il pouvait ces derniers temps pour être bien sûr de se retrouver *persona non grata* auprès des membres de l'Ordre. Et en particulier de Dante.

— Alors, comment va-t-elle ?

— Tess va bien. (Dante pencha légèrement la tête sur le côté.) Et le bébé aussi.

*Tess a déjà accouché !* La nouvelle frappa Chase de plein fouet. Il ne put masquer sa surprise, ni le regret qui s'empara de lui lorsqu'il se rendit compte qu'il n'avait pas été là pour l'événement que Dante et Tess attendaient avec tant d'impatience depuis de si nombreux mois. D'ailleurs, il avait lui-même été sur des charbons ardents. Il s'était même demandé à plusieurs reprises si Dante avait songé à lui proposer d'être le parrain de son fils, un honneur dont Chase était loin d'être digne mais qu'il aurait accepté avec fierté et humilité à la fois...

... il y avait de ça une éternité.

Et désormais il ne fallait plus y compter. Il n'avait qu'à regarder l'air sévère et déçu du mâle qui s'approchait du lit auquel il était attaché pour s'en convaincre.

— Eh bien, toutes mes félicitations, Dante, à toi et à Tess. Quand le bébé est-il né ?

— Hier matin, juste avant midi.

— C'est-à-dire, tenta de deviner Chase, le 10 décembre, c'est ça ?

— Le 17, répondit Dante, l'air encore plus grave que l'instant d'avant. Putain, Harvard ! Tu en es où maintenant ? Je veux dire sérieusement. N'essaie pas de me raconter des histoires.

— Ça va mal, admit Chase. (Il avait la gorge sèche et sa voix n'était guère plus qu'un grognement rauque.) Mais je peux gérer. Et je gèrerais encore mieux si je n'étais pas attaché à ce foutu lit comme un criminel.

Il serra les poings et les leva aussi haut que les menottes d'acier le lui permettaient, c'est-à-dire pas beaucoup.

— Hors de question, dit Dante d'un ton égal.

Chase grogna.

— Ordre de la Faculté ?

— Ordre de Lucan. Il a déjà fallu se monter convaincant pour qu'il accepte que Niko et Renata te ramènent ici après que Mira t'a découvert dans le jardin. Et le fait que ta tronche ait été montrée dans tous les bulletins d'info comme celle d'un terroriste fou n'a pas aidé. (Dante laissa échapper un juron.) Qu'est-ce que tu as foutu ? Tu as posé pour les photographes avant de perdre la boule et de commencer à tirer au milieu de la fête de Noël du sénateur Clarence hier soir ?

— Mais de quoi tu parles ?

— Ils t'ont identifié, mec. Il y a un témoin oculaire qui a fourni ta description aux flics et au *Secret Service*, putain ! Qui que soit celui qui t'a vu, il a fixé tes traits jusqu'au dernier grain de beauté. Ils passent le portrait-robot en boucle sur toutes les chaînes, hertziennes comme câblées.

— Putain, murmura Chase, qui se souvenait du regard intense de la jolie assistante du sénateur quand elle l'avait repéré sur la mezzanine qui surplombait la salle de bal. C'était inévitable, Dante. Et on se fout de ce qu'on dit de moi. Dragos était là. Il essayait de se retrouver seul avec le sénateur et le vice-président. Il les avait ciblés tous les deux.

Dante se tut, scrutant le visage de Chase comme s'il n'était pas sûr qu'il soit digne de foi.

— Tu as vu Dragos à la soirée du sénateur ? Tu es sûr de ça ?

— Et comment que j'en suis sûr ! J'ai vu le sénateur le présenter au vice-président au milieu d'une salle de bal pleine d'humains. Quand je les ai vus se diriger vers une pièce attenante, j'ai compris qu'il fallait que j'agisse et je l'ai fait.

Dante se passa une main dans les cheveux.

— Tu as vu Dragos et tu ne nous as pas prévenus ? C'était à l'Ordre de gérer la situation. Mais à quoi pensais-tu, bordel ?

— S'il y a un truc auquel je n'ai pas pensé, c'est bien à prendre le temps de passer un coup de fil, rétorqua Chase. Je ne savais pas que Dragos serait là. Je ne savais pas que j'allais me retrouver à quelques mètres de lui, assez près pour loger une balle dans ce fils de pute et en finir avec lui. J'avais juste eu une intuition et j'avais agi en fonction d'elle.

— Seigneur, Harvard, ce n'est pas bon tout ça.

— Tu m'écoutes ou quoi ? cria Chase, dont la colère fit un bond, ajoutant à la fureur provoquée par la soif qui le tenaillait. Je te dis que j'ai tiré sur Dragos hier soir. J'ai vu une balle l'atteindre en plein et l'envoyer au tapis. Mais, putain, tu ne crois pas que tu devrais me remercier plutôt que de m'engueuler parce que je n'ai pas suivi les procédures. Je te dis qu'il y a une sacrée bonne chance

pour que j'aie tué ce salopard.

— Dragos n'est pas mort, répondit Dante sans s'énerver à son tour. Personne n'a été tué hier soir. Il a bien été question de quelques blessures, mais d'aucune mettant en jeu le pronostic vital. Si Dragos était là-bas, et si tu lui as bien tiré dessus comme tu dis l'avoir fait, alors il a réussi à se relever et à s'en aller.

Chase sentait ses tempes battre sous l'effet d'une rage grandissante.

— Il faut que je sorte d'ici. Je l'ai trouvé une fois, je peux le retrouver. Je peux arranger tout ça...

— Non, Harvard, tu ne peux pas. Et tu ne vas nulle part. Il y a trop de choses en jeu désormais pour nous. Lucan veut que tu restes planté là où tu es jusqu'à ce qu'il décide qu'il peut en être autrement.

Chase ne put retenir un grondement. Il était furieux que Dragos lui ait échappé et furieux que Lucan, Dante ou qui que ce soit d'autre se croient capables de le retenir contre sa volonté. Il avait bien compris le message : il ne faisait plus partie de l'Ordre ! Mais ça ne voulait pas dire qu'ils pouvaient l'empêcher de poursuivre Dragos pour son propre compte. Il voulait la fin de Dragos autant que n'importe quel autre guerrier.

Et il avait une autre raison, tout aussi pressante, de vouloir qu'on le libère.

— Je dois me nourrir, souffla-t-il. La blessure de ma cuisse ne va pas guérir vite si mon corps ne reçoit pas une bonne dose de globules rouges. J'ai besoin d'être libre pour chasser, Dante.

Le regard du guerrier s'enfonça dans le sien comme un projecteur, ne laissant à Chase aucune ombre où masquer son imposture.

— Tu l'as dit toi-même : ta jambe est en mauvais état. Tu n'es pas en condition de chasser, même si Lucan ne considérerait pas que ce serait une erreur de te laisser circuler librement en surface à l'heure actuelle.

La soif qui l'avait tenaillé jusque-là se mit à torturer Chase encore plus, le déchirant de l'intérieur. Il était couvert d'un film de sueur glaciale qui le faisait frissonner et le nœud qu'il avait à l'estomac se serrait de plus en plus.

— Est-ce que vous pouvez prendre le risque de me laisser ici ? demanda-t-il d'une voix rauque, qui n'avait plus grand-chose d'humain. Je pourrais me retrouver à chasser dans le complexe, vu qu'il y a désormais une humaine qui y vit.

Dante pâlit un peu, puis ses yeux se mirent à lancer des étincelles d'ambre lumineux.

— Parce que je sais que tu souffres, je vais faire comme si tu n'avais pas dit ça. Et je vais te faire la faveur exceptionnelle de ne rien dire à Brock, parce que je peux te jurer que ce mâle te tuerait à mains nues si tu touchais à un seul cheveu de la tête de Jenna, humaine ou non. Putain ! Continue comme ça et je pourrais bien lui épargner cet effort.

Malgré – ou à cause de – la souffrance qu'il ressentait au creux de l'estomac, Chase ne put s'empêcher de ricaner.

— Si je voulais m'arracher à ces entraves, je pourrais le faire, tu le sais très bien.

— Oui, je sais.

Dante s'approcha encore, avec une telle rapidité que les sens affaiblis de Chase ne purent suivre son mouvement. Il eut la surprise de sentir soudain le baiser glacial du métal acéré contre sa gorge. Les lames jumelles incurvées de Dante s'enfonçaient chacune d'un côté de son cou, prêtes à lui percer la peau.

— Tu pourrais essayer de t'arracher à tes liens, Harvard, mais maintenant tu as deux bonnes

raisons de ne pas le faire.

Chase se hérissa sous la menace, mais il savait d'expérience qu'il valait mieux qu'il en tienne compte.

— Voilà une rude marque d'affection de la part d'un ami !

— Mon ami n'est plus là. Il est parti depuis plus longtemps que je n'ai eu le courage de l'admettre, répliqua Dante d'une voix sèche et mesurée, glaciale en l'absence de la provocation dont il faisait preuve habituellement. Là maintenant, je m'adresse à l'accro au sang qui me regarde avec les crocs découverts et les yeux brillant d'ambre. Et c'est lui qui se mangera ces lames de titane s'il s' imagine que j'ai tort de penser qu'il est tout près de la Soif sanguinaire.

Il ne relâcha pas la pression des méchantes dagues recourbées, pas même quand Chase se laissa lentement retomber sur le lit d'hôpital. Les pointes acérées suivirent son mouvement, toujours aussi menaçantes, testant sa patience.

Chase n'osa pas envenimer la situation.

Même s'il n'était pas encore Renégat, Dante avait raison. Chase sentait dans la nuque le souffle de la Soif sanguinaire. Et il n'avait aucun moyen d'être sûr que le titane ne serait pas un poison pour son sang. Il jeta un regard furibond à Dante mais n'eut aucun geste de défi à son égard.

— C'est la première chose intelligente que tu fais depuis bien longtemps, Harvard, déclara ce dernier.

Chase ne répondit rien, attendant pour se remettre à respirer que les griffes tranchantes s'éloignent de sa gorge et que le guerrier qui était encore son plus proche compagnon peu de temps auparavant le laisse de nouveau seul dans la pièce.

# Chapitre 33

Les longues heures de jour se traînaient avec une lenteur insupportable. Corinne sentait chacune minute passer comme si elle emportait un petit morceau de son cœur avec elle.

Nathan était parti.

Après les années passées à espérer une chance de le revoir un jour, après les prières sans fin pour que survienne un miracle qui lui permettrait d'échapper à sa prison pour le retrouver et former enfin la famille dont elle rêvait, il était parti.

Il lui avait filé entre les doigts, pas à cause d'une quelconque prémonition, mais parce qu'il en avait lui-même décidé ainsi.

Le fait de le savoir vivant et absent était à peine moins douloureux que l'avait été l'idée de le perdre comme dans la vision que lui avait décrite le Chasseur. Nathan s'en était allé, et par voie de conséquence Corinne était désespérée.

Elle était assise avec le Chasseur à l'arrière du camion, où tous deux attendaient le coucher du soleil et une nouvelle opportunité pour lui de partir à la recherche de Nathan. Il avait eu quelques minutes pour le faire juste après sa fuite, mais l'aube l'avait bien vite fait rentrer bredouille au camion.

Depuis, ils avaient mis plusieurs kilomètres entre eux et la cabane de rondins qui avait abrité la cellule de Nathan. Le Chasseur pensait que le risque que les sbires de Dragos les repèrent était trop grand pour rester là-bas plus longtemps que nécessaire, et Corinne avait admis à contrecœur qu'il avait raison.

Désormais, elle ne pouvait que se demander où son fils s'était enfui et prier pour que son conditionnement de soldat fanatique de Dragos ne le ramène pas vers le mal même dont elle avait voulu l'affranchir. À condition naturellement que le soleil qui brillait à l'extérieur n'en finisse pas d'abord avec lui.

— Si tu étais à sa place, demanda-t-elle au Chasseur, où irais-tu ?

Le Chasseur tendit la main et prit gentiment celle de Corinne, passant le pouce sur sa marque de Compagne de sang.

— C'est un spécialiste de la survie, Corinne. C'est à ça qu'il a été formé. Il est extrêmement intelligent et, j'en suis sûr, très familier de son environnement. J'ai trouvé de nombreuses grottes dans le coin quand je l'ai cherché ce matin et il pourrait se cacher à présent dans n'importe laquelle d'entre elles.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Sans le collier pour restreindre ses mouvements aux environs immédiats de la cabane, il peut être aussi n'importe où ailleurs.

Elle hocha la tête, heureuse que le Chasseur ne ressente pas le besoin de la protéger de la vérité. Il n'y aurait plus de secrets entre eux, aussi petits soient-ils. Ils se l'étaient promis lors de la fin du voyage jusqu'à la cabane isolée dans les bois de Géorgie la nuit précédente, après que la révélation par le Chasseur de la vision de Mira eut failli les arracher l'un à l'autre.

Corinne laissa échapper un soupir tremblant.

— Au moins sommes-nous parvenus à changer l'issue de la vision. On sait comme ça que tout ce que voit Mira n'est pas nécessairement vrai.

Le Chasseur secoua la tête.

— Il n'y a eu aucune modification de ce que j'avais vu dans les yeux de Mira. Sa prédiction s'est déroulée exactement comme elle me l'avait montrée. C'était mon interprétation qui était fausse.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tout ce que tu as dit au cours des derniers moments en faisait partie, Corinne. Tu m'as demandé de l'épargner. Tu m'as supplié de le laisser partir. Tous tes mots, exactement comme tu les as prononcés, faisaient partie de la prémonition de Mira. (Il porta les doigts de Corinne à sa bouche et les embrassa tendrement.) Lorsque j'ai levé la main pour m'apprêter à la laisser tomber sur lui, tu as tenté de m'en empêcher physiquement. Et je l'ai laissée tomber malgré tout. Il le fallait... c'était le seul moyen.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle. Tu n'as pas tué Nathan. La vision était fausse.

— Non, reprit-il. Le coup que j'ai porté aurait dû le tuer, l'aurait tué si le collier n'avait été gelé et ainsi désamorcé. C'était ça que je ne savais pas, ça que la vision ne m'avait pas révélé. Je ne me suis pas rendu compte avant le moment où ça s'est produit que le coup que j'allais porter contre ton fils devait lui sauver la vie, pas la lui prendre.

— Dieu merci, murmura Corinne, en se pelotonnant dans les bras du Chasseur. Mais Nathan est parti malgré tout. Je l'ai perdu de toute façon.

— Nous le retrouverons, affirma le Chasseur, dont la voix profonde résonnait tout autour d'elle, basse et apaisante, aussi forte que son étreinte. Je t'en donne ma parole, Corinne. Quel que soit le temps que ça prendra, quelle que soit la distance que j'aurai à parcourir, je le retrouverai... Je le ferai pour toi. Je ferais n'importe quoi pour toi.

Émue par cette promesse, elle tourna la tête pour le regarder dans les yeux.

— Je t'aime, déclara-t-il. À partir de maintenant et pour le restant de mes jours, ma vie n'aura qu'un but : ton bonheur.

— Oh, Chasseur, souffla-t-elle, la gorge prise par l'émotion. Je t'aime tant. Tu m'as déjà montré un bonheur que j'avais cru impossible pendant très longtemps.

Il se pencha et posa un baiser sur son front.

— Et je n'ai jamais connu rien de ce que tu m'as fait ressentir pendant les quelques jours que nous avons partagés jusqu'ici. Tu m'as donné l'envie de tout connaître de la vie. Je veux tout expérimenter avec toi à mes côtés... Je veux que tu sois ma compagne, si tu crois que j'en suis digne.

— Je ne veux pas vivre un jour de plus sans toi non plus, avoua-t-elle. Tu fais partie de mon être désormais.

— C'est ce que je veux, dit-il, prenant la bouche de Corinne pour un baiser sensuel et passionné.

Quand il s'écarta un instant plus tard, ses yeux brillaient comme des braises. Ses cils étincelaient, leurs pointes continuant à descendre comme il la regardait.

— Je ne peux pas m'empêcher de te désirer. Je veux te goûter de nouveau. Ce sentiment que j'ai pour toi est plus qu'intense, c'est un truc de possession, de voracité. Je te regarde, Corinne Bishop, et tout ce que j'arrive à penser, c'est que tu es mienne !

— Je suis tienne, confirma-t-elle en caressant la mâchoire fière et la joue musclée du mâle avec qui elle voulait partager l'éternité. Je suis à toi et rien qu'à toi, Chasseur, à toi pour toujours.

Avec un grognement, il l'entraîna dans un nouveau baiser, encore plus profond.

— Je veux que tu m'appartiennes, chuchota-t-il contre sa bouche. Je veux que mon sang vive en toi, soit une partie de toi.

— Oui, haleta-t-elle, enflammée à l'idée de se lier à lui à ce moment-là et pour toujours.

Leurs regards se verrouillèrent l'un à l'autre, il leva son poignet à sa bouche et plongea ses longs crocs dans sa chair. Puis il le porta aux lèvres de Corinne pour lui faire le cadeau le plus précieux qu'il pouvait lui offrir. Corinne posa sa bouche sur la veine ouverte du poignet du Chasseur et en aspira une première gorgée.

Ce fut soudain comme un incendie sur sa langue.

Épais et puissant, le sang du Chasseur était comme l'essence de tout ce qu'il était. Et à présent cette vitalité la nourrissait, enrichissait ses cellules, lui emplissait les sens... s'insinuant dans toutes les fibres de son être. Elle sentait le lien s'enraciner en une union éclatante, glorieuse. Elle s'y accrocha et le laissa la prendre tout entière, jouissant du bonheur complet qui l'envahissait tandis qu'elle continuait à boire à la veine du Chasseur.

Son sang effaçait l'horreur de toutes les épreuves qu'elle avait traversées. La torture et l'humiliation disparaissaient, pulvérisées par la vertu du lien qui grandissait, s'intensifiait entre eux.

En tirant son sang, elle voyait les yeux magnifiques de son compagnon brûler de passion et de possessivité... avec un amour si intense qu'elle en avait le souffle coupé. Elle était comme en feu pour lui, son propre désir amplifié par la puissance intoxicante de son sang.

Elle eut du mal à attendre pendant qu'il retirait doucement son poignet et scellait la morsure d'un coup de langue. Elle tremblait quand il la déshabilla, avant de se dévêtir lui-même dans l'instant qui suivit.

Il la couvrit de son corps et lui fit l'amour, doucement, pleinement... en un moment d'extase qui éclatait comme leur passion l'un pour l'autre.

Tandis que ce moment d'engagement et de plénitude emplissait Corinne au-delà de l'imaginable, elle savait que son cœur continuerait à souffrir tant que son fils ne serait pas revenu. Mais la promesse du Chasseur de tout faire pour le retrouver lui donnait foi en l'avenir. Peut-être n'était-il pas perdu pour toujours. Pas encore.

Avec l'amour du Chasseur et avec le lien de sang qui circulait désormais en elle, plus fort que n'importe quelle tempête, tout semblait possible.

Avant même la fin du coucher de soleil, une lourde pluie s'était mise à tomber.

Le Chasseur enfila son manteau de cuir, se préparant à ressortir pour partir à la recherche de Nathan une dernière fois avant de rejoindre la Nouvelle-Angleterre. À en croire le bref échange qu'il avait eu avec l'Ordre un peu plus tôt, les choses allaient de mal en pis au complexe. Et il avait beau détester l'idée de partir sans le fils de Corinne, le Chasseur ne pouvait pas non plus ignorer son devoir envers ses frères d'armes.

Et, au-delà de ça, il voulait s'assurer que Corinne soit quelque part en sécurité pendant qu'il accomplissait sa mission et pas à l'attendre à l'arrière d'un camion de livraison à la merci de n'importe quelle attaque.

— Ça va aller pour moi, lui dit-elle, déchiffrant son inquiétude avec une facilité qui aurait dû le déstabiliser, mais qui en fait le rassurait plutôt. Elle le connaissait déjà si bien.

C'était incroyable de voir à quel point leur lien était désormais viscéral, renforcé comme il venait

de l'être par le mélange de leurs sangs.

Il caressa son beau visage courageux.

— Je ne serai pas absent plus de deux heures. Ce sera suffisant pour couvrir toute la zone proche de la rivière et le parc régional qui l'entoure.

— Merci, dit-elle en embrassant sa paume ouverte. Quoi qu'il arrive, que tu le trouves là-dehors ou non, sache bien que je te suis profondément reconnaissante d'essayer.

— Nathan est ta famille. Ce qui veut dire maintenant qu'il est aussi la mienne.

Elle hocha la tête avec un léger tremblement et il la serra contre lui. En plongeant dans son regard confiant, le Chasseur ressentit un profond désir de fonder une famille élargie avec elle, de lui donner d'autres fils à chérir une fois Nathan retrouvé et en sécurité près d'eux.

Ils allèrent ensemble jusqu'aux portes du camion, que le Chasseur ouvrit sur le bruit de la pluie qui tombait sans discontinuer.

Nathan se tenait là devant eux sous le déluge.

Il était trempé, pieds nus et vêtu seulement du pantalon de jogging gris qu'il portait quand il avait filé plus tôt dans la journée. L'eau s'écoulait sur son crâne rasé et le long de ses pectoraux couverts de dermoglyphes. Il gardait les mains pendantes le long du corps et l'eau dégoulinait de ses doigts pour rejoindre la boue à ses pieds.

Corinne se figea au côté du Chasseur, comme si elle n'en croyait pas ses yeux et avait peur que le gamin ne soit qu'une illusion susceptible de se dissoudre si elle se remettait à respirer.

Nathan avait les yeux rivés sur eux.

— Je n'ai nulle part où aller.

— Si, répondit le Chasseur.

Et il tendit la main.

Il s'écoula un long moment avant que le garçon fasse le moindre mouvement. Puis, en hochant légèrement la tête, il attrapa la main tendue pour grimper dans le camion.

Corinne laissa échapper un petit soupir tremblant. Son cœur battait la chamade et son sang s'était mis à circuler si vite que le Chasseur ressentit son excitation, son espoir, dans ses propres veines. Mais elle se contint, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour résister à l'envie qu'elle avait de prendre son enfant dans ses bras. Elle se tenait là sans bouger, attendant, regardant son fils adoré faire le premier pas vers elle.

— Est-ce que tout ce que vous avez dit est vrai ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête, des larmes plein les yeux.

— Oui, tout est vrai.

Le Chasseur enleva son manteau et en drapa les épaules trempées du gosse. Nathan lui jeta un regard où se lisait encore un peu de méfiance.

— Si je viens avec vous, où m'emmèneriez-vous ?

— À la maison, répondit le Chasseur.

Il regarda alors Corinne, prenant pour la première fois conscience de la force de l'expression.

*À la maison.*

Il en fut frappé comme d'une lame d'acier trempé, ébloui comme par un diamant, fortifié comme à la vue d'une montagne.

*La maison.*

C'était quelque chose que ni lui ni cet assassin adolescent n'avaient jamais connu. Quelque chose

qu'ils avaient tous deux trouvé dans la femme magnifique qui leur avait miraculeusement ouvert son cœur loyal.

Le Chasseur passa un bras autour des frêles épaules de Corinne et la regarda avec tout l'amour qui débordait de son propre cœur. Il se pencha à son oreille et lui murmura :

— Merci de me ramener à la maison.

# Chapitre 34

— Tu vas aller et venir comme ça toute la matinée, Lucan ? Un peu de repos te ferait du bien, tu sais.

Gabrielle tapota la place vide à côté d'elle dans le lit immense. À en croire le réveil sur la table de nuit, on approchait du milieu de la matinée, mais il ne s'était pas couché depuis la veille.

Trop d'incendies à éteindre. Trop de vies à sa charge, la moindre n'étant pas le nouveau-né de Dante et Tess.

Et puis il y avait Sterling Chase, à présent au repos forcé à l'infirmierie. Lucan et le reste de l'Ordre étaient sur des charbons ardents depuis qu'il avait été découvert dans les jardins du domaine plus de vingt-quatre heures auparavant, perdant son sang de plusieurs blessures par balle. Sans compter qu'il trimballait désormais une cible de belle taille dans le dos.

Les chaînes d'info continuaient à faire des gorges chaudes du portrait-robot de lui qu'elles avaient obtenu. Il était montré sans cesse, dans les bulletins locaux et nationaux, et sur le câble. On le trouvait aussi partout sur Internet depuis l'événement qui avait eu lieu lors de la soirée du sénateur. Lucan se demandait combien de temps cela prendrait pour que la chasse à l'homme organisée par la police des humains se calme.

Que l'Ordre protège un individu recherché par plusieurs entités de police locale et par ces foutus fédéraux en prime n'était certes pas une bonne chose.

Mais, aussi furieux qu'il ait pu être envers Chase pour avoir laissé filer Dragos et s'être fait tirer dessus et identifier, il devait bien admettre que l'intuition fantastique qui l'avait poussé à se rendre à la soirée du sénateur avait été une bonne chose. Malgré ses récents problèmes personnels, l'instinct de Chase s'était avéré parfaitement fonctionnel et, en dépit du magistral échec de sa tentative, son intervention publique avait permis d'empêcher Dragos de réaliser le plan qu'il avait en tête.

Car il avait bien failli se passer quelque chose, Lucan en était certain. Ce fils de pute retors ne s'était sûrement pas trouvé là pour les petits-fours et les ronds de jambe.

Il frémissait à l'idée de ce qu'avaient pu être les intentions de Dragos, compte tenu du fait que certains des principaux acteurs du pouvoir américain s'étaient trouvés là.

Arrivé au bout de la chambre, Lucan pivota une nouvelle fois.

— Il va se passer un truc majeur. Je le sens dans mes os, Gabrielle. Il va nous tomber dessus une merde, et si je ne parviens pas à trouver vite ce que c'est, ça va nous péter à la gueule à tous.

— Viens ici, dit-elle, sourcils froncés, en rejetant le drap et la couverture pour lui faire une place à côté de son corps nu sur le lit.

Elle était superbe, et malgré le poids de ses pensées, il ne put lui résister.

— Tu fais tout ce qui est en ton pouvoir, affirma-t-elle comme il s'installait près d'elle. Nous allons trouver une solution. Nous tous, ensemble. Tu n'es pas seul dans cette histoire, Lucan.

Il sentit qu'il se relâchait en l'écoutant, sa seule présence à son côté semblant apaiser ses craintes. Ce pouvoir qu'elle avait sur lui ne cessait jamais de l'étonner.

— Mais comment suis-je jamais parvenu à te convaincre d'être ma compagne ?

Il entendit le rire léger de Gabrielle vibrer contre son oreille, qu'il avait posée sur sa poitrine.

— Si je me souviens bien, les baisers y ont été pour quelque chose. Peut-être aussi quelques ruades et quelques hurlements. De ton côté surtout.

Il s'écarta et la regarda dans les yeux en fronçant les sourcils.

— Je ne rue pas et il est sûr que je ne hurle jamais.

— Peut-être pas, concéda-t-elle, un sourire ironique jouant sur ses lèvres pleines. Mais tu ne t'es pas laissé faire facilement, tu dois au moins me concéder ça.

— À ce qu'on dit, j'ai la tête dure, déclara-t-il. La moitié du temps, je ne sais pas ce qui est bon pour moi.

L'air amusée, elle haussa ses sourcils auburn.

— Heureusement pour toi, moi je le sais !

Elle l'attira à elle pour un baiser passionné qui eut pour effet immédiat de déclencher une vive raideur dans son pantalon de treillis. Avec un grognement de virilité pure, il lui passa la main derrière la nuque et plongea la langue entre ses dents.

Il l'avait déjà couchée sous lui lorsque le téléphone relié directement au labo se mit à sonner.

Immédiatement sur le qui-vive, Lucan s'arracha au corps chaud de Gabrielle et décrocha.

— Que se passe-t-il Gideon ?

— Tu n'aurais pas allumé la télé par hasard ?

— Non.

Gideon n'avait pas son habituel ton léger, loin de là.

— C'est le bordel complet en ville, Lucan. Tu ferais mieux de venir vite. Il faut que tu voies ça.

À l'infirmierie, Chase souleva la tête de l'oreiller pour mieux voir l'écran de télévision monté dans le coin de la pièce. Elle était réglée sur l'une de ces émissions matinales insipides où deux animateurs commentaient en ricanant des nouvelles sans intérêt tout en sirotant des mugs de café et en souriant à la caméra de toutes leurs dents blanchies. Même sans le son, ce truc l'agaçait, mais il l'avait laissé juste pour avoir quelque chose d'autre où poser le regard que les quatre murs à la blancheur clinique qui l'enfermaient au sein même du complexe.

La seule solution aurait été de devenir fou et de céder à la soif qui le déchirait encore de l'intérieur. L'accro en lui aurait voulu sortir à tout prix, c'était ce dont il avait le plus besoin, mais il savait que la seule chance qui s'offrait à lui de mettre un terme à sa chute était de refuser toute nourriture à la Soif sanguinaire. Et il ne pouvait envisager de meilleur endroit pour le faire que là, dans le complexe, parmi les seuls amis qu'il avait.

Des amis qu'il avait lui-même poussés à le détester.

Ce qui ne les avait pas empêchés de le reprendre.

Certes ils l'avaient attaché et enfermé dans l'infirmierie, mais, bon, il n'allait pas faire la fine bouche.

Mais à présent, les yeux levés sur l'écran, il sentait son estomac se nouer en voyant l'émission interrompue pour un flash d'infos en direct. Il tendit la main pour prendre la télécommande posée sur la table roulante à côté de lui, mais il fut rappelé à sa condition de prisonnier quand les menottes l'en empêchèrent. Il aurait pu les arracher, mais après tout c'était inutile. Il pouvait jouer sur le volume sans ça.

Montant le son à la force de sa seule volonté, il écouta stupéfait en regardant en direct les

conséquences d'une explosion majeure qui avait eu lieu quelque part dans Boston. La voix d'une reporter commentait les images.

« ... bâtiment des Nations unies en centre-ville. La police vient juste d'arriver sur les lieux et les équipes d'info de Channel 5 ne vont pas tarder. Les premiers rapports semblent faire état d'une attaque à la bombe. L'immeuble aurait subi d'importants dommages et toutes les rues avoisinantes et même au-delà ont été bloquées par les services de police. »

*Putain de merde !* Chase regardait le nuage de fumée et de poussière éclairé par les flammes monter vers la caméra installée dans l'hélicoptère de la chaîne qui tournait au-dessus de la zone. Même si ça paraissait impossible, si ça ne semblait avoir aucun sens, sauf à vouloir créer la panique, son instinct lui disait que ça aussi était signé Dragos.

« De nouveaux rapports, qui nous parviennent de sources présentes sur les lieux de l'événement, nous indiquent que la police poursuivait actuellement une voiture dans laquelle le suspect ou les suspects de cet éventuel acte de terrorisme se trouveraient. Ils auraient été vus par des témoins quittant la scène quelques instants avant l'explosion. L'hélicoptère de Channel 5 va maintenant rejoindre la poursuite et nous vous tiendrons au courant en direct dès que nous en saurons plus. »

Chase reposa la tête sur l'oreiller et lança un juron bien senti vers le plafond. Si Dragos était impliqué dans cette histoire, quelles pouvaient bien être ses intentions ?

Chase aurait voulu s'arracher à sa convalescence forcée et filer au labo, où il était certain que les autres membres de l'Ordre étaient en train de regarder les mêmes nouvelles alarmantes. En effet, Gideon surveillait en permanence les sources d'information humaines et une merde de ce genre, un acte de terrorisme en plein milieu de la semaine qui précédait Noël, ne manquerait pas d'être rapportée partout.

Mais il n'avait plus sa place autour de la longue table du labo. Il avait abandonné l'Ordre et il ne méritait pas qu'ils le reprennent vraiment tant qu'il n'était pas sûr d'avoir complètement réglé son problème d'addiction.

Tandis qu'il se mortifiait pour la suite d'échecs qui avait constitué le gros de ses récentes missions pour l'Ordre, la reporter réapparut à l'écran.

« Nous revenons maintenant vers l'œil de Channel 5 dans le ciel, qui nous propose les toutes dernières informations d'où il se trouve en lisière de la ville, où les policiers poursuivent en ce moment le véhicule qu'ils croient lié à ce terrible attentat de ce matin sur le bâtiment des Nations unies. Si vous nous rejoignez seulement, sachez que Channel 5 a été la première sur les lieux pour vous informer sur une explosion majeure, celle d'une bombe qui s'est déclenchée en centre-ville il y a quelques minutes de ça... »

En l'écoutant, Chase regardait l'écran avec une surprise qui se transforma bientôt en suspicion puis en terreur panique en voyant une flotte de patrouilleuses de police et de camionnettes des SWAT poursuivre un pick-up rouge flambant neuf hors de la ville vers une zone de grands domaines privés agrémentés d'arbres magnifiques.

Tout droit vers la propriété de l'Ordre.

Chase tenta de s'asseoir et sentit ses liens lui mordre les poignets et les chevilles. Le bandeau de cuir renforcé d'acier qui lui maintenait l'abdomen gémit sous l'effort qu'il faisait pour mieux voir.

Ça n'était pas bon du tout.

La file de véhicules tourna le dernier coin, s'engageant tout droit dans la rue ensoleillée qui menait au périmètre extérieur du domaine de l'Ordre. Horrifié, Chase vit un instant plus tard le pick-up

rouge foncer dans la grille.

*Ah, Seigneur !*

*Putain de Dieu !*

Le pick-up enfonça la grille électrifiée dans une gerbe d'étincelles. Plusieurs hommes en sortirent et se mirent à courir vers le manoir sur la pelouse enneigée avec plus d'une dizaine de flics à leurs trousses.

C'était Dragos qui les avait envoyés.

Il le savait.

Il le savait comme il savait à présent que c'était un acte de représailles et pas simplement une coïncidence bizarre. Dragos se vengeait de ce que Chase avait fait à la soirée du sénateur.

C'était lui, Chase, qui avait fait tomber ça sur l'Ordre... sur ses amis.

Avec un rugissement d'angoisse, Chase s'arracha à ses entraves et fuit l'infirmerie aussi rapidement que le lui permettait sa vitesse surnaturelle.

Lucan et le reste des membres de l'Ordre, réunis dans le labo, avaient suivi incrédules le reportage en direct à la télévision.

Leur incrédulité avait bien vite cédé le pas à un effroyable sentiment de terreur, la première vraie peur qu'ait ressentie Lucan depuis bien longtemps, lorsque le pick-up rouge transportant les terroristes supposés avait enfoncé la grille du domaine.

Un silence palpable avait alors envahi le labo.

Il faisait grand jour à l'extérieur. Aucune chance pour eux de s'échapper. Ils étaient piégés à présent, sans autre choix que de regarder l'affrontement qui allait avoir lieu en surface et d'espérer que la police quitterait les lieux sans décider de fouiller la propriété et de poser des questions à ses propriétaires.

Lucan comprit alors que Dragos avait prévu ça depuis le début. C'était pour ça qu'il avait fait ingurgiter un mouchard à Kellan Archer. C'était ça le plan qu'il avait conçu pour abattre l'Ordre.

Pas sous ses coups directs, mais sous ceux des humains.

— Ferme hermétiquement tous les accès au complexe et verrouille-les, ordonna-t-il à Gideon. Si ces salopards criminels ou les flics font la connerie de vouloir entrer dans le manoir, il n'est pas question de les laisser devenir trop curieux sur ce qui se passe en dessous.

Le cas échéant, malheureusement, l'Ordre n'aurait pas d'autre choix que de les tuer tous sur-le-champ.

Et, vu l'hélicoptère qui filmait toute la scène, ce serait sacrément difficile à dissimuler.

— C'est Dragos qui est derrière tout ça. C'est lui qui les a envoyés. Directement sur notre foutu perron.

— Accès au complexe scellés, confirma Gideon, avant de pousser un juron. Ah, Seigneur, je n'y crois pas !

Il se tourna vers Lucan, qui se serait bien passé d'une surprise de plus, et lui montra l'un des écrans de surveillance qui renvoyaient des images de l'intérieur du manoir.

— Putain de merde, lâcha Nikolaï. C'est Harvard. Qu'est-ce qu'il fout là, bon Dieu ?

— Il est en train de nous sauver la mise, répondit Dante d'une voix blanche.

Dans un silence de mort, ils regardèrent Chase marcher calmement vers la porte d'entrée du manoir et l'ouvrir sur la cour pleine de flics en uniforme, de commandos des SWAT et d'agents du

*Secret Service*. Il leva les mains et les posa sur sa tête en signe de reddition, pris dans un halo de soleil sur lequel sa silhouette se découpait comme celle d'un ange vengeur.

Les humains se précipitèrent pour l'intercepter et plus d'un se mit à parler à toute vitesse dans sa radio en le regardant. Il était clair que tous reconnaissaient en lui l'homme du portrait-robot qui circulait dans tous les postes de police de Boston à Washington.

Lucan observait la scène avec humilité et reconnaissance. Sans le sacrifice de Chase, ces hommes auraient probablement fouillé le domaine de fond en comble. Ils le feraient peut-être quand même, mais l'Ordre venait de se voir accorder un délai. Au lieu de se trouver confrontés à un éventuel combat diurne, ses membres pourraient peut-être se reprendre et filer au coucher du soleil.

Et tout ça grâce à Sterling Chase.

— Oh, mec, c'est terrible, murmura Brock derrière Lucan. On ne peut pas les laisser simplement l'emmener comme ça. Il faut qu'on fasse quelque chose.

Lucan secoua gravement la tête. Il aurait aimé qu'il y ait un moyen de l'aider, mais c'était impossible.

— Harvard vient juste de nous enlever cette possibilité. Il est vraiment tout seul, désormais.

# REMERCIEMENTS

Merci tout d'abord à ma merveilleuse éditrice, Shauna Summers, pour sa patience et ses conseils, pour avoir soutenu mon œuvre depuis les tout débuts (et quand je dis les tout débuts, je veux dire les tout débuts, il y a treize ans de ça !), et pour n'avoir jamais cessé de m'aider à progresser.

Merci également à mon agent, la fantastique Karen Solem, pour ses avis éclairés et ses encouragements, pour sa gestion virtuose de tous les détails qui, sans elle, me rendraient folle, et pour avoir cru en moi et en ma carrière au moment où j'en avais le plus besoin.

Quant au reste de mes partenaires dans l'édition, aux États-Unis comme à l'étranger, qu'ils reçoivent toute ma gratitude pour le soin, l'attention et le soutien qu'ils accordent à mes ouvrages. C'est pour moi un privilège de les avoir à mes côtés.

Et je ne remercierai jamais assez Heather Rogers, mon assistante et amie, qui relève jour après jour le défi d'organiser ma vie, sans oublier celui qui consiste à s'assurer qu'il y ait toujours quelque chose d'excitant et de créatif sur mon site Web et ma page Facebook.

Enfin, les mots sont bien faibles pour exprimer tout ce que je ressens envers John, mon mari. John, tout, toujours, grâce à toi !

Issue d'une famille dont les origines remontent aux passagers du *Mayflower*, **Lara Adrian** vit avec son époux sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre, où elle profite des charmes de cimetières centenaires, du confort moderne et des embruns de l'océan Atlantique.

Du même auteur, chez Milady :

Minuit :

1. *Le Baiser de minuit*
2. *Minuit écarlate*
3. *L'Alliance de minuit*
4. *Le Tombeau de minuit*
5. *Le Voile de minuit*
6. *Les Cendres de minuit*
7. *Les Ombres de minuit*
8. *Captive de minuit*
9. *Au-delà de minuit*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Deeper than Midnight*  
Copyright © 2011 by Lara Adrian, LLC

Publié en accord avec Dell Books, une maison d'édition  
de The Random House Publishing Group,  
une division de Random House, Inc.

© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0978-9

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

**BRAGELONNE – MILADY,  
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne  
60-62, rue d'Hauteville  
75010 Paris**

[club@bragelonne.fr](mailto:club@bragelonne.fr)

Venez aussi visiter nos sites Internet :

[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)  
[www.milady.fr](http://www.milady.fr)  
[graphics.milady.fr](http://graphics.milady.fr)

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)

- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Page de Copyright](#)
- [Le Club](#)